3 1761 07289156 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lejapondaujourdh00weul

LE

JAPON

d'aujourd'hui

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Chine ancienne et nouvelle. *Impressions et réflexions.* Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 4 fr.

Hong-Kong. — Canton. — Macao. — De Hong-Kong à Changhaï. — Changhaï. — Sur le Yangtzé. — Tsintau. — Le péril économique chinois. — L'éducation moderne en Chine. — La France en Chine. — Les causes du soulèvement chinois. — Le problème chinois.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

964-03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-03.

G. WEULERSSE
Ancien élève de l'École normale supérieure
Agrégé d'histoire et de géographie
Boursier de voyage de l'Université de Paris.

LE JAPON d'aujourd'hui

ÉTUDES SOCIALES

Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1904

Tous droits réservés.

DS
821
W4
1904

A MONSIEUR O. GRÉARD

Hommage respectueux et reconnaissant.

G. W.

Octobre 1903.

AVANT-PROPOS

Le Japon contemporain est très diversement jugé. En France les écrivains les plus récents se sont montrés généralement sévères — ou pessimistes — à l'égard de ce nouveau venu dans la famille des États modernes. Nous ne craignons pas de l'avouer, c'est avec une sorte de sympathie préventive que nous avons abordé l'étude d'une société qui avait au moins étonné le monde par la soudaineté de son réveil et l'éclat de sa renaissance. Les plaintes des intérêts personnels froissés, les défiances instinctives, les dénigrements systématiques fussent-ils le fait des Japonais eux-mêmes; les craintes les plus justifiées et les critiques même les plus graves n'ont pu, après un impartial examen, prévaloir contre l'admiration que nous a paru commander un aussi bel effort de civilisation.

C'est après avoir reconnu le mérite primordial de cet immense progrès résolument accompli que nous avons en toute liberté apporté à l'éloge les réserves nécessaires; c'est au nom de cet idéal même que le Japon s'est proposé, que nous nous sommes à notre tour montrés sévères.

Au reste nous avons essayé de faire œuvre objective en même temps qu'œuvre personnelle. Puisqu'il nous était donné de voir par nous-mêmes les hommes et les choses, avant de les juger, notre premier devoir était de les décrire et de les expliquer avec toute la fidélité dont nous étions capables. S'il court tant d'opinions excessives et contradictoires sur le Japon d'aujourd'hui, c'est peut-être qu'il est encore très imparfaitement connu : il y aurait quelque paradoxe, mais peut-être une bonne part de vérité à soutenir qu'il nous est moins familier que le Japon d'autrefois.

Mais que peut-on connaître d'une société dans un séjour de quelques mois? Tenter de pénétrer directement l'esprit d'un peuple dont on n'est que l'hôte passager et dont on ignore même la langue, c'est folie! Aussi ne trouvera-t-on point ici de psychologie à proprement parler : point de révélations sur les mystères de l'âme japonaise; seulement quelques tableaux de mœurs où ressortent les contrastes de deux âges. Partant de ce fait très simple que les caractères distinctifs d'un État

nouvellement transformé se marquent d'une manière plus visible dans ce qu'on peut appeler son habitat social et dans son développement économique, nous nous sommes tout d'abord attachés aux aspects extérieurs, ou si l'on veut matériels, du Nouveau Japon — certains de trouver là matière à une étude de sociologie positive[1].

Quant au *moral* du nouvel État, il nous a paru que l'institution privilégiée qui nous permettrait de le saisir du dehors avec précision était l'enseignement public : aidés de nombreux documents, nous avons pu l'étudier à tous ses degrés, en cherchant surtout à y dégager les tendances maîtresses de la génération actuelle et de celle de demain. — La condition faite à la femme nous a semblé aussi constituer un symptôme révélateur et fournir un moyen d'appréciation précieux : c'est pourquoi nous avons rassemblé en un seul chapitre tout ce qne nous avons pu apprendre touchant le rôle que remplit, tant dans la vie morale que dans la vie matérielle du pays, l'élément féminin.

Bien que la société néo-japonaise soit assez digne d'intérêt en elle-même, elle est unie à l'Occident par trop d'étroits rapports pour que nous

1. Nous nous sommes servis des statistiques pour contrôler des observations ou appuyer des réflexions personnelles. A moins d'indication spéciale, les chiffres que nous donnons sont empruntés au *Résumé statistique de l'empire du Japon* que publie chaque année le gouvernement impérial.

ayons pu nous dispenser de les considérer. Mais nous avons résolûment laissé de côté la politique de l'Empire pour nous cantonner sur le terrain déjà assez vaste de la lutte commerciale. La question du Péril Jaune s'est ainsi posée à nous en ce qui concerne le plus avancé des peuples de l'Extrême-Orient, et nous avons été conduits à comparer les deux grands régimes de production qui se partagent aujourd'hui la terre. — Bien des rapprochements d'ailleurs, et de tout ordre, se présenteront d'eux-mêmes à l'esprit du lecteur : plus d'une fois sans doute — sans même que nous l'ayons voulu — ces pages sur le Japon ramèneront sa pensée sur des objets qui nous touchent de très près. Telle est l'intime solidarité qui lie désormais tout les membres de la famille humaine que les mêmes crises peuvent s'ouvrir en même temps chez des peuples séparés par l'immensité des continents et des mers, et plus encore par tout le passé.

Enfin, pour répondre plus complètement aux intentions de celui qui nous a permis d'écrire ce livre[1], nous avons examiné en particulier quelle était à l'égard du Japon rajeuni la situation de la France, quelle part lui revenait dans cette grande œuvre de la régénération d'un État. Nous avons

1. Le fondateur des bourses de voyage universitaires autour du monde.

trouvé dans cette étude plus d'un motif de regret et de crainte, mais aussi plus d'un sujet d'orgueil patriotique, plus d'une raison de croire à l'avenir de notre expansion nationale. Puisse cet ouvrage, en contribuant à faire mieux connaître et mieux estimer à sa juste valeur une des nouvelles puissances du monde, servir dans une modeste mesure les intérêts de notre pays.

Nota. — Nous nous sommes efforcé de donner des mots japonais la transcription française la plus exacte. Nous les avons tous laissés invariables. Nous les avons mis en italique la première fois que nous les employions.

LE
JAPON D'AUJOURD'HUI

CHAPITRE I

LE PAYS JAPONAIS

Dans un volume d'études sociales, une description, si courte soit-elle, du pays japonais, peut paraître déplacée. Mais nous savons qu'une société n'est pas indépendante du milieu où elle vit, et cela est vrai au plus haut point de la société japonaise. Pour essayer de pénétrer l'âme de ce peuple, il faut de longues années; pour recevoir l'impression vive et forte de la terre qu'il habite, quelques mois peuvent suffire. Peut-être les collines et les bois ajouteront-ils à ce que nous apprennent les écrivains et les artistes, et nous aideront-ils à comprendre la littérature et l'art mêmes.

Je me rappelle très nettement ma première sensation de la nature japonaise. C'était après trois longues semaines passées dans les plaines infinies, monotones et désertes du Grand Océan; les dernières terres

dont j'avais emporté l'image étaient ces rivages de Seattle et de Vancouver qui, sur les cartes, paraissent profondément découpés, mais où, dans la réalité, les lignes du paysage s'enfuient uniformes et droites jusqu'à l'horizon brumeux. Par une matinée de soleil radieux et de ciel éclatant, à la surface de la mer étincelante, la côte japonaise apparut enfin : très lointaine encore, c'était comme une longue falaise blanche. Mais, à mesure que nous approchions, cette apparence de muraille se brisait, se déchiquetait en une multitude étonnante de promontoires, de caps, de pointes, de baies, d'anses, de criques ; des îles, des îlots se détachaient, des récifs pointaient en avant : c'était une merveilleuse dentelle de roche et de verdure sur la lisière de la mer bleue.

La complication des lignes est un des caractères généraux du paysage japonais. Parcourez la campagne : c'est une juxtaposition, une mosaïque des cultures les plus variées, que coupent çà et là des bouquets de bois où sont nichés des hameaux. Les plantations de thé sont rarement d'un seul tenant : elles hérissent les monticules, courent le long des diguettes, s'enfoncent en clairière dans un coin de forêt. Là où s'étend la rizière, elle est morcelée en une multitude de petits compartiments qui n'ont même pas de formes régulières : les levées en zigzags se joignent, se croisent, s'entremêlent suivant les caprices du terrain et les convenances de la culture. Encore chaque carré de ce quadrillage fantaisiste ne présente-t-il pas, sauf dans les semaines qui précèdent la moisson, un aspect uni : les touffes de riz fraîchement repiqué ou récemment coupé dessinent un pointillage bien distinct qui achève de fragmenter

le paysage. On dirait un tableau composé à toutes petites touches, et spontanément l'on pense au cloisonné.

Mais ce qui donne au paysage japonais son inimitable originalité, c'est le relief. On le devine avant même d'être descendu à terre : tandis que la ligne du littoral s'indente à l'infini, des formes étranges s'élèvent à l'arrière-plan. Ce sont des cônes, des pitons; des croupes aux pans taillés abrupts, comme des redoutes; des crêtes aux pointes relevées comme des cornes de pagode : relief brusque, heurté, qui présente toute la variété des grandes montagnes sans leur élévation, — relief volcanique où les collines jaillissent toutes droites de la plaine alluviale, ayant conservé toute la jeunesse, toute la virginité de leurs lignes. Aussi le fond du paysage est-il presque toujours marqué par des horizons étagés qui se superposent dans un recul bleuté, tels qu'on en voit dans les tableaux de l'école d'Ombrie : ces fonds de *kakemono*, comme suspendus dans le vague des airs, qui nous paraissent parfois des rêveries d'artistes, ne sont que la représentation gauchement, poétiquement fidèle de la réalité.

Le paysage de Soudzoukawa, près de Noumatzou, doit sa popularité précisément à ce qu'il offre un des plus variés et des plus harmonieux étagements de plans et de couleurs de tout le Japon. C'est d'abord la plage de sable avec quelques pins *matsou* tordus par le vent du large ; puis une pente de terre noire, tachetée de vert par les rizières jeunes, de jaune par les meulettes blondes du riz moissonné; puis des terrasses semées de bosquets parmi les cultures; au-dessus, des croupes de gazon ras, brun, piqué de

rares buissons; au-dessus encore, les forêts sombres tachées de rouge par l'automne; enfin, bien haut, en arrière, étrangement suspendu dans le ciel comme un nuage, le Foudji tout blanc dans sa robe de neige neuve. De la montagne à la mer descend une admirable ligne de beauté, une courbe d'une idéale pureté; on dirait un grand voile qui de la couronne du sommet tomberait mollement dans l'eau calme qui la reflète.

C'est encore la fantaisie du relief, jointe aux caprices du rivage, qui fait le charme étrange de la Mer Intérieure. Iles et îlots, en nombre infini, surgissent si soudainement du fond des flots qu'on dirait des cimes envahies, assiégées par je ne sais quel déluge. Quel spectacle grandiose au clair de lune! Sur la mer paisible miroitant comme un bain de mercure, sans cesse, durant des heures, les monstres noirs émergeaient brusquement, allongeant ou dressant leurs profils abrupts et bizarres, — tandis qu'une multitude innombrable de petits nuages noirs, de toutes dimensions, mais aux formes arrêtées aussi et fantastiques, presque immobiles, faisaient du firmament comme une autre Mer Intérieure, d'un bleu lacté, dont les étoiles semblaient les phares.

Si heureuse qu'en soit la composition naturelle, le paysage japonais doit beaucoup de sa grâce à l'atmosphère qui le baigne. Elle est lumineuse, à cette latitude; et elle est humide, dans cet archipel tout enveloppé des effluves d'un courant chaud. Partout les eaux ruissellent, sautent plutôt qu'elles ne coulent sur ce sol inégal; l'air est plein de la chanson des cascades; et les matins sont voilés de brouillards, de brumes qui, drapant la base des collines, ne laissent pointer en plein ciel que leurs crêtes aiguës. Cette

humidité constante, jointe à l'intensité de la lumière, rend l'atmosphère merveilleusement limpide.

C'est comme un cristal qui donne à toutes lignes une netteté, à toutes formes un relief, à toutes couleurs un éclat singulier. Je me rappelle, sur la flèche de sable qui relie à marée basse l'îlot d'Enochima à la côte, avoir vu manœuvrer une batterie d'artillerie. Je ne crois pas avoir jamais éprouvé plaisir plus vif à distinguer des contours, à suivre des mouvements; je n'ai jamais eu de meilleurs yeux. Même les cumulus dans le ciel japonais prennent des formes sculpturales, et j'en vois encore un, somptueusement doré, qui, longuement, un soir, après le coucher du soleil, flotta au-dessus de la « sainte montagne » du Nantaïzan. Les rizières inondées à l'automne, quelquefois en hiver couvertes d'une pellicule de glace, se colorent par reflet de nuances aussi brillantes que celles des collines qui s'y mirent. La lumière là-bas met sur toutes choses un émail.

Cette limpidité cristalline diminue à ce point les distances que vous croyez voir une pente couverte d'herbes roussies, et ce sont des forêts teintées de rouille par l'automne. S'imaginant les objets plus proches qu'ils ne sont, on se les représente aussi plus petits : et cette illusion d'optique achève de donner à la campagne japonaise un aspect de miniature que les artistes nationaux, sur faïence ou sur laque, ont expressivement rendu.

Au Japon, où tout est petit, les arbres sont grands. Beaucoup de pays ont des forêts et n'ont pas d'arbres : le Japon a les deux. Les milliers d'hectares que couvrent les bois n'empêchent pas des milliers d'arbres d'avoir une existence particulière, une individualité

presque aussi marquée que ceux qui se dressent en sentinelles perdues dans les Terres Noires de la Russie du sud et qui portent chacun un nom. Les Japonais peuvent bien adorer leurs arbres : ils sont un des traits caractéristiques et une des grandes beautés de leur pays.

Ils sont admirables avant tout par leurs lignes. Les plus étonnants sont les matsou, sacrés entre tous. Qui ne se souvient d'avoir vu, sur des estampes, ou sur des potiches, des arbres contournés, convulsés, dont les bras maigres et noueux, se tordant en tous sens, pour tout feuillage portent des aigrettes d'aiguilles vertes : les matsou sont bien tels, — qu'ils se suivent en ligne grêle et sombre le long d'une plage battue des vents, — qu'ils flottent comme des mâtures désemparées dans les brumes du soleil levant, — qu'ils dressent sur la pointe d'un îlot dans la clarté bleue de la lune leurs silhouettes démesurées, — ou que, sur les glacis d'un château fort, leurs architectures étranges s'harmonisent avec les toits cornus hérissés de dauphins et de griffons !

Comme les matsou déploient toute la fantaisie des lignes brisées, les *sougni*, les cryptomerias géants, possèdent la majesté sereine de la ligne droite et de la symétrie. Leurs troncs droits et lisses s'élancent comme des colonnes prodigieuses jusqu'au sombre berceau que forment leurs branches puissantes étalées comme des palmes. Aux temples de Nikko ils font un cadre magnifique; à Nara, leur éternelle jeunesse triomphe du délabrement des demeures humaines et divines. Toujours la ligne, plus que le feuillage, fait leur grandeur et leur grâce : de même qu'aucun rejet, aucune végétation adventice n'interrompt la montée

rigide du fût, les frondaisons discrètes laissent voir nettement la ramure, et les racines elles-mêmes se dessinent sur le sol.

La ligne est à ce point l'élément principal de beauté que les arbres à demi dépouillés par les premières atteintes de l'automne, — lorsque sur leurs branches dénudées ne papillotent plus, frissonnantes au vent, que de pauvres petites feuilles ridées, — sont un des motifs le plus gracieux du paysage. Même les arbres complètement défeuillés conservent leur charme. En novembre les taillis qui entourent le lac de Tchouzendji apparaissent de loin comme une mousse géante et pourtant délicate, si légère même qu'on dirait une dentelle de « fils de la vierge » jetée sur l'épaule des collines. De plus près on distingue dans la ramille des élancements ardents, des rayonnements qui rappellent, avec moins de souplesse, les digitations grêles des arbres à cire de Kiouchiou. Tel arbre décharné, écorché, misérablement vêtu de mousses baveuses, suffit à individualiser la cascade dans les rocs de laquelle il est prisonnier et dont les tourbillons écumants le tordent comme un éternel damné. Entre les deux lacs de Tchouzendji et de Youmoto, j'ai souvenir d'avoir traversé une forêt incendiée : la plaine était couverte de troncs décapités, auxquels tenaient encore parfois, tout désarticulés, de grands bras mutilés. Ces tristes silhouettes, noires de charbon ou blanches de cendre, s'enlevaient avec une si étonnante vigueur sur le ciel gris de plomb qu'il me semblait avoir sous les yeux un grand kakemono de l'École classique! La neige elle-même qui, chez nous, estompe les contours, semble, au Japon, accentuer les mouvements : elle épouse la nodosité tortueuse des

matsou et souligne d'un trait blanc leurs noirs replis.

Rois du paysage, les arbres ont aussi leur parure de couleurs. L'automne est leur triomphe comme le printemps est celui des fleurs. Alors les *guinko* prennent une teinte d'un jaune clair, et les *buna* se dorent; alors surtout les *momidji*, les érables, qui, dans l'art japonais, tiennent autant de place que les chrysanthèmes, revêtent leur robe rouge. Leur feuillage alors est plus qu'éclatant, il est pénétré de lumière, il est lumineux, et les pointes de leurs feuilles semblent des pointes de flammes. Même les taillis défeuillés forment sur le flanc des collines un délicieux filigrane argenté et rose, où éclatent les écailles blanches des hêtres, les fines colonnettes satinées des bouleaux, et par endroits des bouquets roussâtres de fougères sèches, — tandis que les cèdres et les pins élèvent fièrement sur leurs grands troncs couleur de feu leurs perpétuelles verdures noires.

La nature japonaise est une nature artiste. Aucune n'était mieux faite pour inspirer l'art humain, aucune ne s'y prêtait mieux : l'esprit, intervertissant inconsciemment les rôles, croit trouver en elle à chaque pas des imitations. Un paysage japonais est une peinture; un bois est un parc, même la campagne un jardin; et les collines semblent avoir été construites pour les pagodes qui les couronnent, pour les temples qui garnissent leurs flancs. Leurs pentes raides semblaient attendre les escaliers qui les gravissent; les racines courant à fleur de terre semblaient en marquer d'avance les marches, — comme les stries parallèles du gazon sauvage traçaient d'avance les lignes de plantation, — comme la brusque succession des couches

géologiques déterminait d'avance l'étagement des cultures.

Aussi l'union est-elle intime entre la nature et l'art. De la nature japonaise l'homme est rarement absent. Toute campagne est parsemée de villages, la mer même pullule de voiles blanches; l'architecture japonaise s'épanouit en pleine nature. Sur le chemin de Tchouzendji des statues d'Amida s'alignent sans fin sous les ombrages du torrent dans la buée des cascades : statues de pierre brute auxquelles les lichens ont fait un manteau blanc et dont l'air humide a rongé les visages. Les temples de Miyadjima semblent flotter sur la mer, et le *torii*[1] fameux qui en garde l'approche y baigne ses piliers massifs : vieux troncs que l'âge a fendus, que le sel a mangés, mais que protège encore une double cuirasse de coquillages et d'airain. Rien ne symbolise mieux ce mariage universel de l'art et de la nature que ces portiques de Nara tendus de branches d'arbres, où s'enroulent même quelquefois, comme la vigne aux ormeaux, de vivantes frondaisons.

Le Daï-boutsou de Kamakoura trône au milieu d'un amphithéâtre de verdure et de fleurs, parmi des bosquets de cerisiers : serait-il aussi imposant si l'incendie avait laissé du temple qui le couvrait jadis autre chose que les bases des colonnes colossales? Les innombrables lampadaires de pierre qui bordent les allées du parc de Nara auraient-ils la même poésie sans leur vêtement de mousse? La mousse n'est-elle pas l'indispensable décoration des temples de Nikko comme la vigne vierge celle des collèges d'Oxford?

1. Portique.

C'est elle qui scelle les dalles des parvis et recouvre de velours les raides balustrades de granit; c'est elle qui assortit dans une même nuance d'un vert très doux les colonnes des cryptomerias aux piliers des torii de bronze.

Les Japonais sont amoureux de leur nature si belle, mais ils l'aiment surtout comme une admirable matière d'art qu'il faut travailler encore. Des parcs semi-naturels comme celui de Souwa à Nagasaki, semi-abandonnés comme celui d'Ouéno à Tokyo, sont au Japon des exceptions trop rares. Ceux d'Akasaka et de Chiba, dans la même capitale, sont le triomphe de l'artificiel. On y voit des arbres tordus, étirés, mutilés de manière à former des berceaux; et quand la nature n'est pas ainsi forcée pour plier à notre caprice, elle disparaît sous la surcharge de l'ornementation. A Chiba il y a un lac minuscule qui est entièrement bordé d'une balustrade de pierre massive; au milieu s'élève une île, un bloc de maçonnerie à peine dissimulé, lui-même couvert de constructions; le pont qui y mène n'a pas trois mètres d'ouverture et il est en escalier, bordé lui aussi d'un parapet de pierre splendidement sculpté, et ombragé de deux saules symétriques.

Aux parcs les Japonais préfèrent les jardins : c'est là qu'ils peuvent donner carrière à leur fantaisie, et se composer de toutes pièces une nature à leur goût. A la grande nature ils empruntent ses brusques mouvements de terrain : point de jardin japonais qui n'ait au moins sa colline et son vallon, son amphithéâtre boisé, sa rivière, son lac et son île. Mais c'est en petitesse qu'ils prétendent raffiner sur leur modèle : les plus vastes des jardins japonais

sont des miniatures; il en est qui sont microscopiques, tenant dans une assiette. S'ils admirent leurs cèdres, leurs camphriers géants, les Japonais, comme les Chinois, raffolent des arbres nains.

La nature, heureusement, leur enseigne à donner, par le détour des lignes, aux plus petits décors une apparence de grandeur. Le fameux jardin de l'Arsenal à Tokyo est, paraît-il, la réduction minutieusement exacte des paysages les plus célèbres de l'Empire. La Mer Intérieure est, pour la variété des perspectives, le premier, le plus beau des jardins japonais : c'est un perpétuel changement à vue, si rapide qu'il semble que le navire vole d'une extraordinaire vitesse. Sans cesse passant d'une direction à une autre, on se figure tourner indéfiniment dans un cercle de falaises sans issue, toujours le même et pourtant toujours nouveau, jusqu'à ce que, soudain, comme par miracle, s'ouvre le détroit où l'on se glisse furtivement. Sur les espaces restreints où ils se réduisent, les jardiniers japonais ne parviennent pas toujours à éviter la mesquinerie étriquée, la complication mièvre. Mais, dans tel de leurs chefs-d'œuvre, comme le jardin Asano à Hirochima, ils ont su par un art merveilleux faire surgir l'imprévu à chaque pas du promeneur. Le *Kinkakoudji*, à Kyoto, est un bijou, parce que tout y concourt à former dans le cadre le plus resserré un paysage d'une grandeur véritable : le contour du lac, si habilement ménagé qu'il en décuple l'étendue; les petites îles boisées qui en parsèment la surface; les affleurements des herbes du fond qui étoilent la glace argentée d'une infinité de points d'or. Un pavillon s'élève au fond : à chaque étage la scène change et l'horizon grandit; l'eau elle-même, claire et peu

profonde, s'anime de toute une végétation d'algues ondoyantes où courent par troupes les poissons. En arrière enfin, un autre lac se découvre, plus petit encore, entouré de bois, coin de nature agreste et charmant où l'artiste a eu l'habileté suprême de se faire oublier.

De même qu'ils renchérissent sur la complication menue de leur nature, les Japonais se plaisent à accentuer encore cette netteté des lignes qui la caractérise. Pour relever les molles inflexions des rives de leurs lacs, ils les bordent de pierres dures, tranchantes, rugueuses, qu'on va chercher très loin et qui se paient très cher. Si, dans leurs parcs, ils laissent courir en liberté quelques animaux, ce seront des daims légers aux formes graciles. Si, dans le ruisseau de leurs jardins, parmi les gros galets choisis pour l'âpreté de leurs formes, un gros oiseau se promène, c'est une grue au col mince et flexible, aux poses hiératiques, dont les ailes blanches et noires semblent avoir été brossées en quelques coups de pinceau, et dont les pattes maigres laissent sur le sable des empreintes étoilées. Comme ils s'amusent à étouffer, à étioler leurs arbres dans des pots, savamment, délicatement ils les torturent sur des gabarits de bambou pour figurer des architectures.

La culture des chrysanthèmes est une des industries, un des arts nationaux. C'est elle qui divise les écoles de jardiniers, et tel homme d'État ne dédaigne pas d'entrer dans la querelle. Nulle fleur n'est entourée de tant de soins : pourquoi les Japonais l'aiment-ils ainsi, et comment l'aiment-ils? J'ai pu visiter l'exposition annuelle de novembre au Palais d'Akasaka. Au lieu des échevellements, des ébouriffements inouïs

auxquels je m'attendais, je trouvai des bouquets de couleurs infiniment variées, mais raides, comme artificiels, dont les tiges, avec une rigidité de métal, figuraient des chandeliers aux branches coudées et symétriques. Les fleurs elles-mêmes, de nuances extrêmement délicates, et décorées des plus jolis noms : — « coucher de soleil sur le lac Biwa », — « aurore sur la neige du Foudji », — étaient d'une désespérante régularité : on semblait s'être ingénié à en faire de sages reines-marguerites, géométriques presque comme la couronne à seize pétales qui est l'héraldique emblème des Empereurs. Il paraît qu'ailleurs on dessine des scènes entières sur le sol en chrysanthèmes, comme chez nous les châtelains inscrivent sur la corbeille d'entrée de leur parc leurs initiales en plantes grasses. C'est à peine si dans l'exposition du Comte Okouma, rivale de celle du Palais, j'ai pu apprécier quelques essais heureux de belle fantaisie. — Quant aux autres fleurs, le grand art est sans doute de déranger la symétrie de la nature, mais pour y substituer une dissymétrie plus rigide.

Que les Japonais n'aiment pas tout à fait leur nature comme nous autres, Occidentaux, nous l'aimons, cela est donc évident, et cette rapide esquisse n'avait d'autre intention que de marquer les nuances où se révèlent en réalité quelques-unes des différences psychologiques profondes qui séparent les deux races. Ce qui doit en tout cas réunir dans une protestation commune Japonais et fervents étrangers du pays japonais, c'est l'envahissement odieux, barbare, de la réclame commerciale. Entre Yokohama et Tokyo, tout le long de la ligne du chemin de fer, en pleins champs, se dressent des annonces en gros caractères

surmontées de grotesques moulins à vent. A Hakata, sur les bancs de galets de la rivière, se tient un affreux bonhomme en zinc dont les yeux proéminents sont des globes de lampes électriques : toute la nuit elles éclairent les boniments dont le corps est couvert. Une réclame pour « Hero », la dernière création de la fabrique de cigarettes Mouraï, s'étale en lettres monstrueuses sur le flanc des admirables collines qui encadrent le port de Nagasaki.

Ce n'est pas seulement la réclame, ce sont les travaux publics qui menacent les beautés du sol japonais. A Kobé, pour une simple canalisation d'eau, on a gâté la magnifique cascade de Nounobiki. Bien plus, une compagnie de spéculateurs a réussi à faire détourner le cours de la Minotogawa pour vendre les terrains qui la bordaient. On y bâtit maintenant des maisons de rapport, et Kobé a perdu ses allées d'arbres grandioses sur les levées, sa seule promenade. Voilà donc les mœurs de ce peuple épris de la nature! Le Nouveau Japon aura-t-il grand'peine à se ressouvenir des mille liens subtils qui unissent à la terre japonaise le génie même de la nation ; ne saura-t-il comprendre que l'intérêt et l'honneur commandent aux fils de respecter ce qu'hier encore les pères adoraient!

CHAPITRE II

CROQUIS DE VILLES

TOKYO

Tokyo, une des grandes capitales du monde, — un million et demi d'habitants, — n'est pas une ville. C'est une immense agglomération, couvrant plus de 200 kilomètres carrés, rendue plus grande encore par la lenteur des communications, et où l'on peut à la rigueur distinguer trois villes : une ville à demi européanisée; une ville que les influences occidentales ont à peine touchée; et la ville impériale. Les deux premières se mêlent, la frontière entre elles est incertaine, la transition insensible. La ville impériale, au contraire, est nettement séparée des deux autres; et pourtant elle en est à sa manière une synthèse, renfermant ce que la cité possède à la fois de plus vieux et de plus jeune.

Trois quarts d'heure de chemin de fer pour parcourir les 30 kilomètres qui séparent Yokohama de la « Capitale de l'Est ». Une gare de brique et de bois, mesquine et sale, de triste apparence comme les

bâtisses provisoires qui ont vieilli; sans caractère d'ailleurs, et que vous pourriez prendre pour une gare perdue de Bretagne ou d'Auvergne, n'était l'assourdissant tapage que font sur le bitume des quais les sandales de bois. Une place assez vaste, mais irrégulière, boueuse et poussiéreuse, où stationnent des pousse-pousse, des landaus, des tramways; des maisons de barrière extérieure, à deux ou trois étages, restaurants et hôtels couverts de criantes enseignes en anglais ou en français. — Tel est le premier aspect de Tokyo.

Un petit pont tout neuf, en granit bien poli et à parapet de fer, nous mène à l'entrée de *Guinza*, la Grande Rue, le Broadway de la ville européanisée. Le long des trottoirs que bordent de maigres saules et de gros poteaux télégraphiques, de hautes, larges, profondes boutiques aux murs garnis jusqu'au plafond de rayons et de casiers, de magnifiques devantures fermées de belles glaces d'une seule pièce, et le luxe d'une réclame raffinée nous donnent l'illusion de l'Occident. Il y a des villes de l'Ouest américain qui produisent cette impression de civilisation récente, encore fruste et sommaire malgré tout. Les « Bazars japonais » sont seulement un peu plus nombreux ici que sur les boulevards de Paris; on comprend que le voyageur affamé d'exotisme et pressé s'en retourne du même pas à la gare, et sur son carnet de notes enregistre avec douleur la mort du Vieux Japon. Yokohama, du pont du paquebot, ou sur le chemin du débarcadère à l'hôtel, ne lui est-elle pas apparue déjà comme d'une pitoyable banalité?

A loisir poussons plus loin. Nous franchissons un second pont dont le dos d'âne très prononcé et les

balustres en gros blocs de granit carrés et rudes satisfont déjà mieux notre appétit de couleur locale. Déjà la rue se rétrécit, le trottoir disparaît ou presque. Les petits carreaux remplacent les grandes glaces; les devantures s'abaissent et bientôt disparaissent : la boutique s'ouvre en plein air. Quelques centaines de mètres encore, les marchandises sont placées sous des vitrines basses sur le seuil. Bientôt ce ne sont plus que des échoppes rustiques, étroites, sans profondeur, grossièrement planchéiées, où l'étalage à découvert descend presque jusqu'au sol. Nous n'avons pas fait un kilomètre que nous atteignons la lisière de l'Ancien Tokyo.

Pourtant le large boulevard qui traverse le quartier de Nippon-bachi est des deux côtés bordé de bâtiments massifs, mais presque sans fenêtres. Ce sont les *koura* (ou godânes), les magasins à charpente de bois, mais crépis de plâtre, à l'épreuve des rapides incendies japonais qui passent comme des feux de paille. Nippon-bachi est le « quartier du Sentier » de Tokyo, et ces obscures et lourdes bâtisses sont les entrepôts du grand commerce. De nombreuses horloges, qui d'ailleurs indiquent toutes des heures différentes; — au coin des rues, des postes de police, d'assez pauvres baraques du reste; — les sergents de ville eux-mêmes, très dignes, comme il convient à des fils de samouraï qui ont encore l'honneur de porter le sabre recourbé; — même les « vespasiennes » où les Japonais, par un reste d'impudeur native, n'entrent d'ailleurs qu'à demi : tout cela contribue à donner à cette grande voie percée au cœur du vieux Tokyo un cachet semi-moderne.

Mais les maisons sont trop basses pour la largeur

de l'avenue, et semblent écrasées par le puissant appareil de fils télégraphiques qu'on n'a pas encore pris la peine, ici comme aux États-Unis, de dissimuler dans une canalisation souterraine. La chaussée elle-même présente un aspect étrange : par temps de pluie on dirait le lit d'un torrent, avec des ruisseaux d'eau boueuse et des bancs de cailloux. C'est une des beautés de la voirie japonaise : pour recharger ces grandes avenues on se contente d'y étendre une bonne couche de pierres concassées, et, en l'absence de rouleaux, on laisse aux passants le soin de les enfoncer. L'usage est à peu près universel dans l'Empire; les gens vous diront sans y penser : « Ne prenez pas cette route; elle est neuve ». Mais à Tokyo les *kouroumaya*[1] craignent de se blesser les pieds; ils passent tous où les premiers ont passé, là où les pierres paraissent moins coupantes, et ainsi se forment ces pistes de terre battue que la pluie transforme en ruisselets de boue. Quant aux plages de galets, il ne pleut pas assez pour les faire disparaître rapidement; car, pour comble de malechance, c'est dans la saison sèche, en automne, qu'on recharge les routes. Est-ce parti pris? Nullement; on profite de ce que les rivières du pays sont au plus bas pour en extraire pierres et graviers. En désespoir de cause il ne reste plus à l'administration des ponts et chaussées qu'à planter des piquets sur les pistes trop bien tracées pour forcer à passer à côté; on le fait sur les grandes routes de campagne, et on aurait besoin de le faire sur les avenues de Tokyo.

Elles ne manquent pas, ces avenues, de l'animation

1. Traîneurs de pousse-pousse.

qui convient à une capitale; mais il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir que tout n'est pas à l'occidentale dans l'incessant défilé dont elles offrent le spectacle. Il y passe bien des tramways et des omnibus; mais de quel train vont-ils, de quelles rosses étiques sont-ils attelés, de quelles antiques pataches évoquent-ils le souvenir! Il y passe bien des musiques qui sont une réclame pour telle grande attraction du jour; mais ce peut être aussi une procession de *nitchirène*, un « revival » bouddhiste à coups de tambourin et de grosse caisse. On les arrose, ces avenues, pour abattre les effroyables poussières de l'été; mais le tonneau d'arrosage est remplacé par une sorte de grande caisse en bois, tirée à bras, d'où l'eau tombe en cascades pour former un long chapelet de mares, un long sillon de boue. On y entend les sifflements aigus de réchauds à vapeur ambulants, tels qu'en ont dans les villes des États-Unis les marchands de « cacaouettes »; mais il s'y mêle les sons plus doux des flûtes dont jouent tout en se guidant de leur long bâton les aveugles-masseurs. Au lieu du vieux chapeau-champignon-parasol que portent encore les seuls kouroumaya et quelques bonzes, vous ne voyez que chapeaux hauts de forme, chapeaux melon, chapeaux mous, casquettes à visière, casquettes à oreillères. Mais regardez aux pieds : souliers, bottes et bottines sont perdus dans la multitude pressée des primitives sandales de bois.

Prenons l'une quelconque des voies latérales qui débouchent dans Guinza, dans les grandes avenues de Nippon-bachi et d'Ouéno : nous tombons aussitôt dans le Tokyo d'autrefois. C'est un dédale de rues ou

de ruelles étroites, tournantes, tortueuses; un labyrinthe de coins et de recoins minuscules où les kouroumaya eux-mêmes se perdent. La chaussée de ces rues ou ruelles mal empierrées est faite de terre battue ou plutôt de glaise, que la sécheresse durcit, mais que la moindre pluie dilue en boue gluante. On comprend alors que si les Japonais se juchent sur de petites échasses, ce n'est pas pour le plaisir de se grandir; et comme l'absence de trottoir force les piétons à marcher en plein gâchis, la coutume de se déchausser en entrant dans les maisons ne nous paraît plus un scrupule excessif de propreté. C'est parce que les rues sont très sales que les nattes des maisons sont très propres. Les boutiques cependant ont peine à se défendre contre l'envahissement de la boue, étant parfois de 20 ou 30 centimètres en contrebas. Peu à peu en effet la chaussée s'exhausse : ne fût-ce que par la superposition des couches de cailloux que toujours on étend, que jamais on n'enfonce, et le dépôt des sandales de kouroumaya que la glaise collante détache des pieds et que les chiffonniers spécialistes ne suffisent pas à ramasser!

Les maisons de ces anciens quartiers ont les dimensions de nos chaumières. Petitesse d'autant plus apparente que chacune est séparée de la voisine par un petit intervalle qui quelquefois à vrai dire n'a pas plus de dix centimètres; d'antiques idées religieuses sur l'indépendance du foyer familial expliquent sans doute cette absence de mitoyenneté. Ces maisons sont basses; rares sont celles qui possèdent un « premier » surbaissé. Vu de la colline de Kanda, Tokyo apparaît comme un immense village, une agglomération confuse et plate, où se distinguent à

peine quelques bâtiments de pierre ou de brique de la ville nouvelle, et que dominent seulement l'imposante Cathédrale Russe, reine de la Cité, et en arrière, dans un mirage de fumée, les minces cheminées de tôle des faubourgs industriels.

Chaque maison en particulier est bien une maison de village. Les murs, tout en bois et pisé, sans fondations, sans autres assises qu'une couche de grosses pierres plates posées sur le sol, un peu plus massifs seulement que les châssis de l'intérieur, ne sont que de simples cloisons; le toit couvert en tuiles, qui seul a quelque solidité, ne repose pas sur eux, mais sur les piliers de bois des quatre coins. Construite avec des bois résineux, cette maison légère à dessein, faite pour pouvoir s'écrouler sans écraser personne, est destinée à s'enflammer à la moindre étincelle. Aussi le seuil est-il généralement gardé par deux grandes jarres qui reçoivent l'eau du toit et servent de réservoirs à incendie. Devant les maisons un peu cossues, — à peine moins inflammables que les plus humbles, — les vases de terre sont remplacés par des tonneaux que recouvre quelquefois une espèce de chapeau conique en treillage colorié; les maisons riches, les temples ont leurs cratères de bronze, quelquefois énormes. Riches et pauvres ont sur le faîte un petit échafaud de bambou qui est un observatoire d'incendie. Devant les koura court sous des planches une petite rigole constamment remplie de boue liquide; elle sert à luter les interstices des lucarnes en cas de sinistre. Mais la voirie aujourd'hui détruit ces rigoles pour assurer une pente uniforme à l'écoulement des ruisseaux.

Ces constructions périssables ont leurs avantages,

dont le premier est de ne point vieillir. Généralement c'est l'incendie qui les sauve de la décrépitude; l'introduction des lampes à pétrole ou à essence a rendu plus vrai que jamais le vieux dicton national « qu'un marchand fait fortune en trois ans, à moins qu'il ne brûle ». Les incendies qui mettent un peu d'air et d'espace dans l'entassement des villes japonaises rajeunissent du même coup les habitations. Rien n'est d'ailleurs plus facile que de renouveler celles-ci pièce par pièce; celles qui ne disparaissent pas dans un sinistre prolongent leur existence à la manière du couteau de Jeannot. Joignez à cela la qualité supérieure de ces bois de pin et de cèdre, susceptibles de recevoir un poli soyeux qui fait ressortir leurs veines, et qui ne moisissent pas; vous comprendrez pourquoi les maisons japonaises n'ont pas l'aspect noir et triste des maisons de nos pays. Si sommaires qu'elles soient, le génie artiste de ce peuple y a d'ailleurs mis sa marque. Regardez de près ces tuiles sombres; sur chacune, à peine visible, vous distinguerez un petit motif de décoration; ce n'est peut-être qu'une marque de fabrique, mais elle est élégante. Telle maison qui n'a même pas de seuil, communiquant de plain-pied avec la chaussée boueuse, a son jardin : une petite plate-bande, large de 50 centimètres, séparée de la rue par une mignonne palissade de bambou — où se rabougrissent curieusement trois ou quatre arbres nains!

Même les masures des quartiers pauvres n'offrent pas le hideux spectacle des nôtres. Pas de grandes cours, de casernes sombres; des ruelles, il est vrai, et des ruisseaux sales; mais de petites maisons que baigne tout de même la lumière, que la suie n'a point

noircies, et dont le bois lisse est plus propre que nos peintures écaillées ou moisies. Entre ces logis de malheureux et ceux des gens aisés ou même des riches, il n'y a pas comme chez nous un abîme. Ici seulement la simplicité de l'appareil domestique atteint son maximum; ces cabanes n'éveillent pas l'idée d'hommes déchus, dégradés, mais plutôt d'hommes inférieurs, voisins des animaux, heureux comme eux d'une vie rudimentaire. Dans une école d'Itchigaya, je vis des enfants pressés comme chiens au chenil; mais le soleil illuminait encore ce pauvre coin, et ces petits jasaient, riaient comme les autres! Il faut aller dans quelques districts tout à fait misérables, comme Chinamitcho, pour éprouver cette horreur physique qui vous saisit à chaque pas dans la traversée d'une ville chinoise. Là, les ruelles sont des marécages d'eaux sales, semés de cadavres de rats, de vieilles sandales, de détritus de toutes sortes; mais ce qu'il y a de plus effroyable, c'est l'entassement des êtres humains dans les masures infectes : sur un espace à peine clos, à peine couvert, de 4 mètres sur 2, vivent des familles de six ou sept personnes [1]!

Il n'est pas tout à fait exact de dire que la maison japonaise s'ouvre sur la rue. Sans parler des maisons riches qui lui tournent le dos et dont la véritable façade regarde les jardins de derrière, les habitations plus modestes sont souvent séparées de la rue par une petite haie de feuillage toujours vert derrière laquelle s'étend un semblant de cour intérieure. La maison japonaise peut s'ouvrir entièrement tout d'un

1. Voir *In darkest Tokyo*, par Matsubara Iwagoro, Yokohama, 1897.

côté par le jeu des châssis qui forment avec les volets toute la fermeture; mais elle n'a pas de fenêtres, et les châssis tirés, les carreaux de papier sont mieux que nos vitres un obstacle aux regards. C'est la boutique qui s'ouvre toute grande sur la rue; et il faut dire que dans les villes les trois quarts des maisons ne sont guère que des boutiques.

La boutique japonaise s'ouvre si bien sur la rue, que celle-ci prend l'aspect d'une galerie; il n'y manque qu'un vitrage, dont tiennent lieu parfois, pendant les grandes chaleurs, dans certains quartiers, ou à certains jours de fête, des nattes ou des feuillages tendus d'un côté à l'autre sur cadres de bambou. Les étalages des commerçants n'observent qu'imparfaitement la limite entre ce qui est le sol de la boutique et le sol de la chaussée; celle-ci est souvent à moitié couverte de parapluies séchant au soleil. Les métiers à Tokyo sont encore, comme jadis chez nous, cantonnés par quartiers; pour savoir de quelle corporation il traverse le domaine, le visiteur n'a qu'à regarder dans la rue : les ateliers y débordent.

Ici des baquets en bois blond rosé font étinceler au soleil leurs cercles de cuivre jaune. Le cuivre au Japon est plus abondant que le fer, plus facile à travailler, à nettoyer aussi, plus beau enfin que le fer sans être plus cher; les Japonais en font un plus grand usage que les Modernes, sinon les Anciens, d'Occident. — Dans la rue voisine s'alignent et s'empilent des tonneaux cerclés de bambou. Un peu plus loin, les ouvriers en laque avec de grands pilons tournent et écrasent dans de grandes bassines de cuivre la pâte noire, brune ou rouge. — A côté ce sont les repasseuses, auxquelles notre fer est inconnu,

qui étendent leur linge sur des planches pour le faire sécher au soleil, mais aussi à la poussière de la rue. Tous ces petits métiers, tous ces minuscules commerces qui étalent la fruste gaucherie de leurs procédés me rappelaient les échoppes de notre moyen âge, telles que nous les montrent les vieilles estampes. — Mais voici que passe une chaise à porteurs du plus ancien style, suspendue à une énorme poutre qui semble écraser l'épaule des hommes, — sorte de maison en miniature, toute noire, avec un petit guichet en guise de fenêtre. Qu'est-ce donc? Le cortège se rend au cimetière, et c'est un corps qu'on porte dans cette étrange boîte, un corps ployé, suivant le rite archaïque, à la manière de l'enfant dans le ventre de sa mère!

Un des quartiers les plus populaires de Tokyo et un des plus curieux est celui d'*Asak'sa*. On peut s'y rendre par la Soumida; un petit service d' « express » y est organisé. Imaginez de petites jonques traînées par de minuscules remorqueurs, gros comme des canots de plaisance; ces « moucherons » me firent rire en pensant à nos « mouches » et « hirondelles » de la Seine, comme celles-ci font rire les Américains des rives de l'Hudson ou du Mississipi! Sur toute la rivière, c'est une multitude de sampans vernissés, munis de rames articulées et souples, de voiles légères comme de la soie, où se démènent des petits garçons en chemise courte et des hommes en longues robes crasseuses et rapiécées. Un grand pont de fer tout neuf enjambe hardiment cette « porte de l'estuaire »[1] où il n'y avait encore, il y a quatre siècles et demi, qu'un hameau de pêcheurs!

1. C'est la signification de Yedo, l'ancien nom de Tokyo.

Nous débarquons : le quartier a tout l'aspect de nos faubourgs. Le centre est une vaste esplanade, plantée de grands arbres, au milieu de laquelle s'élève un grand temple dédié à Kwannon, la déesse de la Pitié. Tout autour se tient une foire permanente. Voici en bonne place les étalages de bonbons, coloriés de toutes nuances; à côté, des images pour les enfants, de tons aussi crus que nos images d'Épinal, mais d'une fantaisie de dessin plus élégante. — Des jeux, dont la principale originalité pour l'Occidental est, si l'on peut dire, l'excès même de leur banalité et leur manque absolu de pittoresque! Dans un bassin de quelques pieds carrés dont le fond est couvert de quelques centimètres d'eau remuent tant bien que mal de malheureux poissons : avec une ligne d'un mètre armée d'un grand hameçon les amateurs, pressés en cercle, s'amusent à accrocher les malheureuses bêtes !

Beaucoup de théâtres. On les distingue de loin aux grands panneaux verticaux dressés devant l'entrée, sur lesquels sont inscrits en grands caractères les noms des acteurs connus; de près on aperçoit, sous l'auvent du toit, nichés entre les poutres comme des poules vraiment, les spectateurs du... « Paradis »! A grand renfort d'orchestre, la troupe, jusqu'aux enfants de huit et neuf ans, en costumes mirobolants, fait la parade sur une estrade devant un rideau. A certains moments le rideau se lève, et toute la salle apparaît; sur la scène, de grands daïmio, de vaillants samouraï se battent furieusement en se donnant de leurs grandes lances des coups terribles à côté. Au moment le plus pathétique le rideau tombe; il faut payer 5 *sèn* [1] si vous voulez savoir comment le duel finit. La

1. Le *sèn* vaut environ 2 centimes 6.

police a forcé les impresarios à afficher leurs prix en anglais comme en japonais : *5 sèn of one man*, dit l'écriteau en anglais. Et l'écriteau japonais dit *3* : sans doute une faute d'impression!

La science occidentale — universelle pour mieux dire — est ici représentée sous les espèces de « Tom Tit » ou la « Physique Amusante ». Voici l'homme-sorcier qui brise un bâton posé sur deux verres pleins d'eau sans faire tomber une seule goutte. Le voisin amuse un gros public ignare en géométrie, en dessinant tout simplement des roses des vents. Pour nous, la curiosité, c'est le compas. Il est naturellement fait de bambou : une tige fendue dont une petite tigelle formant ressort maintient les pointes à l'écartement donné, c'est économique! — A côté qu'est-ce donc? Un marchand de toupies? non pas; de giroscopes! — Grande affluence autour d'une table où un véritable animal, un chien, je crois, est écorché, disséqué, anatomisé pièce par pièce : sans doute un étudiant en médecine dévoyé!

Perdus dans la confusion des éventaires, il y a de petits dieux, qui font aussi recette. Déjà nous avons pu remarquer un étalage religieux : des petits chiens en pâte pour cadeaux aux enfants qu'on « baptise » — de microscopiques pour les pauvres, de grands brillamment enluminés pour les fils de riches! Près des confiseurs et des marchands d'images s'ouvre un petit temple dont les cuivres vénérablement ternis et les vieilles faïences aux tons passés ne sont déparés que par l'éclat d'une lampe à pétrole trop bien récurée et le vernis trop neuf d'un œil-de-bœuf! Des coqs et des poules sont enfermés dans des cages à claire-voie : devant, de petites soucoupes en terre cuite ou en bois

laqué contiennent chacune une pincée de riz. Un dévôt offre un *rin*[1] à la vieille gardienne pour qu'elle donne aux poulets sacrés le contenu d'une de ces soucoupes ; puis il s'agenouille sur une poutre grossière placée devant l'autel, non sans avoir appelé l'attention de la divinité en tirant la corde du gong et en frappant deux ou trois fois dans ses mains. Rapidement il marmotte quelques prières en frottant doucement les uns contre les autres les grains d'un chapelet ; deux ou trois claquements de main quand c'est fini, et notre homme se redresse content, avec cette aspiration, cette sorte de reniflement caractéristique du Japonais important et satisfait.

La petite fontaine au milieu de la place est une chapelle : dans le rocher d'où elle coule niche un petit saint de bronze qu'un treillis de fer protège insuffisamment contre les cailloux que lui jettent, — en offrande peut-être, — les gamins ! — Non loin, sur un petit autel en plein air, se regardent deux petits renards blancs vêtus de robes bariolées : adossé à l'autel est un petit magasin où l'on devine tout un stock de torii portatifs. — Dans une petite cabane un pauvre vieux cheval demande l'aumône d'un peu de grain : l'animal est un être sacré, héroïque au moins ; car dans une cage à claire-voie on distingue la statue en bois, taillée à coups de serpe, d'une misérable rosse effrayante de maigreur qui est bien son image. — A côté de cette divinité de chair et d'os, vivante encore, il y en a une qui a perdu toute forme, tant elle est vieille : on ne voit plus qu'une grosse pierre droite creusée d'alvéoles où les fidèles viennent mettre de

1. Le *rin* vaut environ 2 millimes et demi.

petits cailloux. Un examen attentif nous fait à la longue retrouver vaguement les lignes d'un Bouddha assis les jambes croisées dans un lotus, les bras collés au corps; les dévotions des fidèles l'ont usé, défiguré, arrondi comme un gros galet, en attendant qu'elles le percent à jour comme une écumoire!

Mais accédons au temple de Kwannon. Sur l'allée de grandes dalles claquent les *guèta*[1]; des deux côtés c'est un flottement multicolore de pavillons-réclames pour les marchands de choses saintes, de bannières-offrandes pour la divinité. Des pigeons en grand nombre volètent autour des cornes, se posent sur les clochettes des pagodes voisines; on en découvre sous l'auvent du grand temple, nichés dans les bas-reliefs de la frise; un ramier pacifique et gras marche impudemment sur la tête de bois chauve d'un des affreux griffons qui forment acrotères. Le temple est imposant par la masse; mais l'architecture est lourde et les matériaux sont grossiers. Deux gigantesques cratères de bronze recueillent l'eau des gouttières; entre les deux s'ouvre le vaste perron dont les marches de vieux bois délité ont été bordées de cuivre; au sommet s'élèvent deux grands brûle-parfums aux anses en forme de dragon où les fidèles en passant jettent une pincée d'encens.

L'intérieur donne l'idée d'un bazar, d'un musée de curiosités, d'une salle des ventes, d'une halle, d'une grange, — de tout, sauf d'un temple! Le plancher, de grosses larges planches ni cirées ni lavées, est jonché de papiers sales, de boîtes de cigarettes vides, d'allumettes brûlées, de feuilles entrées avec le vent; il est

1. Sandales de bois.

couvert de boue séchée, car ici personne ne se déchausse. Par la baie largement ouverte le soleil fait luire et la brise osciller les monstrueuses lanternes de papier, aux armatures de bois et quelquefois de fer, jaunies, salies, passées, déchirées, qui pendent des solives, — énormes ballons d'une légèreté étrange.

Les piliers et les murs sont couverts d'offrandes, d'ex-voto; tableaux de style ancien où sur des fonds d'or se déroulent des scènes épiques de daïmio combattant des lions; où se profilent les masques tragiques du vieux théâtre Nô; — tableaux modernes, presque impressionnistes, de tons très clairs, où le violet domine; — dessins de jonques gravés sur bois et photographies de trois-mâts à vapeur; des souvenirs de tous les âges et de toute nature, jusqu'à une échelle, un obus, et une horloge avec cette inscription énigmatique : *Spirit of Japan 2548 years.*

Le temple est tout plein de petites guérites qui sont des chapelles. Devant brûlent de petits cierges odorants; aux grilles, pour la plupart fermées, les fidèles ont attaché des papillotes de papier qui furent blanches, symboles de pureté; mais les volailles du lieu y ont laissé de leur duvet et déposé leurs ordures. A peine distingue-t-on à travers le treillis une ligne de dents blanches, des lèvres rouges, un cercle d'or et des yeux étincelants. Les dieux les plus courus sont les innombrables Dieux de la Santé. L'un est une statuette de pierre revêtue seulement d'une collerette de laine, pour les rhumatismes peut-être. Un autre, tout à fait invisible, n'offre aux dévotions des fidèles qu'une branche de pin que ceux-ci promènent sur leurs membres malades. Le plus populaire est une statue de bois tellement usée par les attouchements

qu'elle n'a plus de figure et que le corps même a perdu toute forme humaine : l'usure a fait ressortir les veines et les nœuds du bois qui lui font sur le ventre une rayure de caleçon et, un peu de travers, un faux nombril! Les bonnes vieilles gens frottent consciencieusement la poitrine de bois luisant, puis la leur, et s'en vont contents, presque guéris. Les petites *mousmé* [1] rient en chatouillant l'informe souche et les bébés y promènent leurs mains drôlement. Avec les petits dieux voisinent les vendeurs de charmes et d'exorcismes, et c'est dans tout le temple une rumeur confuse, un mouvement incessant d'entrées et de sorties qui ne laisse aucun recueillement à la prière.

Cependant, dans la pénombre de l'arrière-temple, à la faible lueur de lanternes en papier, on devine des crânes chauves de bonzes accroupis qui par moments se remuent avec des mouvements lents et gauches de sauriens ankylosés; au fond, une luisance de muraille dorée, de grands lotus d'or. Plus en lumière, de riches offrandes : des sacs de riz, dont l'un porte la mention que c'est le douzième « versement » mensuel de l'année, et l'autre que c'est un don gracieux d'un tenancier du Yochivara. Une prière monotone, lamentable, s'élève, martelée de coups sourds sur un tambour de bois creux; personne n'écoute. Si la foule se presse à la barrière du « chœur », c'est pour jeter des rin dans la caisse à aumônes, et surtout pour se faire dire la bonne aventure. Une douzaine de bonzes à gauche de l'autel sont occupés à agiter des boîtes où sont contenus des numéros : il finit par en sortir un,

1. Jeunes filles.

et moyennant finance, l'on passe à l'intéressé la formule correspondante. Si celui-ci n'est pas satisfait, il peut recommencer; mais c'est le double de prix, 5 sèn!

Imprudent qui jugerait sur le temple d'Asak'sa tous les temples de Tokyo. Quel spectacle différent vous présente le *Monzeki*, pourtant tout voisin, quand vous y pénétrez lors de la célébration des grandes fêtes! Dans la grande salle aux puissants piliers en cèdre rose, décorée seulement de lanternes de cuivre aux lignes de raideur hiératique, le peuple est assis sur les beaux paillassons dorés dans une immobilité silencieuse; à peine s'y produit-il un léger remous quand un rin mal lancé tombe sur quelque tête. Dans le sanctuaire de laque et d'or jaune s'élèvent des fleurs délicates brodées sur soie bleu ciel, et sur un grand fond d'or se dessinent vaguement, noircies, passées, les figures des Saints du Bouddhisme. Très lointains, derrière la lueur tremblante des lampadaires et des cierges, des bonzes vêtus de soie vert pâle entourent et chantent de leurs voix vibrantes et profondes la Divinité cachée.

L'activité, le mouvement, la vie à Tokyo semblent d'autant plus intenses qu'on se rapproche de la périphérie; le centre de la cité est une retraite. C'est un vaste château fort dont la triple enceinte enveloppe l'étendue d'une ville : la ville impériale. Majestueux sont ces remparts qui, par delà les larges fossés toujours remplis, élèvent leurs assises cyclopéennes de granit sans ciment; pittoresques et grandioses aussi les pins matsou qui tordent sur la crête des murailles ou tendent jusqu'à l'eau des fossés leurs bras grêles et noueux. C'est comme une oasis solitaire

au milieu de la grande ville grouillante et poussiéreuse, où les parcs des anciens daïmio et les nécropoles des Chôgoun mettent seuls un peu d'ombrage et de fraîcheur. Au fond de cette paisible et verdoyante retraite, dans des bâtiments bas que des hauteurs voisines même on ne peut distinguer, lointain et caché comme un dieu, réside celui qui est en effet le descendant du Soleil, le Mikado.

Mais de toutes parts la vie moderne vient battre cette citadelle du passé. Ce ne sont pas seulement les foules des quartiers voisins qui piétinent l'herbe des glacis extérieurs; sur les terrains laissés à découvert pour dégager les abords de la place, et jusque sur le bord des fossés, les dômes, les toits aigus des banques neuves s'élèvent dominant les vieilles murailles noires, rigides et mornes. Les veilleurs du Palais Impérial peuvent voir s'échafauder les gigantesques armatures de fer d'un bloc à l'américaine; les antiques places d'armes de la première enceinte sont envahies par les ministères et par les Chambres, et le plus gueux des « pousse-pousse » y passe.

Les fossés eux-mêmes, que traversent des ponts aux balustres de marbre ornés de lampadaires, sont devenus des canaux où glissent les jonques marchandes et les « sampans-express ». Le flux et le reflux s'y font sentir, et ce battement de la mer aux portes du Palais semble établir un lien visible entre le centre de cet Empire insulaire hier encore retiré du monde et l'immensité des océans où réside son avenir. Les remparts enfin sont attaqués par les démolisseurs; pour faciliter la circulation on en élargit les portes, on y ouvre des brèches! Les chemins de ronde sont devenus de belles avenues où paradent officiers et

équipages, et l'on y peut voir passer en victoria un colonel de cavalerie qui est le descendant dernier de la Dynastie Éternelle!

La nuit même n'efface pas le contraste des trois villes.

La nouvelle a ses éblouissantes lampes à arc, qui, projetant sur la chaussée toute blanche la corne noire d'un auvent, ou baignant les toits d'une lueur laiteuse, donnent l'illusion d'un clair de lune perpétuel. Guinza a ses boutiques brillamment éclairées par des becs Auer et des lampes à incandescence. Mais les étalages de bibelots qui chaque soir couvrent le trottoir en sont encore aux lampes à huile.

La vieille ville est sombre : pas de grands foyers, mais une multitude de petits qui donnent l'idée d'une illumination de village. Dans les petites rues il n'y a pas d'éclairage public; chaque maison a sa lanterne qui reste allumée toute la nuit. Ces lanternes ont généralement la forme de nos réverbères; mais le cadre est en bronze ou en bois et les verres sont remplacés par des feuilles de papier où se lisent par transparence les indications d'adresse. Le pauvre lumignon qui brûle à l'intérieur achève de donner à ces veilleuses domestiques un air louche et nous fait penser aux lanternes qui signalent l'auberge du crime au cinquième acte de nos mélodrames. Certains quartiers, certaines rues ont leur type de lanterne particulier qui permet de reconnaître la profession des habitants. Cette rue où s'alignent uniformément de grosses lanternes blanches sans inscriptions est une rue de *guêcha*[1]; on entend résonner encore l'aigre

1. Danseuses et musiciennes.

chamisèn[1] et le grave *kôtô*[2]. L'obscurité dans certains coins est assez profonde pour que les piétons aient besoin d'avoir une lanterne à la main, comme les *kourouma*[3] au brancard. C'est une habitude au Japon devenue si naturelle que, lors même qu'un incendie illumine tout le quartier, les habitants courent au feu avec leurs lanternes!

De très bonne heure les rues sont désertes et silencieuses. Vers dix heures déjà on n'y rencontre plus guère que des veilleurs d'incendie faisant leur ronde en battant des cliquettes. Souvent aussi l'on entend le tintement des cloches d'alarme au sommet des échelles où d'autres sentinelles contre le grand ennemi observent l'horizon, — tintement lent si l'incendie est lointain, rapide s'il est proche; les Japonais n'ont pas d'autre tocsin, car leurs pagodes n'ont que des clochettes. Il ne reste un peu d'animation que dans les grandes voies. Là quelques boutiques ne ferment qu'assez tard, et les devantures vitrées laissent voir les petits ateliers domestiques où l'on travaille fort avant dans la nuit. Ce sont des horlogers, des tailleurs; généralement la famille au grand complet assiste à l'ouvrage quand elle n'y participe pas, groupée autour du brasero et de la grande théière de vieil airain. Je me rappelle dans l'avenue d'Ouéno une famille de onze personnes où, vers dix heures du soir, petits et grands redoublaient d'ardeur à fabriquer de ces petites aigrettes de papier multicolores que les jeunes mousmé se mettent dans les cheveux. Mais la chaussée plongée dans des demi-ténèbres donne à ces

1. Sorte de cithare.
2. Sorte de harpe.
3. Pousse-pousse.

grandes avenues mêmes l'air de nos boulevards extérieurs. Le seul quartier de Tokyo qui, la nuit, présente l'animation d'une capitale est celui du Yochivara.

Il en est ainsi surtout les jours de fête populaire comme le *Tori no matchi*, la Fête des Oiseaux. — Le soir du 12 novembre 1899 le ciel était comme un dais de velours noir que la lune avait tendu d'une impalpable courtine de gaze bleutée; une langueur douce, une somnolence vous envahissait au bercement rapide de la kourouma. Tour à tour on traversait des rues étroites, des champs, des bouquets de bois, de petits ponts; c'était une succession de décors charmants. Les kourouma aux lanternes dansantes comme des lucioles se pressaient, mais sans se heurter. La foule le long de nous coulait comme un fleuve humain trouble et tumultueux. La gaîté était dans l'air; les gens se lançaient des appels bizarres comme des cris d'animaux, — un peu comme font nos Provençaux au carnaval. Dans le clair-obscur de la lune passaient, au bout de grands bâtons, des trophées de papier et de carton, grossièrement coloriés et de formes grotesques. Tout ce peuple allait défiler devant le Dieu du Bonheur, lui jeter quelques rin, puis porter ses trophées, son allégresse, sa conscience satisfaite et ses rêves de fortune à l'étrange foire qui flamboyait toute voisine : le Grand Yochivara.

Cependant sur le haut des remparts de la Ville Impériale, dans le silence religieux, les matsou tortueux projetaient leurs ombres fantastiques sur les allées désertes baignées de blancheur calme!

KYOTO

A Tokyo il manque un point de vue d'où l'on embrasse l'ensemble de la cité : de la hauteur du Kiyomidzou, Kyoto se déroule aux regards tout entière.

C'est une agglomération plus confuse encore peut-être que Tokyo, où rien ne se dessine que la courbe gracieuse de *Godjô*, la « Cinquième Rue ». Les maisons toutes basses s'étalent dans la plaine, rabaissées encore par le brusque ressaut des collines qui forment autour de la ville un vaste amphithéâtre. Rien qui domine, rien qui ressorte : à peine les toitures massives du *Higuchi Hongwandji* et la charpente jaune d'un autre temple en construction. Tout le reste forme un damier de carrés bruns et de carrés blancs, beaucoup de maisons ayant le pisé de leur premier étage blanchi au lait de chaux.

Descendons de notre bel observatoire. Les rues de la « capitale de l'ouest » sont plus étroites encore que celles de la « capitale de l'est ». Le plan sur le papier donne l'illusion d'une ville américaine bâtie en échiquier, aux avenues rectilignes se coupant à angles droits, et numérotées! Mais ces prétendues avenues ne sont que de petites rues entre lesquelles s'étend un capricieux réseau de ruelles tortueuses dont le sol de terre battue ou les dalles disjointes sont souvent couvertes de navets-raves séchant au soleil. Il y a moins d'air, moins d'ombrages encore à Kyoto qu'à Tokyo : peu de grandes résidences seigneuriales, et point de parcs publics comme ceux de Chiba et d'Ouéno.

Kyoto a moins d'apparence encore que Tokyo, mais un aspect plus riant. A cette fin de décembre l'air est lumineux : à peine quelques cheminées font flotter sur la ville de légers nuages; les collines de l'amphithéâtre ne sont voilées que des brumes d'un doux hiver, tandis qu'au premier plan les pagodes sont encadrées de feuillages luxuriants et verts qui ne connaissent même pas l'automne.

Kyoto a sa rivière, mais bien pauvre auprès de la Soumida, que la marée gonfle à pleins bords. C'est un torrent dont le lit rocheux, presque à sec en été, est alors le lieu de pique-nique favori des citadins. En vain à grands renforts de blocs retenus dans des nasses de bambou on a construit des barrages; bien mince en hiver même est la couche d'eau qui glisse sur leur large seuil, où s'accumulent pelures de mandarines et feuilles de navets. En toute saison de grands bancs de cailloux restent à découvert et servent aux blanchisseuses de champs d'étendage. Sur la rivière et sur les canaux de dérivation, sales et exhalant de mauvaises odeurs un peu comme des canaux chinois, sont jetées en guise de ponts de rustiques estacades.

Les maisons de la vieille métropole ont l'air plus pauvre que celles de sa jeune et victorieuse rivale. Elles sont plus basses; le premier étage y est réduit aux proportions d'un grenier grossièrement fermé par une mince cloison de pisé dont le badigeon blanc a vite jauni et par des carreaux de papier sales et déchirés. Le beau bois du rez-de-chaussée est malheureusement enduit d'une peinture rouge sombre qui s'harmonise mal avec les couleurs du premier et que l'humidité a vite moisie et écaillée. Ce sont des habi-

tations construites à l'économie, dont l' « arbre paresseux », le bambou, fait presque tous les frais : une grosse tige fendue en longueur forme la gouttière; une grosse tige évidée à l'intérieur forme la descente d'eau; des tiges découpées en lattes suffisent à fabriquer le bâti en treillage des cloisons de pisé.

Point de monuments. Les incendies ont détruit la plupart des anciens : ceux qui subsistent, comme les vieux palais des Mikados déchus, couvrent d'immenses espaces; mais ce sont les architectures les plus discrètes qu'on puisse imaginer. Quant aux nouveaux, ils ne se distinguent que par un excès de rusticité. Point de statues : de simples pierres dressées, avec de courtes inscriptions. Tous les services de la vie moderne sont installés dans des baraquements. La gare du chemin de fer elle-même est pauvrement aménagée : impossible d'y trouver le tableau des départs et arrivées des paquebots à Kobé; point de marchand de journaux : quelques feuilles de Kyoto et d'Osaka sont seulement mises à la disposition du public dans la salle d'attente des premières.

L'aspect des faubourgs est vraiment misérable. Imaginez une agglomération serrée de petites fermes délabrées, chacune avec son trou à fumier, sa mare à purin, ses bourbiers où clapotent des troupes de canards et d'oies — toute la saleté d'un village pauvre, sans le grand air des champs : vous aurez une idée des quartiers de Kyoto qui s'étendent du côté de Fouchimi. La route elle-même est défoncée, et les kouroumaya, pour éviter les flaques de boue, doivent se déhancher, sauter de droite et de gauche, se traîner obliquement comme des crabes. A un endroit où la route est en levée au-dessus des rizières un grand trou

s'est ouvert : on s'est contenté d'y jeter un bambou dont la tête feuillue avertit au moins du danger. — Du côté de l'ouest, au contraire, la ville cesse brusquement. Brusquement cette capitale de 350 000 âmes disparaît derrière une haie de bambous. Là jadis était le cœur de la ville; dans de vastes terrains vagues qui ne sont plus ville et qui ne sont pas campagne, on trouve encore la trace de *Nidjô*, la « Seconde Rue », la grande artère du Kyoto d'autrefois, qui n'est plus!

Bien calme, bien endormi le Kyoto d'aujourd'hui! Des bœufs, des buffles demi-sauvages, non châtrés, au poil long, aux naseaux traversés d'un anneau de fer qui sert à les conduire, encombrent les rues de leur démarche lente et de leurs lourds chariots. Le tramway électrique peut bien réveiller les échos de son ronflement fringant, il marche au pas des bœufs! L'hiver, quand il est tombé un peu de neige, la circulation, qui n'est jamais active, est comme suspendue; Kyoto sous son blanc manteau semble oublier tout à fait de se réveiller. Dès cinq heures les soirs d'hiver, la ville est plongée dans des demi-ténèbres; les lampes à arc si espacées, les lampes à incandescence si faibles que le fil est rouge au lieu d'être blanc, ont fait presque entièrement disparaître les lanternes privées... et suffisent à peine à les remplacer.

Kyoto retarde. L'étranger y est encore un objet de curiosité; les gamins courent après lui ou s'arrêtent devant lui bouche bée. On y parle avec componction; les habitants de la « capitale de l'est » sont vite reconnus à la vivacité de leur débit, et les marchands majorent aussitôt les prix à leur usage. Le commerce semble encore plus languissant et flâneur que dans d'autres villes, et les boutiquiers paraissent dormir

accroupis sur leurs braseros. Les passants même ont un peu l'air de somnoler en marchant, et l'on se demande si le tintamarre spécial, le bruit de crécelle que font les kourouma n'est pas destiné à les réveiller. On dit que les gens de Kyoto sont d'un conservatisme, d'un provincialisme étroit; qu'ils sont mous; que même, à l'occasion, ils manquent de courage : ne raconte-t-on pas qu'à Formose ils refusèrent de donner l'assaut, et qu'il fallut les remplacer par des gens du Nord, des hommes de Sendaï!

Mais n'écoutons pas trop les mauvaises langues de la « nouvelle capitale »; leur mépris pour l'ancienne est avivé d'un peu de jalousie. Kyoto a ses charmes. On regarde l'étranger, mais on lui sourit; les étudiants, en tenue très correcte, le saluent poliment; les jeunes filles et les femmes sont particulièrement jolies; et les kouroumaya de plus beaux hommes qu'ailleurs. Le maillot bleu qui moule leur forte musculature leur donne des airs d'athlètes, et les couvertures rouges dont ils se drapent, une prestance de patriciens; on pourrait croire, aux graves conciliabules qu'ils tiennent à chaque coin de rue, que ce sont des notables de la cité. Quel dommage qu'ils se mettent à porter maintenant non seulement des chaussures de cuir, mais d'affreuses casquettes!

Ce grand village qu'est Kyoto possède au moins une rue de ville : c'est *Chidjô*, la « Quatrième Rue », que prolonge, au-delà de la rivière, *Guionza*. J'ai eu la chance de voir l'une et l'autre dans la semaine du Jour de l'An. A ce moment Chidjô, qui n'est qu'une longue suite de petites boutiques, est tendue dans toute sa largeur, — qui n'est pas grande, — de treillages en bambou où pendent une multitude de lanternes,

petites et grosses, rondes et longues, blanches et rouges, quelques-unes habillées de robes écarlates, ou toutes papillotantes de papier d'étain. Les devantures sont décorées de bambous, qui inclinent gracieusement à la brise leur tendre feuillage, et de branches de matsou hirsutes qui, s'avançant horizontalement, piquent au passage les promeneurs un peu grands. Au-dessus des portes sont fixées en écusson de petites gerbes de riz, garnies de feuilles de fougère et de banderolles de papier blanc; quelquefois une branche de mandarinier chargée de fruits. Si par hasard le regard pénètre dans une courette domestique, on aperçoit devant le *toro* familial, rustique lampadaire de pierre, sur la tablette des offrandes, des mandarines placées sur un lit de fougère, et de petits gâteaux de riz qui doivent être exposés quatre jours au moins avant d'être cuits et offerts aux visiteurs. Chacun lave sa maison de fond en comble, fait la toilette de l'habitation pour l'année nouvelle: sur le seuil humide les femmes jettent le sel — tandis que tous les vêtements de la ville forment sur les bancs de gravier de la Kamogawa un étendage multicolore!

Si vivant, si gai que soit le spectacle dans la journée, le soir il redouble d'animation et d'éclat. Une foule flâneuse, sous prétexte de faire des achats, emplit complètement la rue; les grands kouroumaya poussent des cris sauvages pour qu'on leur fasse place, mais leur passage détermine de violentes poussées et de longs remous. Devant les théâtres les crieurs s'égosillent; le triple et quadruple rang de guêta accrochées à l'entrée et le grand frou-frou des robes de soie s'engouffrant dans les portes basses montrent assez que leur peine n'est pas perdue. Les lanternes allu-

mées paraissent plus vives et plus grosses; quelques-unes, énormes, au bout des bambous élastiques, dansent dans la brise nocturne comme de fantastiques soleils parmi les étoiles! Des lampes électriques suspendues à des arcs de verdure jettent sur les tonnelles improvisées une lumière de lune. Jusque sur les digues de galets qui prolongent les assises du pont, de grandes réclames électriques font étinceler les filets d'eau de la rivière. — Dans le reste de la ville c'est la nuit presque noire; pourtant les auberges n'ont pas fermé leurs contrevents et se signalent de loin par la douce illumination de leurs façades de papier.

Guionza est très courte : ce n'est que l'avenue du *Guion no Yachiro*. Ce temple frappe dès l'abord par le vaste tour de son enceinte contrastant avec l'aspect brisé, menu, des quartiers environnants. A l'intérieur, des camphriers géants font saillir leurs racines noueuses, tordues, énormes, pleines de sable et d'eau dans les vasques de leurs replis, à un demi-mètre au-dessus du sol; et leurs branchages s'étendent en une prodigieuse architecture. A leur pied, des éventaires qui n'ont rien de mystique : des étalages de jouets d'enfants. Près de l'entrée s'élève une sorte de hangar sur pilotis, rappelant un peu les pagodes cambodgiennes des rives du Mékong. Point d'escalier; en s'avançant sous la rustique colonnade formée par les pilotis on s'aperçoit qu'il n'y a même pas de plancher. Directement au-dessus du sol s'ouvrent des cellules en forme de tronc de pyramide, aux parois desquelles on découvre de vieilles peintures; je distingue un samouraï qui tient à deux mains un petit canon. Ce bâtiment étrange est un dépôt d'ex-voto.

Le *Hondèn*, le sanctuaire, n'est pas moins rustique.

Le toit est fait d'une épaisse couche d'écorce moussue, et le roucoulement des colombes sous l'auvent se mêle aux litanies du prêtre. Dans l'ombre vaguement se dessine sa silhouette blanche, tandis qu'à côté la robe multicolore d'un bambin éclate comme un feu d'artifice. C'est un baptême, la présentation d'un enfant à la divinité. Au bout de quelques minutes la cérémonie est terminée; la mère sort triomphante dans son beau kimono de soie noire, et sur ses bras elle porte le précieux petit qui disparaît dans le bouffant léger de sa toilette éblouissante.

C'est au réveillon du Jour de l'An, dans la nuit du 31 décembre, qu'il faut voir Guion. De grands feux de bois résineux enveloppent les arbres de fumée et de lueurs sauvages, tandis que, falote à travers les carreaux de papier jauni, filtre mystérieuse la lumière des toro, et que, solitaire au sommet de l'échelle droite, brûle la lanterne perdue du veilleur d'incendie. Un épais grouillement de foule s'agite dans les coins d'ombre et les éclats de lumière, sous les porches et sur les escaliers. Des points lumineux décrivent dans la nuit des cercles étranges, et l'on dirait une sarabande fantastique de follets ou la danse de milliers de lucioles : chacun tient à la main une cordelette d'amadou qu'il allume aux feux voisins et dont il fait tournoyer l'extrémité embrasée.

Autour du Hondèn, au pied des grands piliers tout rougeoyants, la foule s'est amassée pour prendre une parcelle des feux voisins de la divinité. Au-dessus du portique étincelle le cuivre clair du grelot neuf qui toute l'année nouvelle éveillera l'attention divine aux prières des dévots. Chacun de tirer sur la grosse corde de soie neuve et de faire sonner à cœur joie le

rire fêlé du grelot sacré. Le temple voisin, temple chinto absolument vide, a été transformé en une estrade où un orchestre à l'occidentale, — musiciens en casquette et gros cuivres, — joue des airs populaires. Un peu partout, comme sur nos boulevards, des baraques se sont installées, et au milieu des cris des vendeurs d'amadou, qu'accompagnent en sourdine les mélopées des diseurs d'histoires, la grande kermesse religieuse dure jusqu'à l'aube du Nouvel An.

Alors dans Guionza se déroule un autre spectacle. Toutes les voitures, même les voitures de charge, les grossiers chars à bœufs, sont parées de branches de pin ; il n'est pas jusqu'aux coussins des kourouma qui, ce jour-là, ne soient ornés de glands et d'effilés de couleur. Les femmes, en leurs plus beaux atours, suivant la mode ancienne ont le visage couvert de blanc de plomb avec un peu de brun sur les tempes, comme les danseuses sacrées de Nara. Sur les champs de galets de la Kamogawa, les enfants lancent des cerfs-volants. Et le Nouveau Japon défile lui aussi en grande tenue : redingotes noires, habits noirs dans les sombres landaus, pelotons de soldats coiffés d'affreux shakos !

Quel humble village, — même en ses jours de fête, — le Kyoto des humains, auprès du Kyoto des Dieux ! Ils ne résident pas, eux, sur les rives plates du maigre torrent, mais sur l'amphithéâtre majestueux des collines, que du milieu de la ville le regard découvre avec joie par-dessus les toits écrasés et poudreux. C'est là, dans un décor de verdure éternelle, que s'élèvent les temples séculaires dont les bois passés, mangés de pluie et de soleil, semblent prêts à tomber en poussière. Ils n'ont plus de couleur, ou leur cou-

leur est sans nom : c'est le gris blanchâtre de la cendre, quelquefois verdi par la mousse au point qu'on n'y distingue plus les attaches de cuivre oxydé branlantes dans les poutres vermoulues. Temples rustiques, dont le toit d'écorce et de chaume tombe tout uniment bien droit, sans courbe marquée, presque sans ornement qui en relève le faîte ou les angles; mais grands par leur masse, grands par la hauteur dont ils dominent la plaine et la ville, et grands par leur antiquité.

Là sont cachés les trésors d'un art somptueux et délicat. Derrière le temple de Guion, montons les vastes pelouses que l'hiver a roussies. Nous franchissons une porte massive et haute comme une forteresse, imposante comme une porte chinoise; nous gravissons les raides escaliers aux marches de granit. Les paliers successifs semblent n'être que les premières assises du haut amphithéâtre de bois lointains qui s'élève dans le ciel gris, enveloppé d'un mystère de brume; de terrasse en terrasse les grands arbres qui d'en haut nous regardent paraissent et disparaissent tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin, du sommet, la douce ligne des collines se déroule à nos pieds : c'est là qu'est *Chion-in*.

Le monastère s'ouvre par une grande salle où la nudité des bois massifs est revêtue de blancheur éclatante. L'autel est un éblouissement d'or : le fond, les piliers et le dais tendu de quatre chaînes légères, tout est d'or brillant, étincelant, sans rien qui sente le clinquant, dans la discrétion des laques noires et la demi-lumière. Émerveillé de tant de richesse et de tant d'élégance, à peine le regard s'arrête-t-il sur les lotus géants dont les grêles tiges d'or s'élèvent avec

une grâce hiératique jusqu'à mi-hauteur de l'édifice, tandis qu'à leur pied dans des potiches aux tons clairs des matsou nains tordent leurs bras noirs. L'éclat des ors rapproche l'autel et ne permet pas d'en apprécier dès l'abord les majestueuses proportions, mais un bonze en robe grise qui passe dans cette splendeur paraît une petite ombre vaine. Alors l'esprit mesure la profondeur du sanctuaire et le lointain du dais ciselé d'or en arrière duquel encore réside le Dieu secret; alors seulement se révèle la grandeur de cet art raffiné.

Chion-in n'est qu'un joyau de ces trois mille temples, de ces palais, de ces jardins qui mettent à l'humble bourgade de pisé et de bambou une couronne de reine. Un incendie ou un tremblement de terre pourrait dévaster toute la plaine entre Fouchimi et Nidjô : s'il respectait les collines, Kyoto serait toujours une des grandes villes du monde.

OSAKA

Le Japon est le pays des campagnes charmantes variées à l'infini, et des villes uniformément laides et plates, sans autre relief, sans autres agréments que ceux que leur prête la nature. Osaka n'est pas belle; du moins a-t-elle une physionomie originale.

Plus fidèlement que Tokyo et même que Kyoto, elle a gardé certains traits du passé. Nulle grande ville au Japon n'a des rues aussi étroites. A vrai dire ce ne sont guère que des ruelles où il sera toujours impossible de faire passer la moindre ligne de tramways.

La ville par ailleurs la plus progressive de l'Empire est celle où les moyens de communication sont le plus arriérés. Cette disposition fâcheuse s'explique en grande partie par les conditions topographiques. Osaka n'a que des ruelles parce que, comme à Venise, des canaux y servent d'avenues. Si médiocres ingénieurs que fussent les anciens Japonais, ils n'ont pas eu de peine, trouvant l'eau partout à fleur de sol, à établir un système de canalisation excellent; dans leur lutte contre le feu ils ont pour une fois triomphé. Mais c'est précisément la rareté relative des incendies qui a empêché Osaka de se transformer; elle n'a pas été aérée, assainie par le fléau qui a périodiquement renouvelé la face de la plupart des grandes villes japonaises.

Larges, remplis à pleins bords d'une eau vive et limpide que le vent soulève en vaguettes, animés par le perpétuel passage des jonques et des barques, les canaux ont grand air. Nombre de ponts modernes, en pierre ou en fer, les traversent; et sur leurs rives se déroule une belle perspective de quais, — des quais plantés d'arbres comme ceux de Paris. Dans un alignement correct, le long du Grand-Canal, de solides bâtiments de brique et de pierre, des monuments d'une architecture soignée et même élégante, — la Monnaie, le Musée commercial, un Grand-Hôtel, — forment un front de ville qui donne l'idée, sinon d'une cité d'Europe, du moins d'une « concession » européenne. L'extrémité de l'île de Kawagoutchi, où sont localisées les résidences étrangères, offre un aspect charmant qui fait penser à la pointe de la Cité, à notre terre-plein du Pont-Neuf!

Ces quais d'Osaka sont pittoresques surtout, lorsque la grande clarté du soir, où passent des fumées, se

reflète sur le miroir des canaux et que sur les eaux teintes déjà en violet sombre glisse la torche rougeâtre d'un sampan. La nuit, le spectacle n'est pas sans charme non plus : des lanternes de kourouma passent pressées et légères sur les ponts, et des *tchaya*[1] illuminées se réverbèrent tout entières dans le courant sombre qui, sans une ride, glisse au ras de leur seuil. A la même heure, *Dotombori*, la rue des théâtres, fourmille et flamboie : réclames en lettres électriques dont chacune est composée d'une douzaine de lampes, transparents lumineux, rampes de gaz, lampes à arc — c'est une profusion de lumières comme il serait difficile d'en trouver de pareille dans les quartiers honnêtes d'aucune autre cité japonaise. Ni Guinza, ni Chidjô, même les jours de fête, ne sont aussi brillantes, aussi vivantes.

Pour bien juger Osaka, si vous n'êtes pas effrayé d'une ascension pénible et compliquée dans un enchevêtrement de grosses poutres où vous risquez de vous casser la tête, — par une série de petits escaliers ou plutôt d'échelles très raides, — montons à la pagode de *Tennodji*. Tant bien que mal, à quatres pattes, nous débouchons sur la galerie extérieure du sommet; là, dans un encadrement étrange de dragons grimaçant comme des gargouilles, — dragons de bois décolorés, mangés par le temps et par les inscriptions des visiteurs, — à travers le filet de fer aux grandes mailles, moustiquaire géante qui empêche les oiseaux de loger sous les solives antiques et d'en achever la ruine — nous embrassons d'un regard la cité tout entière. Au-dessus du damier plat des maisons, plus

1. Maisons de thé.

hautes que les grands temples Hongwandji, plus hautes que les remparts du château, plus hautes que les pins et les cèdres, plus hautes que la pagode même — bien droites, robustes ou minces — s'élèvent en un cercle immense les cheminées pressées de l'Osaka nouvelle, au pied desquelles s'épaississent les faubourgs ouvriers; et sur la mosaïque blanche et noire de la ville flotte le nuage noir et blanc des fumées et des vapeurs. Osaka n'a pas, comme Kyoto, une ceinture oisive et magnifique de temples, de monastères et de palais anciens. A la lisière de la campagne, une gare s'achève qui va être la plus grande de l'Empire; puis tout de suite, au seuil des usines, ce sont les cultures sans interruption jusqu'à la montagne salie de crachées de neige, jusqu'à la mer couverte de barques. Là-bas en eau profonde se creusent des bassins sur les bords desquels déjà surgissent des hauts fourneaux, où bientôt pénétreront les grands navires, écrasant de leur masse les maisonnettes de papier en contre-bas des digues.

Osaka a conservé les remparts de son château, formidable monument des temps féodaux; mais elle avait aussi naguère une enceinte de murailles. Elle ne s'est pas contentée d'y ouvrir des brèches, comme Tokyo en ouvre dans les murs même du Palais Impérial : elle n'en a laissé debout qu'une tour, et sur cette tour se dresse une énorme réclame des cigarettes Mouraï! Symbole bien laid de cette grande cité, la deuxième de l'Empire par le nombre de ses habitants — presque un million — et qui de plus en plus en devient la métropole industrielle et commerciale, comme Kyoto en est la capitale artistique, Tokyo la capitale intellectuelle et politique.

CHAPITRE III

OPPOSITIONS ET ADAPTATIONS SOCIALES

Le Japon aujourd'hui n'offre plus comme il y a un demi-siècle un spectacle harmonieux : pour l'amateur de pur exotisme le tableau est gâté à jamais. Mais pour qui s'intéresse aux transformations des sociétés, le Japon actuel présente un des plus beaux ensembles de contrastes sociaux qui se puissent rencontrer. Nous n'en indiquerons ici que quelques-uns, qui ne trouveraient pas leur place dans les autres chapitres de ce volume : ce sont les plus piquants, sinon les plus profonds, que le hasard du voyage nous ait donné d'observer.

A peine débarqué, j'avais couru à Nikko; j'étais monté jusqu'à Youmoto : des journées entières je venais de promener mes regards étonnés sur les trésors de cet art étrange et de cette nature dont c'était pour moi la révélation. Au retour de ce pèlerinage, quelle impression pénible, bizarre surtout, me produisit la salle d'attente de la petite gare de Nikko! Il y avait là une réclame du *Canadian Pacific* que je

considérai avec stupeur, et une bascule automatique du genre le plus perfectionné que j'examinai avec curiosité. Sur un chariot à bagages qu'on décharge dans le fourgon je remarque une grande boîte en bois soigneusement vernie, ornée de ciselures, dont la forme m'intrigue : quelque excentricité sans doute d'un globe-trotter anglais! C'était une armure de samouraï; et non pas un objet de curiosité acheté par un amateur : le propriétaire était sur le quai; peut-être c'était ce petit jeune homme pâle, maigre, étriqué dans sa jaquette raide et son pantalon collant, qui l'instant d'après allait s'asseoir sur la banquette en face de moi!

A Outsounomiya, on rejoint la grande ligne Tokyo-Sendaï. Je monte dans l'express : une toute mignonne mousmé sommeille dans un coin du compartiment. Les cahots la secouent bien fort : la femme âgée qui l'accompagne, sa grand'mère peut-être, de la manche de son *kimono* tire ce que je prends d'abord pour un sachet en étoffe caoutchoutée. A l'un des coins est fixé un petit ornement de métal qu'elle porte à sa bouche : le sachet se gonfle en oreiller! Gentiment la fillette y pose la tête et s'endort : ce chignon exotique reposant sur cet oreiller de poche, dernier cri du confortable en voyage, c'était drôle. Mais ce fut plus drôle encore quand la petite réveillée se mit à jouer avec : elle commença par s'asseoir dessus pour le dégonfler; puis elle fit rebondir ses joues rondes et rougit jusqu'aux oreilles pour le regonfler; enfin elle le prit à grands bras et le serra bien fort pour faire sortir l'air en sifflant : et de rire aux éclats! Penser qu'une enfant japonaise ait de tels jouets!

Le parc d'Ouéno, à Tokyo, est un endroit singulier.

Ce n'est pas seulement la grande promenade des jours de printemps, quand les cerisiers sont en fleurs; le Musée Impérial, l'École des Beaux-Arts, le Conservatoire de musique, même de vastes hangars qui servent d'abri à des expositions de toutes sortes et à un bazar permanent — sans compter un restaurant à la mode où l'on vient se payer le luxe d'un dîner à l'européenne, partie fine ou banquet de société — tout cela y voisine avec les tombes séculaires des Chôgoun! En y passant un jour, j'entendis un bruit inusité de grosses caisses : c'était la parade d'un panorama forain qui répondait à l'appel des bonzes pour la prière dans le temple en face. En bas du parc est un étang, couvert de lotus, au milieu duquel s'élève une miniature d'île, consacrée, comme toutes les îles, à la déesse Bèntèn. Le site est charmant le soir quand les reflets du couchant irisent la nappe tranquille; les canards sauvages y font un ramage étourdissant, comme jadis ceux des fossés du Palais Impérial, quand il y allait de la vie d'y toucher. Mais la chapelle de Bèntèn n'est plus que l'annexe d'une maison de thé, et l'allée qui fait le tour de l'étang sert de vélodrome.

Les choses sacrées n'échappent pas plus que les autres à l'invasion du modernisme. Dans la cour du temple d'Hatchiman à Foukouoka, à côté d'un vieil arbre vénérable entouré d'une balustrade de pierre, à côté d'un cheval de bronze et de pigeons de bronze, offrandes traditionnelles, on voit des canons, des uniformes chinois, trophées de la dernière guerre; même des plaques de blindage trouées par des obus : toute une exposition de musée militaire et jusqu'à la photographie d'un canon à tir rapide qui semble la

réclame d'une manufacture d'armes! — Aux ex-voto de Miyadjima, même contraste amusant. Des fresques grossières représentent encore des batailles de samouraï cuirassés de fer, farouches sous leurs casques à cornes de cerf; ou des tigres affreux dont on ne distingue que les yeux flamboyants dans un floconnement épais de poils roux. Mais des tableaux plus soignés, sinon plus artistiques, nous montrent des soldats en tunique, des officiers en dolman, avec boutons et galons d'or; des civils en chapeaux hauts de forme et redingote. Il y a des dessins en cheveux, comme à la vitrine de nos artistes-coiffeurs; des fusains tout à l'européenne, et même une chromolithographie d'une éruption à Hawaï!

Je n'étais pas depuis trois heures débarqué à Yokohama que je vis dans la rue des Docks passer un singulier cortège. C'étaient d'abord des dragons furieux, des fleurs géantes en papier, des bannières de soie violette; puis venaient des banderoles de percale blanche avec de grandes inscriptions imprimées portées au bout de grandes perches par des hommes en robes de couleur coiffés de chapeaux melon; enfin pour clore le défilé, dans une kourouma, un homme tout de noir habillé — redingote noire, chapeau de soie noire — lugubre comme un pasteur méthodiste. Était-ce un carnaval, une mascarade d'Européens jouant aux Japonais? Non, j'étais bien à Yokohama, et je venais de voir passer une réelle, une authentique procession nipponne.

Dans l'ordre économique les contrastes sont si nombreux et si frappants que nous ne saurions nous y arrêter ici; nous y reviendrons plus tard. Dans l'ordre politique ils sont peut-être moins apparents.

En 1899 le Mikado visita la Concession étrangère de Kobé. A la grande stupéfaction des Japonais, il traversa la petite ville sans escorte, en voiture découverte, au pas ou au petit trot, en rendant de droite et de gauche les saluts : tel un Président de République. Mais les Européens avaient reçu la consigne d'observer l'ancienne étiquette : sur le passage de l'Empereur pas une fenêtre ne resta ouverte, pas un cri ne fut poussé!

L'ancienne noblesse des *Daïmio* a officiellement disparu. Une nouvelle s'est formée, dont l'Empereur dispense les titres suivant la grandeur des services rendus au pays. Le marquis Ito est le fils d'un tout petit chevalier, presque d'un roturier. Iwasaki n'est baron que pour le concours pécuniaire qu'il a apporté à la Banque du Japon. La fortune même commence à créer des droits à la noblesse; une aristocratie de richesse tend à se constituer en marge ou au sein même de la noblesse de cour qui s'est substituée à la noblesse féodale. Mais ce sont les anciens nobles qui sous des noms nouveaux et par une investiture nouvelle ont formé le noyau de la noblesse actuelle. Le marquis Ito lui-même doit s'incliner devant tel duc qui n'a d'autre mérite que d'être l'héritier d'une antique maison. Sur l'annuaire de telle grande école de Tokyo, dans l'édition japonaise du moins, les élèves sont classés suivant leur rang nobiliaire. Il y a vingt-cinq ans que les samouraï sur l'ordre impérial ont abandonné leurs épées, mais sur leur kimono ils portent toujours leurs armes. Et l'étiquette japonaise est attentive aux moindres détails du costume. Je montrais à un étudiant la photographie d'un jardin qu'il ne connaissait pas : « C'est un jardin populaire »,

me dit-il tout de suite; sur le kimono d'une promeneuse il avait reconnu l'imperceptible liséré noir qui distingue les servantes.

Le Japon possède encore des parias, au nombre de 300 000 : ce sont les *Êta*. Il y a trente ans la loi a levé l'excommunication qui pesait sur eux depuis des siècles; mais la société les tient encore à l'écart. Ils sont relégués dans certains quartiers, confinés dans certaines professions considérées comme inférieures. Plus d'un d'ailleurs a fait fortune, et dans l'ensemble la caste n'est pas malheureuse : mais ils ne peuvent se mêler au reste du peuple. Ils ont leurs temples, leurs écoles à eux, et ne trouvent à se marier qu'entre eux.

Rarement peuple fut plus soumis à l'autorité que le peuple japonais, et plus docile à la police : pour tenir les condamnés dans les rues point de fers, ni de menottes, ni de corde même; une ficelle suffit. Dans peu de pays la police jouit d'autant de pouvoir, et pourtant voici de quelle survivance féodale la cité la plus progressive de l'Empire est encore témoin et victime. Les *grodzouki* d'Osaka méritent d'être connus : c'est une bande, une petite armée de « pirates », forte de dix mille hommes environ, parfaitement organisée, dont le chef vit comme un ministre, et avec qui toutes les autorités publiques traitent de puissance à puissance. Ces Messieurs, ou ces bandits, comme vous voudrez, toujours porteurs de pistolets et de couteaux, sont la terreur de la ville. Ils envahissent les théâtres pour se faire donner par les directeurs la forte somme. En temps d'élections, ils se mettent au service de tel ou tel parti pour pénétrer de force dans la salle du Conseil municipal, et récemment ils arrachaient par la violence le vote

décidant que l'Exposition de 1903 serait installée dans les quartiers sud. En temps ordinaire leur principale occupation est de rançonner aux portes des usines les fournisseurs qui viennent faire leurs livraisons. La police les dérange bien quelquefois : mais il y en a toujours un de la bande qui est désigné pour se faire pincer et qui permet aux autres d'échapper. Les industriels préfèrent se faire garder à beaux deniers comptants par des « voyous » qui sont de taille à résister aux malandrins ou qui s'entendent avec eux. Tel gros fabricant d'Osaka paie annuellement 300 yèn — 800 francs — d'assurance à ses « voyous » protecteurs.

Le Japon intellectuel est aussi plein d'oppositions, superficielles ou profondes. Dans le laboratoire sismologique de l'Université de Tokyo on vous montre un grand vase de bronze sur le rebord duquel des dragons avancent en cercle leurs gueules entr'ouvertes; dans chacune est placée une petite boule à peine retenue par les crocs de devant. Au pied du vase, au-dessous de chaque gueule, s'ouvre une gueule de grenouille, béante celle-là, à la manière des grenouilles de nos jeux de tonneau. Ces grenouilles sont montées sur des ressorts qui les font danser longuement à la moindre trépidation. C'est un vieux sismographe chinois : la danse d'une ou plusieurs grenouilles à la chute d'une ou plusieurs boules révèle une secousse sismique dans telle ou telle direction. A côté voici les enregistreurs perfectionnés aux longs leviers décuplateurs traçant d'eux-mêmes sur les rouleaux de papier qui lentement se déroulent sous leur pointe leurs vibrations précipitées — instruments étonnants, capables de révéler à la fois l'insensible et

perpétuel tremblement du sol sous nos pieds et des secousses lointaines de milliers de kilomètres que sur les lieux mêmes les sens obtus de l'homme n'auront pas perçues!

Le *Seïdo* à Tokyo est le vénérable Temple de Confucius. Les dimensions en sont imposantes et les grands toits aux courbes élégantes, aux lourdes tuiles noires serties de plâtre éclatant, au faîte relevé de griffons et de dauphins dorés, s'élèvent avec majesté au sommet d'escaliers de granit qu'ombragent des ormes séculaires : c'est un des coins de la capitale qui ont le mieux conservé leur cachet d'antique exotisme. C'est pourtant là que le très moderne ministère de l'Instruction publique a installé son Musée pédagogique : et les collections scolaires les plus récentes des librairies classiques de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique s'abritent dans le sanctuaire où fut vénéré « le Sage des Temps anciens ».

Les réflexions que m'inspira cet étrange rapprochement ne furent rien auprès de celles qui s'imposèrent à moi quand, après plusieurs semaines passées à visiter les grands établissements d'enseignement de la capitale, je retournai quelques jours à la campagne, du côté de Nikko d'abord, puis dans la banlieue de Kyoto. Je venais de voir rassemblées dans une même ville une grande université, des écoles normales pour filles et garçons, sans parler des écoles primaires et secondaires, des écoles commerciales, artistiques, militaires, toutes organisées sur le modèle de l'Occident moderne; et à chaque pas maintenant j'assistais à de petites scènes comme celles-ci, étrangement révélatrices.

Voici une femme en prière : devant qui? Devant un gros bonhomme badigeonné en bleu cru — bleu de blanchisseuse — dont la tête ronde comme une boule n'a pas paru encore assez rebondie, car on y a accolé deux autres têtes plus petites, non moins joufflues. Sa poitrine n'est qu'une cascade de mamelles gonflées; le ventre semble prêt à éclater, et les pieds s'étalent sur deux gros sacs de riz qui s'écrasent sous le poids. C'est le Dieu du bonheur; peut-on imaginer représentation à la fois plus naïve et plus grossière de la félicité humaine et divine?

Derrière les splendeurs du tombeau de Iemitsou, à Nikko, grimpe un escalier perdu entre deux admirables colonnades de cryptomerias. Au sommet se trouve un petit hangar en bois noirci dont le sol est littéralement couvert de vieilles sandales en fer-blanc — comme les paysans en portent dans les montagnes — toutes mangées de rouille. Les murs sont tapissés de sandales encadrées; deux surtout sont magnifiques, toutes reluisantes, et géantes : ce sont des ex-voto, et nous sommes dans un temple. Dans un appentis, voici le Dieu : le Dieu des marcheurs, chaussé d'énormes *varadji*[1]. La belle robe de soie brune dont il est vêtu, le voile qui lui tombe sur les épaules, — un visage enduit de blanc, des yeux de verre ternis par la poussière, tout cela lui prête dans la demi-obscurité une certaine dignité. Mais à ses côtés deux ridicules diablotins sont agenouillés, l'un rouge et l'autre vert, comme dans les jeux de la Physique amusante. Le rouge dont les pieds n'ont que deux doigts fourchus, tient une théière dorée; le vert, les cheveux bizarre-

1. C'est le nom des sandales de fer.

ment relevés en arrière dans le prolongement des oreilles pointues, a l'air d'un petit faune, sinon d'un bouffon! Le plancher de ce sanctuaire est couvert de saleté : fleurs flétries, graines apportées par le vent, poussières accumulées. Mais à certains jours sans aucun doute de longues processions montent les raides escaliers pour dévotement emplir la grande boîte à offrandes et renouveler le stock de sandales!

Le village de Fouchimi, près de Kyoto, est consacré à Inari, le « Dieu Renard ». Les temples ont des airs de guinguettes avec leurs charpentes grossièrement peintes en rouge sang de bœuf : il y pend toute une ferblanterie de grosses lanternes qui servent de perchoirs-balançoires aux pigeons du lieu, et tout un jeu de grelots fêlés — comme un clavier de clowns musicaux — dont les fidèles viennent incessamment tirer les vieilles cordes usées. A l'intérieur, toute une ménagerie où les renards sont rois : des dragons affreusement peinturlurés en bleu, en rouge, en vert, leur font la garde; des espèces de gros crapauds ventrus et bâillants partagent avec eux l'adoration populaire. J'allais oublier un vieux cheval de bois mangé par les vers.

Le renard se prête si peu à la divinité que, parmi les innombrables statues qui peuplent les cours, il n'en est pas une qui lui donne un autre air que celui d'une bête hébétée ou bien ironique et narquoise. Il y en a en bronze, en pierre, en bois, en terre cuite, des renards; — des petits, des grands, des nains, des géants, de toutes couleurs et en toutes postures. Il y en a partout : sur les pylones des portes, sur les autels des chapelles, dans les bosquets voisins devant des trous qui représentent les divins terriers; partout par

dizaines, sans compter les milliers de statuettes de faïences minuscules qui font ressembler les étalages des marchands d'alentour à des mosaïques. Beaucoup ont une patte cassée ou le dos galeux; quelquefois les fidèles ont bandé leurs blessures ou voilé leurs infirmités avec des chiffons de papier blanc. D'autres sont protégés contre le bec des oiseaux par des grillages rouillés; presque tous ont sous eux de petites crottes blanches — honni soit qui mal y pense — qui sont les miettes de leurs repas.

Mais c'est dans l'allée qui monte derrière les temples que s'est le plus drôlement signalée la pieuse émulation des adorateurs d'Inari. Représentez-vous plus de quatre cents torii en bois rouge placés les uns après les autres, se touchant presque, et formant comme une galerie. La beauté du torii est toute dans son isolement et dans ses grandes dimensions : ceux-ci sont petits, bas, inégaux de hauteur, bancals, quand ils ne tombent pas les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Rien de plus mesquin; mais chaque torii porte le nom du donateur collé sur le bois; et au pied de chacun des bandelettes au bout de branches plantées en terre indiquent l'objet spécial du vœu. Ces vieux papiers jaunis, salis, effacés, déchirés, manquent de dignité, comme dans leur blancheur première ils manquaient de discrétion. J'en découvre un rédigé en anglais : c'est un prospectus d'une tchaya voisine où le pèlerin est invité à aller respirer l'air « exhilarating »!

Les beaux temples de laque et d'or où trônent les grands Bouddhas me parurent voisiner à l'aise avec tout l'appareil matériel et moral de l'Occident moderne — avec les aciéries, les filatures et les chemins de fer,

avec les cours de philosophie, de psychologie, de sociologie — lorsque le spectacle m'eut été donné de ce fétichisme si naïf, si vulgaire. Quand, en revenant de Fouchimi, je songeai à tout ce que j'avais vu à Tokyo; quand je me ressouvins des quelques semaines passées au sein de cette élite étroite qui donne l'illusion d'être le pays tout entier parce qu'elle le mène — je me dis qu'en vérité il y avait deux Japons, plus distants l'un de l'autre que celui qui est le plus près de nous n'est distant de nous-mêmes!

Lorsque deux civilisations essentiellement différentes se trouvent brusquement mises en contact, leur rapprochement ne fait pas seulement éclater de frappants contrastes et de vives oppositions; de l'une à l'autre il se produit toujours des surprises d'adaptation significatives. Prenons les plus petites choses. Darouma est un des sages légendaires du Japon : il perdit ses jambes non pas sur le champ de bataille, mais dans l'immobilité de ses longues méditations! Bien avant l'introduction des mœurs d'Occident sa figure était devenue populaire, familière même, et ses statuettes de cul-de-jatte couvraient les éventaires forains. Mais savez-vous aujourd'hui ce qu'on en a fait? Un cigare ou une pipe aux lèvres, il trône, ridicule enseigne, à la porte des débits de tabac.

Vous ne vous doutez pas quelle destination reçoivent au Japon les caisses de pétrole. Je passais par hasard par une route qu'on était en train de recharger : les pierres qu'on devait étendre sur la chaussée n'étaient pas comme chez nous amenées dans de vastes tombereaux, mais dans des caisses simplement posées sur de petites charrettes. Sur chacune je pus

lire : *Refined petroleum. Chester. New-York. U. S. A.* Certaines de ces caisses, le fond percé d'un trou, font office de tonneaux d'arrosage. — Il est une autre importation de l'Occident qui subit parfois un sort, sinon plus imprévu, du moins plus ignominieux; c'est le chapeau haut de forme! C'est en quelque sorte là-bas l'insigne de ceux qui font profession de modernisme, d'occidentalisme, c'est-à-dire de bonnes manières; c'est lui qu'on arbore aux fêtes officielles, aux bals ministériels, aux garden-parties impériales. Mais voyez ces chocs en retour du progrès : ces mêmes gentlemen qui, revêtus du costume national, seraient d'une sobriété et d'une discrétion exemplaires, deviennent des gloutons lorsqu'ils ont revêtu la livrée européenne : un « buffet » européen leur fait tourner la tête, et leur chapeau de soie leur sert précisément à empiler ce que leur estomac se refuse à recevoir.

Les menus détails de la vie quotidienne nous révèlent les difficultés que présente l'introduction de l'usage étranger en apparence le plus simple et le plus naturel. Une bonne vêtue à la japonaise et servant à une table européenne se trouve tout embarrassée : à chaque instant avec ses manches tombantes elle manque de renverser les verres. Et puis le plat chargé de lourdes viandes fait trembler son bras : la fatigue met sur ses lèvres un sourire contraint; elle ne laisse pas échapper une plainte, mais bientôt à bout de forces elle est réduite à poser son fardeau.

L'adoption de tel ou tel ustensile emprunté à l'Occident n'entraîne pas l'abandon d'anciennes habitudes dont la survivance cependant le rend presque inutile. Les Japonais se sont passionnés pour les horloges; ils en ont mis partout. Mais généralement

elles ne marchent pas; les horloges publiques de Tokyo me furent de précieux points de repère : à tout moment de la journée j'étais sûr de les reconnaître, elles marquaient invariablement la même heure. Les horlogers là-bas ne se contentent pas d'un cadran pour enseigne; ils en ont plusieurs, mais jamais d'accord. A l'Université de Tokyo je ne sais sur quelle clepsydre se règle le sonneur; mais ce n'est jamais sur l'horloge, et je crois qu'il a raison. Les horloges semblent n'avoir été adoptées au Japon que pour fournir des excuses aux retards des gens : « *Japanese time*, me disait un jour un spirituel Japonais, cela veut dire : une heure en retard ».

La persistance naïve des anciens usages fait parfois commettre dans l'application des mesures nouvelles de complets contresens. La pudeur physique était jusqu'à ces dernières années un sentiment étranger à l'âme japonaise. Voici que le gouvernement en fait une obligation : par ordre supérieur il est défendu de se baigner sur les plages sans caleçon. Les baigneurs obéissent, sans chercher à comprendre; mais se conformant à la lettre de l'ordonnance, à peine sortis de l'eau, le bain terminé, ils rejettent ce vêtement inutile et se promènent heureux sur le sable dans leur traditionnelle nudité. Le gouvernement va jusqu'à légiférer contre le nu en peinture; mais il laisse des régiments entiers se baigner en public dans le plus simple uniforme.

Il arrive encore qu'une imitation de l'étranger, qui en elle-même constitue un progrès, par une sorte d'effet contraire, porte atteinte à quelque vertu nationale des plus précieuses et dont la pratique serait plus que jamais désirable. Les Japonais sont célèbres pour

leur propreté méticuleuse : il y aurait là-dessus beaucoup à dire. S'il est vrai que les Japonais — au moins tous ceux à qui cela n'est pas matériellement impossible — se baignent tous les jours, il faut savoir que l'eau des piscines publiques n'est pas renouvelée de toute la journée, et que dans les auberges c'est le même bain qui chaque soir sert à tous les arrivants. Il faut savoir aussi que les Japonais ne changent pas de linge de corps aussi souvent qu'il serait bon ; que la plupart ignorent l'usage du linge de nuit et dorment le visage à moitié enseveli sous des couvertures qui sont rarement lavées. Cependant l'intérieur de leurs maisons présente l'apparence de la plus reluisante propreté.

Il faut dire l'intérieur, car l'extérieur participe toujours un peu de la saleté de la rue ; et il faut dire l'apparence, parce que leurs lieux d'aisance ne sont pas précisément conformes aux prescriptions sanitaires, et parce que les *tatami*[1] vierges de toute souillure à la surface recouvrent une couche épaisse de poussière. Mais voici qu'on bâtit des maisons à l'occidentale : adieu tout nettoyage ! Sans meubles, sans tentures, sans tapis, il était trop facile de pourchasser le moindre grain de poussière visible ; la complication du mobilier européen décourage à tel point les servantes Japonaises qu'elles n'essaient même pas de passer le balai sous un canapé et qu'un vieux flacon roulé derrière par mégarde y demeure des mois ! Le reste à l'avenant.

La politesse japonaise était à juste titre fameuse : qu'est-elle devenue sous l'influence de nos mœurs ? Rares sont ceux chez qui elle s'est seulement dépouillée

1. Nattes.

de ce qu'il y avait en elle d'hyperbolique et d'obséquieux. Certains en ont pieusement conservé et l'esprit et la lettre, en ont fidèlement traduit les formules excessives dans le langage de l'occident : « Permettez-moi de prendre la liberté de vous prier d'avoir la bienveillance... ». Mais pour un étudiant qui parle ou écrit ainsi, combien, ayant désappris la politesse nationale et oublié d'apprendre la politesse étrangère, à leur grande confusion d'ailleurs, risquent de paraître grossiers. Et combien chez qui cette impolitesse involontaire, superficielle et en quelque sorte négative, se change en une effronterie foncière et sans remède!

L'art lui-même a subi le contre-coup de la révolution qui a bouleversé la société. Là aussi l'imitation de l'Occident s'est portée à des excès, s'est risquée à des essais hâtifs, gauches et malheureux. Alors que l'art traditionnel recherchait avant tout la ligne, les modernistes japonais, entraînés par l'impressionnisme, se sont mis à composer des tableaux où il n'y avait plus que des formes, et ils ont complètement négligé le dessin. D'autres ont cru trouver dans de formidables empâtement de couleurs un moyen simple de rendre le relief et le vernis de la nature japonaise. Autant que j'en ai pu juger par l'exposition du parc d'Ouéno en 1899, les résultats obtenus par la nouvelle école n'étaient pas brillants.

Que dire des monuments modernes de Tokyo? Les nouveaux ministères ne sont que de grosses bâtisses où rien ne s'élève ni ne s'enlève, et où l'on n'a même pas su combiner adroitement la brique et la pierre. Rien de plus mesquin et de plus disgracieux que le petit dôme d'angle et le toit en tronc de pyramide de la *Yokohama Specie Bank*. Au fronton de l'Imprimerie

Impériale on a eu l'idée de représenter les phénix qui figurent sur les billets de banque : mais les malheureux oiseaux ont l'air d'être accrochés là, cloués au pilori, et l'effet est ridicule. La Banque du Japon, toute en granit blanc, présente d'ensemble un assez bel aspect; mais il ne faut pas longtemps examiner les détails pour découvrir des fautes grossières : les acanthes des chapiteaux n'ont ni dentations, ni nervures, et les meneaux des croisées, piteusement grêles, semblent des toiles d'araignée tendues entre les pans de mur massifs. J'ose à peine parler de ce monument élevé aux soldats sur la colline de Chokoncha, à Tokyo : une sorte d'obélisque en forme de baïonnette!

Pauvres nouveautés au regard des palais, des temples, des pagodes, des simples portiques du passé! Mais l'ancienne architecture avait fini son temps, et depuis de longues années déjà elle s'épuisait à l'imitation servile des mêmes modèles, à la répétition stérile des mêmes types. De même l'exposition d'Ouéno a pu nous convaincre que l'introduction de la peinture occidentale au Japon n'avait nullement arrêté court le développement d'une nouvelle école nationale, originale et féconde. A l'exception des sujets décoratifs, les œuvres composées dans le style traditionnel étaient de la dernière faiblesse, moins intéressantes même que les essais outranciers de l'école adverse. A l'École des Beaux-Arts l'enseignement classique est bien ce qu'on peut imaginer de plus suranné. Les élèves copient, calquent des dessins; à peine de temps en temps leur met-on devant les yeux un modèle en plâtre; et si d'aventure on leur propose un modèle vivant ils le regardent à peine et le traitent à leur fantaisie. Les

vieux maîtres de la sculpture en sont encore à répudier l'étude du nu que les novateurs n'ont d'ailleurs pu faire accepter qu'en passant par l'intermédiaire des photographies et des moulages d'après l'antique.

L'art traditionnel tombé dans la routine ne pouvait plus que dépérir : la révolution n'a rien pu lui faire perdre. Tôt ou tard sans doute l'accord se fera des traditions anciennes et des procédés nouveaux : il s'est déjà fait dans l'art décoratif. Tôt ou tard les qualités natives de la race trouveront dans les emprunts à l'Occident des moyens originaux de s'exprimer : n'en sommes-nous pas, nous aussi, aux tentatives encore incertaines d'un « art nouveau », à l'éclosion duquel l'influence japonaise n'a pas été étrangère, et à qui nul de nous n'oserait refuser l'avenir?

Il est un art en tout cas auquel on peut bien dire que la révolution a initié les Japonais : c'est la musique. Il y a trente ans ils ne connaissaient, comme les Grecs, que cinq notes, et ignoraient la symphonie. Les premiers concerts de musique occidentale à Tokyo furent douloureux aux oreilles japonaises autant que leurs mélodies le sont aux nôtres. Aujourd'hui les concerts de l'Académie Impériale font courir toute la société étrangère, et à bon droit. Les amateurs des « colonies » européennes sont étonnés d'un progrès aussi rapide du sens musical.

On pourrait pousser beaucoup plus loin, dans le détail, poursuivre d'année en année cette étude des oppositions et des adaptations qui se manifestent entre les deux civilisations. On se rendrait un compte plus exact des chances qu'elles ont de s'unir en une synthèse féconde; sans doute on verrait les oppositions s'atténuer, les adaptations se corriger ou se perfec-

tionner, et peut-être arriverait-on à discerner quelques traits de cet être social encore énigmatique : le Japon de demain.

VIEUX ET NOUVEAU JAPON

Le parlement.

Le « Palais-Bourbon » de Tokyo est une grosse bâtisse en bois peint. En 1900, le bâtiment était tout neuf et la peinture toute fraîche : un incendie avait en quelques heures consumé l'ancien édifice. Pareil sort sans doute attend le nouveau : au Japon les monuments ne finissent et les villes ne se renouvellent que comme cela. Inutile de vous dire que cette construction inflammable et légère n'a pas la majesté du palais de nos législateurs. Même la comparaison avec les ministères voisins, d'une architecture lourde mais solide, ne va pas sans quelque humiliation pour les « Honorables » japonais : leur logis sommaire et comme provisoire n'est pas la demeure des maîtres du pays.

C'est une bien pauvre annexe du château impérial, hors de l'enceinte sacrée, reléguée sur le boulevard extérieur, tout près des fortifications. En arrivant, je trouve les talus qui se dressent en face de l'entrée hérissés de cannes : ainsi les Romains fichaient en terre leurs enseignes ! C'est le vestiaire : il n'y en a pas d'autre, au moins pour le public. Point d'ouvreuses ni d'huissiers ; point de numéros : un piquet de police surveille la forêt des cannes, dont la plupart sont de rustiques bâtons ; et chacun en sortant retrouve son bien.

On entre dans une petite pièce qui ferait pour une gare de campagne une belle salle d'attente des troisièmes : le public s'entasse dans cette antichambre nue et mesquine. On ouvre enfin les tribunes : avec leurs frises et leurs balustrades de bois découpé, on dirait des galeries de casino. La salle entière, peinte en jaune café au lait, a l'air d'être en carton-pâte. Les portes sont étroites et basses, comme des portes de service. Deux disgracieux piliers soutenant la toiture tombent lourdement de chaque côté de la tribune : et derrière le fauteuil du président, un vulgaire œil-de-bœuf troue seul la nudité plate du mur.

L'hémicycle a plus de dignité, mais non plus de pittoresque. Les sièges sont capitonnés de soie rouge sombre, les écritoires sont noirs ; noir le tapis de la tribune : dans ce décor sévère, les pupitres vert clair des sténographes font tache. La seule note de couleur locale, c'est, devant chaque place, une planchette de bois que le député en arrivant lève de manière à la rendre visible du bureau : elle porte son nom ; c'est un moyen commode pour faire l'appel sans bruit. Mais comme les noms sont écrits en blanc sur fond noir, ces tablettes achèvent de donner à la salle une solennité funèbre.

Peu à peu, débouchant par les petites portes, les députés arrivent et s'installent : sombre assemblée. Ceux qui portent le costume européen — la moitié environ — sont tout de noir habillés : encore ce noir est-il éclatant, lustré, et relevé par le blanc brillant des manchettes, faux-cols et plastrons empesés. Les kimono noir mat ou gris neutre sont encore plus ternes ; les foulards noués autour du cou et les bras nus dans les grandes manches donnent à ces riches

robes de soie, pour des yeux d'Occidental, un air négligé.

Peu de crânes dénudés et luisants; peu de cheveux et de barbes blanches : c'est une assemblée jeune. Mais point de chevelures blondes ni rousses : toutes noires comme de l'encre, et tous les teints bruns, à peine nuancés d'olive. Dans les tribunes pleines, mêmes teints bruns, mêmes chevelures noires, mêmes habits noirs, mêmes kimono gris; l'œil attristé cherche en vain le chatoiement éclatant d'une toilette de mousmé.

Heureusement, les pupitres s'ouvrent et la blancheur banale du papier d'Occident met au moins dans le tableau une note de gaieté. Puis, voici que des manches des kimono sortent comme des drapeaux violets, oranges, rouges : ce sont les serviettes dans lesquelles ces messieurs enveloppent leurs portefeuilles de maroquin noir. Mais cette fête des yeux ne dure qu'un instant; cet étalage multicolore a vite disparu dans la profondeur des manches grises.

Le président, en habit, fait son entrée et ouvre la séance sans le moindre cérémonial. Des orateurs se succèdent à la tribune; les voix sont faibles et plutôt criardes; les intonations quelquefois enfantines; le débit coupé et comme bégayant; le geste rare, de grandes courbettes de tout le corps! Je n'éprouve aucune impression d'éloquence; est-ce mon ignorance de la langue qui me rend si difficile? Mais je vois que presque personne n'écoute et que presque tout le monde fait du bruit : des petits gamins passent sans cesse entre les rangées de sièges, apportant et emportant des papiers, comme les garçons de nos cafés-concerts circulent avec des consommations! On discute

en première lecture un projet de loi concernant le bétail!

Quand je vins sur le talus des fortifications retirer ma canne fichée en terre, j'étais un peu désappointé : j'étais tombé sur une séance d'affaires! Mais tout en traversant les grandes esplanades de la ville officielle, je réfléchissais qu'une assemblée législative n'est ni un spectacle, ni un divertissement, et que les séances les plus paisibles, les plus ternes même, et en apparence les plus mortes, sont souvent celles où se fait la besogne.

D'ailleurs, la liberté politique est au Japon plus nouvelle encore que chez nous, et les mœurs parlementaires sont encore moins bien formées. A la Chambre japonaise, cette inexpérience, jointe à la vivacité du sang, des paroles et des gestes, provoque plus d'une scène de violences.

Le recrutement des députés est si mêlé que plusieurs sociétés d'études politiques et sociales, dans leurs statuts, stipulent leur exclusion. Il en est au Japon des députés comme des journalistes : plus d'un se laisse aisément corrompre. Et la grande corruptrice de la législature comme de la presse, c'est la nouvelle aristocratie capitaliste qui tend à exercer ainsi d'une manière détournée la même influence dans l'État qu'exerçait officiellement l'ancienne noblesse.

Un régime censitaire qui, sur 43 millions d'habitants, ne donne le suffrage qu'à 450 000 personnes, permet de corrompre l'électeur lui-même; rappelons-nous le bon temps de Guizot! Ce petit nombre de citoyens souverains n'est pas seulement accessible à l'argent des riches, mais aussi aux violences des bandes d'agents électoraux.

Cette Chambre, dont l'origine est ainsi viciée, n'est pas encore d'ailleurs la maîtresse du gouvernement. La Chambre des Pairs a des pouvoirs égaux aux siens, et les deux tiers de ses membres sont nommés à vie par l'empereur. Le ministère que choisit l'empereur n'est, en principe, responsable que devant lui et non devant le Parlement.

Mais depuis 1889, date où la Constitution fut promulguée, les ministères successifs se sont montrés de plus en plus dociles aux volontés de la Chambre des députés : celle-ci a fait de grands pas vers la souveraineté, et le marquis Ito ne pourrait plus dire aujourd'hui que le Parlement n'est qu'un « décor pour la galerie ». Tandis que la diminution progressive de la petite propriété réduisait encore le nombre des électeurs, un grand mouvement d'opinion s'est dessiné pour l'élargissement du suffrage : le cens électoral a été abaissé de 40 francs (d'impôt direct) à 25 francs, et aux élections de 1902 le nombre des inscrits s'est trouvé triplé.

Le Mikado tend à devenir une sorte de monarque constitutionnel, ou, pour mieux dire, une sorte de demi-dieu relégué par sa divinité même hors de la politique, et d'autant plus vénéré qu'il s'enfermera dans un *nirvanâh* supérieur. Mais si la Chambre, à mesure qu'elle sera l'expression plus large du pays, devait mal servir ses intérêts, le peuple se retournerait bien vite vers cette autorité supra-humaine en qui se symbolise la pérennité de la nation. Le Japon est en marche vers la démocratie : la question est de savoir s'il sera une démocratie impériale ou un empire démocratique.

La presse.

Le journal est au Japon une importation de l'Occident. Il y a un demi-siècle, on n'y connaissait encore que des crieurs des rues colportant de misérables feuilles volantes les jours de grands événements! Aujourd'hui, les statistiques officielles comptent près de mille périodiques, dont près de la moitié sont des quotidiens. L'histoire du Japon, il est vrai, depuis trente-cinq ans, a été un renouvellement ininterrompu d'actualités palpitantes — une chronique toute faite! Et puis, si les siècles lui en avaient refusé l'emploi, la nature avait mis dans la race l'instinct du journalisme. Intelligence prompte, imagination vive, facilité verbale, les Japonais possédaient d'avance toutes les qualités du journaliste. Les Japonais ont la rage de causer et même de bavarder, persuadés qu'ils sont d'avoir toujours quelque chose à dire. Aussi c'est à qui fondera un journal, pour le plaisir de s'épancher! Dans la seule année 1899, quatre cent quatorze périodiques ont vu le jour. Dans cette même année, hélas! deux cent soixante-cinq ont terminé leur courte existence. La plupart des journaux japonais sont ainsi éphémères : mais il en naît toujours de nouveaux!

La clientèle est assez large pour en faire vivre bon nombre : il y en a comme le *Maïnitchi* et le *Tokyo-Nitchi* qui ont déjà trente ans d'existence et qui tirent à 120 000 ou 130 000 exemplaires. Le journal est entré dans les mœurs des Japonais comme si c'était une de leurs institutions séculaires. En pleine rue, à Tokyo, on voit des gens s'absorber dans la lecture de

la feuille qu'ils viennent d'acheter, au point d'en perdre le mouvement et la conscience des choses extérieures. Sur le quai des gares, le cri aigu des *newsboys : « Chimboun! Chimboun!*[1] » se mêle comme chez nous à celui des marchands de « paniers-repas » ou de curiosités locales ! Le Japonais ne saurait plus se passer de son journal un seul jour : il le lui faut non seulement le dimanche, mais même les jours de fête. Lecture courte, variée, toujours nouvelle, le journal satisfait les goûts de ce peuple, dont les plus longs poèmes ont une page, et dont on a pu dire avec malice qu'il s'était ouvert à l'Occident après une simple « interview » !

Les petits journaux, et même quelques grands qui comptent parmi les meilleurs, se vendent un sèn et demi le numéro — trois liards — et dix-neuf sous par mois. Les plus chers coûtent un sou, et vingt-cinq à trente sous par mois. L'abonnement, comme on le voit, réduit encore le prix, et la grande majorité des lecteurs sont abonnés. Mais n'oublions pas que l'argent a plus de valeur au Japon que chez nous ; le travailleur japonais qui gagne 50 sèn par jour et qui s'abonne à 30 sèn par mois fait une bien plus grosse dépense que l'ouvrier de chez nous, payé 4 et 5 francs, qui achète chaque matin son journal d'un sou.

Pour trois liards au Japon on a dix grandes pages de texte serré et illustré ! Le tirage se fait avec de belles rotatives Marinoni ; c'est sur le papier que l'imprimeur se rattrape. On prend le plus grossier, le meilleur marché. Les typographes non plus ne sont pas chers, 1 fr. 60 par jour la moyenne ; 4 francs au

1. Journal! Journal!

plus les correcteurs. Quant aux illustrations, ce ne sont que des crayons rapides, de simples esquisses, et dans l'art sommaire de croquer une physionomie, de camper un personnage ou de figurer une scène, les artistes au Japon foisonnent! Les rédacteurs enfin abondent et à des prix fort modérés : de 120 à 160 francs par mois, c'est le prix ordinaire; il y a peut-être au Japon six ou sept grands journalistes qui arrivent à se faire 2,500 francs par an!

Sans les annonces, cependant, les éditeurs ne s'y retrouveraient pas; elles occupent trois pages sur dix et fournissent la moitié des recettes. Les grands journaux les font payer jusqu'à 1 fr. 15 la ligne et ils en reçoivent plus qu'ils n'en peuvent insérer. Les frais extraordinaires des éditions spéciales du jour de l'An sont entièrement couverts par les annonces. Sans les excès mêmes de la concurrence, de la réclame commerciale, la presse populaire n'existerait pas.

Les sept pages libres que laissent les annonces se répartissent généralement ainsi : trois pages d'articles de fond, de correspondances, de dépêches; les plus grands journaux ont en commun un service direct de dépêches avec Londres et des correspondants en Corée, en Chine, à Singapour, en Angleterre, en Amérique. Deux pages sont consacrées aux arts, à la littérature, à la chronique judiciaire et au feuilleton qui, assez souvent, est illustré; une page à l'industrie et au commerce, une page aux prix courants et aux renseignements divers. La composition de ces journaux en dit long sur l'esprit du peuple; le journal japonais s'adresse à un public que les choses d'art intéressent plus que les choses de religion ou de science.

La politique occupe toujours la première place. La plupart des grands journaux sont les organes attitrés d'un parti; en général, les chefs se contentent d'en inspirer les rédacteurs sans y écrire eux-mêmes. Jusqu'en 1897 il n'y eut vraiment pas de liberté pour la presse politique. Aujourd'hui encore toute insulte à la dignité de la famille impériale, toute attaque contre les institutions exposent le journal à des poursuites judiciaires qui peuvent aboutir à sa suppression complète; le gérant risque de 50 à 800 fr. d'amende et de deux mois à deux ans de prison. C'est un régime plus rigoureux que le nôtre, mais il faut penser qu'il y a trente-cinq ans l'idée seule d'une presse libre eût paru sacrilège. Et puis le « gérant de paille » existe là-bas comme chez nous; là-bas comme chez nous l'esprit permet de tout dire.

Le ton violent et grossier qui régnait, il y a quelques années, alors même que les opinions étaient le moins libres, s'est aujourd'hui adouci et raffiné. Le premier personnel du journalisme japonais fut très mêlé : une épuration s'est faite, et malgré la faiblesse des appointements, le recrutement s'opère maintenant parmi des jeunes gens instruits, diplômés des écoles supérieures ou même de l'Université. Mais la corruption sévit toujours : les capitalistes, dont la puissance grandit sans cesse, n'ont pas de journaux à eux; ils achètent tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant leurs besoins, et chaque année la presse a son scandale. Le socialisme naissant n'a pas, comme les partis constitués, son organe; mais les idées socialistes trouvent à s'exprimer dans un grand journal comme l'*Asachi*; mieux encore, le *Yorodzou Tchoho* a, parmi ses quarante rédacteurs, deux membres du Club socialiste de Tokyo.

La question pour ces feuilles populaires est de se faire lire. Elles y arrivent en n'employant qu'un nombre restreint d'idéogrammes chinois — 5,000 environ — et en accompagnant les expressions difficiles de la transcription phonétique japonaise. Ces journaux démocratiques font vraiment l'éducation primaire du peuple, et du même coup, par la simplicité obligatoire, et d'ailleurs toute relative de leur style, ils réagissent heureusement contre les raffinements obscurs de la littérature classique contemporaine.

C'est à l'un d'eux que revient l'honneur d'avoir le premier publié une colonne en anglais; d'autres ont suivi ou vont suivre l'exemple. Depuis plusieurs années déjà paraît à Tokyo un journal dont la rédaction est toute japonaise et qui, cependant, est entièrement composé en anglais : le *Japan Times*. C'est une amabilité à l'égard des Occidentaux; mais c'est aussi une manière de se passer de leur intermédiaire. Jusqu'alors, pour communiquer avec le public des deux mondes, les Japonais avaient dû recourir à l'entremise des quelques journaux anglais publiés chez eux. Aujourd'hui, ils s'expliquent eux-mêmes, ils s'adressent à l'opinion universelle directement. Toute la politique du Japon est là : aller au-devant des autres pour mieux être chez soi.

Les prisons.

Si vous allez à Tokyo, on s'empressera de vous montrer la prison de Sougamo qui, au dire de ceux qui l'ont vue, est un établissement modèle. — Mais les autres? ce sont celles-là qu'il faudrait connaître!

J'ai visité deux de celles-là. L'une, celle d'Itchigaya, dans les faubourgs de Tokyo, est très vieille; quelques-uns des bâtiments remontent à l'époque de Ieyas, c'est-à-dire à trois siècles. Les grosses poutres de cèdre que le temps a polies et patinées sans les user ni les corrompre, les énormes serrures de fer rouillées portent bien leur date et leur cachet : ce n'est pas ici, comme à Sougamo, une transplantation artificielle de l'Occident. La seconde prison que j'ai visitée, celle de Miiké, est nouvelle; mais, située dans Kiouchiou, à l'écart de la grande route des voyageurs, elle n'est pas de celles que l'on peut soupçonner d'être faites pour la montre.

Eh bien! rien n'est plus ouvert qu'une prison japonaise. Au milieu de cours et de jardins plantés d'arbres nains, imaginez de grands hangars dont les murs sont à claire-voie : les gros barreaux de bois, assez largement espacés, n'ont pas l'aspect froid et dur de nos grilles. A l'intérieur, c'est la nudité complète : un immense tapis de nattes soigneusement ajustées qui s'étend jusqu'à la claire-voie, c'est tout. Primitivement, à Itchigaya, une cloison de papier ménageait le long de la barrière un couloir pour les gardiens. Mais les prisonniers ont empli tout l'espace et poussé jusqu'aux barreaux la literie sommaire qu'ils étendent chaque soir. C'est du dehors maintenant qu'on les surveille : toute la nuit les lampes à réflecteurs qui éclairent les abords projettent aussi leur lueur sur les corps vaguement roulés dans des couvertures côte à côte à ce semi plein air.

Parfait pour l'été, direz-vous; mais l'hiver, on doit geler! Les quelques malheureux Occidentaux qui depuis la revision des traités sont passés par la jus-

tice du Japon, et qui, pour faire connaissance avec ses prisons, ont mal choisi leur temps, ont en effet manqué périr de froid. Mais les Japonais ne prennent pas l'hiver au sérieux, et les prisonniers eux-mêmes préfèrent, m'a-t-on dit, en toute saison les vieilles prisons ouvertes aux nouvelles à l'occidentale. A Miiké on s'est contenté de tendre de papier les claires-voies du côté de l'extérieur, en réservant aux seuls malades le privilège d'un plinthe de bois haut de trente centimètres à partir du plancher, juste pour éviter les courants d'air rasants. L'entassement des corps à même le sol est d'ailleurs la meilleure garantie contre les rigueurs de la température : les quelques malades auxquels on accorde la faveur d'un vrai lit élevé sur pieds y grelottent.

Une telle pauvreté d'aménagements pourrait surprendre et même — en dépit du bon air — indigner l'Occidental qui sans rien connaître du Japon se trouverait tout d'un coup transporté dans une prison japonaise. Elle étonne aussi les visiteurs mieux instruits ; mais c'est au contraire par le peu de différence qui existe entre le logis d'un prisonnier et celui du plus honnête paysan ou artisan. Le Japonais est toujours si sommairement installé dans la vie qu'on ne saurait le priver de beaucoup de choses : pour les misérables de là-bas, bien plus encore que pour ceux de chez nous, on comprend que la prison puisse être une tentation.

Les pensionnaires d'Itchigaya, qui sont, il est vrai, des condamnés à court terme, n'ont pas une nourriture ni plus pauvre ni moins abondante que la grande masse des gens du peuple. On la leur mesure suivant le travail qu'ils fournissent et la manière dont ils se

conduisent : les mauvais prisonniers n'ont qu'un gâteau de riz pour sept, les bons en ont un pour quatre; et les meilleurs voient même leur ordinaire renforcé d'un peu de viande de cheval à la sauce de haricot et de quelques pommes de terre. Alors que les gens du peuple ne peuvent se baigner que dans l'eau trouble et la promiscuité tumultueuse des piscines publiques, les forçats des mines de Miiké jouissent dans leur prison d'un bassin propre où chacun a sa stalle pour faire ses ablutions. A Itchigaya, les enfants au-dessous de seize ans, plus heureux que leurs camarades enfermés dans les bagnes industriels, font régulièrement une heure de gymnastique par jour.

Le travail est forcé : mais ces ateliers de prisons, vastes, propres, très bien aérés, auprès de la plupart des ateliers « libres », sont des palais. Certains prisonniers sont soumis aux plus durs travaux, comme le décorticage du paddy au pilon et la mouture du riz avec la primitive meule à bras; mais ce sont les plus robustes seulement, et s'ils sont à la peine sept et huit heures par jour, combien qui ne sont pas des criminels travaillent autant et davantage. D'autres tissent les vêtements de toile vieux rose qui sont l'uniforme de la prison; les vieillards et les infirmes fabriquent du papier tranquillement feuille par feuille. A tous une partie du produit de leur travail est laissée, si minime soit elle : en dix ans, plus d'un arrive à amasser un pécule de 100 francs, ce qui pour un Japonais est une somme. A Miiké la part du prisonnier dans le produit de son travail varie de 1/50 pour les pires récidivistes jusqu'à 1/10 pour les novices du crime : parmi ceux-ci il en est qui arrivent à toucher 8 sèn (4 sous) par jour,

c'est-à-dire le sixième du salaire des mineurs libres.

Sans doute une rude discipline militaire pèse sur tous. Lorsque le commandant de la prison entre dans un atelier, tous se mettent à genoux et dans une prostration complète semblent tendre le cou au sabre du bourreau. Mais pour les Japonais, qui s'agenouillent et se prosternent à toute heure du jour, par simple politesse, l'humiliation de cette attitude est bien moindre qu'elle ne nous paraît. En réalité au Japon — je laisse au lecteur le soin d'apprécier si c'est un aveu d'immoralité générale ou un signe de moralité supérieure — le condamné n'est pas considéré comme un être déchu et exclu de l'humanité; au moral comme au matériel, entre l'homme ordinaire et lui il n'y a pas d'abîme.

On songe en tout cas à le relever. La religion bouddhiste dont l'action éducatrice est si faible sur le peuple semble un des moyens employés pour « moraliser » les criminels. Dans la chapelle d'Itchigaya, au-dessus de l'armoire, ouverte seulement chaque dimanche, où sommeille entre deux lotus un petit Bouddha, court en caractères d'or cette maxime : « Tâche de changer pour être bon ». Les enfants âgés de moins de seize ans vont chaque jour deux heures à l'école. Même à Miiké on s'est inspiré des doctrines les plus neuves : on a essayé de prévenir les effets déplorables d'une promiscuité aveugle en répartissant les condamnés par petits groupes de trois ou quatre assortis.

L'aspect extérieur de la prison n'est pas moins fait que le détail des aménagements intérieurs pour exciter l'étonnement et la réflexion de l'Occidental. Point de hautes murailles épaisses et sombres, où l'on cherche

longtemps l'unique porte. A Itchigaya la prison n'est fermée que par une levée de terre que surmonte une haie vive, où s'élèvent seulement de distance en distance les logettes des guetteurs. A Miiké l'enceinte n'est marquée que par un fossé très peu profond et un muret de pierres sèches aisé à escalader. Rien ne serait plus facile que de fuir : et pourtant les évasions sont rares. Le bien-être relatif des prisonniers, la soumission avec laquelle l'Oriental accepte sa destinée, et aussi il faut le dire, la quasi-certitude d'être tôt repris par une des plus habiles polices du monde, expliquent ce mystère.

Le plus surprenant est que la prison renferme des pensionnaires qui ne sont plus exactement des prisonniers : ces hommes vêtus de bleu sont des forçats libérés qui restent dans la maison à titre de serviteurs. La loi à vrai dire les y force, car la prison ne rend à la liberté que ceux qu'un parent, qu'un ami réclame. On m'a cité le cas d'un étudiant en médecine de vingt-trois ans, condamné à soixante jours de prison pour avoir volé un livre, qui a failli rester en prison toute sa vie. Il y a là quelque chose qui nous révolte : pourtant l'intention est louable de ménager la rentrée du criminel dans les cadres de la société honnête, et il s'est fondé des sociétés charitables pour réclamer les prisonniers abandonnés de tous. Enfin de ces forçats libérés, si peu cherchent à se sauver, malgré les facilités particulières qui leur sont offertes, qu'un bon nombre peuvent presque être considérés comme des « rengagés volontaires ».

Où donc est l'horrible auquel vous vous attendiez? Où sont les noirs cachots et les salles de supplices? A Itchigaya, pour 1 200 prisonniers, il n'y a que quelques

cellules — deux cellules noires. Celles-là ont quelque chose de sinistre : ce sont comme deux guérites hermétiquement closes, sauf quelques petits trous pour le passage de l'air et une trappe pour celui de la nourriture : point d'autre communication entre l' « emmuré » et le monde qu'un tube acoustique. Heureusement le misérable qu'on enferme là n'y doit rester jamais que cinq jours et cinq nuits de suite au maximum, et la cellule n'est guère occupée qu'une fois par mois. A Miiké on a eu l'humanité de substituer au cornet acoustique où la voix du malheureux pouvait s'épuiser en vain une sonnette qui ne peut manquer d'être entendue des veilleurs. Quant aux exécutions, elles se font à huis clos dans la prison même et sans le moindre raffinement de cruauté : c'est la simple pendaison comme en Angleterre. Et croyez-vous qu'elles soient si fréquentes? Dans les dix premières années de Meidji (1868-1878) il y en eut, à Itchigaya seulement, jusqu'à 180 par an! Mais la loi, les mœurs se sont adoucies : la moyenne des vingt dernières années est tombée à 9, et en 1899 le chiffre s'est abaissé à 4[1]!

Une matinée Nô.

J'étais au Japon depuis deux jours — à Yokohama. Des amis vinrent me chercher pour aller voir ce qu'ils appelaient les danses *Nô* au temple de Noyé-Gama. Par une admirable journée de fin d'octobre, douce comme nos plus douces de septembre, je me revois

1. De 1895 à 1899 le nombre des condamnations à mort à diminué de plus de moitié ; en 1900 il n'y a eu, dans tout l'empire, que 33 exécutions.

montant la pente de cailloutis qui mène à la colline — une pente tournante et raide qui naturellement se transforme en escalier — entre deux hautes haies de bambous pâles et grêles. Un portique marque l'entrée du lieu consacré : simple arche rustique dont toute la grâce est dans le relèvement discret des cornes du sommet et la flexion élégante des piliers.

A la porte de l'enceinte extérieure, on nous fait payer à chacun 2 sèn — un sou ; et nous pénétrons dans une petite cour fermée au fond de laquelle s'élève le temple. Il offre toute la simplicité, la nudité du culte chintoïste : on dirait une grange vide. Rien ne révèle le caractère auguste de l'édifice, sinon la pureté des lignes, le poli luisant, le moiré soyeux des planches bien jointes, des poutres ajustées avec minutie. Les trois autres côtés de la cour sont occupés par des tribunes volantes, grossièrement installées, sur les gradins desquelles les spectateurs sont assis. On s'empresse de nous donner des chaises au premier rang, et on nous dispense de quitter nos chaussures.

La plate-forme du temple, unie et brillante comme un miroir — symbole de pureté — sert de scène. Sur la paroi du fond sont figurés des pins matsou, arbres sacrés : peinture symbolique et fruste, où les branches maigres et tortueuses sont représentées par des lignes brisées, et les bouquets de feuilles par de rondes taches vertes gauchement hérissées. C'est tout le décor. Au milieu de la scène cependant, des serviteurs viennent étendre une sorte de petit billard très bas : c'est la figuration d'une estrade où tout à l'heure siégera le grand Daïmio.

Au pied des matsou symboliques sont accroupis les musiciens et les choristes. Les premiers, au nombre

de six, sont vêtus de bleu sombre; les grands revers empesés qui leur montent jusqu'aux oreilles leur donnent des airs de sphynx. Le petit orchestre ne compte que deux instruments : la flûte et une sorte de double tambourin, en forme de sablier, qui rend sous la main un bruit de claquement sec, comme une baudruche surtendue. Au moment où nous arrivons, c'est le commencement d'une pièce; les flûtes, par des notes aiguës et prolongées, annoncent l'entrée en scène des personnages. Le chef de chœur, une sorte de prêtre à la longue chevelure noire ceinte d'un diadème blanc, d'une voix de basse profonde, marmotte un vague plain-chant que les assistants, bonzes aux fronts glabres, vêtus de gris, accompagnent d'un murmure sourd et rauque.

Voici qu'apparaissent, dans l'ombre d'une galerie latérale, de merveilleuses robes de soie et d'or, étincelantes et chatoyantes, où se marient et se fondent les couleurs les plus vives dans une éblouissante harmonie. Chaque pièce de ces robes admirables est un trésor qui suffirait à enrichir une toilette de chez nous; et pourtant le personnage disparaît presque dans leur ampleur somptueuse. Elles semblent le soutenir de la raideur de leurs plis, et lorsqu'il se tient immobile, elles le drapent de grandeur sculpturale, de majesté hiératique. Souples cependant, elles se plient aux moindres mouvements : les larges pantalons de papier sont d'une blancheur, d'une délicatesse de plissé qui fait penser au feuilleté de certains champignons; et les lourds manteaux brodés d'or s'enlèvent avec légèreté pour former la voûte sombre où le héros maudit se cache la face.

Mais le plus stupéfiant, ce sont les masques. Si

gauchement qu'ils soient ajustés — même les masques de femmes sur ces figures masculines — ils sont d'un réalisme effrayant. Pour l'optique de ce théâtre restreint les traits de la nature sont à peine forcés. Les expressions sont assez précises pour donner l'illusion de la vie, et cependant elles paraissent changer avec le jeu de l'acteur. Ce qui est effrayant, c'est — après que peu à peu, malgré soi, on s'est laissé prendre à ce mirage — de reconnaître la rigidité et la pâleur cadavériques de ces visages de momies. On est transporté dans un monde fantomatique, surhumain, où l'imagination est frappée des moindres choses. Tel changement de masque habilement exécuté sous le mystère des grandes robes de soie, vous fait impression ; et je ne pus m'empêcher d'être ému quand la gracieuse mousmé reparut transformée en horrible sorcière.

L'ampleur, la lenteur, la rareté des gestes ajoutent à l'effet. Ce sont des démarches silencieuses et souples comme celle des félins : ou bien des pas mystérieux de somnambules. Les pieds moulés dans les chaussettes blanches s'appliquent à plat impérieusement sur le sol, puis s'arrêtent, se joignent, insensiblement se plient, se courbent, se retournent, tandis que les doigts s'écartent comme des doigts de palmipèdes. Du même mouvement insensible le corps descend tout droit sur les jambes qui fléchissent, et, sans qu'un muscle ait sailli, sans qu'un pli de la robe ait été dérangé, le personnage est assis sur lui-même dans l'impassibilité d'une idole. Mais il en sortira soudain dans un transport de fureur, et, s'enlevant des deux pieds, retombera avec fracas sur le plancher sonore.

Les acteurs parlent de la gorge, faisant gonfler les

veines de leur cou, mais sans presque ouvrir les lèvres. Leur débit, très lent — sorte de roulement de voix à peine articulé, où dominent, comme dans l'accompagnement du chœur, les sons sourds et rauques — produit une impression de force concentrée, de violence retenue, impossible à rendre comme à oublier. Aux moments pathétiques, le chœur lui aussi enfle la voix; les flûtes jettent des sons vifs et aigus; les joueurs de tambour, non contents de frapper leurs instruments à coups redoublés, poussent des miaulements déchirants et de rauques roucoulements — oh! hou! — oh! hou! — et cette cacophonie même est d'un dramatique étrange, sauvage, mais puissant.

Ainsi, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, c'est une longue suite de tragédies héroïques, à peine coupée par quelques intermèdes comiques. Pendant huit heures, les mêmes acteurs, sans presque de repos, sans jamais une défaillance de mémoire, gardent la scène. Et pendant huit heures, ces 700 ou 800 spectateurs restent immobiles à leurs places, suivant ligne par ligne la transcription de ces drames archaïques dont ils ne comprennent plus la langue. En sortant de là, j'étais sûr que le vieux Japon existait encore.

J'ai assisté à une autre représentation Nô, sur la colline de Chokoncha, qui domine Tokyo. Une grande foule assemblée en plein air semblait devoir rehausser la grandeur du spectacle. Mais il y avait là des étudiants en casquette qui riaient aux endroits les plus graves; même les gens du peuple n'écoutaient que d'une oreille distraite, et quelques-uns à peine, de temps à autre, applaudissaient. Au milieu de cette foule aux pieds nus ou déchaussés, aux robes flot-

tantes de nuances grises, les gendarmes à cheval qui faisaient la police, bottés, pantalonnés de rouge, sanglés de gros drap, faisaient tache. Dans le voisinage du plus grand temple chintô de la capitale se tenait une foire; on y vendait de la bière, et les mousmé y regardaient tourner des giroscopes!

Je compris que le vieux Japon tout de même s'en allait.

Théâtre moderne.

A côté du théâtre Nô, théâtre archaïque, héroïque et religieux, dont les représentations se font de plus en plus rares, le Japon possède un théâtre moderne, très vivant et très populaire. Sans avoir l'étrangeté puissante, l'originalité fantastique du premier, celui-ci a encore de quoi satisfaire notre curiosité.

Alors qu'une salle chinoise peut donner l'illusion d'un de nos cafés-concerts, le simple aspect d'une salle japonaise produit une impression d'exotisme d'autant plus forte que vous y êtes moins préparé. L'extérieur n'a rien qui ait pu vous étonner : c'est la façade très simple d'une grande maison, que d'éclatantes bannières à hampes de bambou signalent seules à l'attention du passant. Des panneaux coloriés, représentant les principales scènes de la pièce, tiennent — avantageusement — la place de nos affiches. Le vestibule et le « contrôle » par leur simplicité d'installation rappellent l'entrée de nos cirques ambulants; on a eu l'amabilité de vous laisser vos chaussures : vous êtes entré là sans y penser comme à un théâtre de la Foire du Trône.

Vous débouchez dans une salle qu'on croirait disposée pour un concours agricole : tout le rez-de-chaussée est traversé de barrières en bois, hautes de cinquante centimètres environ, formant des compartiments rectangulaires où vous vous représentez fort bien des porcs ou des moutons parqués par groupes de cinq ou six ; n'est-ce pas de la paille qui, dans chaque carré, couvre le sol? Non ; ce sont de fins tatami et ces « box », que vous croiriez destinés aux plus beaux spécimens d'un bétail choisi, cette miniature de *stockyard*, ce sont les « loges » de parterre et d'orchestre ! Des familles en grande toilette y viennent prendre place et s'accroupissent avec élégance sur les nattes blondes, autour de leur brasero de bronze richement ouvragé. Singulier mélange de raffinement et de rusticité : les spectateurs des premières apportent leur chaufferette ; cette salle de luxe est à peine couverte de panneaux de bois légers et mal peints ; et les galeries supérieures ne sont fermées que par des cloisons de papier.

Ces galeries pourtant ont plus de dignité que le parterre : c'est le jour de l'An, et les balcons sont tendus de toile blanche semée de branches de pin. Et puis, là au moins, on ne voit pas que les gens sont accroupis : ils ont l'air d'être assis sur les gradins. D'ailleurs le modernisme occidental n'a pas été sans pénétrer jusqu'ici ; je découvre que le premier balcon est garni de l'éternel grenat et que, dans certaines « loges », il y a des coussins rouges pour s'asseoir. De ce plafond qui semble prêt à s'envoler au moindre coup de vent, descendent — non pas des lustres — mais d'aveuglantes lampes à arc, et ne voilà-t-il pas que, sur le pourtour des galeries, ces jolies lanternes

« vénitiennes » du plus vieux style s'allument toutes seules, toutes ensemble : leurs formes hiératiques et leurs étonnantes enluminures cachaient des lampes à incandescence! Le rideau a encore du caractère : c'est une toile toute nue où se détachent seulement trois idéogrammes énormes, noirs, brossés en quelques coups de pinceau magnifiques, et d'où l'encre luisante semble couler encore en esthétiques bavures. Mais au-dessus de la scène, un vaste lambrequin en belle soie verte richement brodée se rapproche déjà plus de la somptuosité occidentale.

Les kimono de soie du public, de teintes foncées ou neutres, assombriraient la salle si la lumière électrique n'y mettait de chatoyants reflets, comme elle fait luire les noirs chignons humides d'essence de camélia. Les enfants aussi, avec leurs robes bariolées, égaient la tonalité grise de l'assistance : on en voit beaucoup, même de tout petits, qui s'amusent en toute liberté. Ici, une petite mousmé jongle avec des mandarines; à côté, des bambins font de la gymnastique sur les petites barrières qui séparent les « loges » ou sur les planches ménagées tous les deux rangs pour y donner accès; d'autres, hardis jusqu'à l'effronterie, se hissent sur le rebord de la scène et soulèvent le rideau pour voir ce qui se passe derrière. Au Japon les tout petits enfants peuvent tout se permettre.

Les grandes personnes, d'ailleurs, en prennent à leur aise. Les entr'actes ont beau être longs; lorsque résonne le petit air de flûte, accompagné de roulements de tambour et de battements de cliquettes, qui en annonce la fin, les conversations continuent bruyantes et durent encore quand les longues minutes qui séparent le signal avertisseur du lever

du rideau se sont écoulées. Le silence n'est jamais religieux, et pour réveiller les attentions il faut aux grands moments des appels de cliquettes répétés et des phrases de flûte aiguës, dominant la sourdine du chœur. On ne peut imaginer pourtant union plus étroite de la salle et de la scène. Un spectateur en retard passe par la scène et gagne sa place au parterre par une planche inclinée; sur cette même planche arrivent, du fond de la salle, les personnages de la pièce qui sont censés venir de très loin et auxquels on ne peut ménager sur la scène une entrée convenable. Aussi bien quand la salle est un peu échauffée, de tous côtés partent des apostrophes aux acteurs, comme dans nos théâtres populaires. Mais comme la représentation dure depuis le matin jusqu'au soir, on comprend trop bien que le public ait des moments de lassitude. Les Japonais sont flâneurs au plaisir comme au travail.

Le rideau se lève; ou plutôt on le lève, comme une grande voile qu'on cargue et dont on prend successivement les ris. Le décor cette fois-ci est très rudimentaire : un paysage miniature avec un château dans le fond qui a l'air posé sur une étagère; aucune perspective, aucun recul, aucune illusion! D'autres fois le décor sans être plus compliqué se rapproche plus de la réalité, par exemple dans les pièces de comédie : la maison japonaise ordinaire est réellement de construction si sommaire qu'on peut presque la porter telle quelle sur la scène. Mais la vérité est que les Japonais recherchent à peine l'illusion. On n'a même pas pris soin de dissimuler les raccords des praticables : de la salle on distingue fort bien les numéros, les signes conventionnels qui servent de

repères aux monteurs. On a beau laisser tomber le rideau pendant les entr'actes, la toile est si légère que le vent, pénétrant par je ne sais où, la fait flotter jusqu'au-dessus des premiers rangs de l'orchestre qui disparaissent un moment sous elle et peuvent surprendre le secret des coulisses. Elle est d'ailleurs si mince, cette toile, que tous les spectateurs peuvent suivre les lumières qui courent par derrière. Ces machinistes si peu gênés ont cependant inventé pour ce public si peu avide d'illusion un mécanisme de « changement à vue » perfectionné. Les Grecs avaient leurs *periactes*, sortes de pylones triangulaires qui, tournant sur pivot, présentaient à volonté aux spectateurs trois aspects différents. Les Japonais, eux, font tourner la scène tout entière, avec tous les décors, avec tous les personnages, de manière à en présenter l'autre face où, d'avance, un autre décor a été monté, où déjà les personnages du tableau suivant ont pris leurs attitudes. La légèreté du matériel se prêtait à ce procédé hardi autant qu'ingénieux; la lenteur de l'exécution en affaiblit l'effet.

Les personnages, toujours accompagnés d'une suite nombreuse, sont revêtus de tout l'éclat des costumes de l'ancienne noblesse : c'est au théâtre seulement, et dans quelques fêtes religieuses, que l'on peut voir encore revivre le vieux Japon féodal. Le débit des acteurs, dans ces drames historiques, est lent; leur ton grave, profond, rauque, rappelle par instants celui du Nô, et plus d'un mot échappe aux Japonais eux-mêmes dans cette diction archaïque. Heureusement, ces scènes héroïques sont mêlées de scènes de comédie, plus faciles à suivre, et qu'égayent même des clowneries.

Des discours interminables; peu d'action, et toujours très conventionnelle! Ce théâtre moderne est issu du théâtre de marionnettes, et les acteurs semblent vouloir garder la simplicité de mouvements et la raideur d'attitude de leurs prototypes mécaniques : les batailles de notre Guignol sont frappantes de vraisemblance auprès de ces tournois de daïmio! L'imagination japonaise accepte les trucs les plus grossiers. Un personnage est condamné à être dévoré par les rats : des hommes noirs — qui en raison peut-être de l'obscurité relative où est plongée la scène sont supposés invisibles — s'avancent avec des perches au bout desquelles sont sculptés de gros rats; au moment où ceux-ci après s'être lentement approchés vont l'atteindre, le condamné fait une prière, et les rats s'enfuient! Dans une autre pièce le héros est condamné à mourir percé de flèches, mais les flèches doivent revenir sur elles-mêmes et frapper les archers. Les mêmes hommes noirs surviennent, courent ramasser les traits tombés aux pieds du héros, et les lancent avec vigueur contre les archers qui tombent morts!

Le même théâtre qui souffre de si criantes invraisemblances atteint parfois les limites extrêmes du réalisme. Un personnage doit-il être fouillé? on le dépouille littéralement de ses vêtements, en lui laissant tout juste un caleçon. On sait avec quels horribles raffinements d'exactitude les acteurs s'ouvraient le ventre sur la scène, avant que la police n'eût interdit cette reproduction trop fidèle de la barbare réalité. Ces hommes sont assez admirables par la variété et la force des expressions qu'ils savent prendre; leur jeu est plein de naturel et de feu; ils jouent de tout

leur corps, et leurs gestes ne sont pas moins émouvants que leurs accents. Bien que le moderne théâtre japonais ait été créé par deux femmes, les actrices sont exclues des scènes de premier ordre : mais si prodigieuse a toujours été la mimique des acteurs chargés des rôles de femmes — au moins des plus grands — que beaucoup de ces gracieuses figures féminines qui nous charment sur les vieilles estampes sont l'image des visages masculins qui les ont représentées sur la scène. Le sens du dramatique semble bien être un don de la race.

Le théâtre est en tout cas une des passions du peuple. Le Japonais, si sobre du nécessaire, est avide du superflu : il dépensera en un jour de fête ce qu'il aura économisé sur la nourriture d'un mois. Au théâtre va une bonne part de ses économies; car, sauf les toutes dernières places qui ne coûtent que 5 sèn, les prix sont relativement élevés. Les salles de spectacle sont toujours remplies, et souvent combles : les impresarios japonais s'enrichiraient, s'ils n'étaient victimes de ce parasitisme des intermédiaires qui est une des plaies nationales. Les maisons de thé qui se sont arrogé le monopole de la vente des billets mangent le plus gros des bénéfices; et dans ce pays où les théâtres font fureur, où ils devraient faire fortune, ils font faillite!

CHAPITRE IV

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

Le développement économique du Japon depuis une trentaine d'années est un phénomène sociologique extraordinaire. Voir, en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux antipodes du Vieux-Monde, sur des terres ignorées il y a un siècle, se fonder de toutes pièces une civilisation nouvelle qui par l'intensité de la vie économique et la rapidité des progrès sociaux dépasse les anciennes : c'est un étonnant spectacle. Mais n'est-il pas plus merveilleux de voir un des plus vieux États de la Terre en un tiers de siècle transformer non seulement son régime politique, mais son existence organique, passer d'un mode de production encore féodal au mode capitaliste et marquer déjà un commencement d'évolution vers le socialisme? C'est l'exemple rare, unique, que nous présente le Japon d'aujourd'hui : là sera peut-être l'intérêt de cette rapide et pourtant compréhensive étude, où l'impression et la réflexion personnelles tiendront autant de place que l'information documentaire.

L'AGRICULTURE

Le Japon a toujours été un pays agricole. Aujourd'hui encore plus de la moitié de la population vit à la campagne et de la campagne[1]. L'agriculture constitue encore à elle seule le tiers du revenu national : un milliard et demi. Dans quelle mesure et dans quel sens l'introduction de la civilisation occidentale moderne a-t-elle modifié l'agriculture japonaise ? Telle est la question, trop souvent négligée, qui se pose à nous la première.

Les Japonais sont un peuple d'agriculteurs, et pourtant le Japon n'est pas naturellement une terre d'agriculture. Beaucoup de montagnes, pas de plateaux, presque pas de plaines : l'étendue des terrains cultivés ne dépasse pas 15 p. 100 de la superficie totale. Depuis la Révolution (1868), la régularisation des torrents a sauvé des inondations de larges bandes de terrain, et de puissantes pompes à vapeur ont permis de dessécher de vastes étendues marécageuses. En une seule année et dans un seul district on a conquis sur les marais 1 000 hectares qui ont produit la première année 45 000 hectolitres de riz. Il reste encore de belles conquêtes à faire : pourtant la nature a imposé à l'agriculture japonaise des limites étroites.

Si l'on songe que la population ne cesse de s'accroître, que déjà la densité générale — en mettant

1. 55 p. 100, cf. France 47 p. 100. — Voir le volume de documentation publié par le gouvernement japonais pour l'Exposition universelle de 1900 : *L'Agriculture au Japon*, 1 vol. in-8°, de Brunoff, Paris, 4, place Denfert.

à part le Hokkaïdo (île de Yéso) — est de 115 habitants au kilomètre carré, et que dans les régions riches elle atteint 300, on comprend aisément que le Japon ait besoin de déversoirs pour son trop-plein d'hommes. Le climat de Formose ne convient guère aux colons japonais ; mais le Hokkaïdo est pour eux un champ favorable. La superficie productive y a doublé depuis 1886, et cependant la colonisation n'est qu'à ses débuts dans ce vaste domaine qui constitue près du cinquième des terres de l'Empire. S'il veut trouver encore des terres arables, il ne reste plus au colon japonais qu'à franchir la mer Jaune, la mer du Japon ou le Pacifique — en un mot à s'expatrier.

Mais si la culture proprement dite, la grande culture, au moins dans Nippon, Sikok et Kiouchiou, est près d'avoir atteint son entier développement, combien de cultures accessoires peuvent apporter au pays un supplément de richesse. Le temps n'est déjà plus où le Japon, sans autre souci que de parer sa pauvreté, cultivait les arbres fruitiers pour leurs fleurs. Les pommes sont aujourd'hui une des principales ressources, non seulement du Hokkaïdo, mais des districts du Nord-Est de Nippon. Déjà Kiouchiou exporte ses oranges en Russie et dans l'Amérique du Nord. Cette variété des cultures, dont le paysan japonais n'a pu avoir l'idée que le jour où le pays s'est ouvert au commerce de l'étranger, permet de reculer les bornes du sol productif : les pentes raides où s'arrête la rizière, où grimpaient seuls les buissons, se couronnent de vergers [1].

1. Le Japon apprend aussi à *spécialiser* son agriculture : les plantations de coton diminuent, tandis que celles de mûrier s'étendent; la production de la soie a augmenté d'un tiers.

L'élevage jusqu'à ces derniers temps existait à peine : l'agriculture était toute manuelle, et le peuple ne relevait son ordinaire végétarien que d'un peu de poisson. Aujourd'hui que l'agriculteur commence à employer les animaux, on a bien su découvrir, en dehors des terres riches toujours réservées à la culture, en dehors des forêts épaisses, des terrains de pâture pour le gros bétail. L'élevage des chevaux est devenu une nécessité nationale, sinon pour l'agriculture, du moins pour l'armée. Et maintenant que l'homme du peuple se lasse de ruminer son éternel riz, qu'il se met à manger de la viande, on a bien su trouver de quoi nourrir au moins des porcs. Les Japonais ont jusqu'à nos jours ignoré cet élevage facile, qui est la ressource universelle des campagnes pauvres ou surpeuplées, et dont les Chinois ont depuis longtemps fait une de leurs industries familières.

Ce que l'agriculture japonaise ne peut gagner en extension, elle peut le gagner en intensité. Si riche que soit le sol fait d'alluvions mêlées de poussières volcaniques, les herbes marines, les débris de poissons, par endroits les tourteaux de colza, même l'engrais humain — le seul dont le paysan japonais fasse un grand et méthodique usage — ne suffisaient pas à le régénérer, encore moins à lui faire donner son maximum de rendement. A peine commence-t-on au Japon à employer les phosphates et autres engrais chimiques. Aussi la proportion des rizières où l'on obtient double récolte annuelle n'est-elle encore que de 27 p. 100[1]. De 1892 à 1896, bien que l'étendue des plantations de thé ait diminué, l'application des

1. *L'Agriculture au Japon*, p. 25.

nouvelles méthodes a fait croître la production de 17 p. 100 [1].

Les instruments agricoles sont encore très primitifs. La charrue n'est usitée que dans quelques districts de Kiouchiou; et encore « elle diffère peu de celle des Égyptiens au temps des Pharaons [2] »; en général on se sert de la houe. Les herses sont presque toutes en bois. L'agriculture japonaise est une sorte d'horticulture : la terre est noire, meuble et grasse comme un terreau; les champs sont ratissés comme des jardins. C'est un travail délicat, minutieux, savant même : l'aménagement des irrigations sur les terrasses des collines est souvent fort compliqué. Mais c'est aussi une science routinière, où rien n'est fait pour épargner le temps et la peine de l'homme : les semailles et les repiquages du riz se font toujours à la main; la rizière a quelque chose d'une culture maraîchère, comme les plantations de thé ressemblent à des pépinières de buis.

Vient le temps de la moisson : le riz est coupé à la faucille, lié en petites gerbes que l'on réunit en petites meules, quand on ne se contente pas de les accrocher au tronc des arbres. Pour battre, on se sert d'un grossier fléau; pour vanner, on agite le grain dans un panier en l'aérant avec un éventail de paille : c'est très gracieux, mais très peu pratique.

Point de machines dans la campagne; très peu d'animaux; et cela non seulement lorsque le relief heurté, brisé, volcanique s'y oppose, mais aussi bien dans les plaines qui s'étendent unies comme des lacs

1. J. de Becker, *A political nightmare*, Kelley and Walsh, Yokohama, 1899.
2. Chamberlain, *Things Japanese*, p. 19.

au pied des brusques collines. Tout le transport, depuis les seaux d'excrément humain jusqu'aux gerbes de riz, se fait à épaule d'hommes, à l'aide de balanciers. Les rares chevaux ou ânes portent bât ou cacolet, et ne sont pas attelés : les Japonais hier encore ignoraient presque la voiture, et la brouette qui depuis des siècles est d'usage universel en Chine.

La campagne est grouillante de travailleurs : hommes, femmes, enfants, vieillards, tout le monde y est occupé, du point du jour à la tombée de la nuit. « Nos paysans ne sont pas très forts; mais ils sont très habitués à leur travail, et suppléent au manque de force par leur adresse et par la longueur de leurs journées[1]. » Quelle différence avec nos champs d'Europe, mais surtout avec ceux d'Amérique, vastes solitudes où les attelages de charrues sont perdus dans l'immensité des sillons, et les moissonneuses-lieuses dans le lointain ondoiement des grands épis!

S'il peut cultiver à lui seul tout son carré de rizière, le paysan japonais ne ménage pas sa peine, ni celle de sa famille. S'il a besoin d'ouvriers, ils coûtent peu : 0 fr. 74 en moyenne la journée pour la culture ordinaire; 0 fr. 94 pour la culture du thé. Pourtant les salaires ne cessent d'augmenter : en 1894, ils n'étaient respectivement que de 0 fr. 45 et de 0 fr. 71[2]. L'émigration des campagnes vers les villes, contre-coup de la guerre de Chine et du développement de la grande industrie, a été si forte que les ouvriers agricoles sont devenus relativement rares. Et puis on

1. *L'Agriculture au Japon*, p. 42.

2. L'élévation réelle est un peu moins considérable, parce que de 1894 à 1897 l'argent, qui avait subi sa grande dépréciation en 1892 et 1893, a encore perdu un peu de sa valeur.

veut mieux vivre, manger du riz en place de sorgho, de millet, ou de patates — même, aux grandes fêtes, se régaler de poisson et de porc.

Sans doute le prix des produits agricoles s'est élevé lui aussi, avec le chiffre de la population[1]. Mais si l'on tient compte de la dépréciation de l'argent, qui depuis dix ans a perdu presque la moitié de sa valeur, l'augmentation réelle n'est pas très considérable : l'importation, qui a triplé entre 1887 et 1897, tend constamment à abaisser les prix des céréales. Aussi l'agriculture japonaise est-elle dès à présent contrainte de perfectionner son outillage, de substituer graduellement à l'exploitation manuelle l'exploitation mécanique.

L'obstacle à cette transformation nécessaire, c'est la petite propriété. La terre au Japon est extrêmement divisée. Sous l'ancien régime féodal, en dehors des grands domaines de daïmio, la terre appartenait, en fait, par parcelles à ceux qui la cultivaient. Comment pour son petit lopin de rizière le petit paysan eût-il acheté des bêtes, des machines : l'espace et les ressources lui manquaient également. Si encore sa propriété eût été toujours d'un seul tenant : mais non, il en avait un bout ici, un bout là, suivant les caprices du relief, et des héritages[2]. Et la multitude de sentiers d'accès et de barrières que cet enchevêtrement nécessite fait perdre encore beaucoup de terrain.

Jusqu'en 1873, l'Empereur était à titre éminent propriétaire de toutes les terres du Japon. Les parti-

1. Augmentation nominale de 1887 à 1897 : plus de 100 p. 100.
2. La moyenne des rizières et des champs d'un seul tenant est aujourd'hui encore inférieure à 6 ares.

culiers n'étaient que les usufruitiers perpétuels de leur domaine, qu'ils ne pouvaient aliéner. A cette date, la loi institue la propriété privée et autorise la vente des rizières et des champs. — « Trente ans se sont écoulés depuis la réforme politique qui a donné aux cultivateurs le droit de posséder la terre... et déjà la plupart des petits propriétaires, se trouvant dans la gêne, ont hypothéqué leurs biens, ou même ont été réduits à les vendre pour subvenir à leurs besoins de chaque jour ou favoriser leur inconduite... » Cette « inconduite » que signale le document officiel [1], est un effet de la démoralisation qu'a produite dans les campagnes le désir nouveau d'une vie plus large joint à l'ignorance des vrais moyens d'y parvenir. La concurrence croissante des grands domaines a été ensuite la cause toujours plus puissante des ruines paysannes.

« Ainsi la terre passe aux mains des grands propriétaires, et il se forme inévitablement deux classes bien distinctes : les propriétaires et les fermiers. » Aujourd'hui, les fermiers forment plus des 2/5 de la population agricole. « La plupart des propriétaires désirent devenir fermiers — ajoute naïvement le même document. — Plus la civilisation d'un peuple est avancée, plus la vie devient chère.... Très souvent le propriétaire pauvre hypothèque sa terre pour avoir de l'argent, puis finit par abandonner ses droits de propriété. »

Cette décadence rapide de la petite propriété doit avoir les plus graves conséquences politiques puisque, sous le régime censitaire actuel, elle entraîne une

1. *L'Agriculture au Japon*, p. 32.

diminution correspondante du nombre des électeurs : est-elle au moins la solution de la difficulté économique que nous indiquions tout à l'heure? La constitution spontanée de la grande propriété privée aura-t-elle au moins cet heureux effet de permettre la transformation technique de l'agriculture japonaise? En Chine, où le morcellement infini de la terre était aussi un obstacle à toute amélioration des méthodes de culture, de grands domaines aussi se constituent : la civilisation orientale, qui est encore essentiellement une civilisation agricole, ne pourra-t-elle donc recueillir les bienfaits de la science d'Occident que sous le régime de la grande propriété?

On pourrait le croire : il n'en est rien. Tout d'abord, au Japon du moins, grande propriété n'implique pas grande culture. Le riche qui englobe graduellement dans son domaine les terres de ses voisins, prend généralement ceux-ci comme fermiers : à la multiplicité, à la dissémination des propriétés se substitue celle des fermes. « Le grand propriétaire est gêné pour entreprendre de grands travaux d'ensemble dans des terres louées à un nombre considérable de fermiers, avec lesquels il faudra d'abord s'entendre... »

Le grand propriétaire voudra-t-il seulement entreprendre ces grands travaux? — « Il est bien rare — répond catégoriquement le même document — qu'un grand propriétaire s'ingénie à améliorer ses terres, ses méthodes, ses engrais, etc., puisqu'il ne fait pas valoir lui-même. » Il en est de même en Chine : l'absentéisme négligent des propriétaires s'ajoute au conservatisme aveugle des cultivateurs, et l'agriculture souffre de deux maux au lieu d'un. Joignez à cela que le fermier ne travaille plus avec la même

patience infatigable, avec le même acharnement, des terres qui ne sont plus à lui et dont il devra au moins partager le revenu. L'extension de la grande propriété n'est donc pas faite pour assurer le progrès de l'agriculture japonaise.

Il y faut l'intervention de l'État. Lui seul peut entreprendre méthodiquement la « recomposition des domaines », c'est-à-dire, dans tous les cas où elle est possible, la réunion en un seul tenant des terres possédées par chaque propriétaire. Lui seul a assez d'impartiale autorité pour vaincre les multiples résistances. Cet échange de terres touche aux intérêts de milliers de personnes : quelle difficulté de n'en léser aucune et de faire accepter à chacune sa nouvelle part! Le paysan japonais ne cédera qu'à regret l'insignifiante motte de terre où s'élève le grand arbre vénéré qui abrite ses dieux familiers : que sera-ce si elle renferme la tombe d'un ancêtre! Cette poésie et cette religion poussées à l'extrême ont amené au Japon un véritable gaspillage des meilleures terres : la répartition nouvelle augmentera le domaine de tous et partant de chacun. Plus de sentiers étroits ni de chemins tortueux, plus d'impasses : partout un passage facile et direct. Mais l'État seul a moyens et qualité pour subordonner ainsi les intérêts privés — souvent mal entendus — à l'intérêt général. Aussi bien le nouvel État japonais à réussi là où le gouvernement féodal des Chôgoun avait échoué. La revision des limites des propriétés est devenue obligatoire dans tout district où elle est consentie par deux tiers des propriétaires possédant plus des deux tiers de la propriété totale. D'ici quelques années, la campagne japonaise aura pris un nouvel

aspect et le premier pas aura été fait vers la transformation du mode de culture.

Il restera toujours beaucoup de petits propriétaires, et l'intérêt du pays n'est pas de favoriser l'extension de la grande propriété. Il faut, au contraire, que les petits propriétaires ne soient pas à la merci des grands. Le crédit agricole, organisé jusqu'ici par le capitalisme privé, « n'a guère profité qu'aux capitalistes, et presque jamais aux cultivateurs ». Rien même n'a plus contribué à la décadence de cette petite propriété qu'on prétendait protéger. « Ce ne sont pas les capitaux qui manquent, mais les conditions de prêt sont telles qu'elles occasionnent la ruine des propriétaires qui cultivent eux-mêmes. » — « Il est clair que la population agricole est dans un état de détresse lamentable. Si on veut l'en faire sortir, il faut mettre des capitaux à la portée des petits agriculteurs. » — L'État seul peut le faire.

Non pas que l'initiative privée soit à dédaigner ou à décourager, mais il faut qu'elle s'organise ; et l'État seul peut lui donner les lois de son organisation. Les syndicats agricoles au Japon sont de deux sortes : syndicats de commerce, syndicats de production. Les premiers se rapportent presque exclusivement à la manufacture du thé et à la filature de la soie. Leur rôle est de faciliter les transactions entre le cultivateur et l'industriel et d'assurer la loyauté des marchés. En 1897, les statuts ont été remaniés : dans tout arrondissement l'affiliation au syndicat devient obligatoire dès qu'il comprend les 4/5 des membres de la profession[1].

1. Primitivement, les trois quarts.

Les syndicats de producteurs se sont créés pour placer à la disposition des petits cultivateurs les instruments et les engrais dont le prix dépasse les ressources individuelles, et pour permettre la vente à bon prix des produits. La plupart constituent aussi des sociétés d'épargne et de crédit mutuels. Ainsi l'association des petits propriétaires résoudra sans compromettre l'équilibre social, le problème économique auquel la concentration terrienne n'apportait qu'une fausse apparence de solution.

L'État, d'ailleurs, conserve toujours son rôle indépendant et supérieur. Il soutient les associations privées, en même temps qu'il en coordonne et règle les efforts. Il fonde des écoles, des laboratoires, des champs d'expériences; il ouvre des concours — en attendant d'organiser le crédit : le budget central de l'agriculture dépasse deux millions et demi de francs. L'État intervient encore soit pour légiférer contre les falsificateurs de thé qui compromettent le progrès de l'exportation nationale; soit pour punir les contrefacteurs d'engrais qui abusent de l'ignorance des paysans et dont les fraudes auraient pour effet de perpétuer les vieilles routines. Un moment l'État essaya de se décharger de tant de soins sur les particuliers, premiers intéressés; il fallut avant longtemps en revenir au régime salutaire de l'administration publique.

Un demi-siècle de gouvernement moderne aura transformé toute l'économie rurale du Japon. Il y a trente ans encore, c'était une sorte de féodalisme vaguement impérialiste : l'isolement, l'anarchie, sans l'indépendance. Chaque terre était pour la terre voisine une gêne, et personne pourtant n'était libre de disposer de son lot; de là un esprit d'égoïsme et de

routine, une commune pauvreté. — Aujourd'hui c'est la liberté de chacun réglée par l'intérêt général, assurée par l'autorité publique. C'est l'État créant la propriété individuelle, puis la sauvant des conséquence funestes de cette liberté nouvelle; la reconstituant en ayant l'air de la violer, et la protégeant après l'avoir reconstituée. Politique d'un socialisme sage et hardi dont le résultat est la régénération à peine commencée, mais certaine, d'une des sources les plus sûres de la richesse privée et publique. A cet aménagement nouveau de la Terre par l'Homme, autant qu'à l'éclosion brillante de la grande industrie, se marque l'avènement d'un peuple à un mode de civilisation supérieur.

L'INDUSTRIE

Il y a un tiers de siècle encore le Japon ne connaissait que la petite industrie. Aujourd'hui, bien que la plus grosse part de la production nationale lui revienne encore, celle-ci est en pleine décroissance, sauf dans la production artistique où le travail doit nécessairement rester individuel et manuel.

L'une des principales fabriques de Satzouma, l'atelier Yabou, à Osaka, ne compte que douze ouvriers. Ces ouvriers sont payés à la journée, non à la tâche, afin qu'ils ne se pressent pas; la moindre petite coupe occupe un ouvrier pendant dix jours, et certaines pièces exposées à Paris en 1900 ont demandé un an de travail. Il ne faut pas moins de trois cuissons successives pour obtenir les nuances désirées. Ces merveilles de délicatesse et de minutie, ce travail

à la loupe, cet art raffiné fait de traditions séculaires, de conventions subtiles et d'une analyse scrupuleuse de la nature, ne se prêteront jamais à la grande industrie.

Les célèbres porcelaines Awata s'exportent aujourd'hui dans le monde entier; elles occupent à Kyoto 1000 ouvriers; mais ils sont dispersés en vingt ateliers. La maison d'exposition et de vente, adjointe à l'atelier principal, a tout l'air d'une modeste demeure privée : on y entre par des clos et des jardins. Et comme les commandes pressent, des ateliers supplémentaires ont été improvisés dans les maisons particulières du voisinage.

Le grand atelier lui-même, assez exigu, offre tout le désordre d'une mansarde d'artiste. Des ébauches sur le sol; sur des planches, des pièces commencées qui attendent d'être reprises ; des fours à moitié vides, et grossièrement rebouchés à la glaise. Dans un appentis à côté, quelques ouvriers à peine, occupés à écraser et à tamiser de la terre, et toute une troupe d'enfants qui font des feux de joie avec des branches de pin matsou — le seul bois dont on chauffe les fours. Enfin voici la salle de tournage : deux ou trois tours, un seul en marche. A chaque instant le potier s'interrompt pour donner l'élan à la roue; le plus simple moteur ne lui éviterait-il pas cette peine? Votre guide vous explique que l'ouvrier doit être maître de sa vitesse; mais ne le serait-il pas mieux avec une machine qu'avec le petit gamin qui, une fois l'élan donné, par un mécanisme des plus grossiers, maintient la roue en mouvement? La vérité est que cet enfant ne coûte pour ainsi dire rien; d'ailleurs, même payé au prix d'Europe, le coût du travail méca-

nique dans une production de ce genre est si peu de chose qu'on ne chercherait pas à l'économiser !

Nichidjine est à Kyoto le quartier des tisseurs en soieries de luxe. Il s'en fabrique pour plus de 25 millions de francs par an, et plus de 30 000 ouvriers et ouvrières y sont employés. Mais il y a près de 4 000 ateliers séparés. Peu importe que la plupart de ces petits entrepreneurs travaillent pour le compte de la puissante maison Mitsoui, une des premières raisons sociales du Japon : l'industrie a gardé son caractère primitif.

L'extérieur de ces ateliers est sans apparence ; la porte d'entrée, très étroite, est si basse qu'on s'y cogne. Une antichambre, ornée de poèmes sur papier d'or, où sur les tatami blonds on offre le thé au visiteur ; une salle de travail unique, avec une vingtaine d'ouvriers, hommes et femmes : c'est tout. Les métiers sont formés de branches de bambou ajustées ou articulées au moyen de cordes ; des ficelles verticales, tendues par des baguettes, servent à faire jouer les différents fils du tissu. Le jacquard est ici presque inconnu [1]. Ces métiers sont presque exactement ceux du XVIe siècle, époque où l'industrie des soieries de luxe s'établit à Nichidjine. A chaque métier deux hommes : l'un en bas, assis, fait aller la navette à la main ; l'autre juché sur le rustique échafaud soulève régulièrement les poignées de ficelles suivant le caprice du dessin. Point d'autre force motrice que celle de l'homme ; sauf pour les dévidoirs que fait tourner un poids, un poids dans un panier, qui des-

1. A Foukouoka (Kiouchiou), pour la fabrication des *foukousa*, étoffes à envelopper les cadeaux, on emploie le jacquard ; mais la navette est toujours mue à la main.

cend d'une poutre du toit, lentement, comme un poids d'horloge. Le temps ici s'écoule calme : les salaires sont à la journée. Suivant la difficulté de la tâche et l'habileté des ouvriers, ils varient de 2 francs à 2 fr. 50, ce qui pour le Japon est beaucoup.

Jusque dans la campagne les ateliers s'égrènent. Je me rappelle l'un d'eux qui ne comptait que 8 ouvriers et ouvrières. Là le travail était encore plus délicat : c'étaient des *nichiki*, des étoffes d'apparat pour les prêtres des grands temples et pour la Cour. La navette était maniée comme une aiguille : fil par fil chaque motif était reproduit sur le modèle même dont la trame transparente laissait suivre le détail, et le serrage des fils se faisait à l'ongle ou bien avec une règle de bois.

En dehors des métiers d'art qui ne comportent qu'un minimum de machinisme, et jusque dans les industries où le machinisme peut au contraire acquérir son maximum de développement, survivent les vieilles méthodes. En plein Tokyo, à deux pas du parc d'Ouéno et de l'Université Impériale, on peut voir de la rue un petit tissage où c'est une manivelle mue à la main qui, à chaque métier, fait courir la navette et jouer les cadres. — Il est encore plus facile de trouver des exemples d'industrie incomplète : ainsi la lustrine dont les Orientaux font si grand usage vient presque toute de l'étranger, et l'on se contente au Japon de la teindre suivant les goûts de la clientèle. De même les verriers japonais ne sont pas encore arrivés à fabriquer des vitres ; tous les objets de verre qui ont une surface plane sont importés.

Il est telle industrie où l'on peut suivre de décade en décade le progrès vers l'âge moderne et voir se

succéder en l'espace de cinquante années des phases qui ailleurs ont été séparées par l'intervalle des siècles. Avant 1860, le transport des personnes, comme celui des choses, se faisait à dos d'homme : c'était le temps de la chaise à porteur. Vers cette date, on invente la *kourouma*, la voiture à homme; puis c'est la voiture à chevaux : coupé, victoria, omnibus; enfin le tramway à vapeur ou à électricité — sans parler des chemins de fer.

Souvent il y a lutte entre le demi-progrès et le progrès complet : les 60 000 kouroumaya de Tokyo ont fait une opposition désespérée à l'établissement des tramways. Si, à partir de dix heures du soir, ceux-ci cessent de marcher, ce n'est pas que les voyageurs manqueraient ni que les employés refuseraient le service, c'est que les kouroumaya veulent rester, au moins le soir, les maîtres de la rue. Les recettes quotidiennes des 30 000 « pousse-pousse » en activité chaque jour — estimées à 25 000 francs — dépassent de beaucoup celles des deux lignes de tramways; les « hommes-chevaux » ne veulent pas entendre parler de l'extension du réseau avant quinze ans : sans doute, d'ici quinze ans, les kouroumaya actuellement en exercice auront fait fortune ou seront morts à la peine.

Ailleurs le demi-progrès se survit à lui-même dans quelque détail d'une entreprise qui a atteint un degré de développement supérieur. En montant de Nikko au lac de Tchouzendji on longe quelque temps une petite voie Decauville : passent de moment en moment des wagonnets traînés par des buffles aux pas lents. Les conducteurs dorment : l'un est couché sur le dos, le visage à découvert sous le soleil cuisant; l'autre, sur

le ventre, laisse pendre en dehors ses jambes à la pointe desquelles oscillent les guêta. A la montée les wagonnets sont chargés de coke et de chaux, dans de grossiers sacs de paille tressée; à la descente ce sont des pains d'un métal jaune rouge. Qui se douterait que ce sont les expéditions de la première mine de cuivre du Japon[1]!

Le Japon n'en est pas moins entré dans l'âge de la grande industrie. En 1898 on y comptait déjà 2 910 usines employant comme force motrice l'eau ou la vapeur, avec une puissance totale de 63 500 chevaux. Au fond de la baie de Tokyo, miroir limpide, de hautes cheminées crachent des fumées noires. Dans les faubourgs et dans la banlieue de la capitale se sont développées les industries les plus variées : filatures, tissages de coton, papeteries, fabriques de draps militaires, de ciment, de chapeaux; raffineries de pétrole, etc. — usines qui occupent toutes de 30 à 200 ouvriers, quelques-unes plus d'un millier.

Mais le centre de la grande industrie, c'est Osaka. 1 933 cheminées d'usines, 460 chaudières, 408 machines, près de 13 000 chevaux-vapeur; tels sont les chiffres de 1899, aujourd'hui dépassés. Le lac Biwa est un immense réservoir de force motrice à peine utilisée encore. Les seules retenues d'eau du canal de Kyoto fournissent 2 000 chevaux, qui suffisent largement à la traction des bateaux sur le chemin de fer incliné, à celle des tramways, à l'éclairage de la ville entière, sans compter nombre de filatures et de tissages. Mais, bien que plus voisine du lac, Kyoto restera surtout la reine des petites industries, des indus-

1. La mine d'Achiô.

tries d'art. Osaka, où l'on pourra sans peine transporter la force, devra à sa proximité de la mer d'être la métropole des industries mécaniques [1].

Le développement de la grande industrie est pour le Japon une nécessité. Quelques progrès que puisse accomplir encore l'agriculture japonaise, et quelque supplément de ressources qu'on puisse attendre de la colonisation du Hokkaïdo ou de celle de Formose, l'extension continue de l'industrie est indispensable pour assurer du travail et des moyens d'existence à une population déjà très dense qui s'accroît très rapidement [2]. Depuis plusieurs années le Japon est forcé d'importer non seulement pour son outillage, mais pour son alimentation; la balance du commerce lui est, pour le moment, défavorable; la dette s'accroît : comme le pays ne produit presque pas d'or, il lui faut bien payer ses différences en produits manufacturés. Ajoutez que les impôts se sont énormément accrus et que, sans un développement rapide de la prospérité publique, le peuple japonais n'en supporterait pas longtemps la charge. Le Nouveau Japon sera un pays de grande industrie et de grand commerce, ou il ne sera pas. Dès aujourd'hui l'industrie entre pour un cinquième dans le revenu national.

L'industrie textile devait naturellement grandir la première. De tout temps le Japon a été grand producteur de soie : aujourd'hui il file toute la soie qu'il produit. Non content d'en exporter pour 250 millions de francs annuellement, il commence à tisser ses

1. C'est à Osaka que s'est ouverte, en 1903, l'Exposition industrielle nationale.

2. En 1874, 33 millions; en 1900, sans compter Formose, 45 millions.

propres filés. De 41 millions de yèn en 1895, la production des tissus de soie a passé en 1900 à 74 millions.

L'industrie cotonnière a pris une extension plus considérable encore[1] et d'autant plus remarquable que la culture du coton au Japon est en pleine décroissance. Le coton indigène était jaune et de fibre très courte; dans les deux grandes filatures que j'ai visitées, la *Kanégafoudji* à Tokyo et la *Boseki* à Osaka, on n'en employait presque plus. Presque tout venait en proportion égale des États-Unis et de l'Inde : le coton américain, qu'il arrive par San-Francisco ou par le cap Horn, est un peu plus cher, mais il est de qualité supérieure, et le percement du canal interocéanique fera décidément pencher la balance en sa faveur. Je n'ai pas vu qu'on employât beaucoup de coton chinois ou indo-chinois.

La Kanégafoudji est la plus grande filature de Tokyo : elle compte 45 000 broches et occupe 3 000 ouvriers[2]. Elle s'élève sur le bord même de la Soumida, par laquelle les chalands lui apportent la matière première et le charbon. Ce sont de grands bâtiments en briques que dominent la haute tour de ventilation couverte d'une mousse de flocons blancs et la mince cheminée de tôle toute noire. Il n'y a qu'un étage, encore soutenu par des contreforts, par crainte des tremblements de terre : la superficie de l'usine en est triplée ou quadruplée, et, lorsque l'on pénètre dans l'intérieur, ces immenses salles où l'œil se perd, où les ouvriers aussi sont perdus, font paraître l'usine

1. La production des filés de coton a passé de 18 millions de yèn en 1895 à 31 en 1900; et celle des cotonnades de 35 en 1895 à 60 en 1900.

2. Dont 2 700 femmes.

plus grande encore. Beaucoup d'espace, de lumière; partout des appareils d'aération, et des cloisons étanches en fer contre l'incendie : récemment construite, la filature est installée sur le modèle des plus belles d'Occident. Toutes les machines, et les deux moteurs — l'un de 500, l'autre de 1 000 chevaux — viennent d'Angleterre. Mais ces derniers, sans être sales comme ceux des filatures chinoises, ne sont pas entretenus avec ce luxe de propreté qui est la coquetterie des mécaniciens d'Occident.

La Boseki à Osaka est un véritable monument; un énorme bloc de briques à quatre étages, avec de grandes fenêtres en plein cintre qui vont d'un étage à l'autre; on a l'impression d'un château féodal dominant, écrasant de sa masse les humbles maisonnettes de bois à son pied. L'outillage, là aussi, est très perfectionné : mais on s'étonne de voir dans la cour d'entrée, le long d'une petite voie Decauville vide de wagonnets, transporter du charbon à la manne. Bien mesquine, bien négligée, la salle d'attente : une vieille table couverte d'un tapis déchiré, un pauvre brasero dessus, et quelques chaises bancales autour. Là, vraiment, on ne se croirait plus dans une filature qui occupe 4 000 ouvriers.

Cette impression est encore plus forte lorsqu'on visite une filature déjà ancienne. Les machines sont pressées dans des salles étroites, où l'on étouffe : l'air est rempli de poussières, de flocons qui prennent à la gorge. Se déposant en une impalpable ouate blanche sur les bâtis noirs des machines, ils font comme la neige sur les ramures sombres des pins matsou; ce pittoresque involontaire n'est qu'un signe de mauvaise organisation.

Malgré ces fautes inévitables de l'apprentissage, l'industrie cotonnière est, dans l'ensemble, prospère. Le gouvernement la favorise de toutes les manières : le coton brut est exempté de tous droits à l'entrée, les filés de tous droits à la sortie, et la grande Compagnie subventionnée *Nippon Yousèn Kaïcha* accorde à l'un et aux autres des tarifs réduits. Sans doute, il y a eu des échecs, des ruines individuelles. Mais la perte des uns a été le profit des autres : telle filature aujourd'hui florissante a dû d'abord son succès à ce qu'elle avait racheté à moitié prix le matériel d'une filature en détresse. Une sélection brutale, mais nécessaire, s'est opérée qui a permis à l'industrie de se fortifier en se concentrant. De puissantes Sociétés se sont formées, comme la Kanégafoudji, qui possède de grandes usines non seulement à Tokyo, mais à Osaka, à Kobé et ailleurs encore. En 1899, beaucoup de Sociétés distribuaient des dividendes — même excessifs — de 10 et 20 p. 100. Dès cette époque, les Mitsoui, une des plus grandes familles capitalistes du Japon, s'apprêtaient à monopoliser l'industrie cotonnière de tout l'Empire.

L'industrie de la laine en est encore à ses débuts. Mais à en juger par l'usine d'Osaka, qui est la plus grande du Japon, elle commence bien. Dès l'entrée, on est frappé d'un grand air de propreté. Toute reluisante, avec une vitrine d'échantillons d'un côté, une lettre en caractères chinois soigneusement encadrée de l'autre, — le plafond orné de petits caissons dans le style national, — la salle de réception est fort agréable. Les ateliers sont grands, même à moitié vides encore, bien aérés, bien éclairés. Point de flocons qui volent ou qui traînent : on les recueille,

car ils ont une valeur. Le Japon, qui exporte déjà tant de cotonnades, n'exporte pas encore de lainages; mais dans le pays l'usage des vêtements de laine, jusqu'ici très restreint, se développe tous les jours : les Japonais, même ceux du sud, commencent à sentir qu'ils ont tout de même un hiver.

L'industrie métallurgique est généralement la cadette de l'industrie textile; car elle doit attendre pour naître qu'une autre industrie soit née : l'industrie minière. Au Japon les importations de fers, d'aciers, n'ont cessé d'augmenter dans ces dernières années : d'immenses magasins à Tokio, à Osaka ne sont que des dépôts des grands établissements métallurgiques d'Angleterre et d'Amérique. En 1899, les Japonais n'avaient pas encore construit de machine de plus de 200 chevaux; et les numéros d'ordre qu'on lit sur les machines de fabrication nationale n'ont pas comme ceux des machines étrangères quatre ou cinq chiffres, mais deux tout au plus. Les aciéries impériales de Kiouchiou, les premières au Japon, qui lorsqu'elles seront en pleine activité pourront produire 100 000 tonnes d'acier par an, viennent à peine d'être ouvertes.

Le Japon est pauvre en fer : la production, limitée à quelques districts du nord de Nippon et du Hokkaïdo, en 1900, ne dépassait pas 25 000 tonnes; elle ne tend pas à augmenter. A moins de découvertes inattendues, le pays restera, pour cet élément premier de toute métallurgie, tributaire de l'étranger, notamment de la Chine. Mais la production de la houille est en pleine croissance : de 3 millions de tonnes en 1893, elle s'est élevée en 1900 à 7 400 000. Deux bassins rivalisent de richesse : celui de Kiouchiou et celui du Hokkaïdo.

La mine la plus importante est celle de Miiké, dans le voisinage de Nagasaki; 5 000 ouvriers, plus de 2 000 tonnes par jour : aucune mine en Extrême-Orient n'a encore pris une telle extension. L'atmosphère autour des puits a gardé sa limpidité de cristal, la brise de mer emporte poussières et fumées; ce n'est pas l'affreuse « black country » d'Angleterre ou de Belgique; ce n'est pas la plaine noire, ce sont des collines verdoyantes. Mais approchons davantage : cette colline qui porte couronne de verdure a été percée de part en part par le travail de taupe des prospecteurs : ce n'était que granit, elle a été sauvée. Telle autre prête son brusque ressaut à une cheminée dont la haute tubulure de briques est d'autant diminuée. Et cette mer qui rafraîchit et purifie l'atmosphère, enveloppant tout le pays, le pénétrant de ses multiples golfes et criques, amène les bateaux au bord même de la mine; le long des grands bassins à flot, profonds de dix pieds, des wagonnets à déchargement automatique versent incessamment la pierre noire.

La mine s'étend sur 16 000 acres : le principal filon, massif, a huit pieds d'épaisseur régulière, et atteint jusqu'à vingt. Les galeries sont hautes et larges; presque pas de boisements : le charbon dur supporte le plafond de grès dur. Malgré sa teinte jaunâtre, ce charbon est d'une grande puissance calorifique; très riche en gaz, il donne un coke excellent : le Japon ne fait plus venir son coke du Durham! La seule difficulté de l'exploitation est d'épuiser l'eau : pour une tonne de charbon, il faut retirer vingt tonnes d'eau; l'épuisement constitue un tiers des dépenses totales et consume un dixième du charbon extrait.

Pour surmonter un tel obstacle, il fallait toutes les ressources du grand machinisme : la puissante maison Mitsoui se les est procurées. En 1899 on s'apprêtait à bâtir de toutes pièces — à l'exception des cylindres qu'on attendait d'Angleterre — une énorme pompe qui devait être, à ce qu'on m'a dit, une des plus grandes du monde. Toute la mine est éclairée à l'électricité par une dynamo construite à Tokyo. Partout dans les galeries les wagonnets sont mus par des câbles ; et l'on parlait d'essayer « pour quand les salaires monteraient » des perforatrices, des piocheuses et des trieuses mécaniques. Un nouveau puits était en construction, un puits de 900 pieds, à double cage, l'une pour la montée, l'autre pour la descente ; la superstructure déjà montée, toute en fer, présentait les derniers perfectionnements de l'Amérique. Je me souvins alors d'un modèle de mine que j'avais remarqué au Musée impérial de Tokyo : la pompe était mue à bras, et le charbon monté de main en main à la pannerée !

Le Japon est un archipel : la première de ses grandes industries métallurgiques devait être la construction navale. En 1897 déjà, sur 80 vapeurs nouvellement inscrits, 57, représentant 1/7 du tonnage, avaient été construits au Japon ; en 1901 pour la première fois on a vu le tonnage des navires construits au Japon dépasser le tonnage des navires achetés à l'étranger. Il y a quatre ans à peine que le pays est en mesure de construire de grands navires : en 1899 pour la première fois les chantiers militaires de Yokosuka lancèrent un croiseur à grande vitesse. A Osaka, en 1899, on n'avait pas encore construit de navire d'un tonnage supérieur à 1 500 tonnes.

Mais les grands chantiers sont ceux des *Mitsoubichi* à Nagasaki. Comme les autres, ceux-ci reçoivent toutes leurs plaques d'acier[1], leur fer brut, leurs machines-outils de l'étranger; et leur organisation est loin d'être parfaite. Le système de déchargement des lourdes pièces est encore rudimentaire : tout à bras d'hommes, avec des cordes et des rouleaux. Dans les ateliers de montage le pont roulant est aussi mû à bras. Cependant tous les grands cylindres, toutes les grandes chaudières, toutes les pièces de fonte, même les plus grosses, toutes les pièces de cuivre aussi, sont façonnées sur les chantiers mêmes. Et ce sont des navires de 6 000 tonnes, de 250 pieds de long, qu'on y construit. En janvier 1900, les alentours présentaient un curieux spectacle : à quelques centaines de mètres vers la mer, les hautes collines de granit qui enserrent de toutes parts cette rade merveilleuse avaient été coupées; tout un pan de montagne avait été détaché du rivage, formait, au fond du golfe dentelé comme un fiord, une île nouvelle, de forme étrange : c'étaient les travaux d'établissement d'un nouveau *slip*. En avant se pressait comme une épaisse forêt de mâts; de loin on eût dit une grande flotte de jonques rassemblées, telle qu'on en peut voir aux confluents des rivières de Chine : c'étaient les échafaudages des gigantesques coques d'acier!

Isolé par la mer, mais morcelé par un relief volcanique qui semblait l'avoir prédestiné aux divisions féodales, les chemins de fer étaient aussi nécessaires au Japon pour se constituer en État moderne centralisé qu'une grande flotte pour rentrer dans le

1. 10 000 tonnes venues d'Angleterre en 1899.

commerce du monde. Pour une superficie de 382000 kilomètres carrés, l'Empire japonais comptait, au 31 mars 1902, 8500 kilomètres de voies ferrées en exploitation : la première ligne, celle de Tokyo à Yokohama, date de 1872! En 1901-1902, le nombre total des voyageurs a été de 112 millions[1]; les marchandises transportées se sont élevées à 14 millions de tonnes; et les bénéfices ont atteint 24 millions de yèn. Ce succès n'est pas sans surprendre les Japonais eux-mêmes; ils commencent à regretter aujourd'hui d'avoir préféré la voie étroite à la voie normale.

A vrai dire le matériel de ces chemins de fer est loin d'être tout entier de fabrique japonaise. En 1900 encore tous les rails venaient d'Amérique; la plupart des locomotives, d'Amérique et d'Angleterre. Même pour celles qui sont construites dans le pays, les roues et quelques autres pièces importantes, comme les tubulures de cuivre, sont commandées à l'étranger, sans parler des matériaux bruts. Il n'y a guère que les wagons que les Japonais soient arrivés à construire presque entièrement avec leurs seules ressources.

Les ateliers du réseau de l'État, à Kobé, semblent assez mal tenus; un certain air de négligence règne un peu partout, et surtout une grande malpropreté dans les bureaux; j'y ai trouvé le parquet couvert d'eau renversée, de poussière, de cendres, de crachats. Les ateliers Hiraoka à Osaka, tout neufs, ont une autre apparence; ils appartiennent à une société privée, dont l'établissement le plus ancien est à Tokyo. C'est celui-là que dirige M. Hiraoka, qui est bien une des plus intéressantes figures d'industriel japonais que j'aie rencontrées.

1. En 1895-1896, 48 millions.

Rares sont les Japonais qui savent se tenir et recevoir ainsi. Ce n'est pas la brusquerie que certains gros industriels ont prise aux « managers » américains; ce n'est pas cet excès de salutations obséquieuses qui sent encore son Oriental : c'est une politesse gracieuse et digne. Point de gros veston ni de hideuse casquette : deux jolis kimono se recouvrant, soie noire sur soie gris-perle. Un cabinet meublé avec goût : style européen, mais d'une élégance sobre, où l'on retrouve quelque chose des grâces nationales. La pièce voisine est un petit musée où, pieusement conservés dans des vitrines, étincellent des casques de Samouraï et des masques Nô vieux de trois cents ans.

M. Hiraoka est parti pour les États-Unis, très jeune, de sa propre initiative et à ses frais; il y a étudié dix ans, d'abord au *Technological Institute* de Boston, puis dans diverses grandes usines. Lorsqu'il revient dans son pays, en 1879, il y trouve l'industrie métallurgique toute entre les mains des Anglais; habitué aux mœurs indépendantes de l'Amérique, il se heurte au « *hard system* » des Anglais; il a plus d'une querelle avec eux. Il s'établit tout seul, sans associés, avec un tout petit capital qu'il emprunte; et encore aujourd'hui, si la grande usine toute neuve d'Osaka appartient à une Compagnie dont il n'est que le président, celle de Tokyo est sa propriété comme son œuvre personnelle.

Elle est admirable de propreté : partout de la peinture fraîche, brillante comme un vernis; sur le sol, ancien fond de rizière, pas une flaque de boue : un tapis de mâchefer égal comme un tatami. On est en train de remplacer les anciens bâtiments de bois par des bâtiments en fer; M. Hiraoka souffre du désordre inévitable de la transformation : « Je suis un peu

pointilleux là-dessus », dit-il en souriant. Dans ce décor d'industrie occidentale, quelques touches d'art japonais : au pied de la belle grille de fer forgé qui entoure l'usine court une petite levée de gazon ras où se tordent des matsou nains; au milieu de la grande cour un petit jardin dessine ses courbes compliquées et sur des îles minuscules faites d'une seule pierre se dressent de grands lampadaires anciens. A côté, c'est une salle de billard pour les dessinateurs, presque tous diplômés de l'Université. De quel ton M. Hiraoka me parle de ses ouvriers; ce n'est plus la familiarité despotique des vieux patrons, ce n'est pas la dure indifférence du capitaliste : c'est une ardente sympathie sociale, presque une fraternité ouvrière; car M. Hiraoka a été l'ouvrier de la première heure et ses collaborateurs aujourd'hui sont ses élèves!

L'usine est assez petite et en est encore au premier âge du développement économique : 700 à 800 ouvriers au plus, quand elle est en pleine activité[1]; et elle se suffit pour ainsi dire à elle-même. Les fermes des nouveaux bâtiments, la plupart des machines-outils sont construites sur place; M. Hiraoka est son propre dessinateur, son propre ingénieur en chef, et il n'y a pas un seul Européen à l'usine. Celle-ci n'est pas encore non plus strictement spécialisée; on y fabrique aussi bien des voitures ordinaires que des wagons ou des locomotives. Là ont été construites les premières locomotives confiées à l'industrie privée; là se construisait en 1900 le premier *Pullmann Car* de l'Extrême-Orient, destiné à la Cour mikadonale!

La liste des industries modernes établies au Japon est

1. L'arsenal d'Osaka occupe 4 000 ouvriers.

déjà longue ; il serait fastidieux de la parcourir. Nous ne visiterons pas les douze fabriques d'horloges qui produisent 2 500 douzaines d'articles par mois. Nous n'épuiserons pas la multiplicité des industries diverses : mais dans quelques grands établissements nous pouvons, au passage, faire quelques observations.

Voici par exemple l'*Osaka Seisuï Kaïcha*, la plus grande fabrique d'allumettes d'Osaka. Elle occupe 600 ouvriers ; hier, elle en occupait 1 200 ; et pourtant c'est un manque de tenue, une pauvreté d'aménagements qui pour nous se concilient difficilement avec la grande production.

La papeterie d'Odji, près de Tokyo, cause la même surprise. L'extérieur a grande apparence ; même à l'intérieur toutes les machines viennent du Massachusetts ou de l'Ohio. Mais on s'aperçoit vite qu'on n'est pas en Amérique ni en Europe ; ce n'est pas seulement à la couleur bleu foncé qui domine dans les chiffons, aux morceaux de tatami ou de filets de pêche qu'on y découvre ; c'est au désordre, à la saleté, à la demi-obscurité qui règnent partout ; aux carreaux cassés, aux trous dans les murs mal fermés par des planches ; aux courroies de transmission qui sont effilochées ; à ce grouillement d'enfants sordides et effrontés ; à cette manutention du charbon dans les cours à la pannerée. Dès l'entrée d'ailleurs le petit « salon de réception » avec l'inévitable tapis vert en loques et tout taché, avec ses murs moisis et pisseux, en disait assez.

Mais gardons-nous d'une généralisation injuste. La grande imprimerie *Soueïcha* de Tokyo semble fort bien organisée. Entourée de longs murs bas et blancs, elle a l'apparence d'une vieille résidence seigneuriale, et la modeste salle où l'on offre le thé aux visiteurs ne donne

pas l'idée d'un établissement qui emploie plus de 600 ouvriers; mais cela n'a pas empêché de satisfaire, mieux que dans telle autre usine d'extérieur plus prétentieux, aux exigences modernes. Il est pourtant certains éléments constitutifs de la civilisation japonaise qui s'opposent parfois à l'adoption du machinisme occidental : ainsi la multiplicité infinie des caractères chinois interdit l'emploi de la machine à composer.

Qui aurait pensé, il y a seulement vingt ans, que la fabrication de la bière deviendrait une grande industrie japonaise! Aujourd'hui la seule brasserie Asachi, à Souita, près d'Osaka, produit 36 000 hectolitres par an, et elle refuse des commandes. La bière est déjà une boisson populaire; quel changement dans le goût national, et comme il faut que cette délicate industrie ait été transplantée avec art pour profiter si vite. Les brasseries japonaises, dont beaucoup sont encore sous la surveillance d'Européens, sont en effet supérieurement dirigées; l'innovation décisive a été de substituer partiellement à l'orge, qu'il fallait importer à grands frais, le riz dont le Japon surabonde. La bière est même devenue article d'exportation.

L'impression la plus forte d'industrialisme occidental dont je me souvienne — en mettant à part les grands établissements textiles et métallurgiques — c'est, je crois, la fabrique de cigarettes *Mouraï*, à Kyoto, qui me l'a donnée. Je revois encore les grands blocs de brique en construction pour l'agrandissement de la manufacture; j'aurais pu me croire à Chicago, à Omaha, ou à Atlanta, sans la gigantesque et grêle cage de bambou garnie de nattes sous laquelle les

ouvriers travaillaient à l'abri des pluies tropicales. Les bureaux étaient provisoirement installés dans un hangar; mais c'était un bourdonnement d'activité, tout un remuement de papiers, tout un grincement de plumes; l'heure du courrier sans doute. Je m'amusais justement à parcourir un grand tableau imprimé portant les dates de départ des grands paquebots pour l'Amérique, la Chine, l'Inde et l'Europe — lorsque derrière un vestiaire j'avisai un recoin sombre. Une petite lampe y brûlait; à sa lueur mystérieuse, je distinguai sur une table deux renards en vis-à-vis narquois, tenant l'un et l'autre dans la gueule une gerbe de riz. Deux statues du dieu Inari, du dieu Renard, en pareil lieu! Inari fut jadis la terreur, partant la divinité, des paysans qui lui sacrifiaient un peu de leur moisson pour sauver le reste. Agriculture, richesse, c'était tout un, jadis : voilà pourquoi les riches industriels de Kyoto et d'Osaka lui dressent encore de petits autels derrière le vestiaire de leurs bureaux, et pourquoi même les fabricants de cigarettes lui mettent dans la gueule une gerbe de riz!

Sous la protection du bon vieil Inari, les machines d'Amérique vont leur train d'enfer. Ce sont les dernières créations, les modèles les plus perfectionnés; au lieu de tomber pêle-mêle dans un panier, les cigarettes se placent d'elles-mêmes régulièrement dans des cases de cuivre, et chacune automatiquement reçoit la pression terminale qui doit lui assurer la consistance voulue. Malgré ce développement du machinisme, l'usine emploie 3 000 ouvriers. Toute la matière première vient de l'étranger : les feuilles de tabac de Virginie, et le papier de riz de France; les produits s'exportent en Corée et dans toute la Chine.

Enfin c'est peut-être l'industrie japonaise dont la concentration est le plus avancée; en 1899, il n'y avait plus au Japon que huit fabriques de cigarettes, et l'on annonçait dès lors la formation d'un trust au capital de 25 millions de francs, rattaché à l'*American Tobacco Company*. Un fait positif, c'est que, en décembre 1899, la *Yokohama Specie Bank* recevait de la grande Compagnie américaine l'ordre télégraphique de payer à MM. Mouraï, frères, de Kyoto, la somme de deux millions et demi de yèn — près de 7 millions de francs! — Trust du Tabac, Trust du Coton — l'ère de la grande production capitaliste est ouverte dans l'Empire du Soleil Levant!

LE COMMERCE

« En 1624, les étrangers avaient été expulsés; les langues étrangères, le commerce étranger et même les voyages à l'étranger interdits. Le commerce intérieur, qui commençait à grandir après des siècles de guerres civiles, fut frappé lui aussi. Non seulenent le gouvernement central lui imposa un dur régime, mais chaque daïmio entoura d'une barrière son daïmiat. Lois somptuaires, règlements, restrictions innombrables, monopoles, guildes étroites, hostilité à toute invention nouvelle, prédominance du militarisme aristocratique et de l'esprit artistique et littéraire, tout s'opposait au développement du grand commerce.[1] »

Des anciennes mœurs commerciales, mœurs vieil-

1. Voir Chamberlain, *Things Japanese*, p. 408.

lottes et enfantines, mesquines sans doute, mais quelquefois aussi amusantes et charmantes, il reste encore aujourd'hui quelque chose. Les vieilles auberges japonaises ont gardé leur air familial. A peine le voyageur a-t-il franchi le seuil qu'il est salué comme un hôte; les servantes tout de suite sont intimes avec lui : elles entrent dans sa chambre sans jamais frapper et elles lui posent en riant les plus indiscrètes questions. Je me souviens d'un hôtel à Hakata, où je ne passai qu'une demi-journée et une nuit. Le matin à six heures et demie, en descendant pour partir, je trouve la salle du rez-de-chaussée toute pleine de corps enroulés dans des couvertures sur des nattes : je ne pus m'empêcher de penser à ces « offices » des grands hôtels américains, ouverts et illuminés toute la nuit, publics et perpétuels promenoirs! Au bruit que je fis, un corps remua, c'était le jeune fils du patron. Il ne put trouver de monnaie à me rendre pour régler mon compte : il vint jusqu'à la gare avec moi pour en faire. Chemin faisant il me causa affectueusement comme un ami et me donna en souvenir de lui une photographie de la rivière et de la ville qu'il avait prise lui-même de sa chambre.

Êtes-vous dans un hôtel plus fréquenté des étrangers, un colporteur est vite dans votre chambre, qui lentement déballe et étale sa marchandise, en causant d'autant plus que vous comprenez moins. Que vous lui achetiez — si peu que ce soit — ou non, avec la même politesse, avec la même lenteur, il replie sa boutique; avec les mêmes sourires qu'il est entré, il se retire! La patience de nos commis de nouveautés n'est rien auprès de celle de ces gens-là.

Regardez de la rue sur le seuil du magasin grand

ouvert ce marchand qui reçoit un client, c'est une cérémonie de cour! Le marchand le premier s'est courbé jusqu'à terre; longuement prosterné, d'un œil en coulisse, il regarde si le client, qui, lui aussi, a penché le front sur la natte, se relève. Il se redresse alors; mais l'autre de nouveau s'incline; notre marchand repique : ainsi de longs instants. A distance, quand on ne saisit pas les mots échangés, ces génuflexions répétées et automatiques sont à mourir de rire! Il y a chez nous des jouets comme cela où deux bonshommes de bois sont liés par une ficelle de manière que l'un se baisse quand l'autre se dresse. C'est de ce train-là que va le commerce!

Les rues japonaises ne sont, de chaque côté, qu'une longue, interminable rangée de ces minuscules boutiques, et comme il n'y a pour ainsi dire pas d'étages, la ville semble n'être, en dehors des grandes résidences aux longs murs aveugles, qu'une agglomération d'échoppes, — devant lesquelles défile de seuil en seuil, depuis le matin jusque tard dans la soirée, le cortège sans fin des flâneurs qui quelquefois s'arrêtent... pour bavarder. Pourtant l'ancien Japon lui-même possédait quelques grosses maisons de commerce; mais si l'on en juge par celles qui subsistent à Osaka, elles sont aussi éloignées de nos mœurs que les boutiquettes où acheteurs et vendeurs semblent n'avoir d'autre affaire qu'une furieuse démangeaison de se saluer!

La maison *Daï-tsiou* (Grande Fidélité), à Osaka, compte deux siècles d'existence, et n'est elle-même qu'une succursale de la maison mère, qui est à Kyoto. On n'y entre qu'à la condition d'être le fils d'un employé, et l'âge d'admission est onze ans, au sortir de l'école primaire ordinaire. L'enfant, dès ce moment

enlevé à l'éducation commune, n'aura plus d'autre école que le Daï-tsiou. Chaque soir des professeurs y viendront lui donner des leçons, de morale surtout et de chinois; on ne lui enseignera pas de langue étrangère. Quant à l'éducation commerciale, il la recevra toute la journée dans la pratique des affaires. Le novice du Daï-tsiou est interne. Jusqu'à vingt ans, il ne pourra sortir qu'accompagné pour des promenades dont il devra rentrer avant six heures du soir; pas de dimanches, quatre jours de congé par an. Jusqu'à vingt ans, défrayé de tout, il n'aura pas un sou à sa disposition.

Le voici majeur. Il peut sortir seul, avec la permission de huit heures, jamais celle de la nuit; défense d'aller jamais au théâtre ou dans une maison de thé. Vers vingt-huit ans on pense à le marier, il a droit à quelques sorties supplémentaires pour voir sa fiancée; d'ailleurs les patrons l'ont choisie pour lui, parmi les filles des employés. On le met en ménage [1], mais il n'est pas encore libre : on tolère qu'il ne couche plus au dortoir commun, c'est-à-dire dans le magasin même; mais il faut encore qu'il mange à la table commune, qui compte jusqu'à 300 convives, au moins à déjeuner. Son vrai foyer est le Daï-tsiou; ses vrais ancêtres sont les fondateurs de la maison, aux anniversaires desquels il assiste régulièrement, célébrés en grande pompe par les prêtres bouddhistes.

Les employés non mariés restent jusqu'à leur mort pensionnaires, ils ne reçoivent point de salaire. Les autres reçoivent tout juste le nécessaire pour l'entretien de leur famille. L'excédent de ce qu'ils ont gagné

1. Rarement on l'installe à son compte.

est porté à leur compte sur les livres de la maison, et leur part de bénéfices doit aussi être immédiatement placée dans la maison, sous peine de renvoi [1]. L'avancement est réglé par l'ancienneté; et les inférieurs doivent aux supérieurs une entière obéissance.

La maison est dirigée par dix patrons, ce sont les dix anciens employés qui ont la plus grosse somme placée dans la maison. Mais les chefs véritables sont les trois grands patrons qui, lorsqu'ils sont d'accord, font la majorité dans le conseil de direction. D'ailleurs une règle austère, établie par le réorganisateur de la maison, il y a cinquante ans, s'impose à eux aussi rigoureusement qu'au dernier des employés. Patrons comme employés doivent prendre à la table commune la simple nourriture; nul des grands patrons eux-mêmes ne doit sortir sans être accompagné d'un de ses collègues; nul ne peut non plus disposer des sommes placées à son nom dans la maison à moins d'en sortir à jamais. J'ai vu l'un d'eux; il avait un grand air de commandement, mais malgré sa grande richesse tout son extérieur était d'une austérité monacale.

Les fils des grands patrons sont soumis à la même étroite discipline que les autres employés. L'un d'eux, très gentil, très modeste, un peu enfant, non marié encore bien qu'il eût depuis quelque temps déjà dépassé la vingtaine, me raconta avec une naïveté charmante qu'il n'avait couché qu'une fois hors de la maison, quand on l'avait mené au pèlerinage d'Isé : c'était le grand, le seul souvenir de sa jeunesse. Il me remercia du grand honneur que j'avais fait au Daï-

1. Au Daï-tsiou du moins les employés ne sont pas liés par un engagement formel.

tsiou de venir le visiter : il eût voulu causer davantage, mais il ne parlait aucune langue étrangère, et l'intermédiaire de l'interprète fit languir la conversation.

Le Daï-tsiou n'est pas une société anonyme, l'établissement est enregistré sous le nom de *Tsouji-Tsourobé*, raison sociale individuelle et pourtant perpétuelle. Ce patron nominatif est toujours le fils mineur de l'un des dix patrons réels à tour de rôle : des adoptions successives permettent de conserver le nom primitif. Dès qu'un patron nominatif devient majeur, il cède la maison au fils mineur de la famille dont c'est le tour, qu'il adopte. Il faut que le patron nominatif soit mineur : autrement la loi lui permettrait de disposer effectivement de sa fictive propriété.

La maison bénévolement consacre la dîme de ses bénéfices à des œuvres de charité. Jadis, pendant un mois, on y tenait table ouverte à tout venant. Mais la circulation dans la rue s'en trouvait empêchée. Sur l'invitation de la police on a renoncé à cette hospitalité seigneuriale, on l'a remplacée par des dons à domicile, en espèces, et secrets.

Ces étranges monastères commerciaux ont leurs bons côtés. Malade, l'employé est toujours secouru; vieux, fatigué, il continue de recevoir son salaire, qu'il travaille ou ne travaille pas, durant des années : c'est la plus généreuse et la plus délicate forme de retraite. Quand il meurt, une pension est faite à sa femme, et ses enfants sont élevés par la maison.

Mais quelles méthodes surannées! La maison n'achète et ne vend qu'au comptant : elle ignore le crédit. Sous prétexte de la prémunir contre les risques de la spéculation, son fondateur lui a interdit tout

achat de terrains. La maison a, dit on, amassé un capital de 23 millions de francs, et lorsqu'elle passe un contrat avec une banque, c'est la banque qui doit fournir des garanties : mais pour prix de cette solidité, que d'argent qui dort semi-improductif! Les employés ont une part aux bénéfices, mais réduite, et ils n'en peuvent disposer à moins de disposer d'eux-mêmes, ce dont une longue tutelle les a rendus incapables. Quels que soient les liens d'affection qui unissent maîtres et serviteurs, quelle que soit la bonté paternelle des uns, le dévouement filial et fraternel des autres, de telles institutions sont la négation des droits de l'individu et du progrès social.

Il en existe plus d'une encore à Osaka et à Kyoto, mais leur temps est passé. Le service militaire brise ce long servage commencé dès l'enfance, et plus d'un parmi les jeunes internes, après avoir goûté, même sous les drapeaux, d'une vie plus libre, ne reprend pas au cloître la place qu'on lui a réservée. Et puis peu à peu l'air du dehors pénètre dans ces vieilles maisons, on envoie quelques-uns des novices conquérir leurs diplômes à une école commerciale; cela les gâte. Bientôt disparaîtront ces derniers restes du féodalisme commerçant[1].

Une révolution s'est produite dans le monde commercial japonais comme dans le monde industriel. Plus d'un quart du revenu national est aujourd'hui fourni par le commerce. Le commerce de transport à lui seul rapporte plus d'un demi-milliard de francs. L'Empire ne compte pas moins de 56 chambres de commerce. Une Ecole supérieure de commerce a été

1. Voir Lafcadio Hearn, *Gleanings in Buddhas field*, p. 181 et suivantes.

établie à Tokyo et 16 autres écoles locales sont subventionnées par le gouvernement.

Celle de Tokyo compte environ 500 élèves; la durée des études est de quatre ans : pour 120 élèves qu'on reçoit chaque année, il se présente plus de 400 candidats. Telles quelles, les classes sont déjà trop nombreuses : j'ai assisté à une classe de « Bureau Commercial » où il y avait 80 élèves. Le maître avait peine à exercer sur une si large audience son action directrice, d'autant qu'il s'agissait d'exercices pratiques sur le commerce extérieur, qui pour la grande majorité des élèves étaient tout nouveaux. Je dois dire qu'ils faisaient preuve aussi d'un certain manque de sérieux : quand l'un d'eux était pris en flagrant délit d'ignorance d'une chose qu'il avait dû apprendre dix fois, il n'en paraissait pas autrement honteux, et les autres en étaient fort amusés. L'enseignement commercial souffre évidemment des mêmes vices que l'enseignement général, aggravés par un recrutement qui n'est sans doute pas supérieur : il n'en faut pas moins reconnaître l'effort considérable accompli sous le nouveau régime.

A Tokyo et à Osaka de grands Musées commerciaux ont été ouverts sur le modèle de l'admirable institution de Philadelphie [1]. L'organisation en est fort bien comprise : les produits exposés sont divisés en produits indigènes et produits étrangers. Pour les premiers on s'attache à recueillir des échantillons de ceux qui sont susceptibles de rivaliser avec leurs similaires importés ou même de devenir articles d'exportation. Quant aux produits étrangers, ceux

1. Un musée commercial japonais a été récemment établi à Bangkok.

qui occupent la plus large place sont ceux qui servent de modèles à l'industrie indigène; ceux qui rivalisent avec les articles japonais sur les marchés extérieurs; ceux qui peuvent constituer un danger pour l'exportation nationale; ceux enfin qui, importés d'ailleurs dans des pays étrangers, pourraient être manufacturés au Japon. Les mêmes idées ont inspiré les organisateurs de l'Exposition industrielle d'Osaka.

La grande ambition du nouveau Japon, c'est le développement du commerce extérieur. De 26 millions de yèn en 1868, il atteignait déjà 136 millions en 1889, et en 1901 il s'élevait jusqu'à 508 — 1 300 millions de francs — soit une augmentation de 1 à 16 en trente ans.

De ce mouvement commercial chaque jour plus intense Yokohama a pris d'abord la meilleure part; Kobé tend aujourd'hui à l'égaler, et l'un et l'autre port ont dépassé Changhaï[1]. Mais l'outillage de Kobé est bien insuffisant et son commerce est surtout de transit. Le grand centre économique, c'est Osaka : on achève d'y construire un port qui donnera accès aux plus grands vapeurs de l'Océan. Alors que Kobé ne possède qu'un pauvre appontement étroit et court, Osaka en possédera un où de chaque côté trois transpacifiques pourront accoster, et sur lequel courront cinq voies ferrées. Deux jetées de 3 000 et 4 000 mètres respectivement feront de la rade un abri sûr. Aujourd'hui de Kobé à Osaka le transport est très cher;

1. Mouvement commercial des deux ports, exprimé en millions de yèn.

	1893	1898	1901
Yokohama.	91	191	222
Kobé.....	65	198	203

bientôt les navires arriveront au seuil des usines. Déjà le commerce extérieur d'Osaka a passé de 4 millions de yèn en 1890 à 22 millions en 1901 : avant longtemps peut-être, Osaka sera le premier port et la plus populeuse cité de l'Empire.

Les Japonais entendent faire eux-mêmes leur commerce, et leur marine marchande est en pleine croissance. Sur les 7 millions de tonnes que représentait en 1898 le tonnage total des ports japonais, près de 2 millions — plus du quart — revenait au pavillon national. La grande Compagnie postale *Nippon Yousèn Kaïcha* possède plus de 70 navires et entretient un service régulier avec l'Europe tous les quinze jours; avec l'Australie et l'Amérique du Nord, tous les mois; avec Changhaï, toutes les semaines; avec Vladivostock, Nioutchouang, Tientsin, Tchinnampo, Hongkong, à intervalles plus ou moins rapprochés. La *Toyo Kisèn Kaïcha*, avec trois grands paquebots neufs de 6 000 tonnes, fait le service entre Hongkong et San-Francisco, viâ Kobé et Yokohama, toutes les quatre semaines : récemment un bâtiment de cette ligne l'*America Marou* luttait de vitesse avec une *Empress* de la *Canadian Pacific* et la distançait. Une troisième grande Compagnie, l'*Osaka Chôsen Kaïcha*, avec 60 navires, se livre surtout au cabotage sino-japonais. Une ligne japonaise est depuis plusieurs années établie sur le Yangtzé, entre Changhaï, Hankoou et Chasi. Tout dernièrement s'est constituée au capital de 1 500 000 yèn (bénéfice de 6 p. 100 garanti par le gouvernement) la Compagnie fluviale du Hounan, qui, avec trois vapeurs, pénètre jusqu'au cœur de la Chine du Sud par le lac Tounting.

La principale exportation du Japon est la soie

grège : 28 millions de yèn en 1893; 44 millions en 1900, 74 millions en 1901. Mais aussitôt après viennent les filés du coton, dont l'exportation, presque nulle en 1893, atteignait dès 1896 4 millions de yèn, et en 1901 21 millions. Le charbon japonais aussi s'exporte de plus en plus : 3 millions de tonnes environ en 1901 contre 1 million seulement en 1889, encore sans tenir compte, pour le chiffre le plus récent, de toute la houille fournie aux navires de passage. La marine marchande dispose ainsi en abondance d'un excellent fret de départ. L'expansion commerciale japonaise rappelle — toutes proportions gardées — celle de l'Angleterre.

Le capitalisme, indispensable au développement du commerce extérieur, s'introduit aussi dans le commerce intérieur, pour le transformer. Au milieu de la multitude innombrable des boutiquettes, parfois encore parquées par quartiers, où l'on ne vend que d'une seule chose un peu — s'ouvrent des bazars où l'on trouve de tout à discrétion. Ce ne sont pas encore — sauf pourtant à Ouéno — les grandes galeries, les vastes établissements d'Europe et d'Amérique. Ce sont d'étroites galeries tortueuses et basses, où l'on marche sur le sol battu, à la lueur fumeuse des lampes à pétrole; et les vendeuses inexpérimentées, étourdies par la foule qui s'y presse, s'y reprennent à cinq fois pour compter jusqu'à douze. Mais il en est dans le nombre de mieux organisés, qui déjà même ont des succursales. Dans les grandes villes au moins, les petits commerces domestiques, comme les vieilles maisons patriarcales, ne seront bientôt plus que des souvenirs!

CHAPITRE V

LA CONCURRENCE JAPONAISE

Une nation de plus de 40 millions d'hommes ne passe pas tout d'un coup d'un régime de production archaïque à la plénitude de la vie économique sans devenir aussitôt dans la concurrence internationale une puissance avec laquelle il faut compter. Le progrès économique d'un pays se marque, entre autres signes, à ce qu'il importe moins de produits manufacturés et qu'il en exporte davantage. Un tel progrès est-il déjà sensible au Japon? Dans quels domaines l'est-il le plus? Quelles en seront vraisemblablement les limites? Enfin dans quelle mesure et à quelles conditions l'expansion économique du nouvel État pourra-t-elle constituer pour l'Occident un péril? — Autant de problèmes délicats, dont la solution ne présente pas seulement un intérêt spéculatif.

Depuis la Révolution[1] jusqu'aujourd'hui le chiffre des importations au Japon n'a cessé de croître : de 1893 seulement à 1900, il s'est élevé de 88 millions de

1. La Révolution de 1868.

yèn à 287, soit un accroissement de plus du triple en sept ans[1]. Cette augmentation porte il est vrai pour une part notable sur les produits alimentaires, comme le riz, dont l'importation s'est élevée de 3 millions de yèn en 1893 à 17 millions dans la moyenne des années 1896-1900 — ou sur les matières premières comme le coton brut, dont l'importation dans la même période s'est élevée de 32 millions à 58.

Mais l'importation des grands produits métallurgiques, plaques d'acier, rails, etc., s'est pour le moins soutenue. Il y a un fort déchet dans l'importation des locomotives : mais aux ateliers du chemin de fer du Tokaïdo, à Kobé, une locomotive construite de toutes pièces revenait encore en 1899 plus cher qu'une commandée à l'étranger[2]. L'importation des navires à vapeur a décru : mais les grands bâtiments de 6 000 tonnes lancés à Nagasaki en 1898-1899 — d'ailleurs construits avec des matériaux importés — sont revenus très cher, plus cher sans doute que si on les eût commandés à l'industrie étrangère ; les constructeurs y ont perdu[3]. C'est seulement pour les produits de quelques industries diverses que le chiffre des importations est tombé depuis 1898 à presque rien[4].

Pour les produits textiles, la grande importation

1. En 1901, le chiffre des importations est retombé à 255 millions de yèn.

2. En se contentant de commander les matériaux bruts, les roues et les tubulures, et en construisant le reste sur place, on réalisait une économie de 10 p. 100 sur le prix d'importation.

3. Voir *Japan Weekly Mail*, 29 juillet 1899, p. 107.

4. Importations en yèn :

	1896	1898	1900	1901
Montres, horloges.	1 897 000	2 960 000	729 000	432 000
Cigarettes.....	574 000	1 720 000	99 000	32 000

est celle de la mousseline de laine, dont les Japonaises surtout font grand usage. Là, les chiffres ont un moment faibli, mais pour remonter ensuite très haut[1]. Le fait nous intéresse plus que d'autres, puisque la mousseline de laine est la grande importation française; c'est aussi un des gros articles pour la production desquels les Japonais s'efforcent de se rendre indépendants de l'étranger.

A Osaka, une société anonyme s'est fondée, la *Mousselin Bossiokon Kaïcha*, au capital d'un million de yèn. L'usine, que j'ai visitée, est très grandement montée : un moteur Corliss de 700 chevaux, dont 250 seulement étaient utilisés en 1899; 200 métiers en activité et 300 en construction; des ateliers spacieux, clairs, aérés, propres; de vastes terrains pour les agrandissements projetés. Le directeur, M. K. Inabata, n'est pas de ces Japonais qui lésinent dans leurs entreprises; on avait fait venir les meilleures machines de Mulhouse, et l'usine était dirigée par un ingénieur de Tourcoing. On se serait cru vraiment dans le Nord de la France, et j'eus presque une surprise quand je découvris dans le coin d'une cour les inévitables statues d'Inari-Renard, devant lesquelles étaient dressés deux torii, cadeaux des fournisseurs de l'usine!

Il semblait que la nouvelle industrie dût fermer complètement et très vite au produit français le marché national. Malgré l'effort des industriels japonais, et malgré les négligences des industriels fran-

1. Importations en yèn :

1893	1896	1898	1900
2 300 000	6 498 000	4 408 000	7 364 000

En 1901, le chiffre retombe à 3 339 000.

çais, il n'en a pas été ainsi[1]. L'industrie japonaise est donc encore assez loin à l'heure actuelle de conquérir sa pleine indépendance et de suffire aux besoins élémentaires du pays.

L'exportation il est vrai a pris un grand essor. Depuis Meidji[2], son progrès a été continu et rapide ; de 1893 à 1901 seulement elle a presque triplé[3]. Les seules exportations du Japon en Chine, de 1892 à 1899, ont sextuplé : de 6 millions de taël elles ont passé à 35. Dans cette augmentation générale grande a été la part des produits manufacturés.

La houille, lorsqu'elle est extraite en grandes quantités, peut être considérée comme un produit industriel : le Japon en 1889 n'en exportait que pour 3 millions de yèn, en 1901 pour 17. La compagnie Mitsoui a des agences à Singapour, à Bombay, à Londres et à New-York. Le charbon japonais est employé dans la plupart des grands établissements industriels de la Chine, dans les usines à gaz de San-Francisco et de plusieurs autres villes des États-Unis sur la côte du Pacifique. Sur tous les rivages du Grand Océan il fait une concurrence acharnée aux charbons anglais et australiens.

Mais l'exportation qui s'est le plus rapidement accrue est celle des filés de coton qui a quintuplé de 1896 à 1898[4]. Les filés japonais se répandent dans

1. Il faut dire que les laines d'Australie filées et tissées au Japon sont d'abord peignées en France.

2. L'ère nouvelle qui s'est ouverte en 1868.

3. Exportations en millions de yèn :

1893	1898	1901
90	163	249

4. Elle est restée stationnaire depuis lors.

tout l'Extrême-Orient aux dépens des filés anglais et indiens. Les cotonnades japonaises elles-mêmes commencent à s'exporter [1] : Osaka est devenue sur le marché de l'Asie orientale une rivale dangereuse de Manchester.

Le Japon commence aussi à exporter non plus seulement ses filés de soie, mais ses soieries. En 1901 il exportait pour 23 millions de yèn de tissus légers (*haboutaï*, crêpes, etc.), alors qu'il y a une dizaine d'années cette exportation était insignifiante [2]. Ces tissus légers vont surtout en Chine, mais aussi aux États-Unis et en France : c'est autant d'enlevé à notre production.

Quant aux soieries artistiques, les Japonais ont aussi essayé de les répandre en Occident. Mais il semble que souvent ils aient acheté un peu cher un succès momentané en sacrifiant leur style original. Leurs nouvelles broderies sont souvent gâtées par une surcharge d'ornementation et par un excessif souci de réalisme. Je me souviens d'avoir vu dans un atelier réputé de la banlieue de Kyoto un magnifique entassement de papillons brodés qui était beau comme une collection de musée. La grande nouveauté, quand je suis passé en 1900, était le paysage en velours ras imitant la peinture ou la photographie. C'étaient des tableaux quelquefois curieux, amusants, mais sans caractère ; des trompe-l'œil et des jeux de patience, mais non des œuvres d'art. Il s'en faut sans doute que les pures traditions nationales soient perdues : l'Exposition de 1900 nous a prouvé le contraire. Quand

1. Exportations en yèn : 3 millions en moyenne dans les années 1900-1901.
2. 130 000 yèn.

même, les artistes d'Occident pourront soutenir la lutte.

En somme, les exportations japonaises ont progressé moins vite que les importations : et depuis 1896 celles-ci dépassent celles-là. En 1898, l'excès des importations a atteint 111 millions de yèn, et en 1900, 82. Pendant les trois années 1898 1900 le développement économique du Japon s'est traduit dans le commerce international par une absorption nette d'environ un demi-milliard de marchandises dont a bénéficié la production de l'Occident[1].

Pour avoir une idée juste de la concurrence japonaise il faut il est vrai tenir compte du rapide progrès de la marine marchande : deux grandes lignes transpacifiques : Hongkong-San-Francisco et Hongkong-Seattle; une ligne australienne, une ligne indienne, une ligne européenne — sans parler d'une multitude d'autres lignes de parcours moins étendu, mais où les services sont aussi réguliers et même plus fréquents. En 1894 le tonnage total des bâtiments japonais passés dans les ports ouverts de la Chine n'atteignait que 379 000 tonnes; en 1899, 2 839 000. A cette dernière date un huitième du commerce extérieur de la Chine, et déjà aussi un huitième du commerce étranger sur le Yangtzé, revenaient au pavillon japonais.

Malgré tout, en se plaçant au point de vue économique pur et en faisant la balance des importations et des exportations dans les trente dernières années, on peut dire que le développement économique du Japon a été pour l'Occident un bienfait plus qu'un

1. En 1901 l'excédent des importations est tombé à 8 millions de francs.

péril. Jusqu'ici le Japon a été pour l'Occident un client plus qu'un concurrent.

Mais n'est-il pas à craindre que le Japon ne devienne d'année en année moins bon client et plus dangereux concurrent? Son expansion commerciale, après avoir atteint tous les pays riverains du Pacifique, ne s'étendra-t-elle pas jusqu'à l'Europe? L'essor de son industrie n'est-il pas une menace pour celle de l'Occident?

Ceux qui croient ainsi à l'imminence d'un péril économique japonais ne se fondent pas seulement, il faut le dire, sur les étonnants progrès accomplis par le Japon depuis trente ans; mais sur une analyse qu'ils croient complète des conditions de la production japonaise. Leur premier argument, celui qu'ils jugent décisif, c'est la faible rémunération du travail au Japon.

Prenez parmi les ouvriers les plus payés, les mécaniciens par exemple : sur le chemin de fer du Tokaïdo, ils gagnent de 1 yèn à 1 yèn 70 sèn[1]; ce sont peut-être les ouvriers les plus payés de tout le Japon. Sur la ligne Sanyo (de Kobé à Simonosaki) les mécaniciens ne gagnent que de 80 sèn à 1 yèn 20; et aux mines de Miiké, de 75 sèn à 1 yèn. Dans les ateliers de construction Mitsoubichi à Nagasaki, la moyenne des salaires pour les ouvriers constructeurs est de 60 à 70 sèn; elle est de 60 sèn dans les ateliers Hiraoka, à Tokyo et à Osaka; de 54 sèn seulement dans les ateliers du Tokaïdo à Kobé; — de 18 à 30 yèn par mois à la filature Boseki. On peut dire que le salaire moyen

1. Le yèn vaut 2 fr. 55 et le sèn 0 fr. 0255.

des ouvriers mécaniciens japonais varie, suivant notre monnaie, de 1 fr. 50 à 3 francs [1].

Dans l'industrie textile les salaires sont encore plus bas. Dans les filatures de coton, où l'on emploie surtout des femmes, la moyenne est de 14 à 20 sèn. Les ouvrières en mousseline à Osaka ne gagnent pas davantage, et les tisseurs et tisseuses à peine plus. Bien rares sont les ouvrières japonaises qui gagnent plus de onze sous de notre monnaie. Même les contremaîtresses à la fabrique de mousseline ne gagnent que 25 sèn, et les ouvriers artistes qui travaillent aux soieries de luxe à Kyoto ne se font pas plus de 80 sèn à 1 yèn. Cette faiblesse des salaires est générale : dans les établissements situés à l'écart des grandes villes, comme la brasserie Asachi, à Souita, près d'Osaka, on trouve des femmes déjà exercées qui ne gagnent même pas 15 sèn.

Les enfants sont encore plus économiques. Dans les filatures, même lorsqu'ils font déjà le travail d'un ouvrier, on ne les paye que de 8 à 10 sèn ; les fils de mineurs adolescents, travaillant avec leur père au fond de la mine, ne sont payés que de 10 à 15 sèn. Aussi les enfants sont recherchés, et afin d'être sûrs d'en avoir, les grands industriels les prennent en apprentissage pour trois, six et même dix années, dès l'âge de sept ans parfois [2]. On les loge, Dieu sait comme ! on les nourrit, — on leur fait donner tout le travail qu'ils peuvent ; et pour tout salaire, alors même qu'ils sont devenus des hommes, on les gratifie de 3 yèn

1. Quant aux ouvriers mineurs, ils sont relativement bien payés : 50 sèn à Miiké, et un peu plus ailleurs.

2. A la grande imprimerie Choueïcha, à Tokyo, sur 650 ouvriers il y a 200 « apprentis ».

par mois, 6 sous par jour! Tout ce que la nouvelle loi ouvrière interdit maintenant, c'est de faire commencer l' « apprentissage » avant l'âge de onze ans[1]!

Pensez-vous que, pour ces salaires minimes, les journées de travail soient courtes? Elles sont aussi longues, plus longues encore que chez nous. Dans les filatures la journée de travail est généralement de douze heures, avec une heure de repos pour déjeuner — soit onze heures de travail effectif[2]. Il y a des industries où pendant toute une saison on impose aux ouvrières jusqu'à dix-sept heures de travail consécutif. Dans telle fabrique de tricots de Tokyo on ne donne aux ouvrières dans toute la journée qu'un quart d'heure de repos à midi pour manger. Les lois les plus récentes ne fixent aucune limite — sauf pour les enfants au-dessous de seize ans et pour les femmes qu'il est interdit de faire travailler plus de douze heures!

Les patrons ont le travail à discrétion. Dans les filatures, pour ne pas laisser les machines se rouiller, les ouvrières travaillent alternativement de jour et de nuit : leur salaire n'en est pas augmenté d'un sèn. Le travail de nuit n'est soumis à aucune limitation spéciale, même pour les enfants. Les industriels prétendent que leur personnel le préfère au travail de jour. « L'été — disent-ils — il fait bien meilleur travailler à la fraîcheur des nuits; et pendant les froides nuits d'hiver il fait plus chaud à l'atelier que chez soi[3]. » Dans les moments de presse, l'industriel a ses

1. Loi de 1902.
2. Si, à la fabrique de mousseline d'Osaka, on travaillait seulement neuf heures, c'est que la lumière n'y était pas encore installée.
3. K. Saïto, *La protection ouvrière au Japon*, Paris, 1900, p. 81.

ouvriers à son entière disposition ; généralement dans les filatures il n'y a que deux jours de congé par mois : la nouvelle loi n'en exige pas davantage.

Comment — direz-vous — dans de telles conditions les industriels peuvent ils trouver le nombre d'ouvriers qu'il leur faut? — Ils en trouvent tant qu'ils en veulent. Rien n'égale les facilités de l'embauchage : plus de la moitié des ouvriers et ouvrières sont placés par leurs parents, qui viennent le plus souvent les offrir à l'usine. D'ailleurs les grandes manufactures ont leurs rabatteurs qui enlèvent les enfants subrepticement ou qui arrachent le consentement des parents par d'odieuses tromperies.

Une fois embauché, le travailleur ne peut plus se dégager : en général on lui a fait signer un contrat formel qui le lie pour trois ans au moins, quelquefois cinq. « Ce contrat est uniquement fait dans l'intérêt du patron, et nullement dans l'intérêt de l'ouvrier... Ce n'est pas un contrat véritable [1]. » Pour les apprentis « nourris à l'usine depuis leur enfance », il n'y a qu'un contrat de vive voix, qui engage encore moins le patron, mais qui lie aussi étroitement l'ouvrier.

« D'ailleurs, par suite du défaut d'instruction et à cause de la longue tradition d'obéissance passive aux ordres de leur supérieur, les ouvriers n'osent pas faire de réclamations à leur patron ou au gérant de l'usine. Si jamais quelqu'un osait réclamer, il serait puni, conformément aux règlements de l'atelier, pour désobéissance : la sanction sera ordinairement la diminution du salaire ou bien l'expulsion. On est donc tenu à une obéissance passive envers le patron

1. *La protection ouvrière au Japon*, p. 27.

pour pouvoir rester à l'atelier, et l'employeur profite de cette situation pour se soustraire à la stricte application du contrat[1]. »

L'ouvrier ne doit même pas pouvoir se sauver. Généralement les sergents recruteurs de l'usine ont été le chercher dans des provinces reculées pour lui rendre impossible le retour dans sa famille. D'ailleurs la police n'hésitera pas à ramener comme un vagabond ou comme un déserteur l'ouvrier qui aura quitté l'usine avant l'expiration de son contrat. Peu importe qu'il se soit engagé ailleurs, où il espère un meilleur sort : « la coutume permet à l'ancien patron de ramener les ouvriers chez lui jusqu'à ce qu'ils aient achevé le temps fixé par le contrat! »

Pour plus de sûreté le patron opère des retenues sur les salaires en vue d'une retraite à laquelle l'ouvrier n'aura aucun droit tant qu'il ne sera pas resté à l'usine un certain nombre d'années. Mieux encore, il annexe à son usine une pension, où les ouvriers sont enfermés. A la filature Kanégafoudji les ouvrières n'ont la permission de sortir que trois ou quatre fois par mois; à la Boseki elles peuvent sortir tous les soirs, mais à la condition de rentrer avant huit heures, et le travail finit à six! C'est un bon moyen de retenir les travailleuses que les grandes filatures ne négligent point et qui même est pour elles la source de petits bénéfices supplémentaires.

On gagne sur la nourriture, on gagne sur le coucher. « Dans quelques fabriques, j'ai vu les aliments infectés de ces mouches vertes qui produisent les microbes. La nourriture était vraiment insuffisante,

1. *La Protection ouvrière au Japon*, p. 63.

elle comprenait à peine une ou deux espèces de légumes. On ne donne de poisson que rarement. J'ai vu souvent des ouvriers mettre de côté pour leur dîner une partie des légumes de leur déjeuner, qui était pourtant bien maigre[1]. » Si les ouvriers aiment tant, paraît-il, le travail de nuit l'hiver, c'est que, de l'aveu des patrons eux-mêmes, « les ouvriers pensionnaires n'ont pas assez de couvertures à leur lit[2] ».

Quel recours a l'ouvrier? La grève? Mais la grève dans de pareilles conditions, ce serait la révolte : imagine-t-on des femmes japonaises, des enfants se révoltant! Même pour les ouvriers libres, même pour les hommes, la grève est une arme qui risque bien de blesser ceux qui la manient, quand les ouvriers ont si peu de réserves, sont encore si mal associés, et qu'il y en a tant qui ne demandent qu'à travailler à n'importe quel prix!

Une telle force de travail, abondante, docile, à quart de prix — au service d'un machinisme perfectionné — voilà, n'est-il pas vrai? le paradis de la grande industrie. — C'est sans doute l'enfer des travailleurs! — Nous le déplorons autant que vous, — nous disent ceux qui s'alarment du péril économique japonais; mais il n'est pas douteux que ces abus constituent dans la concurrence internationale de précieux, de décisifs avantages. Le commerce et la morale sont choses fort différentes : les exigences croissantes, si légitimes soient-elles, de nos ouvriers; les satisfactions chaque jour plus grandes que nous leur accordons, accentuent sans cesse notre infériorité par rapport à nos jeunes rivaux d'Extrême-

1. *Protection ouvrière*, p. 98.
2. *Ibid.*, p. 81.

Orient. Avant qu'il soit longtemps nous entrerons dans une lutte inégale dont l'inévitable issue sera la ruine des industries d'Occident!

C'est ici un des plus graves, un des plus dramatiques problèmes de l'histoire. S'il est vrai que l'infériorité sociale soit une cause décisive, ou pour mieux dire la condition nécessaire et suffisante du triomphe économique en un temps où la puissance économique est la première de toutes — si l'avenir appartient au capitalisme le moins scrupuleux — quel destin pour l'humanité! Quel triste progrès, ou plutôt quelle affreuse déchéance!

Rassurons-nous. Ce conflit entre l'Orient et l'Occident n'est pas nouveau. Lorsque les armées innombrables de Darius et de Xerxès envahirent la Grèce, il sembla bien aussi que la civilisation occidentale allait périr au berceau : elle survécut cependant et triompha. Ce jour-là, sur le champ de bataille, la victoire fut du côté de la supériorité morale et sociale : tous les avantages des Barbares, leur nombre et leurs richesses, ne prévalurent pas contre celui-là. Comment donc aujourd'hui dans la mêlée économique le travail plus libre, plus heureux de l'Occident serait-il vaincu par le travail misérable et servile de l'Orient? Nous ne pouvons le croire; et une analyse plus complète des conditions économiques de l'Orient nous rendra pleine confiance.

Admettons pour l'instant que le travail japonais soit aussi avantageux qu'il le paraît et qu'il garde dans l'avenir tous ses avantages : cela suffit-il pour assurer à toutes les industries japonaises une supériorité décisive?

Est-il exact de dire que les Japonais disposent de tous les perfectionnements du machinisme occidental? Il leur faut encore commander la plupart de leurs machines (ou leurs pièces de machines) en Occident même, et elles leur reviennent fort cher : pour peu qu'ils soient à court de capitaux, ils en font aisément l'économie. La faible rémunération du travail est une tentation trop forte de se passer de la machine : comment les Japonais y résisteraient-ils?

Peu de choses au Japon frappent l'étranger aussi vivement que l'effroyable gaspillage du travail humain. La première décortiquerie de paddy est pour lui un spectacle : cet homme au corps nu perlé de sueur qui, des heures durant, s'épuise à peser sur le grossier levier pour soulever le lourd pilon; cette négligence parfaite de tout ce qui pourrait épargner l'effort — c'est une révélation déjà de l'avilissement où est tombée la main-d'œuvre. Et pour l'avoir une fois entendue, jamais il n'oubliera la triste chanson des tourneurs de moulin, qui font toute la journée le tour de leur manège étroit, comme les esclaves antiques!

Dans un séjour de dix jours à Kyoto, je n'ai rencontré que quatre chevaux. Quelques bœufs suffisent au très gros charroi; pour les transports un peu moins lourds ou un peu plus pressés, on attelle des hommes — le nombre qu'il faut. Le tireur de kourouma est un privilégié, lui qui ne traîne jamais qu'une ou deux personnes!

Les ouvriers japonais ont souvent l'air d'enfants qui s'amusent : tels ces maçons qui, pour endiguer un torrent, ramassent des galets dans le lit desséché avec de vieux paniers de paille et des filets de tresse — ou ces jardiniers qui tondent les pelouses au

ciseau. Quelquefois on dirait des artistes de cirque : leur travail semble un jeu d'adresse, de force ou de patience. Je me rappelle encore, à Asak'sa, deux hommes occupés à faire passer l'eau d'un bassin dans une rigole à un niveau un peu supérieur. Ils avaient bien mieux qu'une écopette, certes; mais croyez-vous qu'ils avaient une pompe? c'eût été trop compliqué. Ils faisaient mouvoir avec leurs pieds chacun une petite roue à auges, tandis qu'avec leurs mains ils s'appuyaient au bâti de bambou : pour les Japonais cela était plus simple! — Plus triste encore était l'homme que je vis un jour occupé à draguer un canal : il était seul dans un bachot; il plongeait régulièrement une sorte d'écope fixée au bout d'une longue perche, et, de minute en minute, posément, il retirait un petit carré de boue noire qu'il renversait soigneusement sur la berge — comme un bébé chez nous aligne des petits pâtés! C'était en plein Tokyo.

Ce gâchage de force ouvrière peut produire des types sociaux fort pittoresques : comme ce sonneur d'Ouéno qui, jour et nuit, d'heure en heure, vient, de l'extrémité d'une poutre suspendue à la toiture du temple, frapper à coups comptés la grosse cloche de bronze! Mais un pareil mépris du labeur de l'homme se paie : après avoir empêché qu'on invente les machines, il empêche encore, quand d'autres chez qui le travail avait son prix les ont inventées, qu'on en fasse l'usage convenable. Déjà nous avons noté dans telle grande exploitation minière, sur tel grand chantier de constructions navales ou dans telle grande filature mécanique, des survivances de cette barbarie économique : des wagonnets traînés par des bœufs, d'énormes pièces de fer débarquées à grand renfort

de bras, ou des tonnes de charbon transportées à la manne.

Dans une grande tissanderie de laine d'Osaka, je remarquai qu'on employait concurremment les métiers mécaniques et les métiers à main. On m'expliqua que ces derniers étaient plus avantageux pour les laines inférieures et pour les petites pièces. Pourtant, comme la production était d'un quart inférieure, je me disais que l'avantage devait être mince, lorsqu'on me fit connaître un détail : les ouvrières à la main, bien que leur travail soit plus pénible, sont payées un ou deux yèn de moins par mois; les ouvrières à la machine sont encore peu nombreuses, tandis que toute Japonaise sait tisser au vieux métier!

Encore une fois une telle insouciance de la peine dépensée se paie tôt ou tard. Chaque jour le perfectionnement du machinisme réduit les avantages du travail manuel. Hier celui-ci pouvait encore, en raison des salaires infimes, procurer une petite économie : demain il sera onéreux. De même que les hauts salaires aux États-Unis, en forçant les industriels à recourir le plus possible à la machine, ont fait de l'industrie américaine la première du monde; de même les bas salaires, en invitant les industriels à épargner les machines, sont pour l'industrie japonaise une cause de supériorité passagère, et d'infériorité durable. En 1900 j'ai pu voir fonctionner à Hanoï une fabrique d'allumettes merveilleusement outillée : la machine revenait encore moins cher que la main-d'œuvre annamite. Que de pareilles fabriques se multiplient dans l'Extrême-Orient, l'industrie japonaise verra se restreindre le champ de ses exportations.

Les machines comme les travailleurs humains

demandent des soins : il arrive que les Japonais ne soignent pas plus les unes que les autres. Ici on les laisse tomber dans la rivière en les débarquant; ailleurs on les installe sous un toit mal joint où elles rouillent en un mois; ou bien on les monte sur des bâtis de bois qui jouent et faussent tous les engrenages; ailleurs on les graisse à l'eau.

Quand l'outillage occidental n'est pas victime de la vieille insouciance, il est parfois rendu presque inutile, « stérilisé » par les habitudes séculaires de lenteur et d'indolence, par la résistance du milieu social qui annule tout le progrès technique.

Kyoto, plus avancée que Tokyo, possède un tramway électrique. Mais dans les petites rues de l'antique métropole, il ne peut être qu'à une voie, une pauvre voie étroite dont les rails s'enfoncent dans la boue. Rares sont les croisements : à chacun on attend longtemps. Brusques sont les tournants : à chacun on ralentit. Un petit bonhomme sur le marchepied, à côté du « wattman » — tels les valets de pied des aristocratiques landaus de Tokyo — descend en avant pour crier gare; c'est le même qui à chaque croisement fait l'aiguillage avec son doigt! Croyez-vous d'ailleurs que les gens se dérangent! Si c'est une voiture, c'est une voiture à bras que l'attelage humain ne peut qu'à grand'peine dégager des rails. Si ce sont des piétons, l'adresse des kouroumaya, habiles à les frôler sans les heurter, ne leur a pas appris à se ranger. Enfin nous voici lancés : mais pour un voyageur attardé qui court derrière, nous ralentissons l'allure; le « wattman » bien stylé nous fait traîner pour ramasser le plus de monde possible!

Je me suis amusé à faire le calcul du temps néces-

saire pour se rendre du chemin de fer au centre de la ville : en kourouma, 10 minutes; à pied, 30; en tramway électrique, de 35 à 40! Notez avec cela que les départs sont fort espacés. Pensez-vous que les voyageurs réclament, s'émeuvent seulement! Les lampes à incandescence peuvent, pour surcroît d'agrément, s'éteindre : sur les visages cadavéreux, à la lueur d'un lumignon fumeux, j'observais la même impertinente placidité — tandis qu'aux éclairs violets du trolley je voyais nous dépasser très vite des files de kourouma! Avec le tramway ils économisent un ou deux sèn : que leur importe d'aller moins vite! N'empêche qu'ils se vanteront à l'occasion d'avoir adopté les moyens de transport les plus rapides de l'Occident[1]!

Les Japonais ont-ils les machines qu'il faut, il leur manque souvent la manière de s'en servir — je veux dire la manière d'en tirer tout le parti possible. L'utilisation des résidus est devenue une des parties les plus importantes, les plus rémunératrices de l'industrie moderne : les Japonais y sont encore novices. L'emploi des machines réclame quelque chose de l'esprit qui les a conçues, de l'art qui les a construites : pour diriger les machines d'Occident, il faut longtemps des ingénieurs d'Occident. Ceux-ci il est vrai coûtent fort cher, le double au moins des ingénieurs japonais[2] : et telle industrie japonaise naissante a payé de son existence son luxe de personnel étranger. Les traitements élevés qu'exige celui-

1. Les réflexions qui précèdent s'appliqueraient aussi aux chemins de fer, dont les services sont très lents et très irréguliers.

2. L'ingénieur en chef d'une filature japonaise est payé 150 yèn par mois.

ci sont une compensation notable à la faiblesse des salaires.

Mais l'économie prématurée de tout concours étranger est pour l'industrie japonaise autrement onéreuse. En général les Japonais engagent les ingénieurs d'Occident pour trois ans : c'est la durée moyenne des contrats ordinaires entre employeurs et employés indigènes ; précisément c'est trop peu pour obtenir des services exceptionnels. Les trois ans écoulés, un sentiment d'orgueil national se joint à un désir immodéré de réduire les frais pour faire remercier l'étranger. Or l'Européen ou l'Américain, c'est entre l'Extrême-Orient et l'Occident l'indispensable trait d'union, le trait d'union vivant. L'industrie occidentale est un perpétuel développement : le Japon, si bien placé pour lui disputer les marchés orientaux, l'est fort mal pour recueillir au jour le jour le secret de ses inventions quotidiennes. En 1895, une grande fabrique de papier de Tokyo commande en Amérique exactement la même machine que celle qui lui avait été fournie en 1875. D'ici quelque temps encore les Occidentaux résidant au Japon seront mieux qualifiés que des Japonais résidant en Occident pour réaliser entre ces antipodes du monde économique la communion du progrès.

L'expansion économique d'un pays n'est pas déterminée seulement par les conditions de son industrie ; elle dépend pour une part au moins égale de son organisation, de ses méthodes, de ses mœurs commerciales.

Dans l'ancien Japon les marchands étaient tenus en fort petite estime ; les nobles n'avaient pour eux

que dédain, et même les paysans se mettaient au-dessus d'eux. Une profession ainsi méprisée se recrute assez naturellement parmi les éléments inférieurs de la société : les commerçants de l'ancien Japon étaient en effet, sauf de rares et brillantes exceptions, assez peu intelligents, surtout très peu cultivés. C'est pourtant à eux que revint, lorsque subitement le Japon s'ouvrit au grand commerce, le soin de l'organiser. Eux seuls avaient des capitaux, si insuffisants qu'ils fussent; eux seuls, quelque pratique des affaires, si médiocre et si primitive qu'elle fût : ce sont eux qui aujourd'hui encore dirigent nombre des grandes entreprises nouvelles.

Comment s'étonner que beaucoup soient au-dessous d'une tâche à laquelle rien ne les avait préparés? Le malheur est qu'ils veulent diriger quand même et recruter leur personnel à leur gré. « La masse des directeurs et administrateurs de compagnies — écrit un observateur bien placé[1] — sont de simples nigauds qui perdent un temps précieux à dire des bêtises et qui s'appliquent à faire de leurs établissements des écoles pratiques élémentaires pour de jeunes bêtas peu payés, leurs favoris et leurs protégés. » Le népotisme dans le choix des auxiliaires aggrave l'insuffisance des chefs.

Il s'est formé sans doute une génération de jeunes commerçants, animée d'un esprit nouveau. Ce sont des fils d'anciens samouraï que la Révolution a mis dans la nécessité de gagner leur vie par leur travail. Élèves des écoles commerciales, ils sont beaucoup plus instruits que leurs patrons : fiers de leur noblesse

1. J. de Becker, *A Political Nightmare.*

ancienne, de leur instruction nouvelle, ils n'obéissent pas facilement à ces marchands que leurs pères méprisaient parce qu'ils cherchaient à gagner de l'argent au lieu de cultiver les lettres, et qui maintenant parce qu'ils sont riches prétendent leur commander. Comme ceux-ci n'ont pas perdu l'habitude d'exercer sur leurs employés une sorte de patriarcal absolutisme, le conflit est inévitable.

Il est d'autant plus aigu que les écoles de commerce ont été trop souvent pour la jeune génération des écoles d'insubordination. Nulle part les grèves d'étudiants ne sont plus fréquentes, et moins justifiées : à force d'insolence les révoltés triomphent de la faiblesse de l'administration. Aussi la réputation d'indiscipline des élèves des écoles commerciales est universelle. En 1899, à la distribution des prix de l'École commerciale supérieure de Tokyo, un membre du Conseil de direction ne pouvait s'empêcher de répéter les plaintes des négociants : « ... Les élèves de l'École supérieure de commerce, nous avons peur de ne pouvoir les tenir. Cela ne nous irait pas de voir ces jeunes gens se mettre en grève après que nous les aurons engagés!... »

Un défaut trop commun chez ces diplômés des écoles, c'est de croire que leur savoir, souvent mal digéré, les dispense des leçons de l'expérience : indociles aux ordres, ils ne le sont guère moins aux conseils, et l'orgueil démesuré de leur demi-science leur fait commettre bien des fautes. Si seulement ils apportaient à leur métier la même ardeur que jadis leurs ancêtres à leurs nobles passe-temps! Mais écoutons encore cet administrateur de la première école du Japon qui s'est plu à dire aux jeunes

diplômés d'utiles vérités. « Dans les bureaux, aux heures où le travail devrait battre son plein, qu'ai je vu? beaucoup d'allées et venues; on fume, on boit du thé, on lit les journaux, on bavarde si haut qu'on empêche les autres de travailler... » Il y a des exceptions; mais le fait est que beaucoup de bureaux japonais ont tout l'air de cantines de casernes, ou de loges de concierges!

De quoi les vieux commerçants ne se plaignent-ils pas encore? Leurs jeunes employés dépensent, paraît-il, avec beaucoup plus d'entrain qu'ils ne travaillent; ne voyagent-ils pas en seconde et même en première classe? ne se font-ils pas accompagner d'un domestique, ce qui les oblige à prendre deux chambres à l'hôtel? Jusqu'aux petits employés de petites maisons qui se font gloire de distribuer des pourboires de 30 et 50 yèn[1]! Il y a sans aucun doute quelque chose de fondé dans ces doléances : entre la vieille génération sobre, dure à la peine, économe, mais ignorante et peu ouverte au progrès — et la nouvelle plus éclairée, mais volontiers dépensière, paresseuse et indisciplinée, le commerce japonais est bien mal partagé.

Mais le vice le plus grave peut-être de l'organisation commerciale japonaise, c'est l'abus des intermédiaires. Tout au Japon se fait par intermédiaires, depuis le mariage jusqu'au plus petit marché. Voulez-vous expédier un colis : il faut vous adresser au gérant de votre hôtel; celui-ci s'adresse à une maison d'expédition qui tout d'abord envoie quelqu'un causer avec vous de l'affaire! L'organisation de la partie de plaisir la plus intime n'exige pas moins de trois ou quatre

1. Voir *Japan Times*, 28 décembre 1899.

entremises. Innombrables sont les intermédiaires d'intermédiaires : et c'est une somme toujours respectable de « commissions » que paie en fin de compte le consommateur. La « commission » est d'une pratique si générale qu'elle s'étale là où chez nous elle essaie au moins de se dissimuler. Vous prenez une kourouma pour une promenade en ville; votre kouroumaya vous conduit droit à tel libraire ou à tel marchand de curiosités dont vous ne lui avez nullement donné l'adresse : et là tranquillement il s'arrête, pose les brancards à terre pour vous inviter à descendre, à entrer et à faire emplette. Achetez-vous? séance tenante, sans se cacher, de l'argent même que vous venez de lui mettre dans la main, le marchand donne au kouroumaya son tant pour cent! Les garçons des hôtels ne manquent pas de prélever un droit d'entrée sur les colporteurs de bibelots qui se présentent pour faire jusque dans leur chambre l'article aux voyageurs! Appliqués au grand commerce, de tels procédés augmentent le prix de tous les produits et nuisent gravement à l'exportation nationale.

L'expansion commerciale japonaise souffre d'autres défauts encore, que la génération ancienne a légués à la nouvelle, et qui semblent appartenir à la race, telle que les siècles l'ont faite. L'esprit féodal et l'esprit commerçant s'opposent : l'un distingue les rangs; l'autre les confond. Le marchand japonais mesure son amabilité à la dignité connue ou présumée de son client. — « Quand c'est un fonctionnaire, on l'accueille avec des compliments et des salutations répétées; mais si c'est un homme habillé simplement, de médiocre apparence, on le traite avec froideur et

même avec dédain[1]. » Le prix même varie hors de toute mesure suivant les personnes : une maison est à louer pour 35 yèn par mois; à l'étranger, on pourrait la louer 50; on en demande 80 : est-ce pour la détérioration des tatami?

Le morcellement féodal, surtout lorsqu'il est aggravé de l'isolement national, en rétrécissant les cercles d'échanges, semble aussi rétrécir l'âme des marchands. Petit commerce : petit bénéfice, âpreté au gain. Dans tous les pays du monde les marchands consentent des remises sur les gros achats. Vous achetez un objet à un marchand japonais : il vous fait, je suppose, un prix raisonnable. Demandez-lui douze objets semblables : souvent il vous comptera *plus* de douze fois le prix d'un objet seul. Si vous achetez cet article en telle quantité, c'est donc que vous en avez un pressant besoin : il faut vous exploiter! C'est peut-être que l'objet vaut réellement plus que le prix tout d'abord indiqué : majorons-le vite; quelle douleur ce serait de manquer à gagner quelques sèn!

Vous louez une maison à un Japonais pour une saison : il est entendu avec lui que pour la saison prochaine la maison vous sera réservée aux mêmes conditions. La saison suivante, vous trouvez la maison louée à d'autres, pour quelques yèn de plus! — Même de grandes maisons d'exportation économisent sur l'emballage, au risque de perdre et la marchandise et la clientèle. On néglige de parti pris tout ce qui peut parer l'article, lui donner de l'apparence, du cachet; tout ce qui peut flatter l'acheteur :

1. Discours d'un administrateur de l'École supérieure de commerce de Tokyo.

et l'on s'imagine être très habile! Les consuls japonais dans tous les pays ont beau jeter le cri d'alarme! — Enfin, les premiers bénéfices réalisés, on s'empresse de les distribuer en dividendes disproportionnés, de 15 à 20 p. 100; peu ou point de réserves; à la première crise, c'est la faillite!

Humiliés, maltraités de toutes les manières, les marchands de l'ancien Japon se rattrapaient en trompant. En dehors de ces maisons quasi monastiques, dont la scrupuleuse honnêteté n'avait d'égale que la somnolente inertie, les marchands ne se respectaient guère plus eux-mêmes qu'on ne les respectait. Ce furent les moins respectables qui se hasardèrent les premiers dans le commerce extérieur : ils y apportèrent des mœurs déshonnêtes dont il subsiste encore aujourd'hui plus que le souvenir[1].

Le commerçant étranger commande une marchandise sur échantillon : le Japonais pour le même prix lui en expédie une sensiblement pareille, mais de qualité inférieure. — Vous achetez une armoire, à condition qu'on y mette une glace : c'est 20 yèn de plus; vous acceptez. Le jour de la livraison, les 20 yèn sont bien sur la facture, mais la glace n'est pas sur l'armoire. Vous demandez une explication : elle est bien simple. Après votre commande un autre acheteur est venu qui a offert de votre armoire — sans glace — le prix augmenté des 20 yèn; le marchand vous a encore donné la préférence!

De grands commerçants ne reculent pas devant de tels procédés. Vous achetez, à terme, 100 balles de soie; dans l'intervalle de la livraison, les cours montent

1. Voir Chamberlain, *Things Japanese*, p. 409.

d'un quart : votre fournisseur pourrait à la rigueur vous demander une transaction amiable. Il se contente de vous envoyer, pour la somme convenue, 75 balles. Si vous réclamez, il vous déclare que c'est tout ce qu'il a. Le commerçant japonais est mauvais joueur : il ne consent jamais à perdre.

L'honneur commercial, si développé en Chine, est au Japon chose encore peu connue. Ce qu'il y a de déshonorant dans ces manquements à la parole donnée semble échapper à la mentalité nationale. Faites un procès à ce fournisseur trop peu gêné; les tribunaux seront tout prêts à l'acquitter, et les autres commerçants vous mettront en interdit. Quant aux *compradors* qui font le métier de courtiers entre les Occidentaux établis au Japon et les Japonais, ils ont souvent des habitudes d'escrocs. J'en ai vu un convaincu d'avoir gratté dix, vingt chiffres sur son livre de comptes pour gagner frauduleusement 30 yèn ; il n'avait pas l'air bien honteux, ni le commerçant européen, qui l'avait pris en flagrant délit, trop étonné.

Les Japonais intelligents, les commerçants honnêtes dont le nombre grandit, commencent à comprendre quel tort de pareilles mœurs font non seulement à la réputation, mais aux intérêts de leur pays. Dans toutes les écoles de commerce on a institué des cours de moralité commerçiale. « On inculque aux élèves cette vérité que la droiture et la loyauté dans toutes les relations d'homme à homme sont absolument nécessaires pour l'édification d'une fortune commerciale bien assurée. On leur fait comprendre qu'une bonne réputation et une éducation pratique jointes à de bonnes habitudes sont le meilleur capital pour

entrer dans le champ des entreprises commerciales. » Voilà qui est bien. Un Européen chargé d'un cours de ce genre me disait que la meilleure manière d'apprendre aux Japonais la moralité commerciale était de leur enseigner la modestie. Lorsqu'ils se rendent compte de la faible part qui leur revient dans le commerce du monde, ils ont vite compris que leurs usages, mauvais en eux-mêmes, mauvais pour le commerce intranational, sont inadmissibles dans les relations avec l'étranger, et que le Japon doit y renoncer au plus vite s'il veut obtenir plein droit de cité et large crédit dans la république universelle des nations commerçantes.

Admettons donc que la supériorité économique de la main-d'œuvre japonaise soit aussi grande et aussi certaine qu'on l'affirme et qu'elle le paraît : comme cette supériorité serait loin d'être décisive! Que d'infériorités dans l'organisation industrielle et commerciale contribuent à la réduire! Il est sans doute encore des industries ou le travail est presque tout, et où par suite, surtout si la matière première a peu de valeur, les Japonais peuvent jouir de sérieux avantages. Mais il n'en est guère où le machinisme, reconnu plus économique, ne tende à réduire la part de l'ouvrier. Ainsi déjà s'éloigne et s'atténue le péril dont on nous effrayait! Et il nous reste à discuter cette supériorité de main-d'œuvre que nous avons jusqu'ici admise comme évidente.

La supériorité économique d'une main-d'œuvre ne se mesure pas à l'infériorité des salaires : une main-d'œuvre supérieure est celle qui à salaire égal produit plus ou qui à salaire inférieur produit autant. Et cette productivité elle-même, dont tout dépend, ne se mesure

pas seulement au temps de travail, mais aussi à l'intensité du travail.

Or le travailleur japonais est essentiellement flâneur. Que ce soit aux champs, dans l'atelier familial ou dans la grande usine, son effort n'est jamais assidu, continu; il ne cherche pas à en finir au plus vite avec sa tâche, il préfère la traîner en longueur; peu lui importe de travailler longtemps pourvu qu'il travaille lentement. Sur les chantiers, les ouvriers s'arrêtent à chaque instant pour causer, chanter, fumer; s'ils sont près d'une route, ils s'interrompent pour regarder les passants; s'il fait un peu frais, ils vont s'accroupir de longs moments autour d'un feu. Dans les petits ateliers, ils ne cessent pas de causer, de fumer, de siroter leur thé. Dans nombre de grands établissements il en va un peu de même : à l'imprimerie Choueïcha les ouvriers se saluent longuement et font un brin de causette le matin avant de se mettre à l'œuvre, et quand un des patrons paraît, on interrompt aussi le travail pour le saluer.

Je me souviens qu'en visitant les ateliers du chemin de fer du Tokaïdo je trouvai un peu partout les ouvriers en longue conversation : en m'apercevant ils se hâtaient de retourner à leur ouvrage avec l'air penaud de grands enfants pris en faute. « Pour que nos ouvriers travaillent, me disait un grand industriel, il faut que nous soyons constamment sur leur dos. » Si l'ouvrier japonais peut travailler de longues journées, de longs mois sans un jour de repos, c'est que, à tout moment, à toute occasion, il mêle le loisir au labeur. Le travail n'est pas mieux organisé que le repos.

Le travail oriental est donc de qualité très inférieure,

comparé au travail d'Occident : entre lui et le travail américain surtout, il y a un abîme. L'âpre labeur des Occidentaux peut avoir ses mauvais côtés, et l'indolence japonaise ses charmes : mais du point de vue économique strict, le premier est beaucoup plus productif.

La machine d'Occident, dira-t-on, doit secouer cette indolence, interdire ces flâneries! Bon gré, mal gré, elle doit « entraîner » l'ouvrier japonais. — Il semble que ce soit le cas pour telle grande industrie comme la filature ou la papeterie. Pour cette dernière en particulier, il faut absolument que l'ouvrier aille aussi vite que la machine; le papier déborde comme une inondation à laquelle il faut ouvrir un écoulement; quelques secondes de retard, et le papier se prend dans les engrenages!

Mais encore faut-il que l'ouvrier *puisse* suivre la machine : souvent elle l'étourdit! Le déchet considérable qui peut résulter de sa lenteur peut ne pas suffire à le rendre plus vif : nous verrons tout à l'heure que les ouvriers japonais ont peu d'amour-propre professionnel. — Quant à la filature mécanique, les doigts des Japonaises sont assez souples et assez agiles pour lutter de vitesse avec le mouvement des métiers; mais c'est à la condition qu'elles prennent leur tâche à cœur : un fil cassé ne rappelle pas automatiquement à l'ordre l'ouvrière distraite. La machine est si loin de régler la productivité de l'ouvrière, l'assiduité de celle-ci y entre encore pour une telle part que dans le même atelier les salaires varient du simple au triple! — S'agit-il de tissage mécanique, le degré de vivacité de l'ouvrière se mesure au nombre des métiers qu'elle peut surveiller, et ici encore les

différences sont considérables : depuis les maladroites ou les étourdies à qui on ne peut confier qu'un métier pour deux jusqu'aux habiles qui peuvent en diriger chacune quatre! En Amérique il est des ouvriers qui en dirigent huit et douze. Même dans ces industries essentiellement mécaniques l'ouvrier est encore le maître de la machine!

Quel autre moyen de rendre le travail japonais plus intensif? Le payer à la pièce, quand cela est possible? — On l'a essayé, non sans succès, dans plusieurs tissanderies et dans plusieurs établissements métallurgiques privés dont la productivité est, paraît-il, supérieure à celle des établissements de l'État, où les ouvriers sont payés à la journée[1]. Mais avec des ouvriers qui ne sont pas très consciencieux, si le contrôle n'est pas facile, le salaire aux pièces est un moyen dangereux. — Il arrive aussi que l'ouvrier japonais est peu sensible à l'attrait d'un supplément de salaire; plus d'un industriel l'a constaté : lorsqu'on élève le salaire à la pièce, l'ouvrier produit moins, comme s'il s'était assigné un fixe de revenu quotidien qu'il ne tenait pas à augmenter.

Il semble même souvent que le travail intensif soit au-dessus des forces de l'ouvrier japonais : il peut fournir un travail prolongé; il ne peut guère, même pour un temps relativement court, donner un grand effort. Il travaillera avec d'autant plus d'ardeur qu'il sera plus libre de travailler à sa guise. Les Japonais détestent, méprisent la machine pour sa régularité même. L'irrégularité leur paraît une des conditions de la beauté, et la beauté est la chose qui les intéresse

1. A Miiké, les mineurs sont payés tant par tonne.

le plus. Les plus belles assiettes japonaises ont toujours des défauts, des grains, des points noirs, et leur rebord est gondolé; les nôtres leur apparaissent trop géométriques : on n'y perçoit plus le coup de pouce du potier.

Pour l'ouvrier japonais, c'est comme une nécessité de faire aller sa langue. Les typographes chantent à haute voix en composant, les comptables chantent en faisant leurs additions, et quand des commerçants se réunissent pour causer affaires, il faut qu'ils bavardent pendant deux heures de choses et d'autres avant de parler sérieusement. A imposer aux ateliers japonais la discipline sévère de ceux d'Occident on éprouverait sans doute de sérieux mécomptes et peut-être obtiendrait-on tout le contraire du résultat cherché.

Les réductions de salaire, les amendes multipliées ne parviendront-elles pas à rendre attentif l'ouvrier négligent? Dans tel atelier de tissage, à raison de 1 sèn par 10 taches, elles atteignent jusqu'à 3 sèn — 1/5 du salaire. Ne pourra-t-on en un mot forcer l'ouvrier à travailler plus dur? L'ouvrier n'est-il pas en fait à l'entière disposition du patron?

L'ouvrier pourtant échappe à l'effroyable pression qui s'exerce sur lui. On a beau l'aller chercher très loin, le dépayser, le caserner, l'emprisonner : il s'évade. Dans l'espace de six mois, 40 p. 100 des ouvriers et ouvrières embauchés dans les filatures ont quitté la fabrique pour n'y plus revenir. Ce changement perpétuel rend impossible toute constitution d'un personnel exercé.

Quelques industriels, plus généreux et mieux avisés, ont essayé de retenir leurs ouvriers en les traitant bien, en évitant de les accabler d'amendes et

en mettant à leur disposition une « pension » qui fût vraiment pour leur bénéfice et qui ne fût pas une prison. Il leur faut compter quand même avec la mobilité naturelle, l'humeur inquiète et voyageuse de ces Japonais et Japonaises qui, une fois déracinés de leur canton natal, ne peuvent plus se fixer nulle part. « Comme ils ne sont pas habitués aux machines et se fatiguent vite de faire un travail régulier, ils désirent souvent quitter l'usine et changer de métier [1] ». Un beau jour, sans même prévenir — et pour cause — ils partent; on ne les revoit plus. Même ceux qui restent ne peuvent s'astreindre à une présence régulière, suivie : le personnel d'une grande usine n'est jamais au complet, et le lendemain des fêtes il n'est pas rare que la moitié des ouvriers manquent à l'appel.

Le peu d'ouvriers expérimentés qui s'attachent à un établissement sont encore loin d'être une élite. Ils gaspillent sans y penser la matière qu'ils travaillent. Récemment le directeur de la *Toyo Kisèn Kaïcha* avouait que les chauffeurs chinois réalisaient sur les chauffeurs japonais une économie de charbon de 5 p. 100 [2]. Un étranger employé comme inspecteur dans une grande fabrique de cigarettes déclarait que si on lui donnait tout ce qui s'y gâchait dans une seule année, il pourrait se retirer à l'aise pour le reste de ses jours [3]. Les ouvriers japonais n'ont pas non plus ce respect, ce soin méticuleux de leur machine ou de leur outil qui semble inné chez nos ouvriers d'Occident. « Il ne viendra pas à l'idée d'un ouvrier

1. *Protection ouvrière*, p. 42.
2. *Kobé Chronicle*, 12 juillet 1899, p. 8.
3. *Ibid.*, p. 2.

japonais de nettoyer son métier, de le maintenir en bon état, de manière à assurer le fonctionnement régulier de ses rouages [1] ».

Ils commettent des fautes lourdes, et le plus grave est qu'ils en prennent leur parti avec une extraordinaire facilité. Je vis un jour des ouvriers d'un grand établissement métallurgique par une insigne maladresse laisser tomber à faux une énorme pièce de fer : c'étaient plusieurs heures de travail perdues! Croyez-vous qu'ils s'en émouvaient, qu'ils s'en voulaient à eux-mêmes, ou qu'ils redoublaient d'activité pour réparer le mal au plus vite? Ils riaient : cette pièce de fer par terre, c'était drôle, *omochiroï*! « Qu'il arrive à un tisseur de déchirer une pièce, cet accident le laissera complètement indifférent : il vous la montrera en souriant, et aux justes observations qu'on lui fera, il répondra par l'éternel *chikata ga naï* [2], avec lequel on croit tout arrangé au Japon ». Si vous lui infligez une trop forte amende, il s'en ira, et vous ne trouverez pas mieux pour le remplacer!

Que penser après cela du bon marché de la main d'œuvre japonaise? Si elle ne coûte pas cher, elle ne vaut pas cher, et la faible productivité nous paraît compenser dans une large mesure les faibles salaires. Nous ne nous rendons pas compte que nos ouvriers d'Occident sont une élite, une aristocratie dans le monde du travail. Dans une galerie des houillères de Miiké, je regardais travailler quelques-uns des meilleurs mineurs, des forçats; rarement au Japon j'avais

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 nov. 1899.

2. « Que voulez-vous? il n'y a rien à faire! » — C'est le *nitchevo* des Russes, qui n'a rien de commun avec le viril *all right!* des Anglo-Saxons.

vu tant d'ardeur à l'ouvrage; je les admirais : pourtant l'ingénieur qui m'accompagnait me dit que les mineurs d'Europe et d'Amérique dans le même temps abattent bien plus de besogne.

Pour une fileuse ou une tisseuse européenne, il faut trois japonaises. — « Avoir des ouvriers horlogers qu'on paye de 1 franc à 1 fr. 30 par jour, alors qu'en Occident on leur donne 10 et 15 francs, quel avantage! — Oui, mais dix ouvriers d'Occident font l'ouvrage de 70 ou 80 Japonais! » — « Je paye mes ouvriers 35 sèn par jour en moyenne, — déclarait dernièrement un grand industriel de Kyoto; — en Europe ils sont trois fois mieux payés, mais travaillent dix fois plus [1]. Aussi soyez tranquilles : le *péril jaune* dont parlent vos journaux est une simple chimère, en ce qui concerne le Japon du moins... »

Existerait-il donc en ce qui concerne la Chine? L'ouvrier chinois est en effet pour la grande industrie supérieur à l'ouvrier japonais : plus d'un capitaliste au Japon reconnaît cette supériorité et songe à en profiter; les travailleurs s'y inquiètent d'une concurrence qu'ils sentent redoutable. Et cependant la main-d'œuvre chinoise elle-même ne saurait se comparer à celle de l'Occident [2]. Rien ne saurait faire ressortir avec plus d'évidence l'infériorité de la main-d'œuvre japonaise!

Malgré l'infériorité des méthodes, malgré le peu de rendement du travail, la faiblesse actuelle des salaires

1. Notons que la productivité du travail de nuit au Japon est de 30 p. 100 inférieure à celle du travail de jour.

2. Voir dans notre volume *Chine ancienne et nouvelle* le chapitre sur le *Péril économique chinois*.

au Japon peut laisser à son industrie un certain avantage. Mais cette faiblesse des salaires n'est pas une condition essentielle et permanente de la production japonaise.

Depuis cinq ans, il est peu de métiers au Japon où les salaires n'aient augmenté dans de notables proportions. De 1896 à 1899 le salaire moyen des ouvriers en papier, par exemple, passe de 26 à 41 sèn, celui des forgerons de 42 à 60; celui des fileuses de soie de 21 à 26; celui des tisseuses de 24 à 41, et celui des tisseuses de coton de 16 à 24. Au cours des huit ou dix dernières années l'élévation moyenne des salaires a été de 100 p. 100; dans certaines industries les salaires ont même triplé. A Tokyo surtout les salaires ont atteint un taux fort élevé : les charpentiers y arrivent à gagner 83 sèn; les couvreurs en tuiles, les tonneliers 75; les tailleurs 78 et 85; les cordonniers et bottiers 1 yèn 20, et les tailleurs de pierre 1 yèn 55, c'est-à-dire de deux à trois francs, et même davantage.

L'accroissement a été graduel, ininterrompu; les industriels clairvoyants prévoient qu'il continuera; et rien ne permet de penser qu'il doive s'arrêter : les causes en sont trop profondes. La guerre de 1894-1895 avec la Chine, en enlevant tant d'ouvriers, tant d'artisans à leur travail, rendit tout d'un coup la main-d'œuvre plus rare, partant plus chère. Aussitôt après survint le grand « boum » industriel; les patrons s'arrachèrent le petit nombre d'ouvriers habiles que possédait alors le pays : les salaires montèrent encore.

Si l'ouvrier japonais dédaigne assez souvent de travailler plus pour gagner plus, il préfère gagner plus sans travailler davantage : une fois les salaires élevés, il est difficile qu'ils redescendent. L'ouvrier

japonais s'est accoutumé à une vie plus large, il veut plus de bien-être. Au lieu que naguère il se contentait de millet, de sorgho, de patates, il veut maintenant manger du riz, et du bon riz, du riz de son pays; même il veut de temps à autre faire bombance, et non plus avec du poisson simplement, mais avec de la viande de bœuf. Quant aux dépenses de plaisir, il n'est que trop assailli par les tentations.

D'ailleurs les objets de consommation les plus ordinaires ont augmenté. En 1895 le prix moyen du riz dans les grandes villes était de 8 yèn 21 le *kokou*[1]; en 1900, de 11 yen 34. Dans la même période l'orge passe de 3,80 à 4,38; les pois de 5,87 à 8; le *saké*[2], de 17,23 à 32,42; le thé de 30,26 les 100 *kin*[3] à 38,72. Cette augmentation du prix de la vie est la conséquence naturelle de deux faits : l'un est l'augmentation du salaire des ouvriers agricoles qui, de 1896 à 1899 seulement, s'est élevé d'un cinquième pour les hommes et d'un tiers pour les femmes; l'autre est l'accroissement incessant de la population qui a diminué l'abondance des subsistances. L'ouvrier japonais ne pourrait même plus vivre avec les salaires d'autrefois.

A moins cependant que *tous* les salaires ne redescendent à la fois à leur taux primitif. Ne serait-ce pas l'intérêt de tous ceux qui emploient des travailleurs sans travailler eux-mêmes, et aux dépens de qui en fin de compte se réalise ce progrès dans la rémunération du travail? Capitalistes et grands propriétaires ne pourraient-ils s'entendre tout au moins pour

1. Le *kokou* égale 1 hectolitre 8.
2. Eau-de-vie de riz.
3. Le *kin* égale 0 kgr. 6

arrêter la hausse des salaires? Les ouvriers là-bas n'ont-ils pas été pendant des siècles pliés à la soumission?

Il est trop tard; déjà l'esprit d'indépendance s'est éveillé, et même l'esprit d'insubordination. Les simples coolies le prennent de haut avec leurs employeurs, ils s'érigent en rois de la rue, comme des *sôchi* de bas étage. Même les officiers des navires de commerce ont peine à se faire obéir de leurs hommes. Les ouvriers japonais commencent à savoir manier l'arme du boycottage et de la grève. S'ils ont peu de ressources, les capitalistes japonais ont aussi très vite épuisé les leurs. Si les patrons s'associent pour résister, les ouvriers s'associent de même; de toutes parts se forment des « unions », des syndicats où bon gré mal gré les travailleurs isolés s'encadrent, bien que la loi ne les reconnaisse pas.

Ainsi, dès 1899, les typographes de Tokyo avaient formé une « union » qui comptait plus de 2 000 membres, qui avait son organe périodique, et dont le président était un ancien vice-président de la Chambre. — En septembre 1899, les cochers et conducteurs des tramways de Tokyo, — qui pour 12 ou 15 yèn par mois travaillaient de cinq heures du matin à onze heures du soir sans jamais de repos — recevaient de quelques-uns de leurs camarades, renvoyés par la compagnie comme agitateurs, l'appel suivant :

« Nous savons que nous devons considérer notre service comme d'importance publique. Malgré les traitements cruels, nous avons fait notre service, et attendu patiemment un temps meilleur. Mais en vain!... Maintenant le moment n'est plus à la patience, mais à la colère! Maintenant l'heure est venue de la

juste indignation, et non des plaintes.... Bien que nous ne soyons plus des vôtres, nous ne sommes pas gens à oublier les souffrances de nos vieux camarades! En conséquence nous organisons une Union d'accord avec vous afin d'adresser pacifiquement à la compagnie une pétition! »

Mais c'est dans le nord-est que le mouvement de concentration ouvrière s'est tout d'abord marqué. Dès 1897 les ouvriers du fer des provinces septentrionales et du Hokkaïdo même se sont syndiqués : en 1899 le syndicat comptait 57 sections et 3 000 membres. Les mécaniciens de la grande compagnie de chemins de fer *Japan Railway C°*, dont le réseau s'étend de Tokyo jusqu'au nord de Nippon, formaient en 1900 le plus puissant des syndicats ouvriers japonais. Avec ses 850 adhérents, il comprenait à lui seul presque la moitié des mécaniciens de l'empire; la revue mensuelle qu'il publiait était un périodique considérable. Bien que disposant de ressources minimes, il venait de remporter sur la Compagnie une victoire décisive : simultanément, sur un coup de télégraphe, avec un ensemble parfait, les ouvriers s'étaient mis en grève, et au bout de cinq jours la compagnie avait capitulé. Elle avait accordé la journée de huit heures avec une élévation de salaire, et promis d'améliorer les logements ouvriers. Ceux-ci n'étaient guère qu'une transformation de la « pension » primitive : ce groupement, cet entassement des employés autour des ateliers, où la compagnie n'avait vu qu'un moyen de retenir et de dominer son personnel, avaient précisément développé en lui le sentiment de la solidarité ouvrière. Le syndicat victorieux avait encore imposé à la compagnie de n'em

ployer que des ouvriers syndiqués. Ce triomphe complet avait été la meilleure des propagandes; et déjà tout le long de la ligne, autour des sections de mécaniciens, les ouvriers des autres métiers commençaient à se grouper, en fondant tout d'abord des coopératives de consommation.

Les ouvriers du nord sont une élite : le climat plus rude semble y fortifier les caractères; le travail plus rude aussi, plus intensif, obligeant au repos, permet le loisir. La vie plus simple, moins légère, fait qu'on n'y gaspille pas le loisir ni l'argent en divertissements : on lit, on réfléchit, au lieu de s'amuser. Enfin les travailleurs moins nombreux peuvent mieux poser leurs conditions. Dans le sud au contraire, c'est la concurrence acharnée pour le travail; c'est la douceur amollissante du climat tiède et des mœurs faciles; c'est l'alanguissement du travail sans ardeur et sans repos. Aussi la concentration ouvrière y est-elle beaucoup moins avancée. En 1899, les *Dockers* de Kyoto et d'Osaka, au nombre de 30 000, avaient formé une sorte de syndicat : mais ce n'était qu'un groupement flottant et passager dirigé surtout contre la concurrence des ouvriers chinois. Cependant à Osaka il y a un commencement d'organisation des forces ouvrières.

Bien que la presque totalité des ouvriers soient encore aujourd'hui, même après l'abaissement du cens électoral, dépourvus du droit de vote, le gouvernement doit tenir compte de leurs revendications. Il existe dès à présent au Japon une législation ouvrière, ridiculement insuffisante comme nous avons pu nous en convaincre, et qui autorise les plus scandaleux abus de l'exploitation capitaliste — mais qui n'en

marque pas moins un progrès sur les anciennes coutumes. Dès à présent le contrat entre l'ouvrier et le patron est vraiment bilatéral : le patron doit une indemnité à l'ouvrier qu'il renvoie avant le terme de son engagement, sauf les cas de violences, d'outrages, de troubles dans l'atelier, de dégradations aux instruments de travail. L'ouvrier doit également indemniser le patron qu'il quitte avant le temps fixé, mais sauf le cas où il a subi de mauvais traitements. Il ne fait pas doute que l'intervention de l'État en faveur de l'ouvrier s'étendra de jour en jour : en 1900 déjà il était question d'établir au ministère du Commerce un Conseil supérieur du travail.

Ainsi s'évanouit ce fantôme de l'ouvrier japonais produisant beaucoup, payé peu, que l'on ferait produire toujours plus, que l'on ne paierait jamais davantage, sans qu'il fît jamais éprouver à son employeur la moindre difficulté! Ainsi achève de s'atténuer à nos yeux la menace du péril économique japonais!

Nous n'avons garde de penser que les défauts de la main-d'œuvre japonaise — ces défauts qu'on néglige de voir — soient éternels et irrémédiables. Méthodes industrielles, méthodes commerciales et méthodes ouvrières s'amélioreront : ce n'est qu'une question de temps. Mais l'élévation des salaires, la réduction des heures de travail ne sont aussi que des questions de temps. Les progrès techniques de la production et les progrès sociaux de la classe ouvrière s'accompliront du même pas : en ce qui touche les avantages du Japon dans la concurrence internationale, ils se feront selon toute vraisemblance compensation.

A l'heure actuelle, s'il est pour l'Europe une concurrence redoutable, ce n'est pas celle du Japon où les

salaires sont bas, mais celle des États-Unis où ils sont hauts. Ce phénomène peut nous inquiéter pour nos intérêts privés et même nationaux du moment; il n'en est pas moins d'une haute philosophie, d'une haute moralité, et de nature à nous rassurer sur l'avenir social de l'humanité. Il est rassurant que le péril économique nous vienne du supérieur et non de l'inférieur : lorsque le Japon paiera ses ouvriers deux yèn, alors peut-être plus qu'aujourd'hui nous pourrions craindre un péril économique japonais. Mais le Japon n'en est pas là.

Ce qui entravera longtemps son expansion économique, en dehors des défauts d'organisation et de méthode que nous avons indiqués, c'est le manque de capitaux. L'ancien Japon, dont la vie économique était rudimentaire, n'en avait pour ainsi dire pas. Les premiers dont le nouvel État eut besoin pour s'établir, l'étranger ne les lui prêta qu'avec peine et à gros intérêts. Aujourd'hui que l'avenir de la jeune société est plus sûr, on lui en offre à meilleur compte : comme supplément de garantie les capitalistes étrangers ne demandent plus que le droit de propriété dans l'Empire. Mais l'emprunteur d'hier se méfie, et refuse, avec la garantie, le prêt lui-même.

« Quelle aveugle jalousie! quelle fierté mal placée! Quelle mésentente des intérêts vitaux du pays! » s'écrient les capitalistes d'Occident. — Mais s'il en est ainsi, comment encore parler de « péril japonais »? Ou bien le Japon s'ouvre tout grand aux capitaux étrangers : alors il devient un bon placement. Ou bien il se prive de leur secours : alors il cesse d'être un concurrent dangereux.

En fait, lorsqu'ils se contentent d'entr'ouvrir les

portes de leur pays aux capitaux étrangers, les Japonais ne font pas un si mauvais calcul. L'orgueil national sans doute leur donne souvent une trop grande idée de leurs moyens et une trop petite de leurs besoins. Mais l'élite dirigeante n'ignore pas qu'en décourageant l'afflux des capitaux étrangers, c'est tout le développement économique du pays qu'elle retarde. Seulement les Japonais éclairés, d'accord en cela avec la masse du peuple, préfèrent que le Japon s'enrichisse moins vite pourvu qu'il reste aux Japonais.

La formation sur le sol de l'Empire de compagnies privées étrangères leur semblerait, non sans quelque raison, une atteinte à la souveraineté nationale. Les capitaux strictement nécessaires, l'État japonais les empruntera : il obtiendra de meilleures conditions que les particuliers; il débattra avec plus d'autorité les termes du contrat; il ne souscrira que des obligations franches dont il pourra, l'heure venue, se libérer entièrement. Ensuite il peut, s'il le faut, mettre ces capitaux à la disposition de compagnies particulières : mais celles-ci, étant ses obligées, restent sous son contrôle; et du moins sont-elles exclusivement composées de Japonais.

A l'égard de l'étranger cette politique financière est une sorte de capitalisme d'État : à l'égard de la nation japonaise elle-même, c'est une sorte de socialisme d'État. L'État devenant par la force des choses le grand bailleur de fonds des entreprises privées, il est naturel, surtout si celles-ci périclitent, qu'il en assume la gestion immédiate et effective. La municipalisation des tramways, la nationalisation des chemins de fer sont des questions posées et discutées au

Japon depuis plusieurs années. Le socialisme qui réclame ces grandes réformes est ouvertement professé, non seulement par des hommes du peuple, mais par des maîtres de l'Université, et plusieurs journaux importants le propagent. Ce socialisme qu'on peut appeler national est plus développé sans doute que le socialisme proprement social, celui qui revendique avant tout les droits des travailleurs et qui ne voit dans la socialisation des grandes entreprises capitalistes qu'un moyen d'améliorer la condition des classes ouvrières. Mais l'un et l'autre tendent à régulariser la croissance économique du pays : l'un en ralentissant l'afflux des capitaux; l'autre en augmentant le prix de la main-d'œuvre. L'un et l'autre par là tendent à reculer et même à neutraliser le péril d'une concurrence désastreuse à l'Occident.

S'il n'y a donc pas entre la production japonaise et la production occidentale cette inégalité que l'on croit tout d'abord observer, est-ce à dire que les positions respectives du commerce japonais et du commerce occidental ne seront en rien modifiées? Il en pourrait être ainsi si l'Occident n'avait précisément joui jusqu'ici d'une supériorité économique qui commence seulement à s'effacer, et si par suite le commerce occidental n'avait de beaucoup dépassé les limites de son domaine naturel. Il devra peu à peu y rentrer.

Actuellement, par exemple, presque tout le grand commerce extérieur du Japon est ou passe entre les mains des Occidentaux établis dans les ports ouverts. Les Japonais aspirent à s'affranchir de cet intermédiaire : ils veulent être au moins leurs propres importateurs. Avant peu ils y auront réussi ; ils connaissent mieux un marché qui est leur pays même; ils ont les

préférences de clients qui sont leurs compatriotes; étant chez eux enfin et vivant de la vie indigène, ils n'ont pas à se rembourser de ce luxe par lequel les étrangers se consolent de leur exil. Ce qui manque encore aux importateurs japonais, c'est le crédit : les maisons d'Occident, sachant que la probité commerciale japonaise n'est pas à toute épreuve, hésitent ou même se refusent à expédier leurs marchandises à d'autres qu'aux commissionnaires européens. Mais le nombre des maisons japonaises connues et cotées sur les places d'Occident ne cesse de s'accroître : pour les importateurs occidentaux l'âge d'or est passé.

Quant à l'aire d'expansion normale du commerce japonais, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de la délimiter avec précision. Mais il ne faut pas raisonner comme si la rapidité et le bas prix relatifs des communications d'un bout à l'autre de la terre avaient annulé l'importance économique des distances. A mesure au contraire que s'égalisent les conditions de production, le coût de transport redevient un des éléments décisifs dans la concurrence internationale. Voilà pourquoi le commerce occidental devra nécessairement reculer en Extrême-Orient; mais voilà pourquoi aussi il sera difficile aux Extrêmes-Orientaux d'envahir jamais les marchés d'Occident.

Le Japon prendra une part de plus en plus grande dans le commerce de la Chine; il a sur l'Occident des avantages multiples, non seulement celui de la proximité, mais celui de la communauté de race, de langue, de coutumes [1]. Si l'on dénomme péril toute concurrence victorieuse au commerce occidental sur

1. Voir dans notre livre, *Chine ancienne et nouvelle*, la fin du dernier chapitre.

quelque point du monde que ce soit, en ce sens il existe un péril japonais, et il grandit tous les jours. C'est une perte pour quelques-unes de nos grandes industries d'exportation.

Mais — dira-t-on — si le Japon, non content de prendre la meilleure part dans le commerce de la Chine, parvenait à y développer la grande industrie! L'ouvrier, le commerçant chinois sont par plus d'un côté supérieurs à l'ouvrier et au commerçant japonais; en revanche, le Japon a les ingénieurs, les administrateurs qui manquent à la Chine : que les deux races mettent en commun leurs avantages, ne sera-ce pas une coalition formidable? Les Japonais ne sont en somme que 45 millions contre 380 millions d'Européens et 75 millions d'Américains : les Chinois sont 400 millions!

Précisément les Chinois sont trop. Même si la rivalité des autres puissances ne limitait leur intervention, les Japonais seraient très longtemps incapables d'agir sur une pareille masse : leur action pour être efficace devra se restreindre. Il ne peut donc être question que de quelques millions de Chinois dirigés économiquement, sinon gouvernés par les Japonais. Pourquoi ces quelques millions ou dizaines de millions feraient-ils à l'Occident une concurrence plus dangereuse que les autres millions qui seraient alors passés sous la direction économique de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne, des États-Unis ou de la France? Il est difficile de le dire. Les Japonais sont encore des apprentis en matière d'organisation, même si c'est la Chine qu'il faut organiser. Le péril sino-japonais ne serait donc pas plus à redouter — au moins dans l'ordre économique — que le péril sino-

russe par exemple, ou toute autre forme du péril sino-occidental.

Nous laisserons donc cette question. Nous croyons avoir montré ailleurs que seule l'introduction effective, intime, souveraine de la civilisation occidentale en Chine — que les introducteurs soient Japonais, Européens ou Américains — pourrait déterminer un renversement des relations économiques entre l'Extrême-Orient et l'Occident. Ailleurs aussi nous avons dit dans quelle mesure ce renversement éventuel nous paraissait mériter le nom de péril.

Pour ce qu'on appelle le « péril économique japonais » proprement dit, il ressort, croyons-nous, de la précédente analyse, que cette expression est bien exagérée, bien inexacte. Si cette rapide étude du développement économique du nouveau Japon nous inspire un sentiment, ce n'est ni une crainte, ni un regret, mais plutôt un sentiment d'admiration et d'espoir. Comment ne pas admirer cette transplantation brusque et pourtant féconde d'une civilisation supérieure sur un sol où n'auraient plus végété que des traditions surannées? Quelles que soient les misères inhérentes aux crises de croissance, la nation japonaise aura gagné à se renouveler pour de plus grandes destinées. Elle a pris à l'Occident ses maux comme ses bienfaits; mais elle a pris aussi les remèdes à ses maux. Et de même que dans l'ordre technique elle recueille gratuitement le bénéfice de ce qui a coûté à l'Occident plus d'un siècle d'efforts, de même dans l'ordre social elle a reçu le secret des réformes nécessaires pour que ce progrès matériel entraîne non sa déchéance, mais son progrès moral. Avec le capitalisme, l'Occident lui a donné le socialisme.

Pour le monde aussi la rénovation économique du Japon aura été un bien. C'est une conception étroite, fausse, de se représenter les nations de l'avenir comme de simples concurrentes, acharnées seulement à se ruiner les unes les autres, et ne luttant que de bon marché dans la production d'articles identiques. L'extension sur toute la surface de la terre d'un mode de production uniforme et égal n'est pas pour effacer le caractère de spécialité des grandes exportations nationales. Et si le grand commerce, le commerce lointain devient de plus en plus un commerce de spécialités et de nouveautés, les nations deviendront des collaboratrices, des coopératrices autant et plus que des concurrentes. Dans cette coopération de l'humanité, le Japon réorganisé sur le modèle de l'Occident, mais resté lui-même, aura sa belle part, bien à lui, sans danger pour personne.

CHAPITRE VI

L'ENSEIGNEMENT

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Sous le régime féodal, c'est-à-dire il y a trente-cinq ans encore, l'enseignement primaire au Japon était rudimentaire. Il était donné surtout dans les Écoles de Clan (*Hangakou*) que les grands seigneurs (*daïmio*) entretenaient sur leurs domaines pour les enfants des *chidzokou* (petits nobles) et des fonctionnaires supérieurs du Clan [1].

Il y avait bien, en dehors de ces écoles féodales, les *térakoya*, écoles libres, ouvertes à toutes les classes de la population. Mais les termes du Rescrit organique de 1872 nous indiquent clairement qu'elles étaient peu suivies. « Depuis nombre d'années les écoles existent; l'erreur a néanmoins persisté chez le peuple qui ne se rend pas compte de l'importance et de la nécessité de s'instruire, *faussement convaincu*

1. *Notice sur l'organisation actuelle de l'Instruction publique au Japon* (publiée pour l'Exposition de 1900), p. 26.

que l'instruction est l'apanage des hautes classes. Il n'y a pas encore de laboureurs ni d'artisans, ni de marchands, qui envoient leurs fils à l'école, et encore moins leurs filles [1]. »

L'enseignement primaire n'existait donc pas pour le peuple, et même pour les hautes classes il était très insuffisant, très mal organisé. « Le *ténaraï*, c'est-à-dire la lecture et l'écriture des caractères idéographiques, était la base d'où l'instruction s'élevait à l'art de la narration; l'instituteur faisait apprendre quelques textes de morale et un peu de géographie japonaise; il enseignait les éléments du chinois classique et du calcul. De temps en temps on développait les règles de la morale et de la civilité [2]. » Dans les écoles libres on enseignait aussi la lecture vulgaire (caractères phonétiques).

Cet enseignement archaïque, artificiel, les privilégiés le recevaient surtout pour obéir à la tradition. Écoutons encore le Rescrit impérial de 1872. « Les samouraï et les autres membres de la société qui étudient sont encore rares, et ceux-là même se font une fausse idée de l'instruction, qu'ils se croient obligés de recevoir par dévouement au pays, sans songer que c'est autant et plus pour soi, etc. »

La Révolution de Meidji (1868) fit naturellement disparaître les Écoles de Clan. En 1871 était créé le ministère de l'Instruction publique, et s'accomplissait la transformation des anciennes *térakoya* en écoles publiques à l'occidentale. En 1872 enfin, le Rescrit cité ci-dessus formulait le principe moderne de l'instruction universelle. « La science est nécessaire à tous

1. *Notice sur l'École normale supérieure de Tokyo*, 1900, p. 60.
2. *Notice sur l'organisation*, etc., p. 22.

pour le perfectionnement moral et matériel et pour l'amélioration des conditions d'existence, l'ignorance étant la mère de toutes les misères qui désolent la société. » Quelques considérants de ce Rescrit méritent d'être cités. « L'acquisition de la science et la culture des talents sont indispensables au succès dans la vie. Par l'éducation les hommes apprennent à acquérir des richesses, à pratiquer les professions savantes, à exercer les fonctions publiques, à se passer enfin de l'aide des autres hommes... Même parmi les hautes classes le caractère de l'éducation (ancienne) était défectueux. Sous prétexte d'acquérir du savoir pour le bien de l'État, on dépensait beaucoup de temps sans utilité à écrire des poésies ou à composer d'élégantes maximes, au lieu d'apprendre ce qui devait être utile à soi-même ou réellement pour le bien de l'État. » Et l'opinion accueillait si favorablement les idées nouvelles, un changement si prompt et si enthousiaste s'opérait dans les esprits que quelques années plus tard « les plus grands théâtres de la capitale croyaient opportun, pour satisfaire le goût public, d'introduire comme intermède, dans plus d'une représentation, une scène d'école [1] ».

Aujourd'hui, l'enseignement primaire est obligatoire en principe de six à quatorze ans accomplis [2].

Les cas d'exemption sont très strictement limités. Ce sont : le cas d'indigence de la famille, mais seulement lorsque l'envoi de l'enfant à l'école serait pour toute la famille une cause de détresse; le cas de maladie; et le cas de force majeure (voyage ou empêchement accidentel).

1. *Notice sur l'École normale supérieure de Tokyo*, p. 61.
2. *Notice sur l'organisation*, etc., p. 37.

Les règlements sur la fréquentation sont très sévères. Si un enfant est absent plus de cinq fois sans raison plausible, un avertissement est donné à son correspondant. Si cet avertissement est renouvelé sans résultat, un rapport est adressé au maire de la commune, qui donne des exhortations, même des ordres, et en réfère au sous-préfet [1]. — Le nombre maximum des jours de congé est fixé pour tout l'empire à 90 par an.

Mais d'abord la législation ouvrière du Japon contredit sa législation scolaire. La loi de 1902 n'interdit en principe le travail des enfants qu'au-dessous de onze ans, se contentant de le limiter à douze heures par jour pour les enfants de onze à seize ans. Le stage scolaire réellement obligatoire est donc de six à onze, et non de six à quatorze. Une statistique portant sur 22 filatures d'Osaka établit que 16 p. 100 des ouvriers et 33 p. 100 des ouvrières ont moins de quatorze ans [2].

D'autre part l'enseignement primaire, depuis 1886, comprend officiellement deux degrés : *degré ordinaire* et *degré supérieur*, chacun correspondant à une période de quatre ans de cours [3]. Seule l'organisation du premier degré est imposée aux communes. « Chaque ville ou commune doit créer assez d'écoles primaires *ordinaires* publiques pour recevoir tous ses enfants d'âge scolaire [4]. » Même, « lorsqu'il existe dans une ville ou commune des écoles primaires ordinaires privées, on peut considérer ces écoles privées comme

1. *Notice*, p. 77.
2. Saïto Kashiro, *La Protection ouvrière au Japon*, p. 72.
3. *Notice*, p. 28.
4. *Ibid.*, p. 38, ordonnance de 1890.

tenant lieu d'écoles publiques[1]. » — L'enseignement primaire n'est donc complètement organisé que pour les enfants de six à dix ans.

Aux deux Écoles normales primaires supérieures de Tokyo on a dû organiser, pour les exercices pratiques des élèves, à côté d'une école primaire complète à huit années d'études, une école à six années, où les cours du degré supérieur sont réduits à deux ans[2]. — Il est vrai que dans toute école primaire comprenant les deux degrés on peut instituer des cours complémentaires, d'une durée maximum de trois ans, — sans parler des *Écoles moyennes*, où l'âge ordinaire d'admission est treize ans.

L'enseignement primaire est obligatoire, mais *non gratuit*.

Le paiement de la contribution scolaire peut d'ailleurs être remplacé par des fournitures en nature ou des prestations de main-d'œuvre. Nombreux sont les cas d'exonération, partielle ou totale : indigence, présence simultanée de plusieurs enfants à l'école, fils ou frère de soldat mort dans la campagne de Chine. Depuis 1893 les villes et les communes sont autorisées à supprimer la contribution scolaire si l'état de leurs finances le permet[3].

Néanmoins les statistiques montrent que les contributions obligatoires versées par les élèves, en y joignant les contributions volontaires, constituent, pour l'ensemble des écoles primaires publiques, entre le quart et le cinquième des ressources nécessaires. C'est donc l'enseignement *à quart de prix*.

1. *Notice*, p. 43.
2. *Notice sur l'École normale supérieure*, p. 49.
3. *Notice sur l'organisation*, etc., p. 46.

Aussi l'enseignement primaire au Japon, universel en principe, est encore assez loin d'être universel en fait. L'effort pour répandre l'instruction a été digne de tous les éloges, et les progrès accomplis ne peuvent qu'exciter l'admiration. En 1874, d'après les statistiques, 1 700 000 enfants seulement recevaient l'instruction primaire; en 1901, 4 600 000. Mais il faut tenir compte de l'accroissement de la population qui dans la même période a passé de 33 à 45 millions.

Il faut aussi corriger les statistiques officielles, qu'il suffit d'analyser pour se convaincre qu'elles donnent des chiffres exagérés dans la proportion *d'un sixième*[1]. Le pourcentage officiel de scolarité en 1897 était de 66 p. 100; le pourcentage réel n'était que de 55.

Si l'on considère que le pourcentage officiel de 1895 à 1897 n'a augmenté que de 5 p. 100, c'est tout au plus si les chiffres officiels de 1897 — 4 millions — répondent à la réalité présente. C'est d'ailleurs sur cette proportion des *deux tiers* de la population d'âge scolaire que l'on table dans les écoles normales pour déterminer le nombre d'instituteurs que réclame le district. En s'arrêtant non pas au chiffre total des inscrits, mais au chiffre de moyenne des présences dans le courant de l'année scolaire, on peut affirmer que ce chiffre, qui n'atteignait pas 3 millions en 1895, ne dépasse pas 4 millions aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, — les Japonais peuvent être fiers de le constater, — le Japon vient réellement pour le pourcentage scolaire assez loin derrière les nations de l'Europe nord-

1. L'erreur provient de ce qu'on ajoute au nombre des élèves présents le 31 décembre, le nombre de ceux qui ont achevé leurs études à la fin de l'année scolaire précédente.

occidentale, mais immédiatement après l'Autriche-Hongrie, *avant* les États de l'Europe du sud et *avant* la Russie[1].

Comme la législation ouvrière et la législation scolaire elle-même pouvaient nous le faire prévoir, c'est surtout pour le degré supérieur que le déchet est considérable. Alors que le nombre des élèves dans les deux degrés devrait être sensiblement égal, en 1897, le degré supérieur ne comptait que 600 000 élèves contre 3 300 000 dans le degré ordinaire, soit moins d'un cinquième[2]. *Quatre enfants sur cinq* quittent l'école vers onze ans, au lieu d'y rester jusqu'à quatorze.

Voici quel était en 1899 le degré de culture des conscrits japonais[3] :

Gradués des écoles primaires supérieures ou possédant une somme de savoir équivalente.....	16 p. 100
Gradués des écoles primaires ordinaires ou possédant une somme de savoir équivalente.....	41 —
Jeunes gens possédant une légère connaissance des quatre règles.....	26 —
Jeunes gens sans connaissance aucune des quatre règles.....	16 —

A Osaka, sur 500 000 ouvriers examinés entre dix et trente ans, on en compte 350 000 qui n'ont pas reçu d'instruction. Dans les filatures la moyenne des illettrés est de 27 p. 100 pour les hommes, de 43 p. 100 pour les femmes; celle des demi-illettrés de 51 p. 100 pour les hommes, de 49 p. 100 pour les femmes. —

1. *Kobé Chronicle*, 15 novembre 1899.

2. En 1895, la proportion était d'un sixième. — Il convient de dire qu'il y a dans les écoles moyennes 30 000 enfants environ entre douze et quatorze ans.

3. Voir *Japan Weekly Mail*, 29 juillet 1899, p. 112.

La loi prescrit sans doute aux industriels de donner l'instruction à ceux de leurs ouvriers qui ont moins de quatorze ans; mais cet enseignement à l'usine est naturellement dérisoire [1].

Cette forte proportion d'illettrés — et de demi-illettrés — montre quels progrès restent à accomplir, et de quel excès de fierté témoignent certaines affirmations des documents officiels. Celle-ci, par exemple : « Notre enseignement est déjà entré de plain-pied dans la voie qui doit le mener au développement grandiose qu'il aspire à atteindre et dont il approche aujourd'hui [2]. »

Non, l'heure n'est pas encore arrivée, qui doit réaliser les magnifiques promesses du Rescrit de 1872. « Notre dessein désormais est que l'instruction ne soit plus restreinte à quelques-uns, mais qu'elle soit répandue de telle manière qu'il n'y ait plus un seul village avec une famille ignorante, plus une seule famille avec un membre ignorant. Le savoir désormais ne doit plus être considéré comme la propriété des classes supérieures, mais comme l'héritage commun dont doivent recevoir une part égale nobles et chevaliers, cultivateurs et artisans, hommes et femmes. »

C'est bien une caractéristique de la civilisation japonaise que le peu d'empressement relatif pour l'éducation des filles. En 1897, alors que le pourcentage officiel des garçons était 81 p. 100, et le pourcentage réel environ 68 p. 100, le pourcentage officiel des filles n'était que 51 et le pourcentage réel 42, — *moins de la moitié*. Le vieil esprit des samouraï que dénonçait le Rescrit de 1872 n'est pas mort, et le préjugé oriental

1. Voir ci-dessous. (*Protection ouvrière*, p. 72-73.)
2. *Notice*, p. 2.

dure toujours[1]. Il y a encore entre le nombre des élèves garçons et celui des élèves filles une différence de près d'un million.

Le nombre des écoles a naturellement augmenté avec la population scolaire. De 21 000 en 1874, il dépasse aujourd'hui 26 000[2]. Il importe de noter que la proportion des écoles privées, toujours très faible, n'a cessé de décroître : plus de 2000 en 1874, elles étaient moins de 500 — c'est-à-dire moins de 1/50 — en 1891. On peut dire que l'enseignement primaire public au Japon a tué l'enseignement privé[3]. Au commencement de 1899, il fut même un moment question de rendre l'enseignement primaire *public obligatoire*.

Le nombre des instituteurs a passé de 47 000 dans la période 1873-1878, à 92 000 en 1901[4]. Quatre-vingt-douze mille instituteurs pour quatre millions d'élèves : en supposant une répartition égale cela donnerait déjà 43 élèves par instituteur. Mais en fait la moyenne générale du degré supérieur varie entre 35 et 40 ; par contre celle du degré ordinaire dépasse 50. Le maximum réglementaire est fixé à 60 pour le degré supérieur, à 70 pour le degré ordinaire, et même il est

1. En principe, l'enseignement primaire japonais repousse la coéducation. Les classes mixtes ne sont admises que pour raison de commodité, dans les localités où le nombre des élèves des deux sexes est insuffisant pour former deux classes séparées, et encore seulement dans les deux premières années du degré ordinaire.

2. Sur ces 26 000, 22 000 ne comportent que le degré ordinaire.

3. Nous ne parlerons ici que des écoles primaires publiques. Nous ne dirons rien en particulier des écoles fondées par les étrangers — par les missionnaires surtout — qui demanderaient une étude à part.

4. 80 000 instituteurs et 12 000 institutrices.

prévu que dans les écoles à une seule classe ce maximum peut être porté respectivement à 80 et à 100. Le chiffre 70 est si généralement atteint dans la pratique que pour déterminer le nombre des classes à pourvoir dans chaque district, on divise par 70 le nombre de la population scolaire effective. Le trop grand nombre d'élèves par classe est un des vices graves de l'enseignement primaire japonais.

Un vice plus grave encore, et vraiment capital, c'est la triste condition des instituteurs. Trop chargés, ils sont en outre extrêmement mal payés. Le traitement moyen d'un instituteur titulaire du degré ordinaire est de 16 yèn par mois dans les villes de plus de 100 000 habitants, de 14 yèn dans les villes moins importantes, de 12 yèn dans les communes rurales. Et le règlement prévoit des traitements minima de 8 yèn pour les instituteurs, de 6 yèn pour les institutrices, qui peuvent même être abaissés à 5 et 4 yèn pour les adjoints et adjointes. Les traitements du degré primaire supérieur sont d'un quart plus élevés; mais les 7/8 des écoles primaires ne comportent que le degré ordinaire. Si l'on considère avec cela qu'il y a presque autant d'adjoints que de titulaires; qu'une partie du traitement peut être payée en terres ou en nature; et qu'au reste la vie dans ces dernières années n'a cessé de renchérir — on peut imaginer quel est le sort des pauvres instituteurs japonais. L'assurance d'une piteuse retraite et quelques primes d'ancienneté ne l'améliorent pas sensiblement.

La conséquence est que le personnel se recrute très mal : les Japonais eux-mêmes sont forcés d'en convenir.

Il y a au Japon 52 écoles normales primaires qui, en 1901, comptaient 13 000 élèves hommes, et 2000 femmes. La durée des cours est de quatre ans pour les instituteurs et de trois pour les institutrices. L'âge d'admission minimum est de seize ans pour les uns, de quinze pour les autres; l'âge maximum de vingt pour les deux. L'enseignement est gratuit : les futurs instituteurs doivent contracter un engagement de dix ans; les institutrices, un engagement de cinq ans. — On manque d'instituteurs, et encore plus d'institutrices. La profession d'instituteur, très recherchée il y a vingt ans parce qu'elle était alors relativement bien rémunérée, l'est très peu aujourd'hui qu'elle est presque la seule où les salaires n'aient pas augmenté.

De quelle considération peut jouir auprès des habitants l'instituteur qui est obligé de recoller lui-même pour la fête de l'Empereur les carreaux de son école? Avec cela, il a plus d'une fois à souffrir des tracasseries de l'administration et de l'indiscipline des élèves, que plus d'une fois d'ailleurs il justifie ou provoque par son incompétence et par son manque de caractère. On n'entend parler que d'élèves — des écoliers, non pas des étudiants — qui, pour un motif ou pour un autre, se mettent en grève [1]!

1. « Une grève d'écoliers mécontents de voir leur tâche fixée avec trop de rigueur, ou leurs demandes de congés supplémentaires repoussées, suffit parfois pour déterminer le renvoi d'un maître honnête et consciencieux. Si le directeur change, il arrive assez souvent qu'il amène avec lui un personnel de son choix auquel les maîtres en fonctions, si compétents qu'ils soient, doivent céder la place. En revanche un maître peut se rendre des années et des années coupable de toutes les fautes, sans que cela lui attire le moindre désagrément. En fait il n'existe aucune mesure

Le remède serait dans un relèvement des traitements. La question est à l'ordre du jour et quelque chose a été fait. Mais il reste énormément à faire et les finances japonaises ne peuvent assumer que lentement les charges nouvelles qui s'imposent au pays.

On s'est d'ailleurs mépris plus d'une fois grossièrement sur l'importance des sommes affectées par le gouvernement japonais à l'éducation publique. A l'heure actuelle, l'État japonais, c'est-à-dire le Trésor central, consacre à l'instruction publique moins de 5 millions de yèn, dont moins d'un sixième pour l'enseignement primaire. Mais le budget de celui-ci a bien d'autres ressources : sans compter les contributions scolaires et autres menus revenus dont le total atteint de 4 à 5 millions de yèn — les subventions des préfectures, des villes, et surtout des communes ne montent à guère moins de 25 millions de yèn.

Soixante-quinze millions de francs, en chiffres ronds, pour l'enseignement primaire, c'est trop peu, quand le même pays en dépense près de 150 pour son armée et sa marine. Mais si l'on songe que le budget de l'enseignement primaire en 1874 — produit des contributions à part — n'était que d'environ 8 millions de francs ; et en 1895 encore, de 23 à 24 millions seulement ; — on jugera que ces 75 millions sont beaucoup.

Et pourtant nous avons vu que ce n'est pas assez. Déjà sur l'indemnité de guerre versée par la Chine en 1896 une somme de 10 millions de yèn a été mise en réserve pour constituer au service de l'instruction

de la capacité ou de l'incapacité de l'instituteur, sauf la satisfaction des écoliers. Personne ne vient contrôler l'enseignement du maître. » (*Kobé Chronicle*, 8 mars 1899, p. 172.)

publique un fonds perpétuel inaliénable. Il était question récemment d'affecter 20 nouveaux millions à la réforme de l'enseignement primaire, et en particulier au relèvement de la situation des instituteurs. Ces efforts du Japon pour conjurer le « péril primaire », sont vraiment pour nous, Français, pleins d'intérêt.

A la lecture des décrets et règlements relatifs à l'enseignement primaire, on est tout d'abord frappé de la place que tient l'éducation physique dans les préoccupations des éducateurs japonais, et de la part qu'ils lui font à l'école du premier âge.

« Les écoles primaires sont fondées dans le but de donner aux enfants une éducation à la fois morale et patriotique, de leur enseigner les connaissances générales qui doivent leur être le plus utiles dans la vie, *et de veiller soigneusement à leur développement physique*[1]. » Dans les cours du degré ordinaire, l'histoire et la géographie du Japon, le dessin, le chant, le travail manuel — et pour les filles, la couture — sont facultatifs; la gymnastique est obligatoire. Et des instructions minutieuses sont données pour l'établissement des gymnases[2].

Cette importance attribuée à l'éducation physique ne s'explique pas seulement par ce fait que la pédagogie japonaise s'est inspirée, surtout à ses débuts, des méthodes américaines. Le Japonais est très résis-

1. *Notice*, p. 31.

2. Dans un manuel de conversation scolaire à l'usage des petites classes, on lit ceci : — « Pensez-vous que l'école soit seulement un endroit où on lit les livres, écrit des caractères et étudie le calcul, *et où aussi on fait de la gymnastique*? — Non, on y apprend aussi la bonne tenue et les bonnes manières. »

tant, très dur à la fatigue musculaire; mais il est généralement petit, maigre, d'apparence chétive; et cette apparence l'humilie. Gagner quelques centimètres de taille et de tour de poitrine, quelques livres de poids, est une des instinctives ambitions de la race, réveillée par le contact et la comparaison de l'étranger.

Une expérience décisive, le développement si rapide de la myopie et de la phtisie parmi les étudiants, a d'ailleurs montré que l'organisme japonais ne sup porterait pas longtemps le surcroît d'effort vital que réclame la vie intense de l'Occident, si pour le fortifier on n'empruntait aussi à l'Occident, sinon son régime d'alimentation, du moins ses exercices physiques.

Quant à la pédagogie intellectuelle, la grosse question, la question primaire par excellence, est celle de l'*écriture*.

L'écriture classique japonaise est idéographique. C'est-à-dire qu'elle se compose essentiellement de *caractères* élémentaires, qui, primitivement, représentaient d'une manière plus ou moins abrégée, plus ou moins symbolique, autant d'objets divers, et dont les multiples combinaisons forment autant de mots. Or, tandis que le nombre de nos éléments phonétiques est très limité, le nombre des idéogrammes élémentaires est très considérable : plusieurs centaines, à ne compter que les plus usuels. De plus, tandis que le mode de combinaison de nos éléments phonétiques est simple, toujours linéaire, le mode de combinaison des caractères idéographiques est beaucoup plus varié.

Apprendre à écrire est donc pour le Japonais un tout autre travail que pour nous. Nous n'avons à apprendre que 24 lettres; et, connaissant ces 24 signes

d'un dessin très simple, le seul prononcé d'un mot très vite nous suffit pour l'orthographier. L'enfant japonais au contraire doit se charger la mémoire d'un grand nombre de signes graphiques plus ou moins compliqués; et ce qui chez nous est l'exception — qu'à un même son ou à la même combinaison de sons répondent des orthographes différentes — est presque la règle pour lui. Il faut donc qu'il possède par cœur des milliers de caractères d'un dessin difficile.

Cette écriture idéographique n'est pas sans présenter quelques avantages. Elle est en principe plus naturelle, plus proche des objets qu'elle sert à désigner. Elle parle aussi plus à l'imagination, elle est esthétique; et même, théoriquement, la composition des caractères-images, reproduisant la disposition des différentes parties ou des différents attributs de l'objet, a quelque chose de plus logique. Mais les inconvénients pratiques l'emportent de beaucoup. Le petit Japonais se fatigue inutilement l'esprit, et perd à apprendre à écrire un temps qu'il emploierait mieux à exercer sa réflexion.

Une première solution à cette difficulté de l'école primaire consiste à limiter strictement, en les choisissant avec soin, le nombre des caractères enseignés. Il est à peu près établi que 3 000 caractères suffisent aux besoins de la vie ordinaire : l'instituteur s'appliquera à faire entrer dans la mémoire de ses élèves ces trois mille, et non davantage. Actuellement les instructions officielles sont rédigées dans ce sens.

Mais les Japonais possèdent, à côté de l'écriture idéographique qui leur est commune avec les Chinois, une écriture phonétique qui leur est propre, le *kana*. Une quarantaine de signes aussi simples que nos

lettres, représentant autant de monosyllabes, permettent par de simples juxtapositions linéaires d'écrire tous les mots de la langue. Cette écriture ne présente d'autres inconvénients que de n'être pas classique, d'assez mal se prêter à l'introduction tels quels de certains vocables d'Occident, de rendre possibles certains contresens, enfin de rompre la communauté de langue écrite qui unit les Japonais aux Chinois, aux Coréens et aux Annamites. Mais il faut avouer que c'est peu de chose auprès des facilités qu'elle offre; et beaucoup de Japonais éclairés demandent qu'elle devienne la seule écriture usuelle, et soit seule enseignée à l'école primaire.

D'autres vont plus loin et proposent d'adopter comme écriture courante le *romani*, c'est-à-dire la transcription phonétique exacte en lettres latines de la langue orale japonaise. Le romani n'offrirait aucune difficulté à l'introduction directe et sans altération des mots étrangers; en même temps il serait lisible aux Occidentaux, et les Japonais pourraient, sans apprentissage spécial, au moins lire et écrire la plupart des langues d'Occident. Mais le romani a paru jusqu'ici une innovation trop hardie, par trop étrangère à la tradition nationale.

Pourtant l'écriture idéographique à laquelle on s'en tient n'est pas seulement difficile à apprendre; elle est aussi difficile à écrire. Dans l'usage quotidien les Japonais écrivent une cursive très simplifiée, où les caractères sont déformés au point d'être méconnaissables — qui constitue vraiment une écriture différente de la calligraphie classique — et qui n'est pas plus artistique que la nôtre. Cette cursive devient facilement illisible; et tel Japonais instruit serait incapable

de la déchiffrer. Quel embarras encore pour l'enseignement primaire !

L'insuffisance de la grammaire est, avec la complication de l'écriture, la grande difficulté de l'enseignement primaire japonais. La grammaire japonaise ne comporte, pour ainsi dire, ni nombres, ni genres, ni cas, ni personnes ; elle est l'imprécision même, et c'est pourquoi il arrive si souvent que les Japonais ne s'entendent pas entre eux ou s'entendent mal[1]. Le vague et l'obscurité sont les grands défauts de la langue japonaise, surtout parlée. Aussi le règlement des écoles normales spécifie que « pour cultiver chez les élèves les qualités de clarté et de précision indispensables à l'instituteur, on exigera le plus d'exactitude possible dans les explications orales[2] ».

Le malheur est que l'on veut enseigner trop et trop de choses diverses à l'école primaire. Bien que l'on tienne les enfants vingt-quatre et vingt-six heures par semaine dans le degré ordinaire, — vingt-huit dans le degré supérieur, — la multiplicité des sujets qu'on aborde avec eux est telle qu'à plus d'un on ne peut consacrer qu'une demi-heure dans toute la semaine. A ce « gavage » précipité, les élèves, tout en étant surmenés, risquent de n'acquérir que des notions vagues, superficielles et fausses ; chez les meilleurs c'est la mémoire qu'on exerce ou qu'on charge, non le jugement que l'on fortifie.

1. Le caractère idéographique d'une langue rend fort difficile d'en composer un dictionnaire méthodique d'une consultation aisée ; et le peu d'usage que les écoliers japonais font du dictionnaire ne fait qu'accroître l'impropriété naturelle de leur style et l'imprécision de leur esprit.

2. *Notice*, p. 110.

C'est une tendance naturelle à un peuple jeune ou rajeuni de vouloir tout connaître, même sans discernement ; tout absorber pêle-mêle au risque de se donner une indigestion. Les méthodes américaines que le Japon a adoptées avec enthousiasme précisément parce qu'elles répondaient à cette tendance, n'ont fait que l'exagérer à contresens. Au régime où les jeunes « boys » des États-Unis, préparés déjà par leur ascendance, incessamment éduqués par le milieu, réussissent à apprendre vraiment un peu de tout, — les petits Japonais, d'une race et d'une civilisation foncièrement étrangères, arrivent à ne savoir — en fait de connaissances occidentales — rien de rien, du moins rien de bien[1].

Le travail des élèves est aussi trop mécanique. On ne leur demande pas assez de travail personnel en dehors des classes, et, en classe même, ils ne prennent pas une part assez active aux divers exercices. Ils ne font trop souvent que suivre ou répéter le maître ; celui-ci, par un excès de zèle qui est une faute de pédagogie, fait tout lui-même, et oublie de provoquer l'initiative des enfants. Ainsi dans les classes de calcul les élèves sont trop rarement appelés au tableau, qu'accapare l'instituteur ; trop rarement même l'occasion leur est offerte de parler de leur banc pour devancer une démonstration ou découvrir par un effort personnel une solution. Les classes sont trop passives : à peine commence-t-on à enseigner dans les écoles normales que le rôle du maître est avant tout d'éveiller, d'exciter la spontanéité de l'enfant.

Enfin les Japonais eux-mêmes se plaignent que

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 14 octobre 1899, p. 390.

l'école fait des déclassés ; qu'elle rend les enfants vaniteux, ingouvernables, incapables d'aider leurs parents, et incapables de se tirer d'affaire eux-mêmes. La multiplicité confuse des matières enseignées y est sans doute pour beaucoup ; et les instructions ministérielles font bien de préciser « qu'on enseignera *les faits dont la connaissance est le plus nécessaire à la vie*, et qu'on les fera étudier *à plusieurs reprises, de manière que l'application en devienne toute naturelle* ». Mais c'est surtout question d'éducation ; et nous abordons ainsi le problème essentiel de l'éducation primaire, plus ardu encore que celui de l'instruction [1].

L'enseignement de la morale est, aux termes mêmes des Décrets impériaux, le premier objet de l'enseignement primaire. Les instructions officielles ne se lassent pas d'y revenir, d'y insister : si les résultats répondent aux intentions, l'école japonaise doit être

1. Voici, à titre de document, la répartition des heures de classes pour l'école primaire annexe (complète) de l'École normale supérieure de Tokyo. Les chiffres indiquent la somme des *nombres d'heures par semaine* pendant les huit années de cours.

Morale	18
Lecture et composition	62 (58 pour les filles)
Ecriture	28
Arithmétique	40
Géographie	8
Histoire	8
Leçons de choses	8
Gymnastique	24 (18 pour les filles)
Couture	18 (pour les filles)

On remarquera la large place donnée aux mathématiques, à la morale, à l'écriture et à la gymnastique ; et la petite part faite à l'histoire, à la géographie, aux leçons de choses. — Certains voudraient que l'enseignement des mathématiques fût encore développé à l'école primaire, et y devînt presque l'enseignement principal (Voir *Japan Weekly Mail*, 14 octobre 1899, p. 390).

une des meilleures éducatrices du monde. Voyons ce qu'il en est.

La valeur d'une éducation morale dépend à la fois de ceux qui la donnent, et des principes sur lesquels elle se fonde. Que valent, dans l'enseignement primaire japonais, les uns et les autres?

Les Japonais — et les Japonaises — possèdent naturellement quelques-unes des qualités les plus précieuses de l'éducateur. Ils ont de la douceur, de la patience, et ils adorent les enfants. Les règlements prescrivent une discipline paternelle. « Les directeurs ou instituteurs d'écoles primaires ne peuvent infliger aux enfants aucune punition corporelle. » Comme avec cela les enfants sont naturellement dociles et ardents au travail, l'œuvre d'éducation semblerait devoir s'accomplir dans les meilleures conditions. — Mais hélas! nous avons vu que le recrutement des instituteurs était détestable; et cela seul suffirait à compromettre irrémédiablement le succès.

Quant à la morale elle-même, quelle sera-t-elle, religieuse ou laïque? — Si elle est religieuse, sera-t-elle fondée sur le Bouddhisme, sur le Confucianisme, ou sur le Christianisme? — Si elle est laïque, quels seront ses principes?

L'instruction ministérielle du 3 août 1899 a formellement établi la laïcité de l'enseignement japonais. — « Comme il est essentiel, au point de vue de l'administration de l'enseignement, que l'éducation générale soit indépendante de la religion, l'instruction religieuse ne doit pas être donnée, aucune cérémonie religieuse ne doit être célébrée dans les écoles du gouvernement, dans les écoles publiques, ni dans les écoles dont les

programmes sont soumis au contrôle public, — même en dehors du cours régulier de l'enseignement[1]. » Ainsi l'instruction religieuse est absolument proscrite même dans les écoles privées qui, étant reconnues par la loi, peuvent revendiquer pour leurs élèves le privilège de l'admission sans examen aux écoles supérieures, et de l'exemption partielle du service militaire. Le maintien de ces privilèges est subordonné à l'exclusion de tout enseignement confessionnel.

Les Japonais, naturellement, ne sont pas un peuple religieux. Ils ont accepté comme une chose toute simple l'obligation de la laïcité. Ils ont pensé que les jeunes générations avaient trop de connaissances plus utiles a acquérir, pour perdre leur temps à l'étude de la religion[2]. On peut même se demander contre qui l'instruction ministérielle était rédigée. L'action morale que le Bouddhisme exerce sur le peuple s'est depuis longtemps réduite à presque rien, et depuis 1867 les prêtres bouddhistes ont été en fait exclus de l'enseignement. — Le Confucianisme n'a jamais été populaire. — Reste le Christianisme : c'est à lui qu'on en veut, mais surtout parce que c'est une religion étrangère.

La morale de l'école primaire sera donc une morale laïque : sur quoi va-t-elle se fonder?

« Pour l'instruction morale on devra prendre comme

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 19 août 1899, p. 191.

2. Certains Japonais éminents, comme le comte Okouma, tout en se réjouissant du peu d'esprit religieux de leurs compatriotes, qui leur évite tant de discussions stériles et de haineuses querelles, s'inquiètent un peu « du manque de toute force sociale conservatrice » en leur pays.

base les indications du Rescrit, développer la conscience des enfants, les former à la vertu, leur faire connaître les devoirs pratiques de la Morale naturelle[1] ». De même dans le programme des écoles normales nous lisons : « I. Morale. — Grands principes de la morale naturelle dans l'esprit du manifeste impérial[2]. »

Ce Rescrit, ce manifeste, c'est celui du 13 octobre 1890, et en voici le texte :

« Nos Ancêtres ont donné à l'État de larges fondations, où les vertus étaient profondément implantées ; et nos sujets, par l'unanimité de leur grande loyauté et de leur affection filiale, les ont à travers les âges déployées en perfection. Telle est l'essence de la politique nationale, et tel est aussi le vrai principe de notre système d'éducation.

« Vous, Nos sujets bien-aimés, soyez des fils dévoués, des frères affectueux, des maris et des femmes aimants, et des amis fidèles. Conduisez-vous avec modestie et soyez bons pour tous. Développez vos facultés intellectuelles; parfaites votre force morale en amassant des connaissances et en acquérant une profession.

« Aussi, travaillez pour l'intérêt public, dévouez-vous aux affaires publiques. Respectez la constitution nationale, obéissez aux lois du pays, et en cas de nécessité, de tout cœur sacrifiez-vous au bien public.

« Offrez ainsi plein soutien à Notre Dynastie Impériale, *éternelle comme l'Univers*.

« Alors vous ne serez pas seulement nos très loyaux

1. *Notice*, p. 66.
2. *Ibid.*, p. 117.

sujets, mais vous serez capables de manifester *le noble caractère de vos ancêtres.*

« Tel est le *testament à nous laissé par Nos Ancêtres*, qui doit être observé aussi bien par leurs descendants et sujets.

« *Ces principes sont parfaits pour tous les siècles et d'une application universelle.* C'est notre désir de les porter dans notre cœur en commun avec vous, Nos sujets, afin que nous puissions à jamais posséder ces vertus. »

Que trouvons-nous dans ce Rescrit, qui est comme le catéchisme scolaire du Japon? Nous y trouvons bien proclamés les principes élémentaires de la morale naturelle. Mais nous y voyons surtout le patriotisme — sous la forme d'un respect religieux des ancêtres et du dévouement absolu à une dynastie quasi divinisée — donné comme le fondement universel et éternel de la morale[1].

Cela mène loin. Cela mène d'abord à un débordement d'orgueil national. Cette intempérance de loyalisme monarchique n'est pas seulement pour rendre impossible tout retour de la féodalité; elle fait de l'Empereur le premier souverain du monde. « *De tous les pays notre pays a un Empereur qui dans le monde est sans rival!* » voilà un refrain d'école primaire[2]. L'histoire et la géographie sont enseignées avant

1. Voir *Notice*, p. 31, 65, 119.

2. Autre chant d'école primaire : « Aujourd'hui, c'est le 3 du 11e mois, c'est la fête de Sa Majesté! C'est le jour où a daigné naître l'Empereur actuel : il n'y en a pas de plus beau, c'est un jour de bonheur! Sa Majesté l'Empereur est le vénéré maître de notre pays; le chef de notre grande famille : c'est un père! Il faut que nous travaillions pour Sa Majesté l'Empereur comme pour un Père! »

tout, presque uniquement, pour entretenir, développer les sentiments patriotiques [1]. Alors tel instituteur marque en noir sur la carte de Chine la presqu'île du Liao-toung, comme une partie de l'ancien empire japonais que le nouveau Japon se doit de reprendre. Un autre fait marcher ses enfants pieds nus dans la neige pour les endurcir aux épreuves de la prochaine conquête de la Sibérie!

Le respect des ancêtres devient, à l'école même, un véritable culte [2], et l'histoire nationale, une histoire sainte. — « En vérité l'histoire de notre pays constitue sans conteste notre livre sacré et notre code moral. » — « Cette morale est applicable à toute contrée du monde. » — « *Notre livre sacré est notre histoire, sainte et parfaite, le modèle des morales dans tous les temps, sans la plus légère tache.* » — « La parole de nos empereurs, fondée sur les instructions laissées par les ancêtres impériaux, est de même nature que le ciel et la terre. Étant la loi pour tous sous le ciel et la grande règle pour tous les âges, elle n'est pas discutable au même titre que les dogmes établis par les hommes [3]. » — On ne peut pas dire qu'à l'école japonaise on n'enseigne aucune religion : on y enseigne celle du Pays, des Ancêtres, et des Empereurs. Dans un livre adopté pour les classes élémentaires, on lit : « Notre grand Nippon, gouverné par son sage empereur, est supérieur à tous les pays du monde... Dans les pays étrangers des prophètes sont venus prêcher la morale

1. *Notice*, p. 66-67.
2. Voir *J. W. Mail*, 18 mars 1899, p. 277, col. 3.
3. *Ibid.*, et p. 278. Extraits de manuels de morale en usage dans les écoles primaires. — Il y a évidemment ici une pointe contre le christianisme.

aux hommes, et les hommes y sont restés cruels et pareils à des fauves. Au Japon il n'y a pas eu de prophètes; mais le peuple est doux, parce que notre sol et notre climat prédisposent naturellement les hommes à la bonté. » Ailleurs il est dit que « le Japonais est guidé par l'amour de la vertu, au lieu que le vil Européen ne recherche que le plaisir physique et sensuel [1] ».

Renouvelé des origines mêmes du pays [2], cet enseignement porte ses fruits. C'est le « nationalisme »; c'est le mépris, la haine de l'étranger. « Préjugé et conservatisme sont les dogmes des maîtres d'école japonais, et ils ne permettent pas qu'on s'en écarte d'une ligne. La jeunesse sort de leur enseignement avec la conviction que la plus haute forme du dévouement à un prince est de se suicider à sa demande, et que la meilleure manière de faire preuve de patriotisme est de jeter des pierres à un étranger. C'est là semer des graines qui vaudront un jour au Japon une désastreuse récolte. »

Est-ce un Occidental qui s'exprime en ces termes sévères? Non, c'est un grand journal japonais [3]. — C'est que le danger de l'enseignement nationaliste s'aggrave de l'infériorité intellectuelle et morale des maîtres qui le donnent. Ceux-ci qui souvent ne savent plus se faire respecter de leurs élèves, ne sont pas hommes à faire respecter les étrangers. Et l' « instruction morale et civique » de l'école primaire est largement responsable de la xénophobie nouvelle

1. Voir *Dépêche de Toulouse*, 3 août 1901 : L'européanisation du Japon.
2. Voir *Notice*, p. 1, et *J. W. Mail*, 28 janvier 1899, p. 88.
3. *Kokumin Shimbun*, cité dans le *J. W. Mail*, du 21 janvier 1899, p. 61.

qui s'est trop développée parmi les jeunes générations japonaises.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Comme le primaire, l'enseignement secondaire au Japon est à deux degrés : il comprend les *Écoles moyennes* (Middle Schools) et les *Écoles supérieures* (High Schools). En fait ces dernières se rattachent autant à l'enseignement supérieur qu'à l'enseignement secondaire, puisque l'âge moyen des élèves y est de vingt ans : mais pour les Japonais eux-mêmes la démarcation est mal établie, et nous pouvons réserver le titre d'enseignement supérieur aux Universités.

On entre à l'école moyenne à partir de douze ans révolus : l'enseignement secondaire, comme chez nous, mais moins que chez nous, chevauche sur le primaire. Il faut être « sain, robuste et bien constitué »[1] : avant d'admettre un adolescent dans les écoles de l'État, les Japonais prennent, avec beaucoup moins de rigueur sans doute, les mêmes précautions que nous prenons avant d'admettre un conscrit dans l'armée. C'est que ces écoles coûtent à l'État ou plutôt aux départements : bien qu'elles soient payantes, les sommes qui leur sont affectées s'élèvent à plus de 20 millions de francs.

N'entre pas à l'école moyenne qui veut : il faut produire un certificat constatant que l'on a suivi avec profit le cours de la deuxième année d'enseignement primaire supérieur dans une école publique. Autrement il faut passer un examen de force équivalente :

1. *Notice*, p. 166.

encore n'est-on reçu que s'il reste, après l'admission des élèves des écoles publiques, des places vacantes ; celui qui n'est pas entré dès le début dans la filière officielle éprouve une grande difficulté à y entrer plus tard.

L'enseignement secondaire public est d'ailleurs loin d'être gratuit. L'internat est obligatoire, et pour un interne la dépense n'est jamais inférieure à 40 francs par mois, soit plus de 350 francs par an, puisque l'année scolaire compte 40 semaines. Les exonérations de frais d'études, partielles ou totales, sont rares, même exceptionnelles. Les départements ne contribuent guère à la dépense que pour un quart : c'est la proportion de l'enseignement primaire renversée.

La durée des études à l'école moyenne est de cinq années, plus une année de cours complémentaire : l'âge moyen de sortie est donc dix-huit ans. Que vont devenir tous ces jeunes gens? C'est ici que l'État japonais accorde aux diplômés de ses écoles de nouveaux et décisifs avantages. Seuls ils peuvent être nommés à des emplois subalternes dans l'administration, se présenter aux écoles militaires ou servir comme volontaires d'un an : un sixième des élèves sortants profite de cette dernière faculté.

Près de la moitié entrent dans les *Écoles supérieures* par voie de concours. Il n'y a que huit écoles supérieures au Japon, toutes payantes comme les écoles moyennes[1]. Après trois ou quatre années d'études, c'est-à-dire vers l'âge de vingt-deux ans, les élèves diplômés sont admis à l'Université, en principe sans examen.

Cette organisation de l'enseignement secondaire

1. Avec une population de 4 500 élèves (chiffre de 1901).

japonais prête à plus d'une critique. La plus grave à coup sûr est d'être au-dessous des besoins du pays. Bien que de 1893 à 1897 le nombre des écoles moyennes et leur population scolaire aient à peu près quadruplé, 217 écoles — tant privées que publiques — dont une bonne part ne sont que des écoles annexes, avec 3 700 professeurs et 78 000 élèves, sont trop peu pour 45 millions d'habitants. — « En matière d'éducation secondaire et supérieure, — a-t-on pu écrire récemment avec chiffres à l'appui, — le Japon est encore au-dessous, non seulement des contrées européennes les plus arriérées, y compris la Russie; mais au-dessous des républiques sud-américaines, excepté le Paraguay et le Brésil »[2].

Le nombre des candidats aux écoles moyennes dépasse presque toujours le nombre des places disponibles. Même les élèves diplômés des écoles primaires publiques ne peuvent pas toujours être tous admis. Ils ont la ressource de l'enseignement privé; car à la différence de ce qui se passe dans l'ordre primaire, les écoles moyennes privées continuent de se développer à côté des écoles publiques. En 1897 elles étaient 27 avec plus de 9 000 élèves, ayant doublé en quatre ans. Mais parmi ces élèves des écoles privées, il y en a qui le sont par force et qui se trouvent injustement privés des avantages assurés aux élèves des écoles publiques.

L'insuffisance des ressources est encore plus grave pour les écoles supérieures. En 1902 sur 4 000 candidats à ces écoles, 2 500 durent être refusés, dont un grand nombre faute de place[2]. Beaucoup de jeunes

1. *Kobé Chronicle*, 15 novembre 1899, p. 373.
2. Voir *Japan Weekly Mail*, 29 juillet 1899, p. 104.

gens de mérite se voient par l'effet de cette sélection d'une rigueur excessive interdire l'unique voie d'accès à l'Université.

Ceux mêmes qui parviennent à entrer aux écoles publiques, moyennes ou supérieures, y souffrent de l'encombrement qui y règne. Comme dans l'enseignement primaire, les classes sont trop nombreuses : trop souvent elles atteignent le maximum de 50 prévu par les règlements à titre d'exception. Les bâtiments sont quelquefois si exigus que ce sont les mêmes salles qui servent de dortoirs et d'études[1]. Les lits japonais, simples couvertures matelassées étendues sur les nattes, sont vite enlevés, et le jeu des châssis de bois tendus de papier facilite l'aération : une telle pauvreté d'installation n'en présente pas moins des inconvénients graves. Les grands terrains qui entourent les écoles supérieures, au lieu d'être aménagés pour les exercices physiques, sont généralement couverts de décombres ou envahis par les mauvaises herbes. A l'âge où ils auraient le plus besoin de se donner du mouvement — ne fût-ce que pour bien digérer leur riz et pour se délasser des longues heures assises dans les salles sombres sur les bancs durs — les jeunes gens passent leurs récréations dans les couloirs à fumer de mauvaises cigarettes et à attraper des bronchites[2]. Trois heures par semaine de gymnastique ou d'exercices militaires ne suffisent pas à enforcir une race.

Le second grand défaut de l'enseignement secondaire japonais est que le cours d'études est trop long.

1. *Notice*, p. 161, et *Revue internationale de l'enseignement*, 15 avril 1903.
2. *Kobé Chronicle*, 22 novembre 1899, p. 394.

Six ans d'école primaire; six ans d'école moyenne; trois ou quatre ans d'école supérieure : le jeune Japonais qui a commencé d'étudier à six ans ne peut pas arriver à l'Université avant vingt et un ou vingt-deux : et ses études ne sont vraiment achevées — au plus tôt — qu'à vingt-cinq ou vingt-six ans. Mais comme il arrive souvent qu'un élève au sortir de l'école primaire ne puisse trouver place aussitôt à l'une des écoles moyennes de son département; comme il est rare qu'au sortir de cette école moyenne il puisse se faire recevoir immédiatement dans une des huit écoles supérieures de l'empire; comme il est aussi rare qu'au sortir de l'école supérieure il puisse entrer tout de suite à l'Université, c'est à vingt-quatre ou vingt-cinq ans seulement que le jeune Japonais devient étudiant, et c'est vers trente ans qu'il cesse de l'être. La vieillesse chez les Japonais survient généralement plus tôt que chez les Occidentaux : combien reste-t-il d'années de vie active au jeune homme qui a passé vingt-cinq années sur les livres? Et combien y a-t-il de familles japonaises qui peuvent payer des frais d'études pour leurs enfants pendant vingt-cinq ans?

L'abrègement des études secondaires est à l'ordre du jour au Japon. Les plus hardis proposent de supprimer purement et simplement les écoles supérieures, faisant valoir qu'au sortir des écoles moyennes les jeunes gens possèdent une culture générale assez étendue pour pouvoir se consacrer immédiatement aux différentes spécialités de l'Université[1]. Suivant les autres, au contraire, l'objet presque exclusif des

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 29 juillet 1899, p. 104, et *Kobé Chronicle*, 4 octobre 1899, p. 262.

universités est de donner une éducation scientifique générale d'ordre supérieur : l'enseignement pratique et en quelque sorte professionnel des spécialités devrait être précisément — au sortir de l'enseignement général élémentaire, et surtout littéraire, des écoles moyennes — l'office des écoles supérieures.

C'est dans cette dernière voie, il semble bien, que, par la force des choses, le gouvernement japonais s'est engagé. Les écoles supérieures donnent toujours l'enseignement préparatoire à l'Université, enseignement général en trois années, où la spécialisation des facultés est à peine indiquée. Mais à côté s'est développé un *Enseignement spécial*, à quatre années d'études, nettement divisé en trois facultés : Droit, Génie civil, Médecine. Déjà les médecins diplômés de l'École supérieure de Tokyo, que leurs collègues gradués de l'Université appellent par dérision « bacilles » ou « bactéries », sont autorisés à pratiquer sans autres titres : et il en sera bientôt de même pour les ingénieurs. Les écoles supérieures tendent ainsi à devenir des sortes d'universités secondaires toutes pratiques, où l'on entre vers dix-neuf ou vingt ans, et d'où l'on sort vers vingt-quatre.

Encore ces dix ou douze années d'enseignement secondaire sont trop courtes pour la masse de connaissances qu'on a la prétention d'inculquer aux élèves. Ils ont de vingt-huit à trente et une heures de classe par semaine[1] : et c'est trop peu pour la somme

1. Voici l'emploi des heures dans une école moyenne : *6 à 7 heures de langues étrangères*; 4 de littérature japonaise; 3 de littérature chinoise; 3 d'histoire et géographie; 1 de morale; 4 de mathématiques; 2 à 3 d'histoire naturelle, de physique et de chimie, 3 de gymnastique.

de matières qu'il leur faut absorber. — « Comment verser tant de verres dans une bouteille? » gémissent les jeunes étudiants, plus accablés encore que leurs cadets de l'école primaire, et perdant courage devant l'impossible. Qu'on ne les accuse pas de paresse : ils étudient jusqu'à se brûler les yeux. La moitié sont myopes de myopie scolaire; et 30 p. 100 d'entre eux au cours de l'année tombent malades de surmenage.

« Les Japonais — me disait spirituellement un professeur français de Tokyo — ont construit leur nouveau système d'enseignement comme ils construisent leurs maisons : des cadres d'abord — piliers et toit — qu'on doit remplir ensuite. Les éducateurs japonais ont tracé de grands cadres, des cadres magnifiques capables de contenir à la fois toute la tradition de l'Orient et toute la science de l'Occident! Ensuite on les remplit tant bien que mal : ce devrait être de la pierre; tant pis si c'est du pisé! »

Le grand embarras des éducateurs japonais est de savoir quelle part ils doivent faire dans leurs programmes à l'élément national et traditionnel, et quelle part à l'élément moderne et étranger. Jusqu'où remonteront-ils dans l'histoire japonaise et chinoise; et jusqu'où dans l'histoire d'Occident? Ne sommes-nous pas embarrassés nous-mêmes pour savoir quel temps nous devons consacrer à l'histoire ancienne, à l'histoire du Moyen âge, et quel temps à l'histoire moderne? Les Japonais n'ont pas le courage d'abréger l'étude de leurs origines et se trouvent pris de court lorsqu'il s'agit d'étudier cette histoire contemporaine qui s'allonge et se complique sans cesse.

Mais la plus grosse difficulté est celle des langues. Dès l'école moyenne deux langues étrangères sont

obligatoires, et même dans celle des deux qui n'est pas la principale on donne aux élèves des exercices de composition. On a beau leur consacrer de 6 à 7 heures par semaine, autant qu'au Japonais et au Chinois ensemble : le manque d'une méthode commune aux différents professeurs, mais surtout la surcharge des programmes font qu'avec la meilleure volonté les élèves qui sont censés apprendre deux langues — généralement l'anglais comme langue principale, le français ou l'allemand comme deuxième langue — n'arrivent à en bien savoir aucune. Plus d'un même, après avoir passé par l'École supérieure, où il a dû étudier encore le latin, entre à l'Université incapable d'y suivre les cours des professeurs étrangers. C'est une des raisons pour lesquelles les Japonais tendent à éliminer ces derniers. Quant à ceux qui ne peuvent entrer à l'École supérieure et qui doivent se rejeter sur les carrières « non libérales », ils n'ont acquis de l'anglais même qu'une connaissance insuffisante pour la pratique. Mais quel est le père qui n'espère pousser son fils jusqu'à l'Université? — Dans combien de lycées de France l'enseignement de l'anglais n'est-il pas presque complètement abandonné pour celui de l'allemand, parce que l'allemand est obligatoire à Polytechnique et à Saint-Cyr?

Les programmes de l'enseignement secondaire japonais sont admirables : le malheur est qu'on ne peut les suivre; les professeurs sont obligés d'y pratiquer des coupes sombres. A la veille d'entrer à l'Université, on demande à un élève sortant de l'École supérieure ce que sont Henri III, Henri IV, Louis XIII. Il ouvre de grands yeux : on ne le lui a jamais enseigné; pourtant d'après les programmes il a dû l'ap-

prendre deux fois — une première fois à l'école moyenne, une deuxième à l'école supérieure. Mais à l'école moyenne il fallait aller si vite que l'élève n'a pu même retenir les noms; et à l'École supérieure, comme l'élève était censé avoir déjà étudié cette histoire et que le programme était très chargé, on a commencé le cours au milieu, à Louis XIV. L'allègement des programmes s'impose : aussi les modifie-t-on sans cesse. Mais ce remaniement perpétuel est une nouvelle cause d'irrégularité dans les études.

Il est inévitable qu'un tel enseignement soit non seulement incomplet, mais fragmentaire et superficiel. Ce sont les mêmes défauts que ceux de l'enseignement primaire, mais en quelque sorte aggravés. La succession rapide, vertigineuse, des sujets étourdit ces jeunes esprits ou les enfièvre. On voit des élèves suivre avec ardeur, je dirais presque avec anxiété, les explications du professeur; soudain l'un d'eux ne peut retenir une question, et la question dénote une complète ignorance des éléments mêmes du sujet traité. A moins que ce ne soit étourderie pure : car cet enseignement sommaire donne aux plus intelligents des habitudes d'irréflexion et de jugement précipité.

Naturellement, de pareilles études sont presque sans aucune valeur pratique immédiate. L'abus de la culture générale, qui, joint à la rigidité des programmes, risque d'effacer l'originalité des esprits divers, fait aussi qu'un jeune homme doit passer par l'Université avant de pouvoir embrasser une profession. S'il est forcé d'interrompre ses études avant le terme, il est sans doute vaguement préparé à de multiples carrières, mais il n'est prêt précisément

pour aucune. Trop rares sont les écoles moyennes où les élèves peuvent à titre facultatif dès la quatrième année suivre quelques cours professionnels. L'enseignement secondaire au Japon sert à tout, mais ne suffit à rien[1].

Pour atténuer tant de défauts il faudrait un personnel d'élite. Mais les professeurs de l'enseignement secondaire sont, comme les instituteurs, trop mal payés pour être toujours capables de bien remplir leur difficile mission. Il semble aussi qu'on leur impose un service qui ressemble trop à une servitude : ne doivent-ils pas en principe habiter à l'école et porter un costume spécial : robe noire à lacets blancs!

Le fait est que beaucoup d'entre eux sont insuffisants, et, peut-être parce qu'ils sont supposés avoir des connaissances universelles, ignorent les choses élémentaires. Tel professeur d'école supérieure mettra un quart d'heure à trouver le Chili sur la carte de l'Amérique du Sud[2]. Le plus grave, c'est que « du sommet à la base chaque professeur est son propre examinateur[3] ». C'est le professeur qui examine à la fin de l'année ses propres élèves, c'est donc lui qui apprécie les résultats de son enseignement : jamais ou presque jamais d'inspecteur qui puisse directement découvrir son incapacité.

Par économie, et aussi par vanité nationale, la tendance du gouvernement est de réduire graduellement, jusqu'à extinction, le personnel étranger. En 1893, sur 720 professeurs que comptait le personnel

1. N'oublions pas qu'il dure au delà de vingt ans.
2. *Kobé Chronicle*, 1er novembre 1899, p. 335.
3. *Ibid.*

des écoles moyennes, il y avait 12 étrangers : en 1897, sur 1 750 professeurs, il n'y en avait plus que 6 — alors que dans les écoles privées leur nombre s'était élevé de 4 à 10. Cette exclusion des étrangers est surtout fâcheuse pour l'enseignement des langues : d'ailleurs lorsqu'une école moyenne a la chance de posséder un professeur étranger, les professeurs japonais avec qui il partage l'enseignement de sa langue, en général, dédaignent de le consulter.

Surcharge des programmes et insuffisance des professeurs : voilà les deux causes principales de l'indiscipline qui règne dans la plupart des écoles secondaires du Japon. Les grèves d'écoliers-étudiants sont nombreuses, et pour ainsi dire habituelles. Une fois c'est un professeur qui déplaît, qui est trop sévère, qui demande trop de travail, ou qui est jugé incapable; une autre fois c'est un directeur qui s'est permis de consigner les élèves à l'école pour cause d'affection contagieuse. Ces grèves, qui souvent commencent par une véritable révolte, entraînent des dizaines, quelquefois des centaines d'écoliers : elles durent assez longtemps pour que l'administration soit forcée de renvoyer le plus grand nombre des grévistes et souvent même de condamner les meneurs à huit jours de travail aux champs — quand ce n'est pas le professeur ou le directeur qu'on renvoie!

Quelle éducation! Ces grèves sont pour la masse des étudiants qui se laissent sans raison et même contre leur volonté entraîner à l'indiscipline, des leçons de lâcheté. Le passage perpétuel d'un sujet d'étude à un autre n'est pas fait pour leur apprendre la persévérance : aussi bien les programmes sont si chargés qu'il reste tout juste une heure — deux petites con-

versations d'une demi-heure par semaine — pour l'enseignement positif de la morale.

Comme le primaire, l'enseignement secondaire public est strictement laïque; et toute école privée qui même en dehors du cours d'études régulier donne un enseignement religieux, peut à la rigueur, — même si en tout le reste elle suit exactement les programmes officiels, — perdre les privilèges accordés aux établissements reconnus par l'État, et dont le principal est la dispense partielle du service militaire pour les élèves diplômés. La *Dôchicha*, la grande école chrétienne de Kyoto, fondée sous les auspices des missionnaires américains, a dû pour cette raison supprimer son cours secondaire, et se résigner à n'être plus qu'une Université libre.

La morale de l'enseignement secondaire public est donc la « morale naturelle », conforme aux prescriptions du Rescrit impérial. Nous avons déjà vu ce qu'il en fallait penser : il semble qu'elle soit ici encore interprétée et enseignée dans le même esprit étroit et exclusif qui caractérise l'enseignement de l'école primaire. Quelques passages de l'*Histoire du Japon*, en usage dans les écoles secondaires et dans les écoles normales primaires, sont à cet égard fort instructifs; et ce qui l'est plus encore, c'est la comparaison avec le texte de cette même histoire, tel qu'il fut arrangé et corrigé avant d'être traduit en anglais pour l'Exposition de Chicago en 1893.

« L'empire japonais a une origine différente de celle d'autres États. Il ne doit rien à l'agression ni à la conquête, mais est fondé entièrement sur la loyale déférence et obéissance rendue par le peuple aux vertus et au pouvoir d'une ligne ininterrompue

d'empereurs. Depuis le temps où Ama-terasou fit descendre du ciel Ninigi-no-Mikoto... des descendants des êtres divins ont été assis sur le trône de génération en génération dans la suite des siècles... »

Ainsi s'exprime la traduction anglaise, où l'on a essayé, sans trop y réussir, de désarmer la critique des Occidentaux. Mais les expressions du texte classique sont beaucoup plus fortes.

« Seul de tous les États qui apparaissent sur le globe, le Japon n'a jamais subi la souillure d'une conquête étrangère... Une seule ligne d'empereurs a fleuri dans notre pays depuis plusieurs milliers d'années; et depuis les origines du Japon c'est à sa bienfaisante autorité que nous sommes respectueusement soumis; c'est sa majestueuse puissance que nous révérons unanimement... Depuis le temps où l'ancêtre divin, la grande déesse Ama-terasou, fit descendre du ciel son fils Ninigi-no-Mikoto, c'est sa postérité qui sans interruption, pendant des myriades de cycles, a daigné de génération en génération gouverner notre pays. »

Un peu plus loin on lit dans l'édition classique ces quelques lignes que la traduction anglaise a soigneusement omises : « Sans faire entrer en ligne de compte le temps plus ou moins long pendant lequel la dynastie céleste a régné, il s'est écoulé depuis l'empereur Djimmou jusqu'à nos jours la longue suite de 2 550 et quelques années... » Et là où la traduction occidentale porte seulement que l'Empereur « est descendu en ligne directe des divinités célestes », le texte classique spécifie qu'il descend du « Soleil Céleste ».

Autre différence significative :

« Depuis les temps les plus anciens — dit le texte anglais — les classes gouvernantes du Japon ayant eu une commune origine, et les fonctions administratives ayant été remplies par les générations successives d'une même descendance, on attacha naturellement une grande importance aux questions de généalogie et de rang : la distinction de gouvernant et de gouverné fut toujours rigoureusement observée et garantie contre toute confusion. »

Et voici le texte classique :

« Aussi notre empire forme comme une seule grande famille accrue au point d'être devenue une nation; et, comme conséquence pour ainsi dire originelle de la noblesse de la race, la distinction entre prince et serviteur, entre gouvernant et gouverné étant strictement maintenue, aucune confusion n'est possible. »

Un dernier rapprochement n'est pas sans intérêt.

Texte anglais. « Bien que la distinction entre gouvernant et gouverné ait été distinctement conservée depuis les ères anciennes, la relation entre l'Empereur et ses sujets a été celle de père à enfant plutôt que celle de maître à serviteur... La famille impériale fut la maison mère; les sujets furent comme des parents et alliés. »

Texte classique. « Bien que la situation respective de maître à serviteur soit très rigoureusement définie, comme en même temps l'Empereur chérit ses peuples, ceux-ci aiment respectueusement les Empereurs; de sorte qu'entre lui et eux les relations sont à la fois celles de maître à serviteur et de père à enfant. Ainsi la maison impériale est la maison ancestrale de notre nation; et toutes les familles en sont comme des

branches et des rameaux : voilà le fait constant. »

« Le monde est grand, le nombre des nations est immense, s'écrie dans un élan d'enthousiasme l'Histoire classique; mais sur quelle rive pourrait-on voir un pays ayant une famille impériale pareille, ayant un pareil peuple! »

Voilà ce qu'on enseigne aux jeunes gens de douze à dix-huit ans, et spécialement aux futurs instituteurs. On prétend leur faire croire, naïvement, que ce Mikado dont un Parlement renverse les ministres, est un fils du Soleil; que ces *daïmio* qu'on a dépouillés de leurs biens et de leurs honneurs sont eux aussi des fils du Ciel! Mais les éducateurs eux-mêmes n'y croient pas : leur naïveté apparente cache une hypocrisie profonde; car ils n'osent pas traduire exactement en langage d'Occident les livres qu'ils donnent à leurs élèves. Comment ceux-ci les croiraient-ils? et si les élèves ne croient pas leurs maîtres, quel enseignement de démoralisation!

Ce qu'ils croiront trop volontiers, ce qu'ils retiendront trop bien, c'est que la race japonaise tout entière est une race divine, élue entre toutes, et supérieure à toutes[1]. Pas plus que le primaire, l'enseignement secondaire ne saurait donner aux Japonais la vertu qui leur manque le plus : la modestie.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Le Japon ne possède encore que deux Universités : celle de Tokyo, fondée en 1877, et celle de Kyoto créée

1. « Aujourd'hui il y a vraisemblablement peu de Japonais qui ne soient pas des descendants de la famille impériale » — par conséquent d'origine céleste!

seulement vingt ans plus tard. Il n'y a pas 4 000 étudiants dans tout l'Empire; il n'y en avait que 1 500 en 1893. « La Colombie, dix fois moins peuplée, n'en a que moitié moins, et la République Argentine, avec 4 millions d'habitants contre 40, en a presque autant[1]. » Si l'on ne tient pas compte des écoles spéciales, le personnel de l'enseignement supérieur japonais se réduit à environ 200 professeurs[2].

Des deux Universités impériales, celle de Tokyo est la seule qui soit complètement organisée; les 3/4 des professeurs et les 5/6 des étudiants lui appartiennent. Le nombre des places y est nécessairement limité, et fort au-dessous du nombre des candidats. En principe tous les jeunes gens pourvus d'un certificat d'une des huit écoles supérieures — ou d'une école privée assimilée — doivent entrer sans examen; et l'accès des places restant disponibles doit être ouvert aux jeunes gens non pourvus de certificat, par voie d'examen. Mais le nombre des diplômés des écoles supérieures est maintenant si considérable que tout espoir d'admission est enlevé aux non diplômés; et les diplômés eux-mêmes sont forcés d'attendre au moins un an, s'ils ne réussissent pas brillamment à un concours devenu plus difficile que de raison. Ainsi l'enseignement supérieur est en fait fermé — sauf à titre d'étudiant bénévole pour des études spéciales et privées de sanction — à nombre de jeunes gens de mérite dont le seul tort est de n'avoir pas suivi la filière officielle; et ceux qui l'ont suivie voient se consumer dans une attente stérile une année encore

1. *Kobé Chronicle*, 1er novembre 1899, p. 335.
2. En 1893, il n'y en avait que 165.

de leur fugitive jeunesse, se prolonger d'une année encore leur interminable carrière scolaire.

Une fois admis, l'étudiant choisit entre les six collèges ou facultés que comprend l'Université : Droit, Médecine, Lettres, Sciences, *Génie Civil*, *Agronomie*. — Chez nous les écoles d'ingénieurs et d'agronomes sont indépendantes des universités : mais il n'en est pas de même aux États-Unis, et les Japonais en cela ont pris modèle sur les Américains. Comme telle grande Université de l'Ouest américain, l'Université de Tokyo a sa ferme annexe, sa pépinière, son jardin d'essai, ses laboratoires et musées agricoles, son hôpital vétérinaire, ses vergers, — enfin 2 000 hectares de bois, une admirable forêt presque vierge et géante. Dans ce pays où l'agriculture a toujours été la première des ressources nationales, où l'agriculteur, conformément aux idées chinoises, venait immédiatement après le lettré et bien avant le commerçant, ce rapprochement égalitaire des études agronomiques et des études littéraires ou scientifiques pures n'a pas souffert de difficultés : nul doute que, comme aux États-Unis, il ne donne les meilleurs résultats. Nos jeunes étudiants en droit ou en lettres ne gagneraient-ils pas beaucoup à fréquenter en égaux les étudiants de l'Institut agronomique?

La Faculté du Génie Civil est aussi une des plus vivantes de l'Université. C'est une des plus nombreuses et une des mieux installées; c'est une de celles qui ont su le mieux garder le contact avec le peuple. Je me souviens d'une exposition publique, ou quasi publique, organisée par les maîtres et les élèves. Il y avait foule; et c'était un spectacle curieux que ces

étudiants à casquette galonnée expliquant à de jeunes femmes en long kimono chargées d'un bambin sur le dos les dernières nouveautés de la télégraphie : le télégraphe « duplex » répétant immédiatement et automatiquement au poste expéditeur les dépêches envoyées! Le public s'arrêtait aux vitrines, sans comprendre souvent, mais toujours intéressé, amusé du moins : les jeunes conférenciers improvisés exposaient, expliquaient, démontraient avec une belle ardeur de néophytes! — A l'Université de Kyoto, à la fin de 1899, la Faculté du Génie Civil était la seule dont l'organisation ne fût plus sommaire et provisoire : elle comptait à elle seule plus de la moitié des étudiants. Elle n'en était que plus active : comme la lumière n'était pas encore installée à la bibliothèque ni même dans les salles des conférences, les étudiants projetaient de construire de toutes pièces sous la direction de leurs professeurs une usine électrique spéciale — une « usine universitaire »!

La durée des cours à l'Université est de trois ans, sauf à la Faculté de Médecine où elle est de cinq, et à la Faculté de Droit où il faut avoir pris quatre inscriptions pour pouvoir obtenir le diplôme. A l'Université de Kyoto les étudiants ont plus de latitude : ainsi les étudiants en génie civil peuvent rester à la Faculté six ans, et les étudiants en médecine huit ans : mais l'Université de Tokyo est plus étroitement soumise à la tutelle administrative, et le terme et la progression des études y sont fixés strictement.

A la fin de chaque année scolaire l'étudiant passe un examen. En réalité la note définitive qui lui est accordée ne dépend pas entièrement de son plus ou moins de succès aux épreuves dernières; on l'obtient

par un calcul qui ne laisse pas d'être ingénieux et équitable, en doublant la note moyenne des examens trimestriels, en ajoutant la note de l'examen final, et en divisant le total par trois. L'application et le progrès au cours de l'année comptent ainsi pour 2/3, et le succès à l'examen final pour 1/3.

Suivant la note ainsi obtenue l'étudiant est promu à l'année supérieure ou bien forcé de redoubler l'année qu'il vient de terminer. S'il échoue une seconde fois après avoir redoublé, il est immédiatement renvoyé. Or, à l'Université de Tokyo, il suffit, pour être forcé de redoubler, d'avoir obtenu en une seule matière à la fois aux examens trimestriels et à l'examen final une note inférieure à 5, 10 étant le maximum, eût-on obtenu dans toutes les autres matières une note supérieure à 6. Ces conditions rigoureuses nous paraissent bien injustes; et nombre de Japonais les jugent telles : car elles ne font que reculer encore pour quelques malheureux le terme déjà si tardif de leurs années d'apprentissage. Le règlement de l'Université de Kyoto, plus libéral, autorise la promotion d'un étudiant qui ne s'est montré un peu faible que dans une seule partie.

Une telle rigueur est d'autant plus déplacée que l'examen final, tout comme les examens trimestriels, se passe devant le professeur dont l'étudiant a suivi le cours; c'est la même déplorable absence de contrôle que dans l'enseignement secondaire. Chaque professeur est ainsi le maître absolu de l'avenir universitaire de chaque étudiant. Quand il s'agit de jeunes gens âgés de vingt-cinq à trente ans, n'y a-t-il pas là un abus criant?

Les cadres de l'enseignement aussi sont trop

rigides. Trop peu de facilités sont offertes à l'étudiant qui veut à titre facultatif suivre quelques cours d'une Faculté autre que la sienne. A l'Université de Kyoto, les « elective studies » sont plus libres qu'à Tokyo, et la succession des époques d'examen n'y est pas non plus aussi rigoureusement fixée : la discipline intellectuelle en un mot y est plus douce.

A la fin de la troisième année de cours (la cinquième à la Faculté de Médecine, la quatrième à la Faculté de Droit), les étudiants qui ont obtenu, aux examens trimestriels et à l'examen final, des notes suffisantes sont proposés pour le grade de *hakouchi* (licencié)[1]; mais le grade ne leur est définitivement conféré qu'après approbation du conseil de l'Université à la majorité des deux tiers. La licence peut d'ailleurs être conférée directement par le ministre sur la présentation d'une thèse. A la différence des diplômes chinois, les diplômes japonais ne donnent droit strictement à aucune place, mais beaucoup d'emplois publics ne sont accessibles qu'aux diplômés : la grande majorité des étudiants de Tokyo deviennent en effet fonctionnaires. — Les licenciés d'une Université forment cependant une sorte d'Académie, sur la proposition de laquelle le ministre élève les licenciés qui se sont distingués par leurs travaux au grade de *Daï-hakouchi* (docteur).

Une fois licenciés les étudiants peuvent rester à l'Université cinq années encore : ils entrent alors sans examen dans ce qu'on appelle le *Collège des Gradués* (University Hall). Quelques jeunes gens non

1. En juillet 1899, sur 754 candidats à la licence, 315 furent refusés; il n'y a qu'une session par an.

diplômés peuvent y entrer en passant un examen [1]. Pendant les deux premières années les élèves du collège doivent suivre encore les cours supérieurs (*post-graduate courses*) de leur Faculté, et au bout de ces deux années il doivent présenter une thèse. Les trois autres années ils poursuivent leurs études à peu près librement, et à leur sortie de l'Université ils peuvent obtenir un certificat.

Pas plus que le primaire et le secondaire, l'enseignement supérieur n'est gratuit : seuls les élèves diplômés du Collège des gradués ne paient rien. Les frais d'études sont de 60 à 70 francs pour l'année de dix mois. C'est beaucoup pour des jeunes gens qui se recrutent en grande partie dans les classes pauvres : aussi nombre d'étudiants, — parmi les meilleurs, — ne peuvent-ils payer leurs inscriptions que grâce aux charités locales. Les « étudiants d'honneur » sont il est vrai exonérés des frais d'études; l'État et quelques riches particuliers donnent des bourses. Mais celles-ci sont minimes, ne dépassant guère 200 francs [2] : et aussitôt diplômé l'étudiant doit en rembourser le capital augmenté des intérêts à 6 p. 100. Si pour une cause ou pour une autre l'étudiant est renvoyé, il doit immédiatement rembourser le capital et les intérêts échus. Cette mesquinerie jusque dans les générosités s'explique et se justifie en quelque sorte par la pauvreté de l'État lui-même.

Encore faut-il que l'étudiant vive; qu'il se loge, se nourrisse, s'éclaire, s'entretienne. Si, par économie,

1. A l'Université de Tokyo la proportion des étudiants gradués aux étudiants non gradués est d'à peu près un septième.

2. Seuls les gradués peuvent obtenir, à titre remboursable, jusqu'à 35 francs par mois.

il se met en pension dans quelque auberge populaire, quelle tranquillité aura-t-il pour étudier? La maison japonaise d'ailleurs, avec ses murs mobiles, tremblants et presque transparents, sans chaises, sans tables, sans chauffage ni éclairage suffisant, n'offre aucune commodité pour l'étude moderne qui comporte le maniement perpétuel de gros livres, et qui exige une sorte de solitude bien chaude et bien close. Avec cela le relâchement des mœurs japonaises fait que l'étudiant là-bas est exposé à plus de tentations encore que chez nous, et qu'il y cède plus facilement.

Pour les étudiants qui n'ont pas leur famille dans la ville même — et ce sont de beaucoup les plus nombreux — c'est vraiment un problème ardu de travailler. Aussi a-t-on senti la nécessité d'adjoindre à l'Université un pensionnat. A Tokyo un étudiant pensionnaire peut à la rigueur vivre et étudier — tout compris, éclairage, chauffage, vêtements, et frais d'études — pour 35 francs par mois; mais il faut compter en moyenne 50 francs [1]. C'est au Japon une grosse somme, et nous avons vu déjà qu'il n'y a pas de bourses de plus de 200 francs pour l'année. Si l'on songe que cet enseignement supérieur se prolonge au delà de vingt-cinq ans, il n'est pas téméraire d'affirmer que l'accès en est fermé aux enfants des familles qui ne jouissent pas de quelque aisance.

L'Université est dirigée par un recteur, assisté d'un conseil. Le recteur, ainsi que les doyens des Facultés, est nommé par le ministre; mais le conseil de

1. A l'Université de Kyoto le minimum pour la pension est de 12 fr. 50 par mois, alors que les pensions privées les moins chères demandent de 18 à 20 francs; aussi l'Université comptait-elle en 1900 100 internes sur 250 étudiants.

l'Université comprend outre les doyens un professeur de chaque Faculté élu par ses collègues. Malgré cela les professeurs ont peu d'indépendance. Il n'y a pas bien longtemps que l'un d'eux fut révoqué pour avoir mis en doute l'origine céleste du Mikado : un ministre de l'Instruction publique même ne dut-il pas donner sa démission pour avoir laissé entendre que peut-être un jour, « après des myriades d'années », le Japon serait une République.

Aussi tandis que la liste est déjà longue des travaux publiés par les Facultés des Sciences, de Médecine, d'Agriculture et du Génie Civil, les Facultés de Littérature et de Droit n'ont pour ainsi dire rien fait paraître. Sur toutes les questions historiques qui de près ou de loin touchent à la politique présente il existe une vérité officielle, et le corps des professeurs compétents n'est pas autorisé à la discuter publiquement.

Il est difficile d'apprécier la valeur du personnel enseignant : elle est très inégale [1]; et les examens ne fournissent aucun moyen de constater le mérite des divers enseignements. Souvent les professeurs ont étudié hâtivement, superficiellement, des sujets qui leur étaient tout nouveaux; quelquefois leur insuffisance est notoire. Les étudiants se font une joie maligne de montrer à un autre professeur le cours dont ils commencent à suspecter l'autorité; quand ils ont acquis la preuve des erreurs grossières commises par leur maître, ils ne se gênent pas pour rire et se moquer, et le professeur perdant toute contenance achève d'oublier le peu qu'il savait.

1. Les professeurs indigènes les mieux payés ne gagnent guère plus de 3 000 fr.

Le nombre des professeurs étrangers a été sans cesse diminuant : à l'Université de Tokyo il est tombé de 22 à 15 en quatre ans[1]. Le vœu des Japonais est de pouvoir s'en passer complètement. C'est pour leur faiblesse dans les langues étrangères que tant de candidats se voient ajournés au concours d'admission, et c'est pour la même raison que tant d'étudiants, n'ayant pu suivre avec profit les cours des professeurs étrangers, échouent à la licence[2]. L'étranger peut être un homme supérieur : plus son cours est élevé, moins il y a de chances que la moyenne des étudiants puissent le suivre; mieux vaut, pensent les Japonais, un cours médiocre professé dans la langue nationale.

Il est arrivé aussi que des maîtres étrangers, mal choisis, engagés à court terme et quelquefois au rabais, se sont montrés inférieurs à leur tâche. Tel professeur allemand, qui avait promis de donner son enseignement en langue anglaise, l'apprit en route; en arrivant, il la connaissait si bien que les étudiants allèrent en corps demander à leur doyen quel étrange jargon parlait leur nouveau maître. D'ailleurs c'est toujours chose très difficile d'enseigner à des élèves dont on ne comprend pas soi-même très bien la langue maternelle : c'est une gêne pour ceux-ci, mais c'en est une non moins grande pour le professeur, et qui lui enlève de l'autorité. A l'heure présente déjà on s'abstient de consulter les professeurs étrangers sur les grandes questions qui intéressent l'Université. On oublie même de leur faire part des décisions importantes : tel d'entre eux pendant de longs mois ne

1. A l'université de Kyoto il n'y a qu'un professeur étranger.
2. Voir *Japan Weekly Mail*, 14 octobre 1899, p. 389.

reçut d'autre communication de l'administration supérieure qu'une circulaire recommandant aux étudiants de ne pas fumer dans les salles de cours et de porter des souliers de cuir au lieu des galoches nationales! Attendons-nous à ce que d'ici quelques années tous les cours des universités impériales soient professés par des Japonais en langue japonaise ; et souhaitons que le niveau de l'enseignement n'en soit pas abaissé.

Le plus gros reproche peut-être que l'on puisse faire au corps enseignant des universités japonaises est de ne pas vivre en communion intime avec la nation. Les « hommes de la Porte Rouge », comme on les appelle à Tokyo, croiraient déroger en s'adonnant à des œuvres d'éducation populaire, d'extension universitaire. L'ancien esprit féodal survit encore chez beaucoup d'entre eux, quelquefois plus fort chez ceux qui sont allés en Occident, et qui en ont rapporté plus de vanité que de savoir. « Les universitaires — écrivait-on récemment dans un grand journal de la capitale, le *Taïyō* — sont à blâmer pour s'isoler autant du monde des affaires. Il faut qu'ils sortent de leurs coquilles et fassent effort pour attirer l'attention des hommes ordinaires [1]. »

Récemment un professeur d'économie politique de l'Université de Tokyo — un étranger — eut l'heureuse idée de traiter devant un auditoire de grands marchands quelques-unes des questions qui intéressaient alors toute la nation, mais surtout la classe commerçante : « Pourquoi le taux de l'intérêt est si élevé au Japon. Pourquoi le Japon est obligé d'emprunter à

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 26 août 1899, p. 215.

l'étranger; etc. » Il eut un grand succès; comme il refusait toute rémunération, les plus notables négociants de la ville lui offrirent un banquet, et il devint même l'ami intime de quelques grands banquiers. Ses collègues de l'Université ne le lui pardonnèrent pas : ils étaient jaloux que les commerçants de Tokyo se fussent adressés de préférence à un étranger; mais ils considéraient aussi qu'un professeur d'Université se disqualifiait en parlant devant un auditoire de marchands. Le vieux préjugé chinois contre le négoce dure encore au Japon : et il est particulièrement vivace chez les « lettrés » de l'Université qui s'érigent volontiers en une sorte de néo-mandarinat. Heureusement l'Université de Kyoto est animée d'un esprit plus démocratique et plus large : à l'exemple des universités françaises, on s'y préparait, en 1900, à établir des cours publics, et même une des salles de lecture de la bibliothèque devait être ouverte à tous.

Les programmes de l'enseignement supérieur sont, comme ceux des deux autres enseignements, trop chargés. Tout y est. Ainsi les étudiants en philosophie doivent censément connaître les plus minutieuses expériences et les plus aventureuses hypothèses de la psychiâtrie et de la psychologie physiologique, alors qu'ils ont d'autre part tant d'autres choses à savoir qu'un étudiant d'Occident ignore. Dans l'espoir d'absorber toute la matière des programmes les étudiants se surmènent : ils se tuent à préparer leurs examens, et l'un n'est pas plutôt passé que l'autre approche. Au moins à l'Université de Kyoto a-t-on divisé l'année scolaire en deux termes seulement au lieu de trois, ce qui supprime une série entière

d'épreuves et permet aux étudiants de respirer. Pour les étudiants sérieux les années d'université — des années bien pleines de 260 jours de cours — sont toujours des années de surexcitation cérébrale, avec des crises de fièvre intense.

La première conséquence de cet excès de travail est de compromettre la santé. La myopie scolaire, l'ophtalmie sont d'autant plus développées que les jeunes Japonais sont d'acharnés liseurs : l'éclat du soleil, auquel ils ne prennent pas garde, la poussière fine de leurs routes et de leurs rues, contribuent encore à irriter leurs yeux déjà usés par de longues lectures au faux jour des carreaux de papier. Ce ne serait rien encore si l'état général ne s'en ressentait : mais la tuberculose fait dans la jeunesse des écoles d'effroyables ravages. Beaucoup d'étudiants sont pauvres et se nourrissent mal. Même la nourriture que l'on reçoit à la pension universitaire est insuffisante; la viande, qui semble nécessaire à réparer la dépense des forces cérébrales, n'apparaît que rarement sur la table de l'étudiant interne [1].

La digestion du riz exige en tout cas beaucoup d'exercice; et les étudiants en prennent fort peu. L'Université est bien située au milieu d'un vaste parc, comme aucune de nos universités françaises sans doute n'en possède; mais ce n'est pas un terrain de sport, comme ceux qui entourent les jeunes universités des États-Unis. Là où des Américains ou des Anglais auraient tout nivelé, tout rasé, les Japonais ont respecté les plus petits monticules et les grands arbres qui les ombrageaient. Ils ont même ménagé

1. Le poids moyen des jeunes gens élèves de l'École normale supérieure à Tokyo est de 55 kgr. 700.

un petit lac : c'est une promenade charmante — de vrais jardins d'Académus! Mais, insensible à ces beautés, la presse anglo-japonaise note seulement avec dédain que dans ce parc il n'y a pas même un espace assez vaste pour le cricket, pour le *base-ball*, « à peine pour le *foot-ball* »[1]!

J'y ai cependant assisté à une grande Fête sportive Point d'immenses tribunes en bois blanc, comme en Amérique; une simple pente de gazon, une pente naturelle, si raide qu'il avait fallu pour ne pas glisser y tailler de rustiques gradins : et couronnant ces levées verdoyantes, de grands pins bas, retombants, traînants, tordus, férocement convulsés comme des dragons de potiches. Un coup de gong; c'est le ministre qui arrive, très correct, en chapeau de soie et en redingote; la musique militaire joue l'hymne national. Sous une tente le thé est servi aux invités; sous une autre tente voisine, c'est l'exposition des récompenses destinées aux vainqueurs : valises, couvertures, revolvers, fusils, — des réveille-matin en quantité! — On applaudit; c'est le drapeau de l'Université qui défile sur le terrain. Puis les exercices commencent : course à pied, saut en hauteur, saut à la perche, lancement de la boule de fer; à la fin de chaque exercice, la « performance » du vainqueur est affichée sur deux grands tableaux noirs — en japonais et en anglais. Les 100 mètres en 27 secondes 8/10; 5 pieds en hauteur; 7 pieds à la perche; à 32 pieds la boule de fer : chaque annonce est saluée de grands applaudissements par la foule massée derrière les barrières.

1. *Kobé Chronicle*, 22 novembre 1898, p. 393.

Il y a beaucoup de courses, des courses d'obstacles surtout; au milieu de l'une d'elles, les coureurs s'arrêtent au portique et font un renversement aux anneaux en passant à travers des cerceaux de papier; puis, pour les dernières centaines de mètres, tout haletants, ils prennent sur leur dos de gros sacs de riz. En somme de l'agilité, de l'adresse, un peu d'acrobatie même, et aussi de la résistance : mais pas d'efforts violents; surtout pas de match d'ensemble, sauf la lutte de deux équipes de 100, à la corde (*tug of war*). Pour terminer la fête, une course de licenciés à laquelle prennent part même quelques professeurs : une course cocasse en caleçon, — chemise au vent — faux-col et cravate noire!

En dépit de cet excès de zèle plus propre à relever la dignité du sport que celle du corps professoral; en dépit de la solennité donnée à cette fête annuelle, très peu d'étudiants s'adonnent aux exercices physiques. Quelques-uns seulement au printemps s'entraînent à la rame ou à la nage sur la Soumida fleurie; quelques autres manient le fleuret ou l'épée, ou pratiquent l'escrime à la japonaise et le « djouditsou », la « lutte de souplesse ». Mais en somme le développement de l'instruction publique risque d'être pour l'élite de la jeunesse japonaise une cause de dégénérescence physique.

La surcharge des programmes n'est d'ailleurs pas moins funeste au développement intellectuel. Beaucoup d'étudiants, surtout en première année, sont d'une application fiévreuse : ils sont littéralement suspendus aux lèvres du maître, et quelquefois, comme des enfants à un spectacle, ils mettent les deux mains derrière leurs oreilles pour mieux entendre.

Mais quelle que soit l'ardeur des élèves, un enseignement trop chargé ne peut être que mécanique et superficiel. Le professeur pressé se contente souvent, suivant la méthode américaine, de commenter un *text-book* : sa leçon se compose de citations que reproduiront à leur tour les élèves; et de cet enseignement toute personnalité est absente, sinon la personnalité abstraite, froide, et lointaine d'un auteur plus ou moins bien choisi. Le maître se donne-t-il la peine de faire un cours, les élèves les plus studieux l'apprennent par cœur, jusqu'aux renvois — chapitres, pages, paragraphes — à des livres qu'ils ne liront jamais.

L'étudiant japonais souffre d'une absence presque complète de travail personnel. A l'Université il écoute, il écrit, presque sous la dictée; jamais ou presque jamais il ne prend la parole. En dehors de quelques exercices pratiques, les leçons d'élèves sont inconnues à l'Université japonaise; sauf à Kyoto, où l'enseignement est plus libre et où la rareté relative des cours laisse aux étudiants quelque loisir. C'est le vice de l'ancien enseignement scolastique : on cultive la mémoire bien plus que le jugement. Les Japonais apprennent très vite; mais ce savoir vite amassé est aussi vite dissipé, et l'on ne peut même pas dire que grande soit la perte. Ce n'est pas du tout que l'étudiant japonais ne cherche à comprendre. Lorsque le professeur lui est assez familier, ce sont à chaque instant des demandes d'explication qui partent de tous les coins de l'auditoire comme des fusées; et à la fin de la leçon ce sont d'interminables causeries. Mais cette ardeur, quelquefois enthousiaste, se dépense sans fruit, parce qu'elle se disperse sur une multitude infinie de sujets.

Il n'est pas jusqu'à l'organisation des bibliothèques universitaires où ne se marque, si l'on peut dire, l'inconsciente mégalomanie qui caractérise tout le système d'enseignement japonais. Au lieu de faire parmi les productions littéraires de l'Occident un choix, et d'acheter à un assez grand nombre d'exemplaires les ouvrages reconnus dignes de devenir classiques, on semble avoir adopté pour principe d'acheter le plus d'ouvrages possible, et les plus récents plutôt que les meilleurs. Comme les ressources étaient limitées, on ne s'est procuré la plupart des livres nécessaires qu'en simple ou en double : neuf fois sur dix l'étudiant ne trouve pas celui que le professeur lui a recommandé, et il gaspille en lectures de moindre valeur son peu de loisir.

L'étudiant japonais a le goût, quelquefois la rage de lire; mais avec un si grand nombre d'heures de cours, c'est le temps qui lui manque, du moins le temps de lire comme il faut. Il lira le titre, l'introduction, peut-être le premier chapitre, et la table des matières; tout au plus il feuillettera le reste. Ou bien il lira tout consciencieusement, sans arrêt, sans repos, avec fureur : il lira « tout Kant » ou « tout Dante » en quelques jours; et après cela sans reprendre haleine il en écrira des pages, et il sera fier. De toute sa vie il ne les relira pas, et il en parlera toujours.

A ce régime les plus intelligents arrivent à se contenter de notions sommaires et à se croire capables de traiter les questions les plus délicates en quelques instants et en quelques lignes. A des étudiants de philosophie, en examen de fin d'année, on donne le choix entre les sujets suivants : — « Différence entre l'Émanation et la Création — L'occasionalisme —

Parallèle entre le stoïcisme, l'épicurisme, et le scepticisme — Différence entre les théories de Descartes, de Spinoza et de Leibniz sur la substance — Comparaison de Socrate et des sophistes — Théorie d'Aristote sur la vertu — Doctrine de Bacon sur les idoles — Déisme, Théisme et Panthéisme ». — Que font nos philosophes? la plupart traitent les huit sujets, sans livres, en deux heures! Bien entendu les réponses sont courtes : ce sont des formules sèches, tranchantes, abstruses, mécaniquement transcrites du cours ou du manuel. Pas l'ombre d'une analyse, d'une discussion, d'une réflexion personnelle. C'est prétentieux et enfantin, et l'on éprouve une impression pénible à lire ces feuilles volantes négligemment rattachées par un tortillon de papier de riz, où ces jeunes gens de plus de vingt ans ont tranquillement crayonné quelques lignes apprises sur les plus graves problèmes de la métaphysique. Que dire de ceux qui, à peine leurs classes achevées, étalent l'impertinente suffisance de leur savoir verbal dans un « Dictionnaire philosophique »!

La précision apparente du langage cache le vague des pensées. L'indécision est un défaut naturel de l'esprit japonais. Les étudiants ont horreur des examens oraux parce qu'il faut répondre franchement par oui ou par non, au lieu qu'à l'écrit on peut, lorsque la formule apprise vous échappe, ne dire ni oui ni non. Les jeunes étudiants en sciences physiques n'acquièrent pas sans peine le sens et la pratique des mesures exactes. Si les Japonais arrivent à réussir brillamment dans cette partie, c'est plutôt par leur patience d'expérimentateurs et leur délicatesse de manipulateurs que par la hardiesse de leurs méthodes

et l'acuité de leur sens scientifique. Dans l'étude des sciences morales leur éducation sur ce point est à peine commencée. La multiplicité des ères dans la chronologie japonaise est la source d'inextricables confusions, et les dates font le désespoir des étudiants d'histoire. S'agit-il de l'histoire d'Occident, ils l'étudient si rapidement que la suite naturelle des âges leur échappe, et confondant les dates ils en arrivent à confondre les époques : tel d'entre eux placera sans scrupules saint Thomas d'Aquin au XVIIIe siècle et Voltaire au XIIIe !

En philosophie et en sociologie les étudiants japonais n'aiment rien tant que les idées générales, les grands mots et les grandes phrases : mais faute de méthode ils s'y perdent, et trop souvent ne s'affranchissent des formules serviles que pour tomber dans un galimatias qui essaie d'être personnel et qui n'est qu'incompréhensible. La moderne philosophie japonaise est d'un vague inquiétant, si l'on en juge d'après cette analyse d'un de ses plus intéressants systèmes, présentée au Congrès des Orientalistes de Paris en 1897 par un des maîtres les plus estimés de l'Université de Tokyo.

« Chousaï (1794-1837) soutient la relation mutuelle entre le microcosme et le macrocosme... La qualité essentielle du macrocosme est certainement le grand vide, qui n'est autre que le ciel. Même dans un bambou ou dans une pierre se trouve le vide. C'est également le ciel : d'où le vide du cœur ou de l'âme est la même chose que le ciel... Si nous ne considérons les choses que physiquement, le corps contient le cœur; en d'autres mots le cœur est dans le corps. Les considérons-nous au contraire métaphysiquement, le cœur

renferme le corps, en d'autres termes le corps est dans le cœur... D'ailleurs il n'y a aucune différence entre le vide en dehors du corps et le vide dans le cœur. L'un et l'autre ne sont que le ciel; le ciel est donc non seulement dehors, mais encore dedans, c'est-à-dire que mon cœur est tout à fait le ciel, etc. »

La haute métaphysique allemande est-elle bien faite pour apprendre aux jeunes philosophes japonais à penser et à écrire simplement? Leur fera-t-elle passer le goût des formules abstruses et subtiles? Il est permis d'en douter, et les sujets de composition que nous avons cités plus haut ne nous paraissent pas tous très heureusement choisis. Les Japonais n'aiment pas la Logique, ils la dédaignent; le syllogisme, qui nous paraît trop facile, les déconcerte et les ennuie par sa rigueur : c'est pourtant à cette stricte discipline qu'il faudrait soumettre ces intelligences alertes, mais légères. Et puis, au lieu de leur exposer la morale des philosophes grecs, de les faire disserter sur l'ἕξις d'Aristote ou sur les « idoles » de Bacon, mieux vaudrait leur présenter la morale moderne dégagée de toute histoire ancienne, de toute métaphysique transcendante, comme de toute religion, et fondée simplement sur les données immédiates de la conscience individuelle et de l'expérience sociale.

La moralité des étudiants japonais est pour tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du Japon un grand souci. Leurs conditions d'existence sont tout à fait anormales : quoi de plus démoralisant que d'être à vingt-cinq ans passés [1] sans position et sans famille?

1. L'âge moyen des licenciés à l'Université de Tokyo est exactement de vingt-six ans et un mois.

Bien que quelques professeurs soient logés à l'Université même, les relations de maître à élève sont trop peu intimes; et le pensionnat ne tient guère lieu de foyer.

Pour donner aux étudiants une discipline, on a fait de l'enseignement supérieur une sorte de service d'État. On s'engage à l'Université comme à l'armée : il faut prêter serment et fournir des garants. Une autorisation est nécessaire pour quitter l'Université et même pour s'en absenter quelque temps; le défaut de conduite peut, en théorie du moins, entraîner le renvoi. Les étudiants pensionnaires jouissent d'une certaine autonomie administrative et disciplinaire : ils sont répartis en groupes; chaque groupe élit un chef, responsable de l'ordre, qui est l'intermédiaire entre le groupe et l'administration. Mais ils sont astreints à porter l'uniforme; il leur est interdit de fumer dans leurs chambres et d'y introduire aucune boisson fermentée; ils doivent être rentrés le soir à huit heures — à dix heures les jours ou les veilles de fêtes; — rarement on leur accorde la permission de onze heures et plus rarement encore celle de la nuit.

Quel succès ont obtenu tant de précautions? — La première génération des étudiants japonais fut admirable. A l'époque où des jeunes gens de bonne famille se sauvaient de chez eux, se cachaient à fond de cale dans un navire en partance pour l'Occident, afin de pouvoir accomplir quand même le voyage de leurs rêves; — où des fils de grands commerçants se faisaient domestiques dans des maisons étrangères pour apprendre plus vite la langue; — quel enthousiasme ne régnait pas à l'Université! Il fallait alors forcer les étudiants à prendre du repos pendant les récréations;

il fallait leur arracher les livres des mains. Fils de samouraï, ils avaient la rudesse généreuse de leurs pères, et le mépris de la femme les sauvait de la débauche. Ils mettaient leur honneur dans l'étude, au-dessus de laquelle ils ne voyaient rien que de combattre pour leur pays. C'était leur pays qu'ils servaient en étudiant : d'un élan unanime ils quittèrent l'Université pour les camps et s'engagèrent en masse pour la guerre de Chine.

A cette époque, — il y a vingt-cinq ans environ — il existait au ministère de la Justice une école où l'on n'était admis qu'à la suite d'un concours très difficile : il n'y avait que 70 places, et il se présentait toujours un millier de candidats, et plus. En revanche, une fois reçu, on était défrayé de tout pour plusieurs années. Brusquement l'école est supprimée : on verse les élèves dans d'autres établissements où ils doivent s'entretenir à leurs frais. Pas un — m'a-t-on dit — ne se découragea; ils allèrent le matin, avant de se rendre au cours, vendre des journaux ou porter du lait : et bravement ainsi ils achevèrent leurs études.

Aujourd'hui il y a bien encore de ces étudiants héroïques. Je n'en veux pour preuve que ce fragment d'une lettre de l'un d'eux, écrite à son professeur de français dans sa dernière année d'École supérieure, à la veille même d'entrer à l'Université.

« ... Ayez la bonté de m'écouter, monsieur. Je veux bien m'adonner à l'étude; je désire beaucoup à m'instruire. Il y a cependant un obstacle qui m'empêche le dessein : je suis pauvre, je n'ai point de ressources. Je suis paysan : je n'ai point de riche famille. De plus je suis insociable : je ne veux pas de faire le chien

couchant auprès de quelqu'un; je ne peux pas conséquemment trouver de bienfaiteurs.

« Alors comment puis-je rester à l'école? Monsieur, ah! si... je ne suis qu'un vilain serviteur. Je suis maintenant un piqueur d'assiette chez un restaurancier; on y vient pour manger, ou pour boire du vin, depuis la soirée jusqu'à la minuit; et mon affaire est de registrer et de calculer. Aussi dois-je servir depuis quatre heures d'après-midi jusqu'à douze heures de la nuit.

« Comment donc je peux préparer les leçons journalières! Les vingt-quatre heures dont un quart au moins on doit destiner à dormir, un tiers à ses affaires domestiques, et un quart aux classes : ne reste plus que quatre heures; mais encore avec ces quatre heures je dois manger, boire, prendre du bain et me conduire à l'école...

« Ainsi, pour m'adonner à l'étude, je n'ai que cinq à six heures par jour, c'est-à-dire depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures d'après-midi. Mais cet intervalle qu'on sacrifie aux classes ne me permet pas de préparer les leçons. Si j'assiste à la classe, je n'ai pas le temps de préparer; si je prépare les leçons, je n'ai pas le temps d'assister... »

Mais, à côté de ces fils du peuple, combien de fils de parvenus dont la vie d'étudiant est une vie de paresse, quand ce n'est pas une vie de débauche! Ils y perdent, ceux-là, jusqu'au respect d'eux-mêmes : on en voit se promener par les rues, débraillés comme des voyous, la casquette de travers, la capote déboutonnée, en sandales de paille! A plus forte raison n'ont-ils plus le respect de leurs maîtres. Ils s'appliquent à les prendre en faute, en flagrant délit d'igno-

rance ou d'erreur, et leur joie est de les mettre dans l'embarras. Quand ils les rencontrent, ils crachent et ne les saluent plus; en leur parlant ils affectent d'employer les tournures qui sont d'usage avec les inférieurs. En première année ils exagéraient plutôt la politesse, suivant la coutume de l'Orient; et puis, d'année en année la politesse décroît, et au bout de trois ans souvent elle a fait place à l'insolence.

L'indiscipline collective se manifeste par des grèves, dont le but avoué est souvent de faire renvoyer un professeur qui ne plaît pas. Les étudiants paient; ils s'attribuent un droit de contrôle sur le recrutement de leurs professeurs. Leurs mœurs sont encore violentes, et par certains côtés barbares. Il n'y a pas bien longtemps, un étudiant était convaincu d'avoir volé une montre; ses camarades lui disent qu'il sait ce qu'il lui reste à faire : le malheureux s'ouvre le ventre. Il y a une douzaine d'années, un jour de fête à l'École supérieure de Tokyo, le pasteur américain, qui était invité, se permet d'enjamber la haie qui clôture les jardins de l'école. Les élèves — des jeunes gens de plus de vingt ans — l'aperçoivent, ne le reconnaissent pas : le malheureux pasteur est accueilli à coups de pierre et laissé sur la place tout ensanglanté. Les étudiants mettent quelque chose de cette brutalité dans leurs revendications, et l'on m'a assuré qu'une fois une délégation venue pour présenter au vice-ministre un cahier de doléances avait simplement jeté le personnage par terre. De tels excès sont exceptionnels, comme bien on pense; mais c'est un fait que la discipline des Universités laisse beaucoup à désirer. Les punitions sévères que prévoit le règlement sont rarement appliquées; et les cautions qu'on exige sont

dérisoires, puisque l'on se contente, pour répondre d'un étudiant, de l'hôtelier chez lequel il prend pension.

L'enseignement même de l'Université n'est pas toujours moralisateur. Est-il bien raisonnable d'initier ces jeunes gens aux ténébreux mystères de sciences en enfance comme la Statique, la Dynamique et la Pathologie sociales? La simple étude de la société japonaise contemporaine les instruirait plus et les préparerait mieux à la vie. Il y a surproduction de licenciés pour les ressources, sinon pour les besoins du pays. Combien d'étudiants, une fois diplômés, sont forcés de chercher un gagne-pain dans les affaires; et combien, par la faute d'une éducation trop ambitieuse, se sentant incapables de réussir dans toute profession qui n'est pas « libérale », commencent à trente ans la triste vie de déclassés! Ceux qui au contraire atteindront aux honneurs publics n'auront pas à se louer davantage d'une instruction trop étendue pour être profonde. La « tendance à théoriser sans connaître les faits réels » est un des défauts les plus caractérisés des jeunes politiciens japonais[1].

Comment pourrait-on développer chez les étudiants l'esprit critique qui leur manque tant, quand on leur enseigne une histoire fausse, dont ils savent la fausseté, et que cependant, à l'exemple de leurs maîtres, ils doivent tenir pour vraie? Une pareille éducation n'est bonne qu'à former des sceptiques ou des hypocrites. Je demandai un jour à un étudiant où commençait l'histoire japonaise : — « A Ama-terasou », me répondit-il; puis avec un sourire, il ajouta : « Si

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 26 août 1899, p. 215, et 25 mars 1899, p. 300.

on peut le croire! » — Le Mikado peut encore avoir une très grande part au gouvernement du pays, il n'est plus le demi-dieu invisible de jadis. On peut examiner d'assez près sa physionomie ingrate, ses grosses lèvres, ses yeux atones et clignotants; on peut le voir marcher en boitant dans des bottes à l'européenne. Et pourtant vous demandez à un jeune Japonais, retour d'Occident, et occupant une haute situation officielle : « Quel est votre idéal de beauté? — Le Mikado », répond-il. Qui fera dans une telle réponse la part de l'hypocrisie outrée et de la fatuité niaise? Voilà cependant à quoi l'on aboutit quand on enseigne que l'Empereur est d'origine divine, qu'il descend du Soleil, et qu'il est le premier des Empereurs de la Terre; et quand, pour corriger l'exclusivisme ridicule d'une pareille doctrine, on ne présente les principes de la morale humaine qu'enveloppés dans une abstruse métaphysique!

A l'Université comme à l'École supérieure on oublie d'enseigner la modestie. On ne s'occupe pas de rectifier cette sorte d'erreur optique dont les jeunes Japonais sont victimes. Le Japon a accompli tant de progrès depuis trente ans! ils se refusent à penser — non sans raison — que les autres pays aient progressé de cette rapidité vertigineuse. Leur tort est d'oublier que le Japon il y a trente ans était fort arriéré et que, pour avoir regagné une bonne part de l'immense distance, il lui reste encore un long chemin à parcourir avant de rejoindre les premières nations de l'Occident. Et naïvement des jeunes gens de dix-huit ans demanderont s'il y a des télégraphes, des chemins de fer partout en Europe : il n'y en avait pas un seul il y a trente ans... au Japon!

L'Université de Tokyo est devenue en ces dernières années une école de nationalisme, de chauvinisme. « C'est la chose la plus extraordinaire du monde — déclarait il n'y a pas très longtemps le marquis Ito — qu'il y ait une tendance réactionnaire, anti-étrangère, dans le monde de l'enseignement. Maintenant que la nation s'engage dans les voies de l'expansion lointaine, n'est-il pas simplement absurde de vouloir fermer nos portes aux étrangers. Je souhaite de tout mon cœur que ces gens arriérés nous délivrent de leur présence et s'en aillent dans des pays comme l'Annam ou la Birmanie[1] ! »

L'impolitesse, la turbulence des nouvelles générations d'étudiants, c'est à l'égard des étrangers surtout qu'elle se manifeste ; c'est parmi les étudiants surtout que se recrutent les sôchi, ces jeunes agitateurs politiques qui ne reculent pas devant l'assassinat, et dont la principale haine aujourd'hui semble tournée contre les amis de l'Occident, et les Occidentaux eux-mêmes. « C'est pour moi un sujet de profond regret — déclarait encore à la fin de 1899 le marquis Ito — de voir à Tokyo, dans la capitale de l'Empire, des dames étrangères grossièrement bousculées sur les trottoirs par des jeunes gens mal élevés qui s'en vont fanfaronnant dans les rues avec leur chapeau tout de côté comme des vauriens, et qui semblent vraiment se faire un honneur de mal se conduire avec les étrangers. Il n'y a rien en vérité de plus insupportable que le patriotisme qui se promène avec une ceinture de coton blanc[2] et le mouvement d'épaules des voyous. »

1. Voir *Japan Times*, 10 janvier 1900.
2. C'est l'insigne des sôchi et des étudiants qui affichent leur hostilité à l'étranger.

ÉCOLES SPÉCIALES

Les deux Universités impériales de Tokyo et de Kyoto ne constituent pas tout l'enseignement supérieur du Japon. En dehors d'elles et rivalisant avec elles, il existe au moins deux grandes écoles privées, toutes deux situées dans la capitale, l'*École Sènmon* et le *Keio Guidjikou*.

On entre à l'école Sènmon vers dix-neuf ou vingt ans en sortant de l'école moyenne, soit que l'on n'ait pas réussi à trouver place dans une des écoles supérieures, soit qu'on désire abréger ses études. L'école ne comporte en effet que trois années de cours pour obtenir le diplôme, et les élèves peuvent entrer dans la vie vers vingt-deux ou vingt-trois ans, au lieu qu'en passant par l'école supérieure et par l'Université l'apprentissage dure au moins jusqu'à vingt-six ans.

Le diplôme que l'on obtient n'est pas, il est vrai, l'équivalent de la licence : du moins il ne confère pas les mêmes avantages, il ne donne même pas le droit d'entrer à l'Université. Mais comme les conditions d'entrée à l'école sont plus sévères que celles d'admission aux écoles supérieures, le niveau des études y est sensiblement plus élevé. Les gradués de Sènmon sont admis sans examen à titre de « sous-gradués » à l'Université Columbia de New-York, qui est une des premières de l'Est américain : ils sont recherchés dans la société japonaise autant que les licenciés.

L'école est payante; mais pour pouvoir rivaliser avec l'Université impériale, elle a dû réduire ses tarifs

au minimum. Ainsi les frais de pension, pour ne parler que de ceux-là, sont d'un peu plus de 10 francs par mois pour la nourriture, et d'un franc cinquante pour le coucher. A ce prix-là, même au Japon, quel confort demander? Aussi ces jeunes gens couchent à cinq ou six dans la même chambre; ils sont nourris de légumes, n'ayant pour varier leur menu que du poisson trois fois par semaine et de la viande une fois : comment suffire avec cela à l'effort cérébral?

L'école ne compte que trois « facultés » : Littérature, Droit, Politique. L'intention de son directeur et fondateur, le comte Okouma, est de former avant tout des hommes politiques. Et par hommes politiques il entend non seulement des ministres, des députés, des administrateurs, mais aussi des journalistes : la presse au Japon est une institution, l'une des premières du pays. Les Japonais sont journalistes-nés : on a pu dire spirituellement qu'ils s'étaient faits dans l'Extrême-Orient les « reporters » de la civilisation occidentale.

La caractéristique la plus intéressante de l'école Sènmon est que tous les cours y sont professés par des Japonais en langue japonaise. Le comte Okouma l'a voulu ainsi : il a réalisé ce qui est le vœu implicite de toute la nation. Il n'ignore pas les difficultés, les dangers d'un pareil essai; bien qu'il n'ait jamais parlé lui-même aucune langue étrangère, il n'ignore pas que la langue japonaise est pauvre en termes scientifiques. Comment lui donner ceux qui lui manquent? Se contentera-t-on d'adopter tels quels les mots étrangers en les ornant d'une terminaison japonaise? Dira-t-on *spectorou*, pour spectre, comme on dit *knifou* pour couteau, *biftecki*, *pan*, etc.? Mais ces

mots hybrides seront difficiles à comprendre et à retenir pour ceux qui ne sauront pas une langue étrangère, et la langue nationale en sera gâtée. — Essaiera-t-on de former des vocables vraiment japonais par des combinaisons nouvelles d'idéogrammes appropriés, comme nos savants ont composé des mots grecs pour baptiser les inventions contemporaines : télégraphe, téléphone, phonographe? Mais une langue idéographique se prête mal à de telles combinaisons qui donneraient lieu à beaucoup de faux-sens et risqueraient même de ne pas être comprises du tout. — Le problème pour le moment peut paraître insoluble; mais le comte Okouma est convaincu que d'une manière ou de l'autre, spontanément, ce vocabulaire scientifique néo-japonais se constituera : alors seulement, pense t-il, la pensée japonaise sera émancipée et l'enseignement japonais autonome.

Le *Keio Guidjikou* est une institution vénérable. Alors que l'école Sènmon n'a pas encore atteint la vingtième année, alors que l'Université de Tokyo elle-même ne date que de 1877, le Keio Guidjikou fut fondé en 1858, et 10 000 élèves ont passé sur ses bancs. On y commença d'étudier les livres hollandais, puis les livres anglais, en ces derniers jours du Moyen âge japonais où l'on n'apprenait une langue étrangère qu'au péril de la vie. — Survient la Révolution de 1868 : aux premiers jours du nouveau régime la difficulté est de tenir à l'étude les jeunes samouraï encore tout enflammés de la bataille. « Car, si la simplicité de leurs cœurs et la vivacité de leurs manières étaient charmantes, ils étaient souvent rudes et durs à manier; ils avaient gardé quelque chose de com-

batif et étaient toujours prêts à changer les salles de classe en champ de bataille[1].»

Cependant le nombre des étudiants ne cessait de s'accroître; en 1889 l'école s'adjoignait un cours d'Université : depuis lors le Keio Guidjikou est complet et se suffit à lui-même. On y entre généralement, comme à l'école moyenne, après la deuxième année d'école primaire supérieure. Le cours secondaire comporte cinq années de cours ordinaire et deux de cours supérieur; le cours d'Université comprend ensuite trois années. Un enfant peut entrer à l'école vers treize ans — même plus tôt depuis que l'établissement s'est adjoint une école primaire et une école maternelle : et il peut n'en sortir qu'à vingt-trois ans.

C'est, on le voit, le triomphe de l'enseignement unitaire; mais tandis que les élèves de l'enseignement public voient la carrière scolaire se rétrécir en quelque sorte à mesure qu'ils avancent et se trouvent arrêtés, non faute de mérite souvent, mais faute de place — les élèves du Keio Guidjikou poursuivent et achèvent régulièrement leurs études. Et c'est à vingt-trois ans, non à vingt-six, qu'ils quittent l'école pour entrer dans la vie. Même ils ont terminé le cours secondaire ordinaire à dix-huit ans, et le certificat d'études qu'ils peuvent obtenir alors leur donne le droit d'accomplir leur service militaire comme volontaires d'un an. Les places qu'ils laissent vacantes s'offrent aux diplômés des écoles supérieures qui ne peuvent franchir les portes trop étroites des Universités impériales.

L'externat au Keio Guidjikou est bon marché : de

1. Historique de l'École. Voir *An appeal for an endowment fund for the Keio Gidjiku*, 1897, p. 7.

1 fr. 25 par mois à l'origine, les frais d'études se sont un moment élevés à 6 francs, puis ont été ramenés à un peu plus de 3 francs. Mais l'internat est relativement cher : 40 francs environ par mois dans la division primaire. La clientèle de l'école est plutôt riche : même parmi les externes beaucoup viennent en kourouma.

Les professeurs indigènes sont fort peu payés : primitivement ils ne gagnaient que 10 francs par mois. Suivant les anciennes idées ils servaient pour l'honneur, et ils étaient d'un dévouement à toute épreuve : pour subvenir aux frais de construction d'un dortoir on les vit un jour traduire en hâte un ouvrage anglais et le vendre au profit de l'école. Aujourd'hui leur traitement dans la division supérieure s'élève à 125 ou 150 francs par mois, — traitement légèrement inférieur à celui des professeurs de l'enseignement public. En revanche les professeurs étrangers coûtent beaucoup, et l'école ne ferait pas ses affaires si elle n'était généreusement soutenue par les anciens élèves.

En dépit des donations, le confort intérieur de l'école est médiocre. Nues sont les classes, et mal blanchis les murs ; tout le matériel est grossier et incommode. Un tiers des élèves sont internes et les dortoirs sont insuffisants. Tout semble avoir été sacrifié à ce que l'on peut appeler le confort extérieur. La situation de l'école est magnifique : de la façade le regard descend sur le parc de Chiba et jusqu'à la rade de Chinagawa ; de la cour de récréation par derrière, on aperçoit, par delà le moutonnement des bosquets où des maisons sont nichées, la blancheur éthérée du Foudji. Aussi les exercices physiques sont en honneur. Point de surmenage : jamais plus de trois à quatre heures de cours

par jour. Il y a un « stand » pour le tir à l'arc, des salles pour la lutte, un grand terrain pour le base-ball, la gymnastique et les exercices militaires; pour les régates la mer est toute voisine. Le bon air aidant, les cas de maladie sont très rares.

L'enseignement est essentiellement moderne. Le premier dictionnaire anglais introduit au Japon le fut pour le compte du Keio Guidjikou en 1860. Pendant six années encore l'école ne disposa que de quelques livres anglais secrètement prêtés par les officiers du Chôgoun. On s'absorbait dans leur lecture, et comme on n'avait de chacun qu'un ou deux exemplaires, les étudiants les copaient. Enfin en 1866 arrivèrent tout d'un coup plusieurs centaines de volumes américains.

Dès lors le programme de l'école se formula pour ne plus être modifié. « Notre système d'éducation est de faire la part la plus grande à la culture des sciences de l'Occident moderne. Les classiques du Japon et de la Chine ne contiennent rien qui mérite considération. Cependant, comme pour connaître la littérature d'aujourd'hui il faut savoir les caractères chinois, nous avons fait de la lecture du chinois un de nos objets réguliers d'études. » — « Les sciences occidentales, et non les classiques japonais et chinois, sont la base de tout notre enseignement, même quand nous parlons littérature ou affaires du jour[1]. »

Dès 1868, ces maîtres éducateurs spécifiaient avec une étonnante netteté de vue et en termes admirables les avantages inestimables de la science moderne. « La raison pour laquelle la science occidentale est digne de la plus sérieuse attention est qu'elle est fondée

1. *An appeal*, etc., p. 11 et 13.

sur la nature; qu'elle explique les causes et les effets des choses; qu'elle jette la lumière sur l'humanité, et qu'elle donne des directions à la vie. Positive, exacte, et compréhensive, il est essentiel pour tout homme de l'étudier. C'est proprement l'étude de la nature... » Comment ne pas partager l'enthousiasme des élèves du Keio Guidjikou pour celui qui a été l'ouvrier d'une telle œuvre, M. Foukousawa, et comment même sourire de voir le plafond de certaines classes tapissé des planches qui ont servi à l'impression des ouvrages du Maître!

La première chose était d'organiser l'enseignement d'une langue étrangère. Les fondateurs du Keio Guidjikou le comprirent : ils ouvrirent aussitôt des cours d'anglais, et dès l'origine ces cours furent professés par des Anglais. A l'inverse de ce qui se passe à l'Université et à l'école Sènmon, le nombre des professeurs étrangers n'a cessé de croître : en 1897 il n'y en avait pas moins de dix.

L'éducation du Keio Guidjikou n'est pas seulement moderne, elle est pratique. Ainsi les élèves de treize à seize ans doivent faire le ménage de leur dortoir, et aussi acheter leurs plumes, leur encre, leur papier « pour acquérir une petite connaissance de la valeur de l'argent ». Dans la division supérieure ils reçoivent, en dehors du cours d'études régulier, des leçons spéciales de calligraphie, de tenue de livres, de comptabilité au boulier.

Dès 1874 on eut l'idée d'exercer les étudiants à la parole en public : avant Meidji d'ailleurs l'école possédait une salle de conférences, bien modeste, mais qui fut la première au Japon. Elle existe encore, et on la fait visiter avec orgueil.

Le cours d'Université ne comprend que trois branches : Economie politique ou Science financière, Droit, Littérature. La première des trois facultés est de beaucoup la plus importante : l'école forme spécialement des administrateurs, des commerçants, des banquiers. Elle prépare plus aux affaires privées qu'aux affaires publiques. L'historique de l'école rappelle fièrement que le 4 juillet 1868, quand la bataille faisait rage tout près de là, à Ouéno, entre les partisans du Chôgoun et ceux du Mikado, au Keio Guidjikou on commençait l'étude du *Traité d'Économie politique* de Wayland qui venait d'arriver : « De temps à autre les étudiants interrompaient la classe pour aller sur le toit voir la fumée de la bataille. Ce qui prouve qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre l'éducation et la politique et qu'il doit être trop facile en temps de paix de les tenir séparées. »[1] — Parmi les hommes d'affaires sortis du Keio Guidjikou plusieurs sans doute ont fait fortune par des moyens peu honnêtes, et leur mauvaise réputation a rejailli sur l'école : le gros reproche qu'on fait à son enseignement est d'être trop peu libéral, trop utilitaire.

Il se peut qu'en effet l'enseignement de la morale, en particulier de la morale civique, y soit un peu sacrifié à celui de la science, pure ou appliquée. Mais peut-être la sévérité des critiques adressées au Keio Guidjikou tient-elle aux opinions professées par M. Foukousawa. L'éminent pédagogue a renié tout dogme religieux et s'est publiquement prononcé pour une philosophie qui là-bas comme chez nous heurte bien des traditions, la philosophie de l'évo-

1. *An appeal*, etc., p. 6.

lution. Il se peut que le matérialisme philosophique, l'utilitarisme même le plus élevé, ne soit pas la doctrine qui convienne le mieux au peuple japonais. Autant qu'on en peut juger par l'exposé de ses principes, la morale du Keio Guidjikou semble au-dessus des attaques. Cette grande école privée ne nous a pas paru moins intéressante que l'Université impériale; sur bien des points elle lui donne l'exemple, ne fût-ce que par cette initiative d'ouvrir une école commerciale du soir où depuis plusieurs années déjà des centaines d'apprentis ou commis de magasins viennent compléter leur instruction. L'Université impériale pourrait avec profit méditer et pratiquer la belle devise : « Nous ne voulons pas que le savoir nous rende étrangers au monde qui nous entoure[1] ».

A côté des Universités impériales encore, mais cette fois dans les cadres de l'enseignement public, deux écoles méritent une mention particulière parce qu'elles caractérisent deux aspects différents et presque opposés de cette société si complexe : l'*École des Langues* et l'*École des Nobles*.

La création d'une École des Langues fut pour le nouveau Japon une nécessité de la première heure. Il nous intéresse de voir en quelle estime on la tient aujourd'hui et quels résultats elle donne.

Le recrutement des élèves laisse à désirer. On entre à l'école à dix-huit ans au sortir de l'école moyenne : de l'aveu même du directeur, c'est trop tard. A l'école moyenne l'enseignement des langues, nous l'avons vu, est très défectueux; lorsqu'ils en sortent, les élèves ont beaucoup à apprendre, beaucoup aussi à désap-

1. *An appeal*, etc. p. 13.

prendre, et ils n'ont plus la souplesse du premier âge. Dans quelle situation d'infériorité ne sont-ils pas placés par rapport à ceux qui tout enfants ont reçu la bonne leçon des maîtres étrangers!

Si encore l'école se recrutait parmi les meilleurs éléments des écoles moyennes; mais c'est tout le contraire : les meilleurs élèves n'ont qu'une ambition, entrer à l'école supérieure pour passer ensuite à l'Université. L'école est le refuge de ceux qui ont échoué ailleurs : passer de l'étude des classiques à celle des langues étrangères, c'est déroger, et l'on ne s'y résoud que par force. A l'école même le grand mérite est de savoir beaucoup de caractères.

A ces élèves ainsi recrutés on impose trente-quatre heures de classe par semaine — plus de six heures par jour sans jeudi! Les élèves se plaignent-ils? Non; volontairement ils prennent encore six heures de cours — une demi-heure chaque soir — pour l'étude d'une seconde langue. Mais aussi quelle intensité de travail? Ils suivent la leçon avec une attention molle, passive, l'esprit endormi; de temps à autre ils se réveillent pour lâcher une bonne grosse bêtise, qui dénote une complète ignorance des choses élémentaires; avec des gestes exubérants ils parlent à tort et à travers, et toute la classe rit. « C'est drôle, *omochiroï!* »

Avec cela ils ont horreur du travail méthodique. Les commencements arides les rebutent; tout ce qui est simple leur paraît au-dessous d'eux; sans sourciller ils abordent des sujets bien au-dessus de leur force : et leur vanité se berce de l'illusion qu'ils font des progrès.

Les professeurs ne sont guère mieux recrutés que

les élèves. Ils sont très mal payés : le directeur de l'enseignement du français touche 125 francs par mois, et il a dix enfants! L'argent manque à tel point que les élèves doivent parfois travailler sur des exemplaires d'auteurs polycopiés. Les quelques professeurs étrangers sont placés en sous-ordre : leurs collègues japonais auraient trop peur d'être convaincus de grosse ignorance devant leurs élèves même. Les élèves tout seuls les effrayent assez pour qu'ils n'osent parfois écrire au tableau. Comme il est naturel, ces maîtres piteux croient compenser ou dissimuler leur propre insuffisance, — en même temps qu'ils flattent la suffisance des élèves — en établissant des programmes d'une difficulté excessive, d'une prétention ridicule. Comment s'étonner après cela que le Japon peu à peu désapprenne les langues étrangères? Ou bien est-ce le but auquel on tend secrètement[1]?

L'École des Nobles est un souvenir d'un autre âge. Depuis 1884 il existe au Japon une noblesse nouvelle, où s'est à la fois fondue et retrouvée l'ancienne. On n'a pas jugé convenable d'envoyer les fils des nobles aux mêmes écoles que les enfants des roturiers, et pour eux on a créé une école spéciale.

Primitivement les grands nobles seuls y étaient admis. Mais dès 1878, avant même que fût transformée la noblesse ancienne, on y admit aussi des samouraï et même certains roturiers[2]. On avait beau ne les admettre que moyennant finance; c'était

1. Pour l'enseignement du français à l'École des Langues, voir le chapitre sur *la France au Japon*.

2. Actuellement l'école compte presque autant de samouraï et de roturiers que de grands nobles.

une atteinte à ce qui subsistait encore des mœurs féodales. Ce mélange des classes n'a eu d'ailleurs que d'heureux effets. Admis sans concours, ne pouvant être renvoyés pour insuffisance de travail, et pouvant s'il leur plaisait entrer à l'Université sans examen, les jeunes nobles avaient besoin d'émulation. Les fils de samouraï et de roturiers la leur ont fournie; forcés de gagner leur vie, ambitieux de s'élever, ils donnent à leurs camarades l'exemple et piquent leur amour-propre. L'absence de toute distinction sociale à l'école est bien faite aussi pour guérir ces descendants des grands féodaux de leurs préjugés de caste.

C'est la cassette impériale qui supporte les dépenses de l'école. Celle-ci n'en est pas moins dépourvue de tout confort. Il y a huit ans les bâtiments réservés aux classes ont été détruits par un tremblement de terre : au bout de six ans on ne les avait pas encore reconstruits, et les cours se donnaient tant bien que mal dans les anciens dortoirs, sommairement aménagés pour leur nouvelle affectation. On avait simplement supprimé l'internat. C'était vraiment un pauvre spectacle que ces grandes salles nues, froides, semblables à des salles de casernes, avec leurs poêles rouillés, leurs vitres recouvertes à l'intérieur de feuilles de papier que la buée et la poussière avaient salies et à moitié décollées. Un matériel scolaire vieux, usé; même pas d'encre et de plumes pour écrire : des crayons seulement, et de méchants bouts de papier pour griffonner.

A qui confie-t-on cette fleur de la noblesse nationale? A des professeurs provisoires, qui changent sans cesse, et comme toujours assez mal payés. Pour

une vingtaine d'heures de service effectif par semaine les traitements varient entre 175 et 200 francs par mois : c'est encore trop peu pour obtenir des maîtres d'élite.

A quoi d'ailleurs se destinent ces jeunes gens? Plus des deux tiers entreront dans les écoles militaires ou dans le service diplomatique. Avec leur nom et le certificat de l'école ils sont à peu près certains de réussir dans l'une ou l'autre carrière : inutile de leur donner une instruction supérieure. Il ne faut pas les fatiguer, ces enfants au sang noble, au sang appauvri : il faut surtout les régénérer physiquement. Cinq heures d'étude seulement par jour, le matin; de trois à quatre mois de vacances par an : voilà le régime qu'il leur fallait. L'exercice est leur principale étude : il leur est défendu de venir à l'école en voiture et toutes leurs après-midi se passent en plein air.

De toutes les écoles de l'État celle-ci est sans doute la seule où soient encore enseignés et pratiqués officiellement le *djouditsou* et le *kènditsou*. — Le djouditsou, c'est la lutte de souplesse, ou plus littéralement « l'art de vaincre en cédant ». C'est une sorte de lutte où il s'agit de renverser son adversaire en se laissant tomber soi-même de manière à lui faire perdre l'équilibre. Le premier exercice est d'apprendre à tomber rondement, doucement, élégamment sur les tatami, en amortissant la chute avec la paume d'une main posée sur le sol. La poursuite, les crocs-en-jambe; l'agrippement par le gilet ou le caleçon de toile qui composent tout le vêtement des lutteurs; les chutes et les rebondissements, donnent à la lutte une vivacité fiévreuse : on dirait des danseurs échevelés, des acrobates. C'est l'adresse, l'agilité et la souplesse

qui en fin de compte triomphent; la force a cependant sa part. Une fois l'adversaire renversé, les épaules sur le plancher, il faut pour achever la victoire lui serrer la gorge ou lui presser la poitrine jusqu'à ce qu'il perde le souffle et demande grâce en tapant du plat de la main sur l'épaule du vainqueur. C'est le côté un peu brutal de cette lutte qui ne laisse pas d'ailleurs d'être gracieuse.

Le kènditsou, c'est l'escrime japonaise. Avec leurs cuirasses faites de petites plaques de métal assemblées par des lacets, et leurs gros casques de fer massif à forte grille, les combattants rappellent les vieux samouraï : comme à d'authentiques chevaliers du Vieux Nippon les rubans qui ornent le casque et les robes tombantes leur donnent des airs de femmes. De leurs lances de bambou dur qu'ils tiennent à deux mains, à plat plus que de la pointe, ils se frappent, s'assènent avec des miaulements de chats sauvages des coups furieux. Tout d'un coup les adversaires se dégagent d'un corps à corps frénétique, mettent un genou en terre, d'une inclinaison de la tête et de la lance lente et gracieuse se saluent : la reprise est terminée.

Les élèves reçoivent d'ailleurs l'instruction militaire moderne avec tout l'équipement d'ordonnance; ils font même de petites manœuvres de cinq à six jours pendant lesquelles ils couchent sous la tente. Soumis à une discipline sévère, leur docilité et leur politesse font contraste avec les airs impertinents de beaucoup d'étudiants. On a même poussé la rigueur du régime jusqu'à leur interdire tout plat de viande au repas de midi, pour les habituer sans doute aux privations de la guerre. Cet excès à part, l'éducation qu'on reçoit à

l'École des Nobles — sinon l'instruction — vaut bien celle de l'Université.

Il semblerait que la seule discipline morale qui retienne encore la jeunesse japonaise soit la discipline militaire. Les écoles militaires au Japon forment tout un système d'enseignement indépendant : il est indispensable d'en dire deux mots si l'on ne veut pas avoir une idée trop incomplète de l'ensemble d'institutions destiné à former la jeunesse du pays. Le Japon depuis quatre ou cinq ans ne compte pas moins de six écoles militaires régionales qui prennent les enfants dès l'âge de treize ans. A seize ans les futurs officiers entrent à l'École centrale préparatoire de Tokyo : ils y passent deux ans, après quoi ils accomplissent un stage d'un an dans un régiment comme élèves-officiers, avec le grade de sergent-major. Alors seulement ils entrent à l'École militaire, au sortir de laquelle il ne leur reste plus qu'à subir un stage pratique de quelques mois pour être nommés sous-lieutenants.

J'ai pu visiter les Écoles préparatoires, régionale et centrale, de Tokyo. Il y règne une propreté parfaite; les murs badigeonnés de frais sont d'un blanc éclatant, et de grandes vitres claires répandent à flots dans les salles spacieuses la lumière qui fait luire les panneaux de bois soyeux. Partout des grilles et des paillassons aux portes; entre les divers corps de bâtiments, à travers les vastes cours, des couloirs couverts; au rez-de-chaussée, au premier, de longs promenoirs. Dans les études, éclairées à l'électricité, les livres, les cahiers sont en ordre. Les cahiers, où tous les cours sont pris à l'encre, sont nets; les élèves

eux-mêmes, bien habillés, bien astiqués, se tiennent correctement : en allant au tableau ils saluent le maître d'une légère inclinaison de tête. On éprouve l'impression d'un travail sérieux, organisé et fécond. Les classes ne sont pas trop nombreuses, et à de fréquentes reprises on réunit plusieurs divisions pour donner plus de solennité au développement d'un thème de morale. Là vraiment, semble-t-il, on fait œuvre d'éducation.

CONCLUSION : LE PROBLÈME MORAL

Le grand problème de l'enseignement japonais, celui où l'avenir même du pays est engagé, c'est le problème moral. Celui-là résolu, les autres se résoudront d'eux-mêmes : le développement de la nation en apportera naturellement la solution.

Lorsque le Japon sera moins pauvre, il établira la gratuité au moins de l'école primaire, peut-être même de deux autres ordres d'enseignement. Il y tend déjà; en 1899 on agita la question de rendre l'enseignement primaire gratuit et l'on proposa de voter à cet effet un crédit de 4 millions de yèn [1]. La coutume ancienne, celle qui remonte à l'époque féodale, est que l'étude soit gratuite. Jadis c'était le daïmio qui de ses libéralités subvenait à l'entretien du maître; demain ce sera l'État qui prendra à sa charge toute la dépense de l'enseignement public; et la communion scolaire alors réalisée des enfants riches et des enfants pauvres renforcera l'unité nationale.

Lorsque le Japon sera moins pauvre, il pourra

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 29 avril 1899, p. 413.

construire assez d'écoles pour recevoir le supplément d'élèves que la gratuité, les lois ouvrières protectrices de l'enfance et l'accroissement incessant de la population lui donneront. Les jeunes générations n'étoufferont plus dans des cadres trop étroits; les avenues du savoir élargies livreront à tous les jeunes mérites, de l'école enfantine à l'Université, un passage rapide; alors seulement le Japon recueillera tous les bénéfices de l'enseignement unitaire. La multiplicité des écoles permettra de réduire ces longs internats funestes à la santé morale et physique des jeunes gens. Enfin les professeurs, mieux payés, seront mieux recrutés; la dignité de l'enseignement s'en trouvera rehaussée, et le profit des études grandi.

Ces progrès matériels aideront à la solution du problème moral : ils ne le résoudront pas. Et celui-ci commande en quelque sorte toute la pédagogie intellectuelle. Quelle forme d'écriture adopter? dans quelle mesure développer l'enseignement des langues étrangères et l'enseignement donné dans ces langues? Quelle place faire aux étrangers dans le personnel enseignant? Autant de questions délicates que seuls des hommes libres de préjugés chauvins, exempts de fanatisme national, peuvent trancher au mieux des intérêts du pays. — Et l'allégement nécessaire des programmes? Comment y procéder avec quelque chance de succès avant d'avoir décidé si c'est l'enseignement ancien, classique, ou l'enseignement moderne, dont on réduira la part?

Ce problème moral, prétendrait-on l'avoir résolu en proclamant la laïcité de l'enseignement à tous les degrés? La laïcité stricte est une formule négative, et l'éducation ne se fait pas avec des négations. La

neutralité religieuse n'est pas une doctrine morale; elle suppose une doctrine morale indépendante et positive : et le grand problème de tout enseignement en tout pays, à l'heure présente, est précisément de fixer cette doctrine.

Jusqu'en 1868, la morale du Japon portait la marque de la féodalité. Dans une société féodale l'individu n'existe pour ainsi dire que par relation : son existence est tout entière déterminée par le rang qu'il occupe dans la hiérarchie sociale. En fait la doctrine morale de Confucius est essentiellement une doctrine de relation : et ce qui est bien caractéristique de l'Orient, la relation fondamentale, celle qui est le type de toutes les autres, est la relation d'enfant à parent, dont la relation de sujet à maître est immédiatement dérivée. « L'amour de la vertu pour elle-même n'est pas la caractéristique essentielle de la morale japonaise. L'idée directrice est toujours celle de *la personne à l'égard de laquelle* le devoir doit être accompli. L'esprit de l'enfant qui pratique la piété filiale est fixé non sur le devoir de piété, mais sur la personne du père; l'esprit du loyal vassal sur la personne du seigneur... Penser à la vertu pour la vertu c'est penser à soi-même; car la vertu est une qualité de notre propre esprit ou de nos propres actions. Dans l'ancienne morale japonaise l'essence de l'abnégation et du sacrifice de soi-même est dans le service d'autrui[1]... »

La révolution de Meidji a brisé les cadres sociaux de la féodalité, et par contre-coup ébranlé aussi la conception féodale de la famille. Les bases de la morale nationale se sont subitement effondrées, et

1. Voir le développement de cette remarquable analyse dans le *Japan Times* du 26 décembre 1899.

celle-ci est pour ainsi dire restée suspendue dans le vide. A quoi donc allait-elle se rattacher?

La morale de l'Occident s'offrait : enthousiaste de nouveautés lointaines, le Japon était prêt à l'adopter sur la foi de son origine. Mais l'Occident avait-il *une* morale, simple et solide? N'en avait-il pas au moins deux : la morale chrétienne et la morale philosophique? Cette crise morale où entrait le Japon, l'Occident, après plus d'un siècle, n'en était pas sorti : la démoralisation du Japon se doubla en quelque sorte tout d'abord de la démoralisation de l'Occident.

La morale chrétienne, ou, pour mieux dire, la religion chrétienne — car l'une se sépare difficilement de l'autre — pouvait-elle convenir au Japon en mal de *remoralisation*? Même si elle n'avait pas eu contre elle sa lente, mais certaine décadence chez la plupart des nations d'Occident, elle heurtait trop violemment les consciences japonaises par le dogme des sanctions surnaturelles. Aux classes élevées ce dogme répugnait; aux classes populaires il était étranger : le peuple japonais n'a pas l'imagination religieuse; il n'est pas hanté par l'au-delà; il ne se préoccupe pas du lendemain de la mort.

Restait la morale philosophique. Il y a trente ans, vingt ans encore, c'était en Occident le triomphe de l'utilitarisme. La métaphysique matérialiste et transformiste devait plaire au positivisme séculaire des Japonais; un individualisme cosmopolite semblait approprié à une société qui venait à la fois de se dégager des cadres féodaux et de s'ouvrir toute grande au monde entier. L'utilitarisme sous toutes ses formes devint aussitôt la morale du Nouveau Japon : il en connut bientôt tous les excès.

Libre des vieux préjugés, chacun rechercha le bien-être pour soi sans trop regarder aux moyens. Il n'y avait pour ainsi dire plus de Japon, il n'y avait plus que des Japonais ambitieux d'être aussi peu Japonais que possible. Ce fut une fureur pour les mœurs, les coutumes, les lois de cet Occident où l'individu se développait à l'aise, affranchi de l'étroitesse des liens familiaux, sociaux et nationaux : du moins ainsi comprenait-on la liberté de l'Occident. On proclamait aussi l'égalité : plus de distinctions fondées sur la naissance ; point d'autres différences entre les hommes que celles de leur mérite personnel : et l'on prenait volontiers pour mesure du mérite personnel le succès. Une noblesse nouvelle s'élevait, c'était surtout une noblesse d'argent. Le respect de l'argent, la poursuite, chacun pour chacun, de la richesse — il n'y avait pas là de quoi revivifier l'âme d'une nation.

Une réaction était indispensable. Elle se marque dès 1881. Les Japonais commencent à considérer les nations d'Occident non plus comme des modèles, mais comme des rivales. Ils reprennent conscience d'eux-mêmes, de leur originalité de race et de civilisation, de leur individualité de nation. Sur les ruines de ce qu'on peut appeler le patriotisme féodal naît le patriotisme national, qui modère les ambitions exclusives de l'individu et discipline ses énergies. Ce sentiment nouveau, tout de suite très vif, sauve le pays de l'anarchie morale et bientôt matérielle où la dissolution du lien social et le conflit inévitable des intérêts individuels déchaînés risquaient de le faire tomber.

Mais à quels excès ne se porte pas le patriotisme ? A l'enthousiasme quelquefois inconsidéré pour l'étranger succède une défiance également inconsidérée, bientôt

une sorte de mépris et de haine. Le patriotisme s'exagère et s'aveugle, et très vite l'individualisme cosmopolite est remplacé par un nationalisme étroit et farouche. Nous avons vu cet esprit nouveau envahir tout l'enseignement et pénétrer l'âme même des jeunes générations. — Est-ce la fin de la crise? Le nationalisme sera-t-il la morale définitive du Japon moderne?

Cela ne saurait être. Le triomphe définitif des principes étroitement nationalistes risquerait de faire retomber le Japon dans un demi-isolement, de l'arrêter à une demi-civilisation. Au lieu de continuer à marcher à grands pas dans les voies de l'Occident, il reprendrait insensiblement la route de la Chine : déjà le réveil du nationalisme a été marqué par un renouveau de faveur pour les classiques chinois. Et puis cette morale nationaliste est inconsistante. Pour lui donner prise sur les esprits, il a fallu, jusque dans l'école, restaurer le culte des ancêtres, célébrer la sagesse supérieure des aïeux, alors qu'on bouleverse la société de fond en comble; — restaurer le culte impérial et ranimer la légende éteinte des origines divines de l'Empereur, au moment même où on soumettait celui-ci au contrôle d'un Parlement élu et à la critique quotidienne de l'opinion publique. On voudrait inculquer à la jeune génération des principes auxquels elle ne peut pas croire, auxquels toute la vie de la nation donne un démenti éclatant. On lui demande une adoration aveugle : elle perd même le respect.

Il faut qu'il se produise une évolution nouvelle, une contre-réaction. L'histoire du Japon, plus que celle d'aucun autre peuple peut-être, a été marquée par ces

alternances de tendances contraires : tour à tour à travers les âges le Japon s'est ouvert, refermé, réouvert. Seulement les oscillations d'un extrême à l'autre furent jadis très lentes ou plutôt très espacées; depuis quarante ans elles se précipitent. En 1860-1862, ce sont les excès du féodalisme finissant, la proscription barbare de tout ce qui est étranger. Cinq ans après, c'est la Révolution; dix ou douze ans plus tard, une demi-réaction. Depuis vingt ans que celle-ci dure, le temps est venu de la contre-réaction qui doit donner enfin à la morale nationale une base solide.

Le militarisme actuel est une forme provisoire de cette conciliation nécessaire entre l'idéal ancien et l'idéal nouveau. Le développement incessant des forces militaires, et l'extension croissante de l'action diplomatique qui en est la conséquence, satisfont le patriotisme et même le chauvinisme. Mais c'est aussi la réalisation positive des légitimes ambitions du nouvel État, parce que les moyens mis en œuvre sont modernes. C'est avec des fusils et des canons du dernier modèle, et de la poudre sans fumée, qu'on soutient le prestige du Fils du Ciel et du descendant en ligne directe d'Ama-Terasou. C'est dans les écoles militaires qu'on étudie le mieux les langues étrangères et qu'on sait le mieux enseigner le respect de l'étranger; c'est chez les officiers que l'on trouve le plus de vraie politesse sans humilité et sans morgue, sans doute aussi le plus de savoir et de jugement. De toutes les institutions nouvelles du Japon actuel l'armée et la marine sont sans doute celles qui sont le plus dignes de l'Occident contemporain.

Mais je me souviens d'un dessin qui orne le mur d'un réfectoire à l'École militaire de Tokyo : on y voit

un officier d'artillerie, très correct, bien serré dans son dolman, et la jumelle en bandoulière; un soldat habillé lui aussi à l'occidentale lui présente triomphalement en guise de trophée la tête coupée d'un ennemi. C'est un souvenir sans doute de mœurs disparues : pourtant les Japonais, lorsqu'ils ont fait la guerre, dernièrement encore, ont été féroces. La guerre nulle part et jamais pourrait-elle être humaine? Le militarisme ne peut être pour une nation vraiment grande qu'une discipline partielle, temporaire, et pour tout dire subordonnée.

L'utilitarisme même excessif qui a régné quelques années au Japon n'a pas été sans fruit : il fallait que ce peuple retrouvât le sens du pratique et reprît en quelque sorte le contact de la réalité. De même une certaine exaltation du sentiment national et un certain développement du militarisme pouvaient seuls, à une époque comme la nôtre, permettre au nouvel État de jouer dans le monde le rôle qui lui revenait. Mais le patriotisme, même raisonnable, ne se suffit pas à lui-même; ou plutôt pour qu'il soit raisonnable, il faut qu'un sentiment plus élevé encore lui serve à la fois de fondement et de mesure. Aimer son pays par haine d'un autre pays, c'est un amour barbare; l'aimer pour lui-même est mieux; mais à ne voir que lui, le danger est de l'aimer trop ou plutôt de l'aimer mal. Il faut un idéal au-dessus de la patrie pour savoir pourquoi et comment il faut aimer cette patrie. Si la patrie est au-dessus de nous, il y a dans chacun de nous quelque chose qui la dépasse. Il faut un idéal qui embrasse l'humanité : celui-là seul peut aussi remplir le cœur de l'individu.

Cet idéal humain, les Japonais — comme nous —

commencent à l'entrevoir. Qu'on lise les instructions ministérielles de 1899, relatives à l'enseignement primaire, il y paraît bien encore un certain esprit d'exclusivisme : « Gardez-vous de vendre vos âmes aux étrangers et de devenir leurs esclaves. Ne leur vendez ni maisons ni terres. » Mais dans l'ensemble, ce n'est plus du tout le langage du Rescrit, surtout des commentaires classiques du Rescrit. — « Tenez en haut respect le culte des ancêtres et traitez vos parents avec une chaude cordialité; *mais ne regardez pas une personne comme votre ennemie parce qu'elle est chrétienne.* » — « *Puisque tous les êtres humains sont frères et sœurs*, il n'y a pas de raisons de redouter les étrangers. *Traitez-les en égaux* et agissez avec droiture dans toutes vos relations avec eux. » — « Gardez-vous de vous unir contre l'étranger et de le détester parce qu'il est un étranger. *Il faut juger des hommes par leur conduite, non par leur nationalité*[1]. »

Telle est la morale qui, infusée dans le vieux traditionnalisme chinois qu'elle pourra rajeunir, redonnera à l'âme nationale son équilibre, et permettra à l'enseignement japonais de parfaire sa grande œuvre d'éducation sociale gauchement ébauchée.

1. *Japan Weekly Mail*, 30 sept. 1899, p. 342.

CHAPITRE VII

LA FEMME AU JAPON

« La femme doit regarder son mari comme son seigneur et le servir avec toute la révérence, toute l'adoration dont elle est capable. Le grand devoir de la femme, son devoir pour la vie, est d'obéir. Dans ses relations avec son mari, son maintien et son langage doivent respirer la déférence, la docilité, l'humilité. Quand le mari donne ses ordres, la femme ne doit jamais désobéir. Dans les cas douteux, elle doit demander à son mari, et suivre ses commandements avec soumission. Si parfois son mari l'interroge, elle doit répondre exactement à la question. Si son mari se met en colère, à quelque moment que ce soit, elle doit lui obéir avec crainte et tremblement. Une femme doit considérer son mari comme le Ciel même; jamais elle ne doit se lasser de songer comment elle pourra le mieux lui être soumise, afin d'échapper au châtiment céleste[1] ».

Ainsi s'exprimait au XVIIe siècle le grand moraliste

1. *Kaibara*, traduit par Chamberlain. Voir *Things Javanese*, p. 433.

japonais Kaibara. Toute la « science de la femme », selon lui, se résumait dans une « triple obéissance » : l'obéissance au mari était la première de toutes, et elle se doublait de l'obéissance absolue aux parents du mari; mais la jeune fille était soumise à son père et à sa mère; la veuve tombait sous la loi de son fils. Jusqu'à nos jours, la condition de la femme japonaise a été celle de la femme antique : une perpétuelle minorité.

Le mariage n'était pas un contrat véritable, mais une sorte d'engagement unilatéral où l'homme avait tous les droits et la femme tous les devoirs. Rien ne montre mieux l'infériorité sociale de celle-ci que les facilités de la répudiation. Suivant Confucius, le divorce couvre la femme d'une honte qu'un nouveau mariage même ne peut effacer; or Kaibara son disciple le déclare légitime dans les « sept cas » suivants : « désobéissance à son beau-père ou à sa belle-mère — stérilité — lascivité — jalousie — lèpre — loquacité — caquet irrespectueux — penchant au vol ».

Cette infériorité sociale de la femme était fondée sur le principe de son infériorité morale, psychologique et même physiologique. « Les cinq plus graves maladies dont l'esprit féminin est affligé sont : l'indocilité, la mauvaise humeur, la médisance, la jalousie, la sottise. Sans aucun doute ces cinq maladies atteignent sept ou huit femmes sur dix, et c'est d'elles que provient l'infériorité de la femme par rapport à l'homme. Une femme doit essayer de s'en guérir en se surveillant, en se réprimandant elle-même. La plus terrible, la mère des quatre autres, est la sottise. La femme est comme une ombre; c'est un être passif. Cette passivité est ténèbres. La femme auprès de l'homme est

une inconsciente à laquelle échappent même les devoirs qui lui crèvent les yeux; elle ne distingue pas les actes qui attireront le blâme sur sa tête; elle ne se rend même pas compte des choses qui feront tomber le malheur sur la tête de son mari et de ses enfants... Jusque dans l'éducation de ses propres enfants, son affection aveugle l'induit en erreur. Telle est l'imbécillité de son caractère que c'est une obligation pour elle, dans les moindres détails, de se défier d'elle-même et d'obéir à son mari[1]. »

Le Confucianisme faisait de la femme une éternelle enfant, une incurable malade : aussi le despotisme marital ou paternel s'exerçait-il généralement sans violence, comme la femme acceptait paisiblement sa servitude. Le Bouddhisme la traitait plus sévèrement encore : non content de mettre en doute qu'elle eût une raison — comme jadis les conciles chrétiens mirent en doute qu'elle eût une âme — il en faisait un être diabolique, plus méchant encore que faible. « L'extérieur d'une femme est celui d'une sainte, dit une maxime bouddhiste; mais son cœur est celui d'un démon. » A certaines fêtes religieuses et au jour de leur mariage, les femmes, aujourd'hui encore, portent un bandeau appelé *tsouno-kakouchi*, c'est-à-dire littéralement « cache-cornes ». Il leur est interdit de gravir la montagne sacrée du Nantaïsan.

« Une coutume des anciens temps, rapporte encore Kaibara, était de laisser les petites filles nouveau-nées sur le plancher l'espace de trois jours; on marquait ainsi la différence entre la nature céleste de l'homme et la nature terrestre de la femme. »

1. Chamberlain, *Things Japanese*, p. 429.

Les femmes ont pu à certaines époques jouer un rôle à la cour et dans la société. Sans parler de la fabuleuse impératrice Djingo, il en fut ainsi du VIIe au XIe siècle, à l'époque des Foudjiwara. Mais la belliqueuse noblesse du Japon ne put pas supporter plus longtemps ce gouvernement de sérail ; les mœurs militaires reprirent le dessus, et au XIIIe siècle, à l'époque dite de Kamakoura, les danseuses même s'habillèrent comme des hommes et ceignirent l'épée. Aucune galanterie n'adoucit alors la rudesse guerrière : la chevalerie japonaise ne connut l'hommage que d'homme à homme.

Dans ces siècles de luttes sans trêve, les femmes du peuple avaient-elles un meilleur sort que les « dames » ? Jusqu'à l'avènement des Toukougawa, vers la fin du XVIe siècle, les hommes de toutes classes, fermiers et artisans aussi bien que samouraï, étaient obligés de combattre ou du moins de servir aux armées loin de chez eux. Les femmes, laissées à la maison, devaient nécessairement cultiver les champs, filer, tisser, faire le commerce, pour pouvoir subvenir à leur propre existence[1] ». Plus tard seulement, lorsque la paix se rétablit, les hommes se remirent à l'agriculture; filature et tissage devinrent alors la principale occupation des femmes, comme l'atteste une proclamation officielle de 1649. « Le mari et la femme doivent travailler ensemble pour leur profit mutuel, l'homme en cultivant la terre, et la femme en filant et tissant jusque tard dans la soirée[2]. » Tous les ans encore, le 7 juillet, on célèbre la rencontre de

1. *Japanese Women*. Rapport de la Commission des femmes japonaises à l'Exposition de Chicago, 1893, p. 114.
2. *Ibid*, p. 99.

« l'étoile mâle qui cultive la terre et de l'étoile femelle qui file les tissus »[1].

Participant ainsi largement à la vie économique de la famille et même du pays, la femme du peuple pouvait sans doute atteindre à plus d'indépendance que la femme noble ou riche. Mais la pauvreté contraignait aussi les hommes du peuple à trafiquer de leurs filles, et celles-ci, par respect filial, devaient accepter la honte de la prostitution.

Depuis lors, depuis trente-cinq ans, beaucoup de choses ont changé au Japon : la condition de la femme s'est-elle améliorée? Aux conversations qu'on peut avoir sur le sujet, il n'y paraît pas toujours. Un jeune homme de bonne famille, fort bien élevé, déclare tranquillement « que les racines des navets sont pour les hommes et que les feuilles sont bien assez bonnes pour les femmes ». Le secrétaire de la mairie d'un village de pêcheurs est positivement scandalisé d'apprendre qu'en Europe c'est la dame qui tend la main la première, comme le personnage supérieur. — « Pendant la saison des cerisiers fleuris, lorsque la foule se presse sur certaines places, des femmes s'affolent dans le bruit et dans la confusion : les hommes ne leur prêtent aucune assistance, pas même leurs parents ou leurs amis[2]. » — Récemment encore un groupe de lettrés japonais prenait texte de quelques critiques occidentales pour proclamer à nouveau les vieux principes : « La subordination des femmes aux hommes est une coutume extrêmement sage. Penser le contraire, c'est accueillir un préjugé

1. Saïto Kashiro, *La protection ouvrière au Japon*, p. 66.
2. *Kobé Chronicle*, 26 avril 1899, p. 311.

européen. Que l'homme ait le pas sur la femme, c'est la grande loi du ciel et de la terre. Méconnaître cette loi et parler de changer cet usage comme barbare, c'est une absurdité[1]. »

La jeune fille occupe-t-elle dans la famille une place meilleure que la femme dans la société? Sa naissance tout d'abord est pour les parents une déception. Un Japonais vous dit encore fort bien : « J'ai eu tant de garçons et tant de désappointements ». C'est qu'une fille ne perpétue pas la famille, le nom : destinée à passer dans une autre maison, elle est au foyer paternel une demi-étrangère. Aussi l'absolutisme des parents s'exerce-t-il plus durement sur elle que sur un enfant mâle. On disposera d'elle entièrement pour la plus importante affaire de sa vie, son mariage. Le père sait qu'il va perdre sa toute-puissance sur elle : la femme mariée doit obéissance à son époux et aux parents de son époux, avant d'obéir à ses parents propres ; c'est bien le moins que ceux-ci en fassent à leur tête.

Dans le droit actuel le fils même ne peut se marier sans le consentement du père avant l'âge de trente ans ; à plus forte raison la fille, à quinze ou seize ans, ne peut-elle se marier que selon la volonté de ses parents. Le mariage d'amour n'existe pour ainsi dire pas au Japon ; il n'y a guère que des mariages forcés. Le père, ou à son défaut un frère, un oncle, choisit à la jeune fille son mari ; on lui fait entrevoir une fois quelques instants celui qui désormais va régner sur sa vie : elle n'a qu'à dire oui. Peu importe que son nouveau seigneur et maître n'ait d'autre titre à lui

1. Chamberlain, p. 274.

plaire que d'être un ami de son père, de son frère, de son oncle — voire un de leurs compagnons de débauche au Yochivara.

Le *Yochivara*, c'est à Tokyo le quartier des filles publiques : là aussi nous pouvons nous instruire sur la misérable condition de la jeune Japonaise.

Représentez-vous une ville dans la ville, entourée de murs et de fossés, où l'on entre par de grandes portes en arcade : une seule reste ouverte la nuit, près de laquelle pleure un saule pâle et grêle qu'ont chanté les poètes. A peine le seuil franchi, c'est l'illumination d'une ville en fête : de chaque côté des avenues larges et propres, une perspective à double et triple étage de grosses lanternes blanches ; par endroits un flamboiement de rampes de gaz ; et, dans le ciel de velours où les étoiles scintillent comme des diamants, les éclats bleus de petits phares électriques. C'est la vaste cité tout autour, avec ses rues tortueuses, ses maisons basses à la porte desquelles une pauvre lumière tremblote dans les ténèbres solitaires — c'est la cité honnête qui paraît borgne.

Les maisons les mieux décorées, les plus hautes, les plus belles, tout en pierre, toutes closes, ont l'apparence respectable de vieux hôtels de famille. Mais le plus grand nombre ont au rez-de-chaussée des boutiques fermées seulement par un treillis de bois : derrière ce treillis, dans la raideur hiératique de leurs robes de pourpre et d'or qui les drapent tout entières, immobiles et graves comme des idoles, le visage peint d'une étrange blancheur, de lourdes épingles d'or piquées dans les coques noires de leurs cheveux, des femmes jeunes se tiennent droites, assises sur leurs

genoux. Elles ont l'air de madones douces et résignées, aimables et innocentes : à peine sur leurs lèvres teintes en rouge s'ébauche par moments un sourire mystérieux. Les plus familières sortent des amples manches de leur riche kimono de toutes petites pipes de cuivre qu'elles allument placidement aux braseros placés devant elles : alors, dans l'éblouissement des lumières, de leurs lèvres de carmin s'échappent des bouffées légères et bleuâtres comme une fumée d'encens.

Le peuple se presse dans les avenues, se masse devant les treillis de bois : des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants, depuis ceux qui peuvent déjà passer leur nez à travers les barreaux jusqu'aux bambins encore empaquetés sur le dos de leur mère. C'est la promenade des familles : cette foule paisiblement s'écoule en deux courants contraires que séparent de distance en distance des agents de police immobiles comme des piles de pont, et d'elle-même elle livre passage aux veilleurs d'incendie qui s'en vont de leur pas rapide, sonnant mélancoliquement la cloche de ronde! Sauf aux jours de fête populaire, point de remous, point de bousculade, point de cris, de simples causettes aux treillis avec les petits statues peintes, dont l'une parfois s'anime, se lève, et d'un pas très digne vient gentiment offrir au passant une cigarette. Rien d'immoral à première vue dans ce spectacle : rien de grossier, rien d'obscène; point de nudité, pas même de décolletage. La gaîté du public même semble saine.

Mais prenons une ruelle latérale. Le décor est déjà moins brillant : les senteurs des ruisseaux se mêlent à l'odeur des lampes fumeuses; les costumes sont

moins riches, moins élégants : les rouges sont crus, les ors ont l'éclat faux du clinquant; des cristaux de pacotille chargent sans grâce l'échafaudage des cheveux mal lissés. Des coins de modernisme occidental achèvent de donner à ces exhibitions un air de foire faubourienne : ici des fauteuils éculés, où ces dames s'asseoient de travers; là un gros œil-de-bœuf gauchement fixé au milieu d'une paroi. Sous le décor enfin le vice se laisse voir : les femmes viennent au treillage interpeller, accrocher les passants; elles se laissent prendre les mains, tirer la manche de leur kimono, et quand passe un matelot européen, lui lancent des appels criards : « *Say! Say! Come here!* »

Même le flamboiement des avenues ne vous éblouit pas longtemps; les treillages bientôt vous semblent des grilles : en effet beaucoup de ces barreaux sont en fer. Ces boutiques ainsi fermées vous apparaissent comme des cages. Surtout à côté de ces montres brillantes s'ouvrent des porches sombres, et là, dans la demi-obscurité, un homme se tient accroupi derrière un guichet, que vous distinguez mal, mais qui se signale à vous pour ses appels et ses gestes d'invite. C'est le tenancier qui dit ses prix, et l'on marchande à cette porte, on discute sur telle ou sur telle des exposées que le client désigne par sa place dans le rang. Des pancartes sont pendues au-dessus de quelques-unes de ces devantures : ce sont les noms des débutantes ou des grandes favorites populaires : *Mademoiselle Chrysanthème Blanc* — *Mademoiselle Petit-Amour.* Voici à l'entrée d'une des plus belles maisons tout un étalage d'objets de salon : on dirait les primes d'un grand magasin; c'est l'exposition-réclame des cadeaux

prodigués à une pensionnaire de la maison par un amant de cœur !

Un moment déconcerté par le brillant appareil de ce commerce qui semblait en atténuer au moins l'ignominie, l'Européen a bien vite compris que ces malheureuses filles, malgré l'éclat et l'innocente apparence de leurs atours, n'ont rien à envier à leurs sœurs d'Occident. Elles ne peuvent quitter leur maison d'infamie que lorsqu'elles sont en état de rembourser la somme que le tenancier a versée pour elles, sans compter les frais d'habillement et de pension. Il est vrai qu'elles doivent recevoir la moitié de l'argent qu'elles gagnent : mais tenanciers ou tenancières s'entendent, malgré le contrôle officiel, pour ne jamais leur présenter le compte exact de ce qu'elles ont rapporté. Aussi la plupart n'arrivent jamais à se libérer et vieillissent obscures servantes dans la maison dont leur jeunesse a été le triste ornement. Il ne leur est pas facile de se sauver, car elles ne peuvent sortir du quartier sans une permission, et même sans être accompagnées; celles qui parviennent à s'enfuir sont généralement rendues à leur maître par la police.

Si la prostitution japonaise est reléguée dans certains quartiers, elle s'y étale, et cette absence d'hypocrisie est en un certain sens un hommage rendu au vice. C'est du moins une preuve des sentiments d' « amoralité » que le Japonais professe à l'égard de la femme : il la traite volontiers comme un objet de commerce. Les propriétaires des maisons de tolérance sont, la plupart, des personnes respectables. Vous n'avez pas depuis un quart d'heure engagé la conversation avec votre voisin de wagon qu'il vous aura fait des propositions d'entremetteur. A l'hôtel, à peine

arrivé, il faut encore accepter du gérant un entretien de même nature : autrement vous êtes taxé de hauteur dédaigneuse et l'on vous sert mal. Nos scrupules entrent si peu dans l'âme des Japonais que l'on pense involontairement à ces chefs de tribus sauvages qui poussent l'hospitalité jusqu'à offrir à l'étranger leur fille ou leur femme.

Quel peut être aussi l'état d'esprit de ces femmes et de ces jeunes filles pour qui le Yochivara est un but de promenade? Si elles ne vont pas jusqu'à envier le sort des malheureuses ainsi exposées à l'admiration publique, la facilité avec laquelle elles se rendent à un pareil spectacle témoigne d'une inconscience voisine de l'impudeur. On en a beaucoup dit là-dessus, beaucoup trop : mais il n'est pas niable que la jeune Japonaise ignore autre chose que la pudeur physique.

On a prétendu que sur 8 femmes japonaises il y en avait une de mœurs dissolues. Si l'on peut mettre à part les concubines, il faut ajouter aux 50 000 femmes enregistrées par la police et aux 80 000 non enregistrées, 30 000 gueïcha. Les danses japonaises, les vraies danses nationales, n'ont certainement rien d'impudique, ni même de léger; et les danseuses en renom peuvent se permettre une vie honnête. Mais combien d'autres sont exploitées de la même manière que les filles du Yochivara et finissent par mener la même vie!

De toute cette immoralité féminine, c'est en définitive l'absolutisme paternel qui est responsable. La jeune fille qui se présente pour entrer au Yochivara peut bien répondre à l'officier de police qui l'interroge qu'elle s'est décidée en pleine indépendance; le *oui* sacramentel qu'elle prononce alors est tout juste aussi

sincère que celui par lequel elle accepte un mari. Dans l'un comme dans l'autre cas, elle ne fait qu'obéir à son père : c'est son père qui la vend comme c'est lui qui la marie — pour se faire un peu d'argent, simplement. « En Extrême-Orient, les parents acceptent le sacrifice de leurs enfants à peu près comme chez nous les femmes acceptent la place de devant : avec des remerciements peut-être, mais comme une chose toute naturelle[1]. » Suivant la doctrine de Confucius, la piété filiale est la première des vertus, à ce point qu'elle dispense de toutes les autres : telle pauvre fille livrée par ses parents à la débauche y sera retenue encore par la crainte que sa fuite ne leur cause des embarras! Quant au droit des pères, il est si incontesté, ceux-ci l'exercent d'un esprit si tranquille, qu'on en peut voir plus d'un les soirs de fête, à travers les barreaux du Yochivara, causer avec l'enfant qu'il a vendue!

Heureuse, au Japon, la jeune fille dont le père a disposé en mariage seulement! Et pourtant quel sort est le sien? Le meilleur des maris, le plus noble, le plus riche, la traite en domestique. « La plus haute dame du pays doit être la femme de peine de son époux; elle doit courir lui chercher ce dont il a besoin suivant son bon plaisir. Quand Monseigneur s'avance pour un tour de promenade, elle doit se courber bien bas, humblement, dans le vestibule. Il faut qu'elle le serve à ses repas[2]. » Je me souviens d'une visite chez un professeur de l'Université de Kyoto :

1. Chamberlain.
2. *Id.*, p. 434.

une femme jeune et agréable, avec force génuflexions et de gentilles révérences, nous avait servi le thé et les gâteaux du Premier de l'An. J'admirais l'aisance, la dignité de cette simple bonne, et je pensais au nom très doux et très respectueux de « sœur aînée » que les Japonais donnent à leurs servantes — lorsque, le service fini, mon hôte me présenta... sa femme! La Japonaise ne sait guère ce que c'est qu'être Madame.

« On a coutume de dire que la famille est la base de la société japonaise et que l'individu y est au second plan. Mais on peut soutenir que la famille elle-même repose sur un individu : le maître de la maison. Tout est subordonné à ses désirs, à ses goûts, à ses aises, à ses caprices, et tous les autres membres de la famille sont virtuellement ses esclaves. Il est comme une idole autour de laquelle chacun brûle quotidiennement l'encens du sacrifice[1] ». Il n'est pas même besoin de pénétrer dans l'intimité de la famille japonaise pour se rendre compte que le mari est un despote.

Un jour, à l'un des grands restaurants de Tokyo, restaurant à l'européenne, je vis entrer un Japonais — mis à l'européenne — qui avait fait à sa femme et à ses deux filles l'honneur de les amener avec lui. Bientôt notre homme, assis tout seul en face de sa famille, fait couler en conscience avec de bonne bière japonaise les lourdes viandes à l'européenne. La femme et les deux fillettes s'étouffent péniblement en silence : elles n'ont rien à boire. La bière est pour le mari ; il y a bien une carafe d'eau sur la table, mais les Japonais n'aiment pas l'eau pure. Enfin, la plus petite des

1. *Japan Weekly Mail*, 4 février 1899, p. 110.

fillettes, n'y tenant plus, se glisse en bas de sa chaise, et par le grand tour de la table court demander à Monsieur son père la permission de boire. Le maître veut bien l'accorder : les trois malheureuses en quelques minutes eurent vidé la carafe. L'homme buvait toujours sa bière, enveloppé dans la dignité de sa redingote, fumant un gros cigare orné d'une belle bague rouge et or, qu'après chaque bouffée il replaçait bien en vue sur une soucoupe à côté de lui!

Quand il pleut, qui, du mari et de la femme, tient le lourd parapluie? La femme toujours, même si elle doit se dresser sur la pointe des pieds pour couvrir la tête de son seigneur. — En wagon, le mari se couche, occupe trois places, prend un oreiller, tire à lui toute la couverture! La femme, confinée dans le petit espace qui reste, n'a pour poser sa tête que le bras relevé de la banquette sur lequel elle étend son mince foulard de soie blanc et rose. Elle ne dort pas d'ailleurs; à tout instant, d'un air maternel autant qu'amoureux, elle veille et cajole son maître. — Lorsque, en 1899, le Japon s'ouvrit tout grand aux voyageurs étrangers, le *Djidji Chimpo* publia cette caricature d'actualité. D'un côté une Japonaise portant sur le dos son enfant, sur le bras un énorme paquet; son mari marche devant elle, les mains cachées dans l'ampleur de ses manches; il ne porte rien... que sur sa figure une expression de suprême étonnement à la vue de deux étrangers qui s'avancent de l'autre côté du dessin. L'un est un bipède masculin, la gorge serrée par un grand faux-col, et la tête écrasée sous un énorme chapeau-cloche : autour de son cou est pendu en bandoulière un gros sac; sur son bras gauche est jetée toute une collection de couvertures, et de la main droite il

porte avec difficulté une colossale valise. L'autre étranger est une femme; sa taille est d'une géante : elle dépasse de la tête et des épaules son mari. Son grand nez aquilin surmonte une moustache plus que naissante et elle n'est chargée d'autre fardeau que d'un parasol-bijou. C'est ainsi que notre galanterie, ou pour mieux dire nos justes égards pour la femme, semblent ridicules aux Japonais[1]!

Quand la femme a cessé de plaire, on la renvoie. En dépit des nouvelles lois, impuissantes contre des coutumes séculaires, le mari peut répudier sa femme aussi facilement qu'au temps du moraliste Kaibara. Les Sept Raisons admises par Confucius lui fournissent toujours autant de prétextes qu'il en peut désirer. Un tiers des mariages finissent par le divorce. Bien entendu c'est toujours le mari qui en prend l'initiative. Comment la femme oserait elle le réclamer quand il entraîne pour elle la séparation d'avec ses enfants. C'est elle pourtant qui recueille le blâme et la honte; mais, soumise jusqu'au bout, elle se contentera de dire au mari qui la met à la porte du logis conjugal : *Sayonara*, adieu!

Dans les hautes classes le divorce est moins fréquent : le concubinage le rend presque inutile. Celui-ci est si profondément entré dans les mœurs que lorsqu'un Européen parle du nombre de ses enfants, le Japonais s'oublie parfois à demander : « Avec combien de femmes? » Le Mikado actuel n'en a-t-il pas douze, et le prince impérial n'est-il pas un fils de *mékaké* (concubine) dont l' « Impératrice Printemps » n'est que la mère légale? Dans ces dernières années on ne

1. Voir *Japan Weekly Mail*, 19 avril 1899, p. 189.

compte pas moins de 7 ministres ou anciens ministres, de 5 pairs, de 7 avocats et de 3 savants connus qui publiquement ont pris des concubines, et parmi les gueïcha. On estime au bas mot à 10 000 le nombre des concubines, et il arrive que celles-ci occupent dans la famille la place que la femme légitime ne tient pas; nombre d'entre elles, anciennes tenancières de maisons de thé, femmes de tête paraît-il, mènent si bien leurs maris qu'on appelle par dérision ceux-ci des « concubins ». Le nouveau Code ne défend pas le concubinage, et la jurisprudence le permet, quitte à le contrôler. Le public discute cette vénérable institution. La perpétuité de la famille en était jadis la meilleure raison d'être; aujourd'hui que le culte du foyer domestique tend à disparaître, c'est l'intérêt national, la nécessité d'accroître la population de l'Empire qu'on invoque avec plus ou moins de sincérité. La polygamie sera quelque temps encore autorisée au Japon.

La Japonaise n'est pas uniquement, pour prendre les expressions célèbres de Proudhon, « ménagère ou courtisane »; elle est une grande travailleuse, une grande ouvrière. « Dans notre pays, dit le rapport à l'Exposition de Chicago[1], plus de la moitié du travail est fait par les femmes. »

Si le rétablissement de l'ordre intérieur a rendu à l'agriculture les hommes que la guerre jadis avait pris, les femmes ne leur en ont pas laissé toute la charge. Culture du riz, des autres céréales, des légumes; élevage des vers à soie, récolte et manipulation des feuilles de thé, il n'est pas un des grands travaux

1. Page 115.

agricoles dont les femmes ne prennent leur large part. Parcourez les champs : vous y comptez autant de femmes que d'hommes, et la statistique confirme cette appréciation sommaire. Non seulement la femme du cultivateur travaille avec son mari sur son petit coin de terre; non seulement les femmes du village vont, en masse, à la moisson; mais dans les centres de culture du thé on fait venir des femmes de tous les districts à la ronde pour la saison. « Elles arrivent par troupes de deux cents et trois cents, répandant dans les localités où elles affluent une très grande animation. »

Elles ne se ménagent pas, les paysannes japonaises : comme les hommes, elles piquent et repiquent le riz, enfoncées dans la boue jusqu'aux cuisses; comme les hommes elles battent le riz au fléau; comme eux elles portent les énormes bottes de foin. Elles en sont venues à se vêtir comme des hommes, à porter des pantalons collants qui dessinent leurs formes et leur donnent parfois des silhouettes de jolis pages. Mais ce travail écrasant les vieillit avant l'âge; on en rencontre qui sont toutes déformées, courbées, pliées, cassées, ridées et qui sont hélas! de jeunes femmes. Dans les labeurs les plus grossiers elles gardent, dernière coquetterie, leurs épingles dorées, piquées dans leur chignon luisant d'huile de camélia; mais cet air de toilette qui les relève tout d'abord n'est qu'un nouvel indice de leur servitude. Si elles ne se paraient pas un peu pour le travail, elles ne se pareraient jamais; car elles ne connaissent guère les jours de fêtes, et leurs journées de peine se suivent perpétuellement sans jamais de repos. La maternité même ne les interrompt pour ainsi dire pas; car dès que l'en-

fant a quelques jours, elles retournent aux champs avec leur progéniture ficelée sur leur dos.

Ces pauvres femmes sont gaies. Dans le district de Chidzoka, au moment de la récolte du thé, il paraît qu'on entend partout des chants, des bavardages et des rires; et c'est plaisir de voir, la saison finie, les femmes s'en retourner chez elles, habillées de frais, portant avec bonheur de jolies ombrelles neuves. Que gagnent-elles donc? Les cueilleuses de thé, de 15 à 25 sèn; les récolteuses de tabac et de coton, à peu près autant; mais les femmes employées aux rizières, 9 sèn seulement, environ cinq sous. Les salaires des ouvrières agricoles ont augmenté ces dernières années comme ceux des ouvriers — de 50 p. 100 environ; mais bien que les femmes fournissent sensiblement la même somme de travail, elles gagnent beaucoup moins : rarement plus des deux tiers du salaire des hommes, et la majorité d'entre elles à peine plus de la moitié.

A cela ne se bornait point, même dans l'ancienne société, le travail féminin. En rentrant de la rizière, il fallait encore le soir moudre le grain et filer : il le faut bien encore aujourd'hui. La simplicité même du « ménage » japonais, le peu de soins qu'il réclame permettent à la femme de passer de longues heures au métier. Aujourd'hui comme hier on voit des femmes, dans les entrepôts, employées à remuer et à déficeler les ballots; d'autres, le long des canaux, attelées à huit ou dix, haler les lourds chalands. Je me rappelle de pauvres créatures rencontrées sur les majestueux escaliers de Nikko : toutes haletantes, la poitrine découverte pour ne pas étouffer, elles avaient un instant posé sur un perron moussu leur charge de pierres :

c'étaient des galets qu'il leur fallait ramasser en bas dans le lit du torrent et monter tout en haut du tombeau de Ieyas, qu'on réparait alors — 200 marches raides.

Sur le chantier d'une maison en construction, à Nagasaki, j'aperçus un jour une douzaine de femmes en cercle et qui chantaient autour d'une sorte de grand mât : à l'extrémité de ce grand mât étaient fixées des cordes dont les femmes tenaient les bouts. De loin je m'attendais à les voir faire une ronde et tournoyer en se suspendant aux cordes comme les enfants chez nous qui jouent au « pas de l'âne ». Mais de plus près je vis bien que ce n'était pas un jeu : le mât était le pilon d'une machine à damer, et les femmes en cadence le soulevaient et le laissaient retomber pour tasser la terre des fondations.

Plus singulier encore et plus intéressant est le spectacle que donnent dans le port même de Nagasaki les débardeuses de charbon. Avec leurs marmottes de percale blanche et bleue ou leurs chapeaux pointus de paille blonde sur leurs chignons de jais; avec leurs yeux vifs, leurs joues roses brunies par le soleil, et l'air de douceur répandu sur leur visage, elles font plaisir à regarder. De quel pas dégagé, sans jupons qui les gênent, et ne craignant pas de faire voir leurs jambes, elles portent par couples le balancier de bambou où sont attachées les lourdes pannerées noires. Avec quelle prestesse à mi-chemin elles font sauter leur fardeau sur les épaules du couple de relai; avec quelle légèreté elles font mine de se sauver si celui-ci est en retard. Elles rient, se poussent, se chatouillent en passant, et volontiers se laissent prendre la taille par les quelques jeunes gens mêlés à

leur équipe. Mais aucun de ces hommes n'a l'idée de soulager sa compagne qui vient à chanceler; car ces fines jambes finissent par fléchir, à la longue, et sur la planche qui tremble du bastingage au quai, un peu de frayeur et beaucoup de fatigue serrent douloureusement ces lèvres qui tout à l'heure s'épanouissaient en un éblouissant sourire. Pour quelques instants de gaîté, ce sont de longues heures de souffrance contenue : et à la fin de la dure journée, si elles ont fait diligence — car elles sont payées à la pannerée — elles toucheront une vingtaine de sèn — dix sous!

Le développement de la grande industrie n'a guère fait jusqu'ici qu'étendre et aggraver le servage économique de la femme japonaise. Le nouveau Japon compte presque autant d'ouvrières que d'ouvriers. Les filatures de coton emploient plus de femmes que d'hommes : à la filature Kanégafoudji, elles sont 2 700 contre 300; à la Boseki, 3 000 contre 500 — soit six et même neuf contre un. A la grande manufacture de tabacs Mouraï, à Kyoto, elles sont 2 500 et forment les 5/6 du personnel. Les fabriques d'allumettes n'occupent presque que des femmes et des enfants. Même à l'Imprimerie impériale les femmes sont plus nombreuses que les hommes.

Comme sous l'ancien régime économique on les appliquait aux tâches les plus rudes, on les emploie aujourd'hui dans les industries les plus pénibles. Aux filatures de lin du Hokkaïdo elles vivent des semaines entières dans une atmosphère d'étuve. A la papeterie d'Odji elles transportent de lourdes hottes de chiffons puants dans des salles pleines de vapeur. Aux mines de Miiké elles ne travaillent pas seulement à la surface, à remuer la terre ou à trier le charbon, mais

dans le fond même, et quelques-unes descendent dans les puits avec un enfant sur le dos.

La proportion des femmes employées dans la grande industrie ne cesse d'augmenter. « Dans la petite ville de Souwa il y a plus de 40 manufactures de soie qui occupent plusieurs centaines de femmes. Les femmes gagnent plus comme ouvrières que comme domestiques; aussi dans le voisinage des manufactures il est souvent difficile d'en trouver pour les travaux de ménage. Quelquefois il faut en faire venir d'autres provinces ou bien engager des hommes en place de femmes[1] » : c'est le monde renversé. Dans les filatures de coton la proportion moyenne des femmes aux hommes n'était en 1886 que de deux pour un; en 1897, elle dépassait trois; et aujourd'hui, comme nous venons de le voir, elle atteint cinq, six, et même davantage.

C'est que la Japonaise est pour bien des travaux plus habile que l'homme. A l'Imprimerie impériale, on emploie les femmes à compter les billets, à pointiller les feuilles de timbres et à en gommer le verso : avec quelle rapidité elles font aller leurs doigts et comme elles courent d'une machine à l'autre, faisant claquer leurs sandales de bois sur les dalles, toutes menues comme des souris blanches dans leurs grandes robes de toile! — Étonnante est aussi l'agilité des ouvrières en tabac qui arrivent à envelopper de papier d'étain 100 paquets de cigarettes par heure, 1 000 dans leur journée; mais plus prodigieuse encore peut-être est la dextérité de celles qui enveloppent les grandes boîtes dans le papier peluré. — Dans les

1. Rapport à l'Exposition de Chicago, p. 110.

fabriques d'allumettes les ouvrières arrivent à coller 60 étiquettes à la minute pendant neuf heures de suite. Dans les filatures les femmes renouent les fils cassés avec une prestesse et une délicatesse que des doigts d'hommes ne sauraient égaler.

Et puis les femmes sont plus dociles : les patrons les ont mieux dans la main, surtout quand ils prennent la précaution de les recruter dans des provinces lointaines. Les paysans pauvres ne font guère difficulté de livrer leurs filles aux agents recruteurs des grandes manufactures et ceux-ci d'ailleurs recourent, pour décider les enfants et les pères, aux plus odieuses tromperies. « J'ai causé — écrit un enquêteur autorisé [1] — avec une ancienne ouvrière de la filature de coton Kanégafoudji, à Tokyo. Elle m'a raconté que l'intermédiaire attaché à la société lui avait dit avant l'embauchage que le travail était très facile, le salaire considérable, et qu'avant de se mettre à la besogne, on pouvait faire des promenades dans toute la ville de Tokyo, voir les théâtres, les concerts, tout ce que l'on voulait; aller au restaurant et y faire toutes sortes de bons dîners. Comme la plupart des ouvrières sont des paysannes assez ignorantes de la vie, elles consentent à s'embaucher pour le seul plaisir de voir les diverses nouveautés de la grande ville. La nôtre partit donc. Cependant, le lendemain du jour où elle eut quitté sa province avec l'intermédiaire, celui-ci se borna à lui donner un plat de légumes et du riz pour le déjeuner et le dîner; et toutes ces dépenses lui

1. M. Saïto Kashiro, chargé du service industriel au ministère de l'Agriculture et du Commerce. Voir son très intéressant ouvrage sur la *Protection ouvrière au Japon*, p. 46 (Paris, Larose éditeur, 1900).

furent comptées. Les frais de transport furent aussi mis au compte de l'ouvrière. Lorsqu'elle fut arrivée à Tokyo, on la mena bien aux principaux endroits de la ville et aux restaurants, mais tous les frais furent encore mis à sa charge. Comme elle n'avait pas assez d'argent, on retint sur son salaire de chaque mois une partie de ces frais. Or le travail était dur et le salaire insuffisant : 60 centimes par jour. L'ouvrière ne put supporter cette condition intolérable, et partit un soir de l'usine sous prétexte de promenade. » Cette escroquerie, ajoute notre auteur, n'est nullement un cas exceptionnel : les femmes sont naturellement des dupes plus faciles et des victimes plus résignées.

Mais ce qui vaut au travail féminin tant de faveur, c'est surtout qu'il est plus économique. On exige et on obtient des ouvrières onze heures de travail effectif et même onze et demie. Car s'il leur est accordé une heure au milieu de la journée pour manger, c'est à la condition que les machines ne s'arrêtent pas : il faut qu'elles s'entendent deux par deux pour déjeuner en une demi-heure l'une après l'autre, et l'une après l'autre se remplacer à l'atelier. Point de dimanches : deux jours de repos seulement par mois, et seulement du matin au soir. Dans toute l'année cinq jours à peine de congé, au Premier de l'An, dont on a besoin pour réparer la machinerie. Les nouvelles lois ne limitent encore la durée du travail des femmes qu'à douze heures; comme les ouvriers, elles travaillent indifféremment de jour et de nuit : et cependant leurs salaires sont dérisoires.

Les plus habiles tisseuses d'Osaka n'arrivent à gagner que de 35 à 40 sèn; et la moyenne ne gagnent que 18. Les étonnantes colleuses d'étiquettes des allu-

metteries arrivent tout juste à gagner 13 sèn dans leur journée. Dans les filatures de coton les femmes adultes gagnent de 26 à 50 sèn ; les hommes gagnent juste le double. En moyenne, à travail similaire et sensiblement égal, les ouvrières sont payées un tiers ou moitié moins que les ouvriers.

Comment supportent-elles leur rude labeur? A l'imprimerie Choueïcha, où elles sont occupées à distribuer les caractères dans les casses ou à limer le bord des clichés, le travail assez doux ne les empêche ni de jaser, ni même de rire à l'occasion. A la manufacture Mouraï, les empaqueteuses, assises sur leur kimono dans une grande salle tranquille et propre, devisent allègrement en faisant aller leurs doigts et ne se gênent pas pour rire à la vue de l'*idjinsan*, l'étranger si drôle! Mais, à côté, dans la trépidation et le fracas des centaines de machines, les petites mousmé avec leurs grands tabliers sombres et sales, couverts de graisse et d'huile, font peine à voir déjà. Avec leurs fichus blanc et bleu sur la tête les ouvrières de la Boseki auraient encore assez bon air, n'étaient les flocons de coton qui souillent leurs beaux cheveux luisants. L'on est choqué aussi de la promiscuité fiévreuse où ces jeunes femmes vivent avec des ouvriers dont la nudité n'est couverte que d'un minuscule caleçon et d'immenses tatouages.

Mais celles auxquelles on ne peut penser sans pitié, ce sont les malheureuses ouvrières des vieilles filatures. J'en vois encore une, dans le coin d'une salle pleine de poussières, tombée à demi morte de chaleur et de fatigue, soucieuse encore de sa coiffure défaite et salie qu'elle faisait rajuster par une camarade : ses yeux étaient fermés, et son visage était empreint de

la résignation d'une martyre. Une autre, vaillante, dans le vacarme des machines, donnait le sein à un tout petit enfant. D'autres riaient d'un rire bête, comme fou. Plus pitoyable encore peut-être la petite ouvrière d'un grand atelier de tissage que je vis fondre en larmes et sangloter longuement, parce que le contrôleur relevait dans son travail trop de taches et lui infligeait des amendes qui allaient réduire à rien son salaire. Sa douleur, le sourire forcé dont elle essayait de la dissimuler, tout était d'une enfant : j'aurais donné douze ans à cette femme de trente!

Quand l'ouvrière japonaise est au bout de ses douze heures de travail, elle n'est pas toujours libre du reste de son temps. Souvent elle est pensionnaire à l'usine. Il est de ces pensions qui sont assez confortables. A celle de la grande filature de laine d'Osaka, si les ouvrières couchent à neuf ou dix dans une chambre de quinze tatami, elles ont du moins chacune leur lit, ou plutôt leur *f'ton*[1]; et à chacun des deux grands repas on leur sert de la viande ou du poisson. Mais le prix est de 12 sèn par jour, avec un supplément de 5 à 6 sèn en cas de maladie : seules les ouvrières les mieux payées, celle qui gagnent 25 sèn, peuvent se permettre un tel luxe. De pension convenable qui ne soit pas trop chère, on n'en trouve que dans quelques établissements nouveaux qui veulent se constituer un personnel : ainsi la pension de la fabrique de mousseline à Osaka ne coûte que 7 sèn.

Le pensionnat, lorsqu'il est libre, honnêtement tenu, offre, il faut le reconnaître, certains avantages : ainsi les ouvrières disposent d'une infirmerie et

1. Couvre-pieds.

d'une salle de bains pour leur usage exclusif. Mais en général quel surcroît d'exploitation elles subissent dans ces internats annexes de l'usine! J'ai visité celui de la filature Boseki un jour où les décora tions du Jour de l'An l'égayaient encore. Partout au-dessus des portes, c'étaient des gerbes de riz, des fougères, des branches de sapin portant des mandarines. De petits jardins de quelques mètres carrés, mais complets, avec leur colline, leur lac, leur île et leur pont miniature, séparent les divers corps de logis. Voici l'hôpital : les cloisons en papier, sans autre chauffage que des braseros, en plein hiver, font frissonner. Mais du moins tout est neuf et propre. L'ordinaire des pensionnaires n'est pas très substantiel : pour leurs 6 sèn elles n'ont que du riz, des radis (*daïkon*), des herbes marines, un peu de poisson sec une fois par jour; mais la cuisine semble bien tenue. Ce sont les chambres qui sont misérables : les femmes y sont entassées par dix, deux par couche; leurs couvertures, qu'elles remontent jusque sur la bouche pour se garantir du vent qui pénètre par les carreaux déchirés, sont crasseuses. Aucun secret : je me souviens de la honte qui me prit quand, avec l'ingénieur qui me servait de guide, j'entrai brutalement, en faisant glisser la cloison, dans ces chambres ouvertes presque comme un chenil ou une étable, et dont je surprenais les locataires dans le déshabillé de leur toilette. Enfin en sortant je remarque la porte-barrière, flanquée d'une sorte de corps de garde. C'est le poste d'où chaque soir on surveille les mouvements des pensionnaires. Car elles doivent toutes rentrer avant huit heures du soir, et le travail finit à six : la pension est une caserne!

Le *boarding-house* de la Kanégafoudji m'a laissé une impression encore plus pénible. Pas de jardins : des cours sales où s'élèvent des sortes d'abreuvoirs qui sont les lavabos, et où s'ouvrent des cabinets puants et indécents; point d'autre promenade qu'un étroit balcon de bois. Pour toute nourriture, du riz; une boîte à chaque repas, 2 sèn et demi la boîte. Un immense dortoir à peine divisé en chambrées par des cloisons mobiles; ce triste logis enfin est une prison : trois ou quatre fois seulement par mois les ouvrières ont la permission de sortir. On craint qu'elles ne se sauvent : où iront-elles pourtant? Leur famille habite une province reculée. La police d'ailleurs n'hésite pas à les ramasser, et si elles n'ont pas achevé le temps fixé par le contrat qu'on leur a extorqué, elle les ramène à l'usine, comme elle ramène à la maison de débauche leurs sœurs du Yochivara.

Ces malheureuses sont sevrées de toute vie de famille : elles ne peuvent se marier; si elles le pouvaient, comment élèveraient-elles leurs enfants? Elles ont même perdu, avec la nature amie de leur pays natal, la société de leurs parents. Ceux-ci, il est vrai, qui ont eu le cœur de les « placer » ainsi, auraient bien celui de les dépouiller de ce qu'elles gagnent, jusqu'aux 3 ou 4 sèn que leur laisse le tenancier de l'internat! N'est-ce pas ce qui arrive dans les petits centres industriels des campagnes? « Les jeunes filles de Kodzouké — dit naïvement le rapport sur les femmes japonaises[1] — ont une bonne habitude : celle de donner leur salaire à leurs parents, à leurs frères, à leur mari, au lieu de le gaspiller comme on le fait

1. Page 111.

ailleurs. Elles n'ont pas besoin comme les jeunes filles d'autres provinces de le garder pour constituer leur dot, parce que leur habileté en est une assez belle. Ainsi au moins elles n'accumulent pas leur argent. »

L'introduction de la civilisation occidentale n'aura-t-elle donc d'autre effet — le nouveau Japon n'aura-t-il donc d'autre ambition — que de remplacer l'exploitation domestique de la femme par l'exploitation industrielle?

Il semble que ç'ait été le vœu d'un certain féminisme japonais, d'émanciper la femme en l'affranchissant de la vie domestique. Les rédactrices du rapport à l'Exposition de Chicago tirent gloire de la somme de travail industriel fournie par leur sexe; elles insistent longuement sur les rudes et virils métiers que leurs sœurs savent pratiquer et qui parfois les mettent à l'égal ou même au-dessus des hommes.

« Dans certains districts [1], des femmes appelées *ama* sont employées comme plongeuses pour pêcher les herbes marines. Chaque *ama*, la tête couverte d'un linge blanc, un baril attaché à la ceinture, se jette dans les vagues. C'est une scène émouvante; c'est comme une bataille, chacune essayant de recueillir une plus grande quantité de plantes que sa voisine. C'est cependant un métier très dangereux; et souvent des femmes sont jetées contre les rocs. Chacune de ces *ama* gagne bien 5 à 6 yèn les jours de tempête. Leur travail fini, les femmes de tout le village s'assemblent pour un grand festin où tous sont invités.

« Dans ces districts où les femmes accomplissent les plus durs travaux, la direction du ménage leur

1. Rapport à l'Exposition de Chicago, p. 104-105.

appartient. Elles ont toutes les finances entre leurs mains et concluent elles-mêmes tous les marchés relatifs à leur ouvrage. Quand les femmes s'en vont au travail, c'est le mari ou un autre homme à la maison qui fait la cuisine, les lavages, et même soigne les enfants. Les femmes sont plus respectées que les hommes, et quand naît une fille, elle est accueillie avec joie par toute la famille et on l'élève avec le plus grand soin. Mais si c'est un garçon on l'envoie loin de la maison et on le fait élever par des étrangers. Sa naissance est pour les parents un désappointement. »

Là n'est pas l'avenir de la femme japonaise. Lorsqu'elle essaie de conquérir sa pleine indépendance économique, nous avons vu quel sort misérable lui fait la grande industrie. Sans doute la loi réprimera les abus du patronat et protégera les ouvrières. Sans doute aussi il est bon, il est nécessaire que la femme *puisse* se suffire à elle-même et que, le cas échéant, par quelque travail extérieur, elle puisse apporter aux dépenses du ménage une large contribution. Mais la vraie place de la femme est toujours au foyer domestique; sa grande fonction sociale est d'assurer le progrès de la race; et pour assurer sa dignité, sa liberté personnelle même, il faut autre chose qu'une transformation économique. Il faut une révolution morale.

On peut dire qu'elle est commencée au Japon. Jamais la Japonaise n'a été à demi séquestrée comme la Chinoise; jamais elle n'a subi l'affreuse mutilation des pieds. C'est un plaisir, lorsqu'on revient de Chine, de voir marcher dans les rues, d'un pas ferme et décidé, la tête haute et le regard franc, les souriantes mousmé. Un jour à Nagasaki j'entends derrière moi un grand galop de galoches. C'était une

bande de jeunes femmes qui, avec leurs bambins en croupe, couraient après un matelot ivre : elles riaient comme des petites folles! En arrière une femme plus mûre chantonnait doucement d'une voix profonde et indifférente. « *Idjinsan omochiroï*... Drôles, ces étrangers! » Il y a bien des pays où les femmes n'ont pas cette liberté d'allures.

Les Japonaises n'ont pas été sans profiter déjà de l'introduction des mœurs occidentales. « Le même individu qui entre fièrement devant sa femme lorsqu'elle est habillée à la japonaise, la laisse passer la première lorsqu'elle est habillée à l'européenne [1]. » Quelques jeunes gens et même quelques jeunes filles élevées à l'étranger donnent quelquefois maintenant à leurs parents et à la vieille société tout entière le scandale d'un mariage d'amour. Les Européens de passage ne trouvent plus aussi facilement des *Madame Chrysanthème* : du moins les autorités japonaises se montrent-elles moins disposées à décorer du nom de mariage des liaisons d'escale. Enfin les rares Européennes qui ont eu le courage d'épouser des Japonais — telle la vicomtesse Aoki, la femme d'un ministre des Affaires étrangères — en femmes de caractère qu'elles étaient, ont fourni l'exemple qui manquait jusqu'alors de ménages bourgeois ou aristocratiques où la femme est autre chose qu'une humble servante.

Mais pour se faire respecter, il fallait que la Japonaise cessât d'être une ignorante. Dans l'ancien Japon, alors qu'on comprenait si mal l'utilité de s'instruire pour les hommes, on ne concevait pas que la femme

1. Chamberlain, p. 434.

en fût ni digne ni capable. Aujourd'hui même l'enseignement des filles est bien en retard sur celui des garçons : dans les écoles primaires les premières sont d'un million moins nombreuses que les seconds, et la moitié encore des filles des dernières générations sont illettrées [1].

L'enseignement secondaire des filles commence à peine à se développer. Alors que l'on compte 217 écoles moyennes de garçons, avec une population de 78000 enfants, les écoles moyennes de filles ne sont que 51 avec moins de 12000 élèves [2]. La première fut fondée en 1872; mais l'enseignement n'a été définitivement organisé qu'en 1895. Sa mission est de « former des jeunes filles distinguées, élevées dans des principes solides de morale, d'un caractère sûr et possédant une instruction générale supérieure ». Pour entrer dans ces écoles il faut être âgé de douze ans au moins, et avoir achevé la deuxième année d'école primaire, ou justifier d'une instruction équivalente. Chacune des quatre années scolaires comprend 40 semaines de classes, à trente heures par semaine. Le nombre normal des élèves par classe est fixé à 35; le nombre maximum à 50. Mais ces écoles, payantes comme les écoles des garçons, ont comme elles le tort d'être mal aménagées : les arrêtés officiels autorisent l'emploi des salles d'étude comme dortoirs. L'éducation qu'on y donne semble aussi animée d'un esprit assez étroit, si l'on en juge par les programmes d'histoire où l'on voit figurer, à côté des « révolutions des arts, des

1. Pour 13000 élèves que comptent les Écoles normales d'instituteurs, les Écoles normales d'institutrices n'en comptent que 2000.

2. En 1894, il n'y avait que 13 écoles moyennes de filles, avec un peu plus de 2 000 élèves.

sciences, des mœurs », l' « éternité de la Dynastie Impériale ».

L'insuffisance de l'enseignement secondaire public a fait naître un assez grand nombre d'institutions privées. Le *Djô-Gakwan* à Tokyo est une des plus importantes, fréquentée par des jeunes filles nobles pour lesquelles on paie jusqu'à 15 yèn par mois de frais d'études et de pension. Pourtant les aménagements, au moins quand je les ai visités à la fin de 1899, étaient plus que médiocres. L'École était alors installée dans les bâtiments d'une ancienne École d'ingénieurs : je trouvai des salles délabrées, aux murs blanchis à la chaux, dont le badigeon même s'écaillait de vieillesse, et où l'on pouvait distinguer encore grossièrement crayonnées des dessins de locomotives américaines.

Dans ce décor occidental, sali, mais vaste quand même et solide, le mobilier japonais de ces demoiselles me parut à la fois ridicule et pitoyable : ces armoires hautes comme des étagères, ces petits bancs qui étaient des tables, on eût dit un ménage de poupées! Point de lits! Un seul miroir, je crois, dans toute l'école pour les 20 pensionnaires : une pauvre toilette à l'européenne dans la « salle des chignons », avec quelques pauvres petits flacons bouchés à l'émeri! Combien j'aimai mieux la nudité parfaite de la « salle des cérémonies », le large espace de nattes blondes entre les murs de papier.

J'assistai à une composition en aquarelle. Le sujet était : un clair de lune; les élèves en deux heures pouvaient donner libre cours à leur fantaisie. Grande était en effet la variété des esquisses, dont la plupart témoignaient d'un goût délicat et d'une réelle vir-

tuosité; mais je fus plus frappé encore de l'uniformité des procédés. Fallait-il représenter un bambou, c'était toujours le même nombre de coups de pinceau; et si différents que fussent les tableaux évoqués dans l'imagination de ces enfants, la lune dans tous était à son plein, dans tous elle était jaune et proche de l'horizon. C'est une convention classique de l'art japonais qu'on ne représente jamais le soleil ni la lune au zénith — ni jamais la lune à son premier ou à son dernier quartier.

Dans la classe de littérature le sujet était : « Lettre à une amie en lui envoyant sa photographie ». Après avoir griffonné leur brouillon sur du papier ou sur une ardoise, les élèves en étaient au moment de recopier. Elles étaient toutes à effiler le bout de leur pinceau ou à délayer leur encre de Chine : c'étaient des préparatifs à n'en plus finir. Puis à chaque caractère ce fut un exercice de patiente calligraphie; et bien lentement se déroulait le long rouleau de papier mince qu'elles tenaient dans la main gauche : n'exigeait-on pas naguère des caractères d'un pouce de hauteur afin d'obtenir une correction plus minutieuse encore? Enfin ce fut le tour de l'enveloppe; elles n'oublièrent pas d'y calligraphier une des formules d'humilité en usage : au Japon il est impoli d'envoyer une lettre à la personne directement, on l'envoie « sur sa table » ou « à ses genoux »! J'avais assisté à un exercice de « composition moderne »!

Les mathématiques, hélas! déroutent, plus qu'une lettre sur la photographie, ces jeunes et vieillottes imaginations. Et la maîtresse de la classe voisine avait beau chanter, roucouler, gazouiller sur tous les tons, avec autant de charme que de volubilité, les

règles des fractions : les petites mousmé n'y comprenaient goutte. Le défaut commun de la maîtresse et des élèves était, non pas le manque de patience ni d'ardeur, mais une certaine précipitation, un certain manque de réflexion : c'est le défaut général de la race, plus marqué seulement chez les femmes que chez les hommes, et plus dans l'étude des sciences que dans celle des lettres.

D'enseignement supérieur pour les femmes, il n'en existe pour ainsi dire pas encore. Une seule école publique peut, à la rigueur, être rangée sous ce titre : l'École normale supérieure de Tokyo, définitivement organisée en 1895, en vue de « former des maîtresses vertueuses, bonnes et dignes, pour les écoles normales et les écoles moyennes de filles ». Elle se recrute au concours parmi les jeunes filles ayant accompli leur deuxième année d'école normale ordinaire, ou possédant une instruction équivalente. La durée des études est de quatre années; le nombre des heures de classe par semaine a été réduit de 35 à 25 afin de laisser aux élèves un temps suffisant pour le travail personnel.

Celles-ci ont la faculté de choisir d'abord entre les deux divisions des Lettres et des Sciences; puis entre les différentes subdivisions. Il m'a paru qu'on attachait une importance particulière aux sciences naturelles, où d'ailleurs les élèves réussissent le mieux, et dont l'enseignement doit être méthodique puisqu'on ne craint pas, pour leur expliquer l'anatomie humaine, de mettre sous les yeux de ces jeunes filles un mannequin d'écorché.

La pédagogie forme naturellement une subdivision spéciale. Dans une école primaire annexe, école-

modèle, les futures maîtresses s'appliquent à résoudre les difficultés de la nouvelle éducation japonaise. On leur fait prendre l'habitude des classes mixtes; car dans les villages filles et garçons sont souvent mêlés. On leur apprend à se servir à la fois du matériel scolaire japonais et du matériel étranger. Le ministère de l'Instruction publique a fait confectionner des tableaux originaux où les animaux et les plantes du pays sont exactement représentés suivant leur importance locale. Mais pour les animaux inconnus au Japon ou uniformément répandus à la surface du globe, on se sert encore de tableaux européens — allemands surtout — qui l'emportent de beaucoup par la correction du dessin et l'éclat des couleurs.

On ne néglige pas l'éducation physique : toujours un quart de l'école est en plein air sur les grandes esplanades qu'ombragent des tonnelles de glycine, où souffle la brise de mer, et d'où le regard descend sur la cité tout entière pour remonter à l'horizon jusqu'à la cime neigeuse du Foudji. Les élèves-femmes font autant et plus de gymnastique que les élèves-hommes de l'école voisine et correspondante : on les exerce surtout aux inflexions douces et lentes, aux mouvements de souplesse et de grâce; mais parfois aussi, pour leur donner plus de vigueur, plus d'énergie, on leur fait exécuter avec une rigueur toute militaire les mêmes mouvements secs et cadencés que les jeunes gens, et avec les jeunes gens eux-mêmes.

La salle de bain n'est pas luxueuse : c'est une grande salle nue au milieu de laquelle une sorte de grande cuve carrée forme piscine. Mais de 60 à 80 élèves peuvent ainsi se baigner à la fois et chacune

prend un bain quotidien de dix à quinze minutes avant ou après les classes. De grands dortoirs, mais des lits à l'européenne : les lits japonais, lorsqu'ils sont rapprochés en grand nombre, se mêlent aux dépens de la propreté. Et puis ces couvertures qu'il suffit d'étendre sur les nattes favorisent la paresse; au contraire, les lits européens restent défaits toute la journée : les élèves échappent ainsi à la tentation de la sieste.

Le réfectoire, aussi très simple, est très propre : les élèves s'asseyent sur de petits tabourets, et sur les longues tables s'alignent des tasses de faïence bleue qui sont leurs assiettes, des seaux de bois rose cerclés de cuivre brillant qui sont leurs plats. Il faut de volumineux récipients à cette cuisine de végétariennes. Il paraît que ces jeunes filles prennent difficilement le goût de la viande : elles préfèrent les épaisses bolées de riz à l'eau relevées seulement d'un peu de poisson. Elles reçoivent cependant des leçons d'art culinaire occidental; elles apprennent à faire une omelette, un bifteck et des pommes de terre frites.

Aérée et lumineuse, la grande salle d'étude peinte en bois clair, éclairée le soir à l'électricité, pourrait nous faire croire que nous sommes dans quelque institution française. C'est bien à la France qu'on a emprunté l'idée de réunir les élèves en grand nombre dans une salle commune au lieu de les laisser étudier par petits groupes dans les classes. On y trouve un double avantage : celui d'économiser la surveillance, et celui de donner plus d'intensité au travail par l'entraînement mutuel. Mais les vases de faïence bleue qui marquent les places, les uns couronnés de

fleurs ou de simples brindilles en boutons, les autres hérissés de pinceaux, nous rappellent l'Orient. La salle des cérémonies toute voisine, ornée seulement de trois kakemono, dons de l'Impératrice, meublée de quelques coffrets en laque noire, nous fait ressouvenir que les étudiantes d'ici sont de ces mousmé que tant d'Occidentaux se représentent comme des êtres de légende, de simples figurines de cloisonné!

Les femmes ne sont pas admises aux deux Universités impériales. Mais depuis mon passage on a établi à Tokyo une Université féminine privée. La famille Mitsoui a fait don d'un terrain de 165 acres, et le baron Mitsoui, le baron Iwasaki, le baron Chibousawa, c'est-à-dire les plus riches capitalistes du Japon, ont réuni pour la construction une somme de 130000 yèn. J'ignore quel point de développement a atteint cette grande œuvre; j'ai eu du moins la bonne fortune de causer avec un de ceux qui en ont été les promoteurs, le comte Okouma. « Les femmes, me dit-il, ont une intelligence égale à celle des hommes et doivent recevoir une éducation équivalente, mais non identique, parce qu'elles sont faites pour vivre à l'intérieur. » On ne saurait mieux dire, et cette déclaration d'un des inspirateurs de la fondation nouvelle fait bien augurer d'elle. — Puis d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, comme s'il mesurait l'immensité de la tâche à accomplir, et l'effrayant abîme qui sépare encore la Japonaise de la femme d'Occident, mon interlocuteur ajouta : « On est arrivé ces dernières années à enseigner les aveugles et les sourds-muets, on pourra bien enseigner les femmes! »

La Japonaise n'est pourtant pas à ce point déshéritée de la nature et même de la société qu'elle

n'ait rien à perdre à se transformer. Telle qu'elle est, c'est un être plein de grâce. Son corps, d'une chair ferme et marbrée, est d'une étonnante souplesse : c'est une fête des yeux de voir les servantes japonaises, d'un mouvement d'oiseau se poser, s'accroupir sur leurs jambes repliées, puis, sans effort, d'une poussée légère des pieds et des jarrets nerveux, se relever lentement, le buste bien droit. L'indignité de la condition féminine peut bien se marquer à quelques salutations trop basses, trop humiliées; les fatigues excessives peuvent rendre la femme vieille avant l'âge : même quand son visage s'est émacié et ridé, la finesse d'attaches du cou bien blanc sous les longs cheveux de jais, le dégagé des hanches bien prises lui laissent une tournure jeune.

Au premier aspect son vêtement la dépare. Les grandes manches du kimono où l'hiver elle rentre ses mains frileuses la font paraître manchotte; et sans parler des guêta qui lui tordent les jambes, le grand *obi*[1] qu'elle porte plié carré bien raide par derrière lui donne un peu l'air de porter sac au dos. Mais l'éclat chatoyant de cette belle soie, cette richesse de tissu en harmonie avec la riche ciselure des longues épingles d'or piquées dans les cheveux, fait fermer les yeux sur l'incorrection des lignes. Une jeune femme japonaise porte fréquemment une toilette de 400 à 500 francs, sans compter les ornements de sa coiffure qui, à eux seuls, valent presque autant. La femme du plus petit boutiquier peut bien avoir les jours de fête une toilette de 40 à 50 yèn[2]. Les maris, tout en consi-

1. Large ceinture de soie.
2. Chamberlain, p. 116.

dérant leurs femmes comme des êtres inférieurs, ne dédaignent point de les embellir, au moins pour leur propre agrément. Au Japon, comme ailleurs, l'homme reporte sur la femme le luxe d'habillement, et les budgets des familles japonaises n'y suffiraient pas, si les bijoux et les robes elles-mêmes ne se transmettaient de génération en génération.

Le costume de la femme japonaise a d'ailleurs d'autres mérites que la somptuosité des étoffes. S'il ne marque pas la taille, le kimono flottant, laissant entrevoir la naissance de la gorge et le bas des jambes, est d'un décolleté discret et charmant. Mais où triomphe le goût japonais, c'est dans l'assortiment délicat de nuances d'une finesse, d'une douceur, d'un éclat sans pareil. Un instant les dames de la société, à l'exemple de la Cour, ont abondonné le costume national : fagottées à l'européenne, c'est-à-dire à la Berlinoise, à part quelques-unes, elles furent grotesques et hideuses. La mode, sauf dans le monde officiel, est revenue à l'ancienne coutume, et ce retour prend à nos yeux la valeur d'un enseignement. Quand on voit les jolis kimono argentés des mousmé s'incliner devant les raides redingotes noires, on n'est pas fier du goût de l'Occident.

Au moral aussi la Japonaise possède des dons qu'elle ne doit pas laisser gâter par la culture occidentale. Elle a toutes les qualités des défauts que l'homme la force à avoir : toutes se résument dans une inaltérable douceur. C'est de cela surtout qu'est faite sa beauté. Dès sa première enfance elle est dressée à être aimable, à être gracieuse, à ne jamais risquer un geste qui puisse paraître décidé, une parole qui exprime plus qu'un humble désir ou

un parfait acquiescement : quoi d'étonnant si la Japonaise ne peut qu'être charmante lorsqu'elle sourit; et elle sourit toujours! Qu'elle désapprenne au plus vite ce qu'il y a d'inconscient, de meurtri, de douloureux dans ce perpétuel sourire — qui, dans les classes populaires, se transforme hélas! en un gros rire hébété; mais qu'elle garde sa précieuse bonne humeur et sa douceur ineffable. Quelle pitié ce serait si l'éducation nouvelle ne la faisait libre que pour la rendre indocile, ne l'affranchissait de l'ignorance que pour la faire tomber dans la pédanterie!

Le Japon aura-t-il des éducteurs capables de comprendre ce que doit être l'école des jeunes Japonaises; des hommes d'État capables de réaliser la plus intime des transformations sociales qui s'imposent à leur pays? Difficiles sont les commencements : car les vieux préjugés ne laissent échapper aucune des malfaçons de la pédagogie nouvelle. Difficile et douloureuse est la tâche qui incombe aux jeunes femmes de la nouvelle élite. Leur supériorité même risque de les déclasser : instruites à l'école de leurs sœurs plus libres de l'Occident, comment pourront-elles se résigner encore aux servitudes acceptées pendant des siècles par la docile ignorance de leurs aïeules? Il leur faudra savoir garder assez de l'ancienne souplesse de leurs aînées pour faire graduellement admettre leurs libertés nouvelles. Mais si ardue que soit l'entreprise, si lointain que soit le succès, au Japon sans aucun doute reviendra l'honneur d'avoir inauguré pour toute une race, pour un quart de l'humanité, la grande œuvre d'affranchissement que nul peuple encore n'est près d'achever.

L'ENFANT

Partout et toujours la société — comme la nature — associe à la Femme l'Enfant; mais nulle part peut-être les destinées des deux êtres ne sont plus intimement unies qu'au Japon.

Au Japon, comme dans les sociétés antiques, la fin du mariage est la procréation des enfants pour la perpétuité de la famille. La Japonaise n'est vraiment femme que lorsqu'elle est mère. La stérilité aujourd'hui encore autorise le mari à la répudier ou à prendre des concubines. Aussi de quelle ardeur appelle-t-elle la naissance de ce premier enfant, dont dépend tout son avenir!

L'enfant venu, c'est elle qui le nourrit : le lait de vache au Japon est très rare. La coutume est de prolonger l'allaitement maternel trois et quatre ans; souvent alors la femme est de nouveau enceinte, et toutes ses belles années se passent à être une nourrice. Elle achète de sa beauté, de sa fraîcheur, de sa jeunesse, sa dignité de mère. La Japonaise, on peut dire, porte son enfant, non pas des mois, mais des années : quand elle ne l'a plus dans son sein, elle l'a sur son dos. Plus d'une a son double fardeau, et même un troisième sur les bras. Les Japonais n'ont point imaginé la voiture d'enfant; j'en ai vu deux dans tout Kyoto : les gamins les suivaient avec curiosité.

Le Japon — a-t-on écrit — est le « paradis des bébés » : serait-ce donc pour cet âge tendre le bonheur suprême que d'être ficelé, ballotté comme un paquet sur le dos d'une personne qui, sans souci de son frêle fardeau, se livre aux occupations les plus

variées et parfois aux exercices les plus violents? Le fait est qu'à être ainsi mêlés du matin au soir à la vie ambiante, ces bambins gagnent une sagesse précoce : mais quelques-uns ont la mine vieillotte. Pourtant leur facilité d'humeur, qui est exemplaire, n'est pas de la somnolence, ils ont des yeux éveillés, et la morosité n'est pas généralement leur fait. Dès qu'ils grandissent, ils savent rire aux éclats, d'un rire argentin et frais. Sans timidité ils jouent avec le passant; même si c'est un étranger, ils l'entourent en le provoquant de leurs gestes et de leurs cris, puis se sauvent à toutes jambes comme des petits fous lorsque le « père fouettard » fait mine de les poursuivre. Dès qu'ils sont délivrés de leur long emmaillotement, ils prennent bien vite des allures franches et l'on en voit de tout petits perchés sur des échasses de bambou. La maison japonaise, sans buffets où se heurter, sans chaises où grimper, sans vitres où se couper, sans feu où se brûler, sans escalier où tomber — avec ses tapis de natte où l'on peut se rouler à l'aise — n'est-elle pas la *nursery* idéale? D'ailleurs, aux champs comme à la ville, c'est un grouillement d'enfants; et la mortalité infantile est assez faible.

L'enfant est aimé, choyé, non seulement par sa mère et sa grand'mère, mais par le père même, qui a beaucoup plus d'égards pour lui que pour son épouse. Dans la rue les kouroumaya qui, à l'occasion, n'hésiteront pas à bousculer une femme, écartent doucement les enfants sur leur passage. Les plus pauvres, aux jours de fête au moins, vêtus de robes éclatantes, sont comme des bouquets des champs ou des feux d'artifice. Dans ces riches toilettes ils se dandinent ou se balancent d'une grâce si légère que l'on dirait de

gros ballons vénitiens. Ouvrant leurs grandes manches comme des ailes, ils s'envolent comme des papillons ou sautillent comme des oiseaux. Lorsque le vent hérisse les mèches de leurs cheveux sur leurs têtes rondes, ils ont l'air de grotesques magots; mais lorsqu'ils s'en vont gravement, posément, sur leurs guêta, vêtus de fleurs et de lumière, ce sont de petits princes.

Comme de grandes personnes, les bambins de cinq et six ans vont au temple, pleins de sérieux et de dignité, se pendre à la grosse corde de soie passée et secouer le grelot énorme qui doit réveiller la divinité assoupie : religieusement, tout seuls, ils se frottent le visage avec l'eau consacrée! L'un deux se permet-il, par hasard, un mouvement de colère, on lui montre la grosse tête du Bouddha géant qui le fait taire à l'instant. — Faut-il le dire, quelques-uns, dans les faubourgs, poussent la liberté jusqu'à l'effronterie, ils singent le salut militaire quand passe un étranger, ou bien ils jouent à la mendicité et courent lui offrir en criant : « *Djissen! Djissen!* Dix sèn, dix sèn! », une touffe d'herbe arrachée au pied d'un mur! — Faut-il le dire aussi, dès leurs premières années, on les initie aux peines de l'âge mur, les petites filles surtout. A celles-ci on met sur le dos un frère ou une sœur de trois ou quatre ans plus jeune; et quand une bambine n'a pas de cadet ou de cadette qui puisse servir à l'apprentissage, on lui attache entre les épaules une poupée, ou un petit chien!

Courte est la gloire de l'enfant japonais, court son temps de paradis! « Dès l'âge de huit à neuf ans — dit une proclamation du XVIIe siècle — les enfants des

paysans doivent apprendre un métier [1]. » Aujourd'hui encore l'enseignement primaire n'est organisé complètement que pour les enfants au-dessous de dix ans, et, comme nous l'avons vu, un quart des garçons, près de la moitié des filles, ne vont pas du tout à l'école. C'est l'atelier qui les prend, surtout les filles : ce sont elles dont la condition est le plus digne d'intérêt, et par là encore ces observations sommaires sur l'enfant japonais se rattachent à notre étude de la femme japonaise.

Dès leur naissance, le père a fait une différence entre sa fille et son garçon. Dès que celle-là atteint six ou sept ans, il n'est pas rare qu'il la mette en apprentissage dans une filature ou un tissage. Moyennant une dizaine de yèn, il la livre à l'usine pour cinq ans. Pendant ces cinq ans, l'industriel la fera travailler à discrétion ; il n'aura qu'à la nourrir, l'habiller et la loger. Dans les filatures de coton d'Osaka plus de 20 p. 100 des ouvriers, ou plutôt des ouvrières, ont de dix à quinze ans. Une statistique englobant 70 grandes filatures relève plus de 16 000 filles au-dessous de quinze ans contre seulement 2 000 garçons. A la Boseki, j'ai vu une mousmaillonne de dix ans travailler dans le grand atelier avec un bébé d'un an ou deux sur le dos !

A quel labeur ces petites ouvrières des filatures sont soumises ! — « Quand j'ai visité les fabriques, c'était au milieu de l'été. Les ouvrières des filatures étaient remplies de boutons depuis la tête jusqu'au bout des doigts, et les jeunes ouvrières de moins de douze ans étaient toutes mouillées de sueur et exténuées par une

1. *Rapport à l'Exposition de Chicago*, p. 99.

chaleur de 110° Fahrenheit. Nous-mêmes étions en sueur, nous qui n'avions fait que passer dans l'atelier. C'est que l'établissement n'a pas assez de fenêtres pour assurer le renouvellement de l'air. Oh! sans doute, on donne des motifs plausibles de cet état de choses. On dit, non sans raison, que le coton serait emporté par le vent et que les fils risqueraient de se casser, si on laissait s'établir un courant d'air. Tout cela est vrai, mais il est bien vrai aussi que ces enfants à peine formés sont incapables de supporter un travail aussi pénible. S'ils l'accomplissent c'est au préjudice de leur santé. Tout le monde aperçoit le mal, mais il n'est guère aisé de trouver un remède applicable partout. Car au Japon la fixation de l'âge d'admission dans les ateliers donne lieu à de grandes difficultés; la plupart des fabriques ont des apprentis qui entrent dès leur enfance dans l'atelier où des camarades plus âgés et plus habiles les entraînent au travail industriel [1]. »

Il est peu d'industries où l'on n'exploite les enfants [2]. Les fabricants prétendent bien que l'emploi des enfants n'est pas avantageux « parce qu'ils ne peuvent pas travailler avec assez d'ardeur et produire l'équivalent de leur salaire ». — « Mais — remarque judicieusement l'observateur cité plus haut — cette opinion me semble inexacte; car si le travail d'un ouvrier ou d'une ouvrière est beaucoup plus productif que celui d'un enfant, il est aussi beaucoup plus payé. Voilà pourquoi on préfère employer de jeunes enfants plutôt que des ouvriers : on a ainsi, il est vrai, un personnel plus

1. *La protection ouvrière au Japon*, p. 52-53.
2. Les enfants des mineurs travaillent au fond de la mine avec leurs pères.

nombreux, mais la somme des salaires à payer est moindre[1]. »

Je me rappelle encore une salle d'une fabrique d'allumettes à Osaka. C'était une sorte de hangar d'où s'échappait une mélopée monotone et mélancolique; en entrant, dans la demi-obscurité, j'aperçus un grand tas de petites boîtes rouges et bleues, où de tout petits enfants paraissaient enfouis. On eût dit un *kindergarten*; triste école maternelle, hélas! Dans la saleté de ce hangar, dans cette atmosphère saturée de phosphore, les pauvres petits de six à sept ans jouaient comme ils pouvaient — en travaillant! Même quelques enfants à la mamelle criaient sur le dos de leurs mères qui, payées à la tâche, n'osaient interrompre leur travail pour leur donner le sein.

Recevons encore ici la déposition d'un témoin peu suspect d'exagération pessimiste. « J'ai aussi trouvé de tout petits enfants travaillant dans un atelier d'allumettes. Leur père, m'a-t-on dit, y est occupé chaque jour; mais le travail du père ne suffit pas à faire vivre la famille. La femme, attirée par la perspective d'un travail facile et peu fatigant, entre au service des fabricants d'allumettes pour se créer quelques petites ressources; or, pendant qu'elle est à l'atelier, elle ne peut laisser à la maison les enfants encore petits. Elle les amène donc à l'atelier où elle leur laisse faire quelques travaux insignifiants qui cependant rapportent 2 ou 3 sèn par jour. Ces enfants ne sont pas fatigués par ce travail, car ils peuvent se reposer quand bon leur semble...

« L'organisation de cette fabrique, m'a-t-on dit,

1. *Protection ouvrière*, p. 52.

donne de bons résultats. Car les pauvres, trouvant difficilement à gagner leur vie, n'envoient pas leurs enfants à l'école pour éviter une dépense. La somme qu'on leur demande, quoique bien faible, est au-dessus de leurs moyens. Ces petits enfants, dénués d'éducation, toujours livrés à eux-mêmes, soustraits à la surveillance de leurs parents, finiraient par tomber dans le vice et devenir des malfaiteurs... Depuis la création de la fabrique d'allumettes, le nombre des malfaiteurs a diminué... Interdire le travail aux jeunes enfants, ce serait, dit-on, empêcher ces bons résultats.

« Malgré ces raisons, je suis, pour ma part, tout à fait hostile au travail des petits enfants à l'atelier. Les résultats bienfaisants qu'on invoque sont sans doute exacts pour les ateliers d'allumettes? Mais ce n'est jamais là qu'un fait exceptionnel, et l'on ne peut tirer une doctrine générale d'un cas si particulier. La vérité, c'est que permettre à des enfants, dont le corps n'est pas encore formé, de travailler dans un atelier, c'est altérer leur santé. On pourra faire d'eux des manœuvres; ils seront peut-être de bonnes machines, mais non pas de bons et intelligents ouvriers. Or, la loi ouvrière cherche à multiplier les bons ouvriers, et cela dans l'intérêt même de notre essor industriel; le rôle de l'État est de protéger les ouvriers contre toute atteinte à leur intégrité physique ou intellectuelle; par conséquent il ne faut pas que les enfants puissent être dégradés et épuisés dès leur jeune âge par un travail au-dessus de leurs forces. On nous objecte que les enfants privés d'instruction et qui n'ont pas appris à travailler deviendront des malfaiteurs; mais ce n'est pas la faute de la loi ouvrière, c'est celle du pays

qui n'a pas pourvu d'une façon suffisante aux nécessités de l'instruction primaire[1]. »

Voilà qui est sagement et noblement parlé. La loi nouvelle interdit le travail des enfants au-dessous de onze ans, et de onze à seize, elle interdit de les faire travailler plus de douze heures; mais elle prévoit des « autorisations spéciales » pour une multitude de cas particuliers et, réduite ainsi à une simple déclaration de principe, elle n'est guère observée. Elle est d'ailleurs en contradiction avec la loi sur l'enseignement primaire qui pose le principe de l'obligation jusqu'à quatorze ans. On a cru résoudre cette contradiction en forçant les industriels à établir dans leur usine même des écoles pour les enfants qu'ils emploient au-dessous de cet âge. J'ai visité une de ces écoles, celle de la grande filature de Boseki. Il y avait là 300 petites filles entassées dans une salle nue, sans bancs ni tables. Les enfants étaient censés étudier deux heures chaque soir, après une journée de travail de onze heures, et quand une semaine sur deux ils travaillent de nuit!

Peut-être n'ai-je rien vu de plus cruel que cette hypocrite parodie d'enseignement pour ces malheureux enfants condamnés à une fin précoce ou à la triste existence de pauvres étiolés, mort-nés aux jouissances de la vie! Si le Japon est le « paradis des bébés », il est bien l'enfer des adolescents, et surtout des adolescentes qui trop tôt y font l'apprentissage de la servitude féminine.

1. Saïto Kashiro, *Protection ouvrière*, p. 53-55.

CHAPITRE VIII

LA FRANCE AU JAPON

Les grandes puissances aujourd'hui sont les puissances mondiales, celles dont les intérêts économiques ou moraux s'étendent au monde entier. La France serait menacée de déchéance si elle cessait d'être en communication active avec une seule des parties du monde civilisé. Il est à l'heure actuelle au moins deux grands « dynamomètres » où se mesure la force d'expansion, la vitalité même des États : l'un est l'Afrique, l'autre est l'Extrême-Orient. En Extrême-Orient le plus vaste champ d'action est la Chine. Mais nul ne sait encore bien quelle part reviendra à chacune des puissances concurrentes dans la rénovation du vieil Empire. Au Japon où cette œuvre est plus que commencée, chacune peut faire le compte de ce qui lui revient déjà, de ce qu'elle peut réclamer encore. Nous voudrions sommairement dresser le compte de la France.

NOS INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

Si les Japonais estimaient les nations d'Occident au chiffre des commandes qu'ils leur font, ils ne nous

estimeraient pas beaucoup. Les statistiques officielles japonaises arrêtent à une quinzaine de millions de francs le chiffre de nos importations dans ces dernières années. Il y a dix ans, elles n'atteignaient pas dix millions : c'est une augmentation sensible. Mais, dans le même temps, les importations anglaises ont passé de 50 à 150 millions de francs; celles des États-Unis de 15 à 100; celles de l'Empire allemand de 15 à 70; celles de la petite Belgique elle-même de 1 million et demi à 15. Ainsi, dans le même temps que les importations américaines sextuplaient, que les importations allemandes quadruplaient, que les importations anglaises triplaient, les importations françaises ne doublaient même pas; et aujourd'hui nous n'importons pas plus que la Belgique.

Faut-il accepter aveuglément de pareils chiffres? Jusqu'en 1900, les marchandises importées au Japon l'étaient sans certificat d'origine : on identifiait la nation productrice d'après la nationalité du pavillon importateur ou celle du port expéditeur. Une notable quantité de marchandises françaises importées par des navires anglais ou expédiées d'Anvers étaient ainsi comptées comme importations britanniques ou belges. Mais le chiffre réel, tel que l'établiront avec précision les statistiques de la période en cours, est encore très faible [1].

Les causes de cette faiblesse sont multiples et générales [2]. Nous n'indiquerons ici que celles dont des témoignages autorisés, et pour ainsi dire oculaires,

1. Le chiffre de 1901 est le plus faible qui ait été enregistré depuis longtemps; il est inférieur à 10 millions de francs.

2. Voir dans *Chine ancienne et nouvelle* notre chapitre sur la France en Chine, première partie.

nous ont dénoncé l'action malfaisante sur le marché particulier du Japon.

Depuis qu'il est ouvert au commerce de l'Occident, le Japon a pris l'habitude de la réclame. Les commerçants étrangers qui se disputent sa clientèle l'inondent littéralement d'échantillons : le commerçant français attend qu'on lui demande les siens. Il est comme un employé d'administration : derrière son comptoir comme derrière un guichet, il attend que le client vienne, il ne se dérange pas pour l'amener. Il se plaindra ensuite de ne pas vendre!

Qu'une importante commande s'offre enfin, il arrive assez fréquemment que l'industriel français la refuse : il en a trop. De peur d'en manquer un moment, il en a fait provision : il n'a pas de provision d'outillage pour un surcroît d'affaires. Accepte-t-il par grâce une commande supplémentaire? il l'exécute lentement, éparpillant la capacité déjà si limitée de sa production sur une multitude de travaux divers dont aucun n'avance. Au jour fixé pour la livraison, il n'est pas prêt. Même le premier de nos établissements métallurgiques, le Creusot, ne tient pas ses engagements : il semble qu'avec un client exotique on puisse en prendre à son aise. Récemment, pour une fourniture d'armes au gouvernement japonais, l'indemnité de retard, calculée strictement suivant le taux stipulé au contrat, se serait élevée à 180 p. 100 du prix de la commande.

Les Japonais ont leurs manies. Les commandes pour lesquelles l'insuffisance de leur outillage les force de recourir à l'Occident, ils entendent y mettre leur marque : ils ne commanderont pas la machine d'usage courant, ils y apporteront une modification,

légère, si inutile qu'elle soit, mais de leur cru. L'industriel français rit de cette prétention japonaise : est-ce la peine vraiment de créer un modèle nouveau, nullement supérieur à l'ancien, pour complaire à la sotte vanité d'un client maniaque. Pour les industriels nos concurrents, le client n'a pas de manies; ses désirs, ses caprices sont respectés, obéis comme la raison même : serons-nous étonnés que le client les préfère?

Les *Messageries Maritimes* sont aussi pour une large part responsables du faible accroissement de notre commerce au Japon, comme d'ailleurs dans tout l'Extrême-Orient. De Marseille à Kobé elles demandent de 65 à 70 francs la tonne, alors que la *Peninsular and Oriental* et la *Nippon Yousèn Kaïcha* font payer seulement 58 francs. Aucun de leurs bâtiments, même le plus neuf, n'est outillé pour charger des colis de plus de 5 tonnes. Joignez à cela une multitude de formalités inutiles, de règlements vexatoires qu'on fait observer à la lettre, alors que les compagnies rivales s'en dispensent ou savent au moins à l'occasion en tempérer la rigueur.

Cette compagnie si difficile pour ses clients l'est fort peu pour elle-même : les commerçants français du Japon ne comptent plus les colis qu'elle leur égare ou qui ne leur arrivent qu'avec d'incroyables retards, après d'invraisemblables avatars. On m'a raconté l'histoire authentique d'un colis qui fut d'abord débarqué à Saïgon, puis emporté jusqu'à Yokohama, et enfin ramené à Changhaï avant de parvenir à sa destination qui était Kobé. Je ne parle pas des marchandises qui arrivent au Japon *viâ* l'Australie. Comme un négociant se plaignait un jour de ne pas recevoir à la

date annoncée un chargement qu'il attendait avec impatience : « Pensez donc, monsieur! lui dit pour le calmer l'agent de la Compagnie, même le mobilier d'un Consul qu'on n'a pas embarqué! »

Qu'arrive-t-il? c'est que les exportateurs français préfèrent expédier leurs marchandises par Anvers et la *Nippon Yousèn Kaïcha*. Fait à peine croyable : beaucoup des expéditions du Creusot ont pris cette voie. S'il existait une Compagnie française concurrente plus serviable, plus avantageuse! Mais il n'y en a pas. Dans l'année 1898 il est entré dans les ports japonais en tout et pour tout 31 navires français[1]. Or il part un paquebot des Messageries pour le Japon tous les quinze jours : cela fait 26 dans l'année. Ce que perdent les Messageries est perdu pour la marine nationale, pour le pavillon national qu'on voit à peine apparaître là-bas. Nos industriels à leur grand regret fournissent du fret à une compagnie étrangère, à un port étranger, et par là favorisent indirectement, bien malgré eux, l'industrie même de l'étranger. Dira-t-on que les Messageries sacrifient tout à leur service de passagers? Il n'y paraît guère. Peu ou point de réclame. Quand un paquebot nouveau d'une Compagnie allemande touche pour la première fois les ports du Japon, à chaque escale on le fait visiter : les notabilités sont invitées à un lunch au champagne suivi de concert. Les Messageries ont dans les dernières années lancé des navires qui dépassent en luxe élégant tous ceux des compagnies rivales : on n'en a seulement pas parlé. Au moins on leur a donné des

1. 31 navires, avec un tonnage de 60 000 tonnes, contre 150 norvégiens avec 150 000 tonnes; 240 allemands avec plus de 300 000; et plus de 700 anglais avec un million et demi de tonnes.

noms courts, faciles à retenir, qui disent quelque chose, qui parlent de la puissance française : *Laos*, *Annam*, *Tonkin*; mais que signifiaient ces noms de *Salazie*, d'*Armand Béhic*, d'*Ernest Simons*, empruntés à une petite ville obscure de la Réunion ou à tel administrateur, encore moins connu, de la Compagnie?

C'est pitié de voir le bureau des Messageries à Kobé. Point de salle d'attente, rien pour s'asseoir ; aucune élégance, aucun confort : les bureaux des Compagnies rivales auprès sont des salons. Dans le service du bord, c'est la même mesquinerie : les moindres prévenances, les moins coûteuses gracieusetés à l'égard des passagers, surtout des passagers de seconde, semblent interdites. Sur tel paquebot qui n'est pas, hélas! une exception unique, la tenue des garçons est souverainement déplaisante. On les voit, à leurs heures de loisir, se dandiner sur le pont, toiser les passagers et ricaner dans leur dos. La Compagnie alléguera peut-être que les garçons et maîtres d'hôtel de Marseille sont syndiqués et que, à renvoyer les mauvais, elle risquerait de n'en plus trouver du tout : mais pourquoi donc sur tel autre paquebot ces garçons terribles sont-ils d'une correction parfaite?

A terre, les agents subalternes, trop nombreux, payés assez mal, travaillent de même. Ils ont tous les défauts de certaines catégories de nos bureaucrates. A l'un d'eux, agent à Kobé, le soir à l'hôtel, après dîner, on présente un Français de passage. Celui-ci se hasarde à demander la date des prochains départs : « Monsieur — répond l'agent, très digne — le bureau ouvre demain à neuf heures! » — Un autre agent refuse de participer à la fête que la colonie française organise pour le 14 juillet. Ne pouvant donner de raison

qu'au bout de deux ans, avec six ou sept heures de français par semaine, les élèves-officiers écrivaient sans faute une dictée de difficulté moyenne, suivaient sans peine une classe faite entièrement en français, connaissaient la plupart des verbes irréguliers et lisaient enfin assez bien : un an encore et ils devaient être capables de converser. Les Japonais sont en général bien doués pour notre langue : seul le manque de méthode stérilise au Japon l'enseignement du français.

Aussi faut-il se réjouir de voir se former à Kobé, à Osaka, à Tokyo des sociétés franco-japonaises qui seront par le fait de petites écoles normales de français. Les professeurs japonais n'auront plus crainte d'écrire au tableau noir sans regarder leur livre, et de faire leur classe en français dès que les élèves seront de force à les suivre. Ils acquerront ou conserveront la notion du style usuél. Avec le concours de quelques-uns de nos compatriotes ils seront capables de composer à l'usage spécial des écoliers et étudiants japonais les livres classiques qui leur manquent. Mais ces sociétés constitueront aussi en elles-mêmes, et par les cours qu'elles organiseront, un véritable enseignement des adultes à l'usage de toutes les classes sociales. Qu'elles se multiplient, l'avenir de notre langue ne sera plus douteux.

L'influence comme le commerce, a-t-on dit, suit la langue; mais la langue aussi bien suit le commerce et suit l'influence. Les Japonais ont connu la langue anglaise avant de rien connaître presque de la civilisation anglaise et de la civilisation américaine : pour cette seule raison ils ont pu prendre en Angleterre et en Amérique des modèles qui ne se recommandaient

pas autrement à leur imitation. Aujourd'hui moins pressés, plus libres, ils regardent les choses sous les mots, et commencent à mesurer leur faveur aux langues des divers peuples suivant la valeur intrinsèque des emprunts qu'ils peuvent faire à chacun. Compter sur la langue comme moyen d'influence unique est un leurre. Si le français a conquis là-bas sa place, c'est à certains mérites de nos institutions, de nos mœurs, de notre esprit, comme à certains intérêts commerciaux, qu'il le doit; si ces mérites cessaient d'être reconnus, c'en serait vite fait de notre influence et de notre langue elle-même. Examinons donc ce que la France a donné au Japon et ce qu'elle peut lui offrir encore.

La France est d'abord apparue au Japon comme la première puissance militaire de l'Occident. Dès 1866 le Chôgoun avait demandé au gouvernement français de lui envoyer quelques officiers pour réorganiser l'armée japonaise : le chef de cette première mission fut le capitaine, depuis général Chanoine. Surviennent au Japon la Révolution de Meidji, et en France les désastres de 1870-71. Le Japon plus que jamais éprouve le besoin de se créer une armée à la moderne : mais est-ce à la France encore, vaincue de la veille, qu'il s'adressera? Oui; en 1872 une deuxième mission militaire française arrive au Japon et y reste jusqu'en 1880. De 1884 à 1888, troisième mission. Ce n'est qu'à partir de 1885 que des officiers d'autres nationalités, surtout des Allemands, furent appelés comme instructeurs, professeurs ou conseillers d'état-major. On peut dire que la nouvelle armée japonaise a été entièrement organisée sous la direction d'officiers français. Alors même que le Japon faisait cons-

truire sa nouvelle flotte en Angleterre et confiait l'organisation de sa marine à des Anglais, son premier grand arsenal maritime, Yokosuka, était fondé et pendant de longues années dirigé par des ingénieurs français [1]. Les Japonais sont aujourd'hui leurs maîtres et se passent autant qu'ils peuvent des Français, comme des Allemands et des Anglais ; mais le directeur actuel du grand arsenal d'Osaka, un Japonais, est un très brillant élève de notre École Polytechnique.

Un peuple fier de sa force comme est le peuple japonais ne peut manquer de professer un respect particulier pour la nation à laquelle il a, en toute liberté, demandé d'organiser sa défense nationale. Le fait est que les relations entre les deux armées, entre les deux états-majors, sont nombreuses : aujourd'hui encore c'est en France, autant qu'en Allemagne, que le Japon envoie ses officiers d'élite compléter leur instruction ; et la majorité des officiers parlent notre langue. C'est peut-être dans le monde militaire que la France compte les sympathies les plus vives, sympathies faites de haute estime pour nos institutions, pour nos vertus militaires, et quelquefois aussi d'agréables souvenirs personnels. Lorsque récemment se fonda à Kobé la première société franco-japonaise, elle obtint aussitôt le patronage des autorités militaires qui promirent d'envoyer les officiers par ordre suivre les cours. Notre commerce même s'en est ressenti : la supériorité reconnue de notre matériel d'artillerie a valu d'importantes commandes à nos usines du Creusot.

Notre Code parut aux Japonais, à peine ouverts

1. Voir *Kobé Chronicle*, 8 mars 1899, p. 173-174.

aux choses de l'Occident, aussi digne d'admiration et d'imitation que notre armée. Ce fut sur le modèle du Code Napoléon, et de la main d'un Français, M. Boissonnade de Fontarabie, que furent rédigés le Code pénal et le Code de procédure criminelle du nouvel État[1]. Quant au Droit Civil, le juriste français laissa son œuvre traîner en longueur, si bien que, dans l'intervalle, les Japonais s'instruisirent du Droit allemand. Il faut le dire, la comparaison ne fut pas à notre avantage : le Code allemand, c'était bien le Code de la Révolution et de l'Empire, mais remanié, renouvelé, mis en harmonie avec la société contemporaine. Le Code français parut suranné, et ce sont des Allemands qui continuèrent, qui achèvent aujourd'hui la grande œuvre d'adaptation juridique commencée par un Français. Il restera toujours dans le Droit japonais beaucoup du nôtre : à l'Université de Tokyo, le cours de Droit français, professé par un Français[2], est un des plus suivis. Pourtant le Droit allemand l'emporte : châtiment trop mérité de la demi-somnolence qui, dans plusieurs grands domaines de la pensée, a succédé chez nous à la fièvre de la Révolution ! Mais aussi avertissement salutaire : c'est l'avantage d'une nation qui rayonne sur le monde de pouvoir mesurer à l'élargissement ou au rétrécissement de leur expansion la valeur relative de ses propres institutions !

Après nos institutions militaires et nos institutions juridiques, ce fut l'art français qui exerça son influence. Le principal représentant de la peinture moderne au Japon, professeur à l'École des Beaux-Arts de

1. Publiés en 1880. Voir Chamberlain, *Things japanese*, p. 249.
2. C'est le seul professeur français de l'Université.

Tokyo, est un disciple fidèle de nos maîtres. Si l'art japonais a révélé à l'Occident les beautés de la dissymétrie, il semble que l'art français est qualifié mieux que tout autre pour livrer à la nouvelle école japonaise, ce que l'ancienne n'a jamais possédé, le secret des grandes compositions larges et claires. La supériorité de la France dans la plupart des arts plastiques n'est guère contestée : pourquoi tant d'artistes japonais s'emprisonnent-ils encore dans les formules obscures de l'esthétique allemande et négligent-ils pour un vague et prétentieux philosophisme la pratique robuste et saine du métier?

Quant à ces arts industriels qui sont la gloire du Vieux Japon et qui peuvent donner au Nouveau la fortune et la gloire encore, la faveur croissante des acheteurs américains est un véritable péril. Le goût américain encore mal formé risque de fausser l'instinct si sûr de la race japonaise! Le goût français, plus sévère, est aussi plus éclairé, et il est universellement apprécié : l'intérêt commercial même commande aux ouvriers d'art japonais de ne pas travailler trop vite et à trop bon marché. Contre la dangereuse facilité américaine rien ne peut mieux les défendre que la délicatesse française.

Il est singulier que notre système d'instruction publique ait eu sur le nouvel enseignement japonais si peu d'influence. Ce sont les méthodes allemandes, plus encore les méthodes américaines, qui y dominent. Les premiers organisateurs de l'enseignement japonais se sont trouvés, du fait de la proximité relative des deux pays, en relations plus suivies avec des Américains. Dans les premières années, la plupart des étudiants envoyés à l'étranger se rendirent aux États-Unis.

Les bourses de voyage, surtout en ce temps-là, étaient fort légères, et les jeunes étudiants trouvaient en Amérique plus de facilités pour se procurer par quelque travail manuel le supplément de ressources nécessaire. De retour dans leur pays ils préconisèrent la pédagogie américaine.

Celle-ci aux yeux des Japonais avait deux mérites. Les « petits » étudiants japonais, dans leur ardeur de néophytes pour la science de l'Occident, n'étaient que trop disposés à se courber sur les livres : l'école américaine faisait à l'éducation physique une large place. Puis l'instruction américaine, sommaire, superficielle, mais rapide et pratique, était celle qui semblait le mieux convenir aux besoins pressants de la génération nouvelle, peut-être au tempérament national lui-même. Les Japonais en Amérique réussirent très bien; ils donnèrent une haute idée de leurs aptitudes, et les compliments qu'ils reçurent n'étaient pas pour leur faire changer de maîtres.

C'est aujourd'hui seulement qu'on se demande, au Japon comme d'ailleurs en Amérique même, si le moment n'est pas venu de munir les enfants, les jeunes gens, d'une instruction plus solide. Aussi la pédagogie française, comme la pédagogie allemande, est maintenant bien accueillie par les Japonais : les livres de M. Compayré, par exemple, traduits en 1891, sont de plus en plus appréciés.

A Tokyo, tant à l'Université que dans les divers autres établissements d'enseignement supérieur, c'est le triomphe de l'influence allemande. Mais à Kyoto nos idées trouvent un champ d'action plus favorable. Dans la société instruite de la vieille métropole, le souvenir d'un Français, véritable missionnaire laïque

de notre langue et de notre influence, survit entouré d'une extraordinaire vénération. M. Léon Dury, après avoir été jusqu'à Meidji un des conseillers du Chôgoun, fonda, il y a une trentaine d'années, à Kyoto, une école de français. Il s'attira tant de sympathies que, lorsqu'il est mort, il y a quelque temps, à Marseille, ses élèves lui ont érigé comme à un bienfaiteur public un monument. Il s'élève au pied des magnifiques bois de pins de Nanzendji : c'est une simple stèle dressée, couverte de caractères japonais, avec cette seule inscription en français : *A la mémoire de Léon Dury*. Elle est d'un genre de pierre rare au Japon ; devant coule en gazouillant un ruisselet clair ; le site à nos yeux d'Européens est charmant : suivant les rites du pittoresque japonais, certains détails lui donnent une poésie grandiose. Comme beaucoup des notabilités de Kyoto, le président de l'Université est un ami de la France et s'inspire des idées françaises. Plus de travail personnel de la part des étudiants, plus de liberté dans leurs études ; une communion plus étroite entre maîtres et élèves, comme entre l'Université elle-même et le public : telle est la conception hautement démocratique que s'est formée à l'exemple de la France et qu'essaye de réaliser dans l'antique capitale le chef de la jeune Université.

Un grave problème de morale sociale se pose aujourd'hui pour le Japon. Sans entrer dans le détail d'une question si délicate, plus que celle d'aucun autre pays peut-être, l'histoire de notre nation peut fournir au peuple japonais des éléments de solution. Comme j'avais un jour l'honneur d'entretenir un des hommes d'État japonais les plus généreux et les plus avisés, le comte Okouma, je vins à parler de la Révo-

lution française comme d'un des plus grands événements du monde. — « Mais la Restauration de Meidji, — me fit-il — est bien autre chose! » Question de point de vue! Une chose est certaine, c'est que les Japonais ont avec nous des affinités révolutionnaires. Des révolutions, ils connaissent comme nous les enthousiasmes des premiers jours, et les difficultés des lendemains.

Les États-Unis n'ont pas d'antécédents révolutionnaires. Ils peuvent être les plus proches voisins, les meilleurs clients du Japon; ils peuvent lui offrir ce que la civilisation occidentale dans l'ordre matériel possède de plus pratique, de plus économique, et même dans l'ordre intellectuel ce qu'elle présente de plus simple, de plus clair, de plus facilement assimilable. Les Japonais peuvent s'enthousiasmer pour le *go ahead* de leur entreprenante jeunesse : ils ne feront pas que le Japon soit comme les États-Unis un État né d'hier sur un sol vierge de civilisation. A la fois jeune et vieux, si le nouveau Japon peut beaucoup prendre aux peuples sans histoire, il a beaucoup aussi à apprendre de ceux qui ont comme lui un long passé, et surtout de celui qui, comme lui, date sa vie nouvelle d'une Révolution.

Le Japon a passé brusquement de la féodalité à la semi-démocratie, et de la religion féodale, familiale et patriarcale, à la laïcité. Le problème pour le Japon d'aujourd'hui est de fonder, sans blesser les sentiments traditionnels et au contraire en les y ralliant, une morale laïque. Or, s'il y a un sentiment d'origine féodale que le nouveau Japon, en le transformant, puisse et doive conserver, c'est celui de l'Honneur, individuel et national : n'est-ce pas aussi un de ceux

qui sont le plus vivants dans la démocratie française? Et s'il y a un peuple qui ait cherché à formuler les grands principes de la morale laïque, indépendante, humaine, n'est-ce pas le peuple français? Quel champ d'expériences sociales que la France depuis plus de cent ans! A cette heure, où nous commençons à dégager enfin les lois d'une société meilleure, quels éducateurs que les nôtres pour un peuple qui, comme nous, a brisé d'un seul coup la chaîne de son long passé et qui, soucieux des seules transitions nécessaires, aspire d'un même élan aux solutions du lointain avenir! Nos Fouillée, nos Guyau, ne sont connus que d'hier au Japon : déjà l'auteur des *Systèmes de morale contemporains* et plus encore celui de l'admirable *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* ont rassuré plus d'une conscience troublée! Les étudiants japonais peuvent venir plus nombreux à nos Universités y recevoir l'enseignement social : ce n'est pas un enseignement froid et abstrait, ce sont des leçons vécues, des leçons vivantes, vibrantes d'angoisses et d'espérances, parce que notre nation y a mis le meilleur d'elle-même!

Si puissantes que soient les influences impersonnelles entre nations lointaines, l'étranger juge toujours quelque peu un pays sur ceux de ses nationaux — quelque petit qu'en soit le nombre — qui sont avec lui en contact intime, en rapports journaliers.

Hélas! ils sont bien peu, les Français du Japon[1]. Auprès des Anglais, ils comptent à peine : à Yokohama, sur 2 000 Occidentaux, les Anglais à eux seuls

1. Le nombre total des Français résidant au Japon est de 470, contre plus de 2 000 Anglais, près de 1 500 Américains, et plus de 500 Allemands.

sont 800; et les Américains qui viennent au second rang sont 400. A Kobé, l'un des deux grands ports du Japon, les Français sont 28 : et, chose à peine croyable, ils sont divisés! Il n'y a pas bien longtemps, la moitié d'entre eux boudaient le consul, un des meilleurs que la France ait eus là-bas et dont les étrangers étaient unanimes à faire l'éloge! Un 14 Juillet, alors que des Allemands, représentants de maisons françaises, acceptaient l'offre de participer à la fête nationale — quitte à demander ensuite qu'on trinquât à la santé de Guillaume II — des Français firent bande à part!

Étant si peu, il faudrait aussi qu'ils fussent une élite. Mais plus d'un Français qu'on rencontre là-bas est un déclassé, qui n'a pas su en quittant son pays recommencer sa vie. Il semble que nous n'ayons pas le don de nous « reclasser », et le déracinement du sol natal achèverait plutôt de nous démoraliser. Il est vrai que le Japon n'est pas une terre vierge comme le Far-West américain, et la petite société occidentale y est assez fermée. Pourtant l'esprit d'entreprise s'y exerce avec succès : pourquoi des trois hôtels français que j'ai vus deux sont-ils de troisième ordre? Dans tous la cuisine est excellente, supérieure à celle des plus grands et des plus chers : c'est la tenue qui fait défaut, le confort, voire la propreté. Est-ce manque de capitaux? bien plutôt manque de savoir-faire : à Saïgon même il n'y a pas un hôtel convenable! Ces petites choses semblent insignifiantes; pour peu qu'on ait voyagé, on se rend compte de ce qu'elles ajoutent ou ôtent au crédit d'un peuple.

Ce qui nous nuit plus encore, ce sont les préjugés invétérés ou simplement les excès de sévérité de nos

nationaux à l'égard du peuple dont ils sont les hôtes. En général nos compatriotes pensent des Japonais beaucoup de mal et peu de bien ; à les en croire, les Japonais auraient tous les défauts : prodigalité, insouciance, vanité, malhonnêteté ! En 1899, plus d'un racontait à qui voulait l'entendre, que l'artillerie japonaise était d'une incroyable lenteur, que les soldats étaient mauvais tireurs, braves peut-être, mais indisciplinés — enfin que l'armée japonaise tout entière était très surfaite. La preuve du contraire, la guerre de 1895 l'avait déjà fournie, et l'expédition de 1900 l'a renouvelée avec plus d'éclat.

C'est que la plupart de nos concitoyens établis là-bas jugent le Japon sur les quelques Japonais avec lesquels ils sont en relations quotidiennes. La plupart sont des commerçants et vivent dans les ports. En quel pays la population des ports — j'entends celle des quais — est-elle une élite? Au Japon elle s'est démesurément accrue dans ces dernières années : les nouveaux venus, brusquement soustraits aux influences traditionnelles qui règlent encore la vie dans les provinces rurales de l'intérieur, étaient une proie facile pour la démoralisation de ces milieux cosmopolites. Était-ce de voir les marins de toutes les nations tituber ou se quereller dans les rues, qui pouvait leur donner une haute idée de l'Occidental? Nos compatriotes, comme les autres étrangers, peuvent entendre sur leur passage résonner des injures, et par hasard une fois, dans quelque coin obscur, loin de la police, en un moment d'effervescence des passions xénophobes, à leurs oreilles siffler des pierres : cela prouve-t-il que tout le peuple japonais déteste les étrangers à mort et que le gouvernement

japonais soit prêt à les exterminer! Le désaveu de ces excès de patriotisme, les efforts courageux pour enrayer les progrès du nationalisme, nos compatriotes les ignorent; ils ne savent pas — ou ils ne croiraient pas — que, à quelques lieues, dans tel petit port de pêche, une jeune Française qui aura commis l'imprudence d'y passer plusieurs mois toute seule y aura été traitée comme une reine.

Commerçants, ils n'ont guère affaire qu'aux commissionnaires, aux compradores. La morale commerciale au Japon est encore très lâche; beaucoup de ces intermédiaires sont capables des fraudes les plus éhontées. Les faire condamner par la justice japonaise n'est pas facile; d'ailleurs ils se tiennent entre eux, et celui qui en poursuivrait un risquerait d'être mis à l'index par les autres. Voilà sans doute de quoi justifier l'indignation de nos Français que tant de malhonnêteté révolte, sans compter la perte qu'ils subissent. Mais le Japon n'est pas seulement le pays des compradores : tout un peuple, tout un État, tout une civilisation ne sont pas disqualifiés par les escroqueries de quelques courtiers marrons, même par les complaisances coupables de quelques tribunaux!

Nos compatriotes ne vivent pas assez de la vie du peuple. Avec un peu d'effort ils arriveraient vite, je ne dis pas à écrire, mais à parler convenablement le japonais. Beaucoup ne se donnent pas cette peine : ce serait cependant le seul moyen pour eux, sinon de se passer du compradore, du moins de le contrôler. Ignorants de la langue ou la connaissant mal, ils ne peuvent juger avec équité un pays où ils vivent de corps, mais non d'esprit et de cœur. Un des grands mérites des nouvelles sociétés franco-japonaises est

de créer entre nos concitoyens et l'élite japonaise le lien qui jusqu'ici manquait : les uns et les autres y gagneront en estime réciproque, et les relations de tout ordre entre les deux nations pour leur profit mutuel deviendront plus intimes.

Les voyageurs français qui recueillent au passage les opinions de nos compatriotes établis là-bas ne rapporteront plus chez nous tant d'idées fausses, d'autant plus difficiles à corriger qu'elles se présentent avec l'autorité apparente de l'expérience. Combien de personnes chez nous, soi-disant renseignées, refusent de croire, je ne dis pas à l'avenir du Japon, mais à son présent même? Si nous l'apprécions, c'est pour la délicatesse de son art ancien, pour la grâce de ses manières antiques, pour le charme impérissable et unique de sa nature, quand ce n'est pas pour ce qui reste encore de la facilité, de la légèreté de ses mœurs!

C'est un peu la faute des Japonais eux mêmes. A Yokohama des guides s'offrent aux étrangers pour leur faire voir des danses obscènes qui sont tout à fait contraires aux coutumes du pays : non contents d'exagérer l'impudeur réelle des Japonais, nous les jugeons souvent sur ce qui n'est qu'une transplantation exotique de nos propres cafés-concerts! Rien n'indigne plus l'élite japonaise. Je me souviens d'un brave bibliothécaire d'Université, ami de la France, qui ne pardonnait pas à Loti d'avoir écrit *Madame Chrysanthème* : aurais-je pu lui affirmer en conscience que les Français ne sont pas gens à juger d'un grand peuple d'après une fantaisie d'écrivain? Ne voir chez les autres que légèreté est un indice qu'on manque soi-même de sérieux. Les Japonais nous jugent un peu comme nous les jugeons, et la France aux yeux de ceux

d'entre eux qui ne la connaissent pas est bien un peu ce qu'est pour nous le « pays des mousmés ». Japonais et Japonaises ont assez de charmes honnêtes pour ne pas leur en prêter d'autres : renonçons donc les premiers à faire nos délices de ces gauloiseries exotiques, de ces anecdoctes grivoises, comme il en court tant par le monde sur notre propre compte au grand dommage de notre réputation. Apprenons à connaître et à apprécier non plus seulement le Japon tel qu'il fut, — ou je ne sais quel Japon d'opérette, — mais le Japon tel qu'il est.

Nous y pouvons puiser plus d'un enseignement. Il semble que ce soit une école surtout pour nos Français d'Asie. Beaucoup de fonctionnaires de l'Indo-Chine y vont se remettre de l'anémie ou des fièvres tropicales. Quel avantage si ce sanatorium naturel était en même temps un champ d'expériences coloniales! Si le propre de l'œuvre coloniale est de faire passer brusquement un peuple d'un état de civilisation inférieur à un état supérieur, on peut bien dire que le Japon contemporain est une sorte de colonie. C'est une « auto-colonie », une colonie volontaire, où la communauté de race et de nation facilitait singulièrement la tâche des colonisateurs. Pourtant les méthodes qu'ils ont suivies peuvent inspirer nos administrateurs d'Indo-Chine; car les conditions naturelles et même les conditions sociales présentent des analogies.

Comme les Japonais, les Annamites sont un peuple à l'esprit vif, ardent, curieux; comme eux, c'est une race fine, gaie, spirituelle, artiste. Pour créer en Indo-Chine l'industrie moderne, le Japon peut nous servir de guide, et c'est une mesure excellente que prenait

dernièrement la Chambre de Commerce d'Hanoï d'engager des artisans japonais pour donner à de jeunes Tonkinois bien doués un enseignement professionnel approprié à leurs aptitudes natives et au goût de la clientèle occidentale. Ç'a été aussi une initiative heureuse, et qui convenait à l'Indo-Chine, de fonder, à l'image des Écoles d'Athènes et de Rome, cette École française d'Extrême-Orient dont le Japon constituera un des plus riches domaines. Enfin la récente Exposition d'Hanoï, où le Japon a tenu honneur de briller comme à Paris, a resserré les liens chaque jour plus étroits qui l'unissent à la France d'Asie.

CONCLUSION : LES RELATIONS POLITIQUES

Faibles sont les liens économiques et moraux quand l'opposition des intérêts politiques tend à les briser. Mais entre la France et le Japon, quelles occasions de conflit?

Leurs sphères d'action ne se coupent pas. La France fort sagement s'est retirée de la Chine du Nord. Les vagues droits qu'elle a conservés sur « l'Ile Française », en face de Tchifou, elle est prête à les céder; depuis longtemps nous ne faisons plus qu'y entretenir les tombes de nos marins morts dans l'expédition de 1860. Ce n'est pas la rapide croissance de notre concession de Tientsin, ni même les quelques succès récents de notre industrie en Corée qui peuvent les inquiéter.

Dans le bassin du Yangtzé la politique française n'a rien d'exclusif et ne menace personne. Si nous avons quelque temps maintenu une garnison à Changhaï, les Anglais et les Allemands ont fait de même.

Si la canonnière *Olry* a porté nos couleurs jusqu'à Tchoungking, aux portes du Sétchouen, elle avait été précédée dans le haut bassin du grand fleuve par deux bâtiments anglais, sans parler de la tentative malheureuse des Allemands. Si notre pavillon a flotté sur le lac Poyang, rien n'empêche les Japonais d'y faire flotter le leur, comme il flotte déjà sur le lac Tounting ; et si notre concession d'Hankeou est bouillonnante d'activité, les Japonais ont la leur qu'il ne tient qu'à eux de développer. Que demain se fonde sur le Yangtzé, après les lignes anglaise, allemande et japonaise, une ligne de navigation française, les Japonais n'auront pas lieu d'en être jaloux, ni même surpris.

Est-ce donc dans la Chine du Sud que les ambitions des deux puissances se contrecarrent? Les Japonais possèdent Formose : nous avons un moment occupé les Pescadores ; mais, à tort ou à raison, nous ne les avons pas gardées. Les Japonais ont des vues sur ce qu'ils considèrent un peu comme l'hinterland de leur nouvelle possession : la France ne le leur disputera pas. Même, si on lui offrait une compensation suffisante, la France consentirait sans doute à céder l'Arsenal de Foutchéou, où pourtant ses ingénieurs sont installés depuis près d'un demi-siècle. L'action de la France s'étend au Kouang-toung, au Kouang-si, au Yunnan : les Japonais n'y ont point d'intérêts [1].

1. Si le Japon nourrissait réellement sur le Siam — ou sur toute autre partie de l'Indo-Chine — d'autres projets que celui d'y étendre son commerce, son ambition serait une menace pour l'équilibre des puissances en Extrême-Orient; et le pays se trouverait entraîné dans une politique d'armements à outrance, peut-être même dans une grande guerre, où il aurait les plus grandes chances de se ruiner.

Dira-t on que dans la Chine du Sud la France est en rivalité avec l'Angleterre, et que l'Angleterre est l'alliée du Japon? Mais l'alliance anglo-japonaise est défensive, et pour le cas d'une coalition contre l'un des alliés. La politique française dans la Chine du Sud n'a rien d'agressif; quant aux Anglais, ils paraissent avoir abandonné le projet de pénétrer au Yunnan par la Birmanie, et ils ont d'autres soucis en Afrique, ou même chez eux. Sur le Yangtzé les grands rivaux des Japonais sont naturellement les Anglais, et dans tout l'Extrême-Orient les cotonnades de Manchester, plus encore celles de Bombay, sont la grande concurrence aux cotonnades japonaises.

Dira-t-on que dans la Chine du Nord le grand ennemi du Japon est la Russie et que la France est l'alliée de la Russie? Il est vrai que la peur ou la haine de la Russie hante les jeunes imaginations japonaises. A Tokyo, la double croix étincelante de l'Église russe semble défier les dauphins sacrés qui ornent le faîte du Temple de Confucius, et le peuple de la capitale regarde d'un œil gauche cette blanche cathédrale et ce dôme doré qui dominent la cité. La guerre à la Russie est l'idée fixe de nombre d'étudiants; tel instituteur japonais, nous l'avons vu, fait marcher ses élèves dans la neige pour les préparer aux épreuves d'une campagne de Sibérie, et des journaux sérieux discutent les plans d'invasion. Mais le sentiment populaire ne règle pas souverainement la politique du gouvernement : les hommes d'État japonais comprennent trop bien quels risques courrait leur pays dans un tel conflit, et quels dangers lui créerait la victoire même, si elle devait faire du Japon une puissance continentale sur les frontières du plus « continental » des Empires.

La rivalité entre la Russie et le Japon dans la Chine du Nord est une de ces rivalités séculaires que l'immensité même du domaine disputé tend de nos jours à rendre pacifiques. Une guerre du Japon avec la Russie est toujours possible, mais une entente russo-japonaise est tout aussi naturelle. Le Japon et la Russie sont d'accord pour ne pas vouloir d'un partage de la Chine. Pour la Mandchourie, comme pour la Corée, les deux puissances peuvent trouver un *modus vivendi*.

Au Japon on nous appelle quelquefois par plaisanterie les « porte-lanterne » de la Russie, comme qui dirait ses domestiques : l'expression n'est pas juste. La vérité est que la France et la Russie sont unies pour la défense des intérêts essentiels qui leur sont communs, en Extrême-Orient comme ailleurs.

Le Japon peut-il nous en vouloir encore de notre intervention en 1895? Nous n'avons pas été seuls avec la Russie pour limiter ses conquêtes. L'Allemagne se joignit aux deux puissances, elle qui bientôt allait prendre pied au Chantoung; et l'Angleterre laissa faire : la France contribua pour beaucoup à éviter au Japon un conflit qui eût été sa perte. Quelles sont donc les puissances installées dans ces deux citadelles que les Japonais ne se consolent pas d'avoir dû rendre? A Port-Arthur, c'est la Russie; mais à Weï-haï-weï, c'est l'Angleterre; comme à Tsintau, c'est l'Allemagne : la France est bien loin, à Kouang-tchéou. — Nous tiendrait-on rigueur d'avoir fourni à la Russie l'argent nécessaire à la construction du Transsibérien? Un peu plus cher, la Russie aurait trouvé ailleurs les ressources nécessaires : avec ou sans la France, le Transsibérien ne pouvait pas ne pas se faire.

Loin qu'aucun calcul politique doive contrarier dans l'esprit des Japonais les sympathies qu'ils peuvent professer pour la France, ils ont à cultiver notre amitié un intérêt positif. Une simple modification du droit d'exportation sur les riz de l'Indo-Chine peut faire renchérir au Japon l'aliment de première nécessité. Si nous ne sommes pas les meilleurs vendeurs du Japon, nous sommes, après les États-Unis, ses meilleurs acheteurs : et le Japon à l'heure actuelle, s'il veut rétablir à son profit la balance commerciale, a plus besoin d'acheteurs que de vendeurs. Lui faut-il encore des capitaux? Les capitalistes français peuvent lui être un jour d'un secours inestimable.

Quant aux sympathies elles-mêmes, les derniers événements n'ont fait que leur donner plus de force. Dans la guerre dernière, les deux états-majors, les deux corps d'armée se sont trouvés unis dans une fraternité d'armes singulière : plus d'une fois ils ont ensemble et par le déploiement des mêmes qualités décidé la victoire. La généreuse courtoisie avec laquelle les hôpitaux japonais se sont ouverts à nos blessés, et les distinctions flatteuses par lesquelles notre gouvernement a su reconnaître ces services, ont créé entre les deux pays de nouveaux liens.

Pour les consacrer il faudrait qu'un haut représentant de la France se rendît au Japon en mission extraordinaire. Les Japonais ont vu le Tzarévitch, le prince Henri de Prusse, Lord Beresford : au nom de la France, il n'est venu personne. Une visite du gouverneur général de l'Indo-Chine donnerait aux Japonais une idée juste de l'intérêt toujours plus vif que la France d'Europe porte à la France d'Asie; et si, dans ce voyage, le chef de notre grande colonie

trouvait des raisons nouvelles de lui donner une organisation défensive plus solide, notre influence au Japon même en serait grandie.

Notre avenir en Extrême-Orient sera mieux assuré si nous avons toujours présent à la pensée qu'il existe à proximité de notre Indo-Chine un Empire de 45 millions d'habitants qui doit désormais à tous égards être considéré comme une grande puissance.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos IV

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS JAPONAIS

La complication des lignes, le relief : le Foudji vu de Soudzougawa; la Mer Intérieure. — La luminosité de l'atmosphère. — Les arbres : matsou et cryptomerias. — Nature artiste. — Art et nature : Miyadjima, Nara, Nikko. — Le parc de Chiba à Tokyo. — Les jardins : le Kinkakoudji à Kyoto. — Les chrysanthèmes. — Le vandalisme sur la nature 1

CHAPITRE II

CROQUIS DE VILLES

I. Tokyo. — *La ville nouvelle* : La gare de Chimbachi; Guinza, les grandes avenues. — *La ville ancienne* : La foire d'Asak'sa, le temple de Kwannon; le Monzeki. — *La ville impériale* : Le château. — *Tokyo la nuit* : La Fête des oiseaux 15

II. Kyoto. — Aspect rustique. — Chidjô, la « Quatrième Rue ». — Le temple de Guion : le réveillon du Premier de l'An. — La ceinture de palais et de temples, Chion-in.... 37

III. Osaka. — Les canaux et les quais. — Dotombori. — La pagode de Tennodji 47

CHAPITRE III

OPPOSITIONS ET ADAPTATIONS SOCIALES

I. — Le parc d'Ouéno. Les ex-voto de Miyadjima. — Ancienne et nouvelle noblesse. Les parias du Japon. Les bandits d'Osaka. — Le laboratoire sismologique de l'Université de Tokyo. — Le Musée pédagogique. — Le Dieu du Bonheur. Le Dieu des guêta. Inari, le Dieu Renard. — Darouma et les marchands de tabac. Les horloges japonaises. — Propreté et politesse japonaises. — Les deux écoles artistiques..... 51

II. Vieux et nouveau Japon. — Le parlement. — La presse. — Les prisons. — Le théâtre..... 69

CHAPITRE IV

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

I. L'agriculture. — Extension de la surface cultivée. Cultures et méthodes nouvelles. — Petite et grande propriété. — L'intervention de l'Etat..... 96

II. L'industrie. — *La petite industrie* : L'atelier Yabou ; la fabrique de porcelaines d'Awata; Nichidjine : les soieries de luxe et d'art. — *La grande industrie* : L'industrie cotonnière : la Kanégafoudji, la Boséki. — L'industrie minière : Miiké. — L'industrie métallurgique : les chantiers de construction Mitsoubichi; les chemins de fer : les ateliers du Tokaïdo; les ateliers Hiraoka. — Industries diverses : la papeterie d'Odji, l'imprimerie Soucïcha, la fabrique de cigarettes Mouraï. — La concentration capitaliste..... 108

III. Le commerce. — Les anciennes mœurs. Les petites boutiques. Un couvent commercial. — Écoles supérieures de commerce et musées commerciaux. — Expansion commerciale; transformation du commerce intérieur..... 128

CHAPITRE V

LA CONCURRENCE JAPONAISE

La balance du commerce japonais : excédent des importations sur les exportations. — Faiblesse des salaires; exploitation des ouvriers : supériorité en apparence décisive de la main-d'œuvre japonaise. — Gaspillage du travail humain; survivance des habitudes anciennes; insuffisance technique.

— Manque d'esprit commerçant, de probité commerciale. — Défauts de l'ouvrier japonais. — Augmentation rapide des salaires; unions ouvrières; législation ouvrière. — Extension et limites de la concurrence japonaise..... 139

CHAPITRE VI

L'ENSEIGNEMENT

I. L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE. — Le Rescrit de 1872. L'enseignement obligatoire et payant. La fréquentation scolaire. Le recrutement des maîtres. Le budget. — La gymnastique. — La question de l'écriture. Surcharge des programmes : insuffisance du travail personnel. — Morale laïque et nationaliste..... 186

II. L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE. — Les écoles moyennes et supérieures. — Insuffisance de ces écoles; longueur exagérée du cours d'études. Surmenage : la question des langues étrangères. Le personnel enseignant : élimination des professeurs étrangers. Grèves d'étudiants. Morale impérialiste et chauvine..... 211

III. L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. — *Les Universités impériales.* — Les six facultés. Le système d'examens. Les frais d'inscription. L'administration. Les professeurs. — Les programmes. L'éducation physique : une fête sportive à l'Université de Tokio. — Les défauts de l'enseignement. — La discipline universitaire : moralité et esprit des étudiants. — *Écoles spéciales* : L'Ecole Sènmon. — Le Keio Guidjikou. — L'Ecole des Langues. — L'Ecole des Nobles. — Les Ecoles militaires..... 225

IV. CONCLUSION. — Le problème moral : la morale idéaliste et rationnelle..... 267

CHAPITRE VII

LA FEMME AU JAPON

I. Infériorité sociale de la femme dans l'ancien Japon. — Sa condition actuelle dans la société et dans la famille : le despotisme paternel; le Yochivara; le despotisme marital. — Les paysannes. — Les ouvrières; l'exploitation patronale : les pensions industrielles. — L'œuvre de relèvement. L'Enseignement des jeunes filles : le Djô-Gakwan; l'Ecole normale supérieure de Tokyo..... 276

II. L'ENFANT. — Gloire et misère..... 316

CHAPITRE VIII

LA FRANCE AU JAPON

I. Nos intérêts économiques. — Nos importations au Japon : causes de leur faiblesse. Les Messageries maritimes. — Notre exportation du Japon en France : défaut d'organisation. — Le commerce entre le Japon et l'Indo-Chine française..... 324

II. Nos intérêts moraux. — Les missionnaires catholiques. — La langue française; les sociétés franco-japonaises. — Influence de la civilisation française : nos institutions militaires; notre droit; nos arts; notre enseignement public; notre idéal social. — Les Français du Japon. — Le Japon et la colonisation française en Indo-Chine.... 332

III. Conclusion. — Les relations politiques. — Absence de toute opposition d'intérêts véritables entre les deux puissances; sympathies naturelles. La défense de l'Indo-Chine française..... 354

964-03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-03.

SEP 28 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS
821
W4
1904

Weulersse, Georges
Le Japon d'aujourd'hui

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 12 02 14 010 0